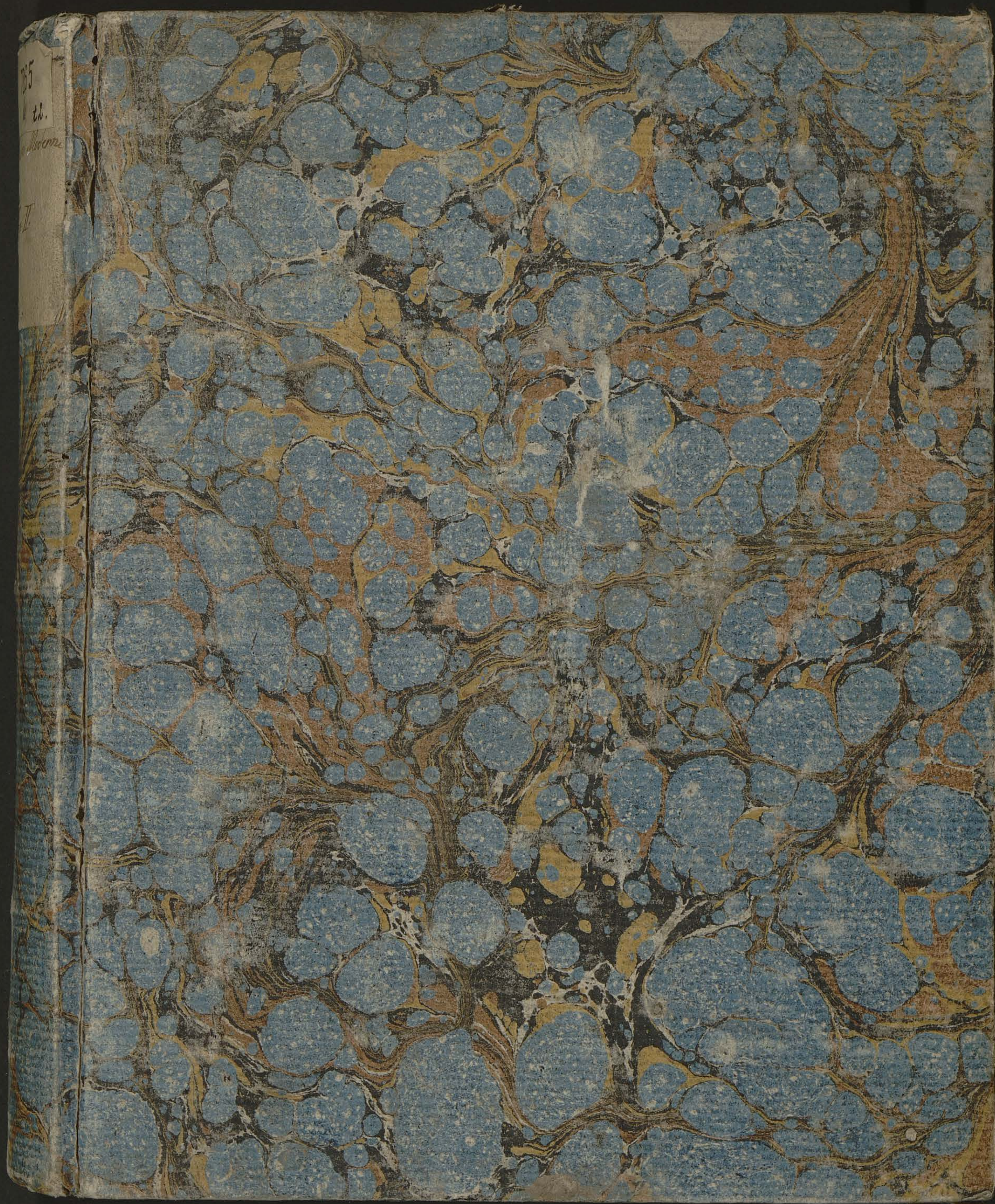
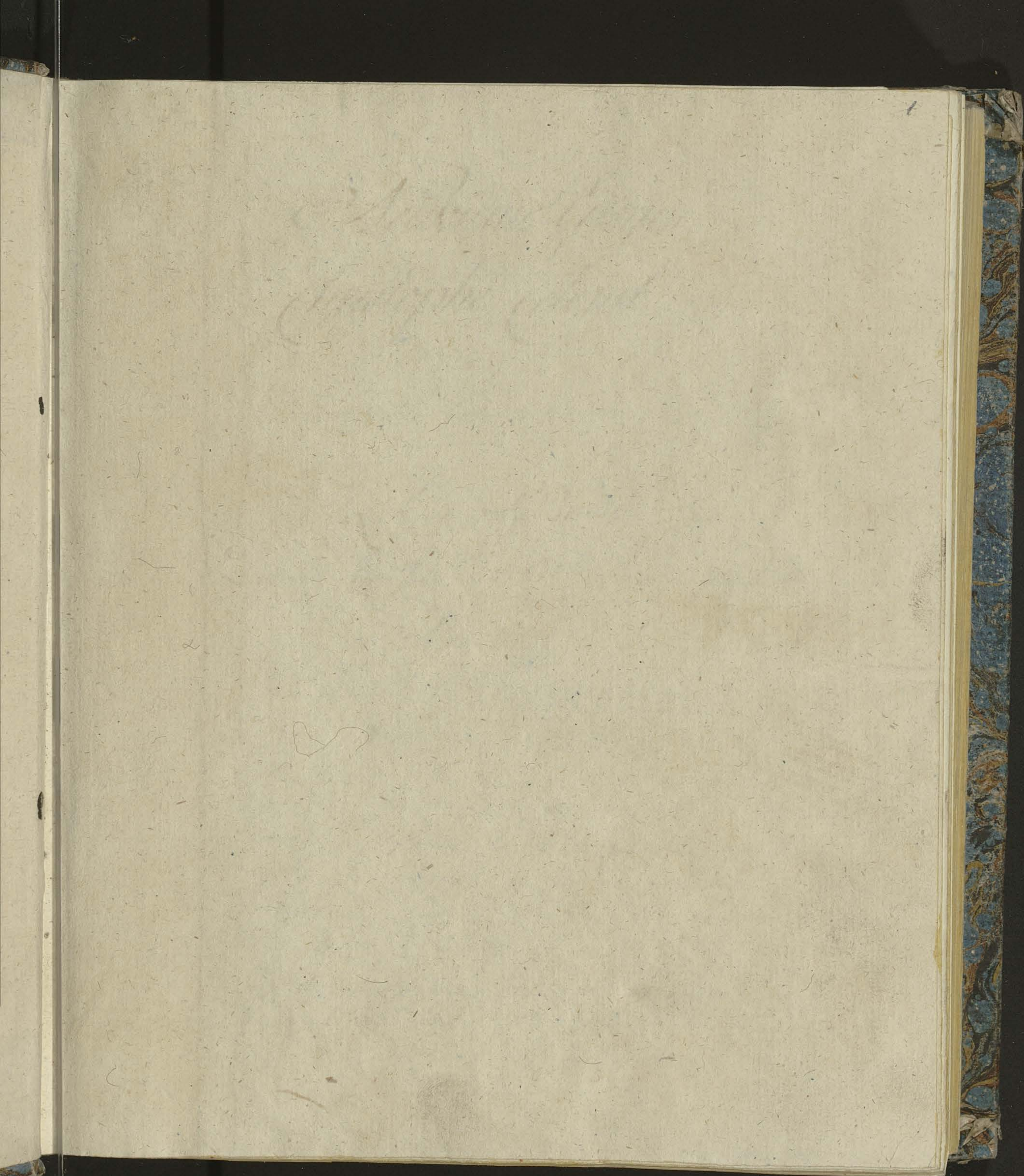
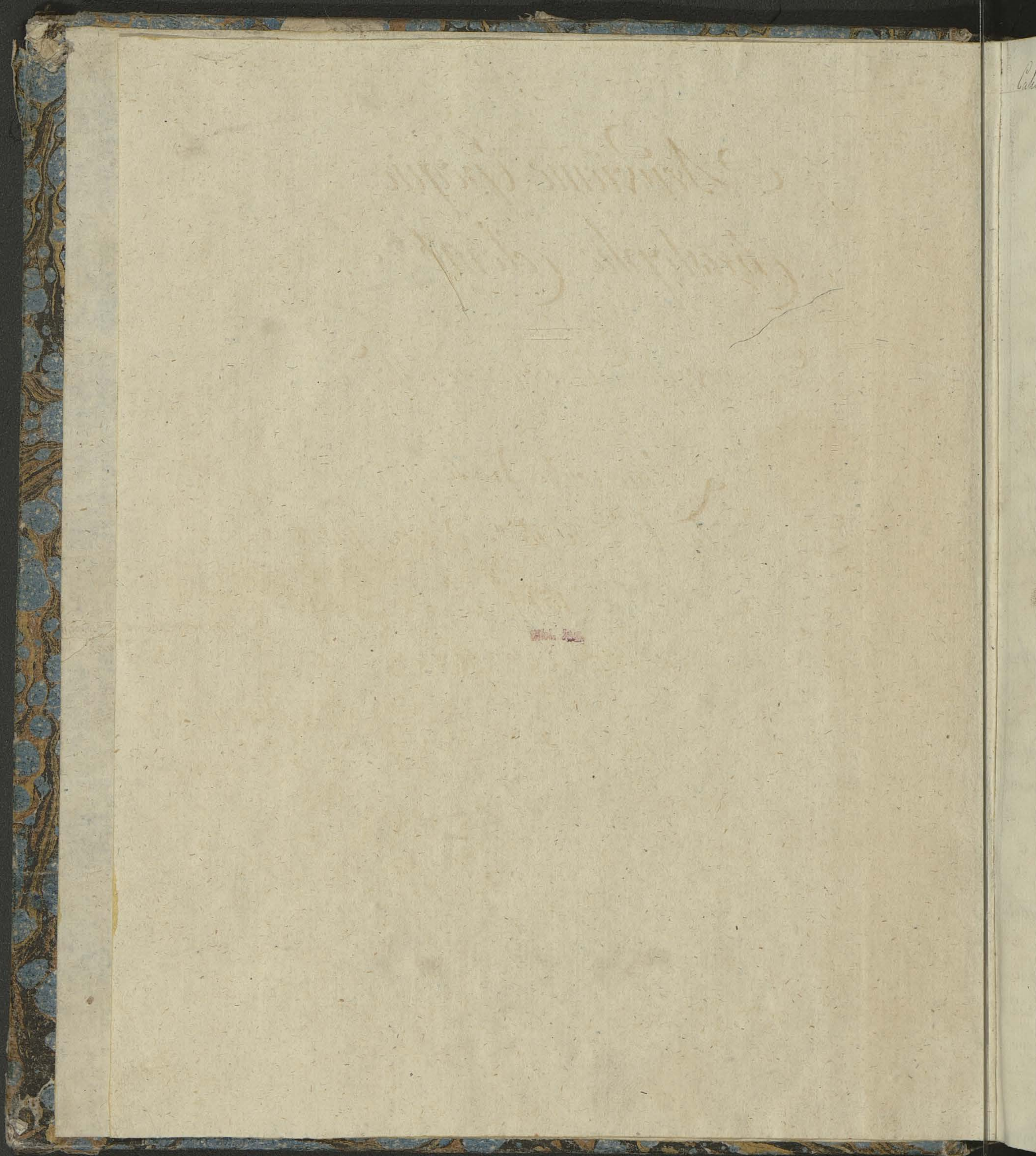






Neuvième Epoque

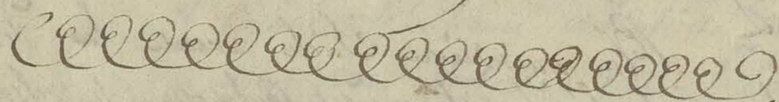
Christophe Colomb

ou

Découverte du nouveau Monde

Ligue contre Venise

Depuis la fin du 15me Siècle jusqu'à l'an 1519.



1°

Les prodiges que la navigation a fait éclore, les sources de richesses et de connaissances qu'elle va faire jaillir, le mouvement qu'elle va imprimer au système politique de l'Europe, méritent d'être annoncés à la tête d'une Epoque de l'histoire.

Cette époque annonce de nouvelles calamités au genre humain, sous les dehors de la gloire et du bonheur, mais l'humanité se perfectionnant avec la raison, il arrivera peut-être

être un tems où les contrées, qui ont maudit la tyrannie Européenne, se féliciteront des avantages, que nos lumières, nos loix, et nos arts, devroient à la fin leur procurer.

On sent comment l'industrie, excitée par le besoin, et l'intérêt, forma les premiers navigateurs sans autre secours que l'inspection des astres. Avec une routine incertaine, les Phéniciens et les Carthaginois, étendirent, au loin, leur commerce maritime, quelques-un de leurs voyages, sont des phénomènes de hardiesse, et de succès.

Les anciens Danois, ceux de Norvège en particulier peuple pirate, et intrépide, exécutèrent des entreprises d'autant plus étonnantes, qu'ils devoient tout à leur courage. En 874 ils pénétrèrent en Islande et y établirent une colonie considérable. En 982 ils découvrirent le Groenland, et y firent un établissement.

Au quinzième Siècle avant les découvertes de Christophe Colomb l'existance des Antipodes paroissoit une chimère et peut-être l'eut on toujours regardée comme telle, si la boussole n'eut été inventée, on en fit déja usage au quatorzième Siècle. Les Isles Canaries avoient été auparavant découvertes par les Espagnols. C'étoit un nouveau motif d'espérance et de courage.

L'Infant Don Henri fils de Jean II. Roi de Portugal, excita par son génie au commencement du quinzième Siècle l'ardeur de la navigation; Les Portugais se tournèrent vers les côtes Occidentale de l'Affrique, ils doublèrent le Cap qu'on regardoit comme une barrière insurmontable. Ils découvrirent l'Isle de Madère en

en 1420. et y plantèrent des cannes de sucre, production des Indes que les Arabes avoient apporté en Sicile et dans l'Isle de Chypre, et qu'on transplanta en Amérique.

Après la mort de Henri, en 1461. les Portugais continuèrent leurs entreprises, ils passèrent l'équateur, ils parvinrent à la pointe de l'Afrique, ils donnèrent au Cap des Tempêtes le nom de Cap de bonne espérance, et c'est alors en effet qu'on put espérer beaucoup de ces découvertes, jusqu'alors plus étonnantes que profitables.

Un génie supérieur étendoit déja ses vues sur l'autre hémisphère, Christophe Colomb Génois, fixé à Lisbonne frappé du succès de tant de hardis navigateurs, donnant l'essor à ses idées, réfléchissant sur la figure de la terre, avec le secours d'une mauvaise Carte géographique, se persuade que l'Océan Atlantique, embrassoit des terres inconnues, ou qu'en naviguant toujours vers l'Ouest, on trouveroit un passage à la Chine et aux Indes. Cette dernière espérance quoique fausse, fut le germe de la plus grande découverte, où les hommes soyent parvenus, mais si le fameux n'avoit point eu le courage d'un héros, ses vastes idées seroient perdues parmi les chimères. En bon Citoyen il proposa d'abord l'entreprise à sa patrie, comme le moyen d'enlever le riche commerce des Indes à Venise qui le faisoit par l'Egypte et la Mer Rouge. Les Génois ne virent en lui qu'un visionnaire. Les Cours de

France, d'Angleterre et de Portugal auquels il s'adressa, ne le traitèrent pas mieux. Ce grand homme enflammé de l'enthousiasme qu'inspire les grandes choses, et les produit, ne se rebuta point, il dévora les railleries et les insultes. Il agit en Espagne auprès de Ferdinand et d'Isabelle, il essuya leur refus pendant huit ans, il fut réduit pour obtenir la permission de leur cheveler des Royaumes à mettre en jeu les ressorts du Zèle de la Religion, un Cordelier et deux autres gens d'Eglise ébranlés par ses discours, déterminèrent Isabelle à une entreprise qui pouvoit étendre la foi Chrétienne.

On manquoit d'argent la Reine vendit ses bijoux, un particulier fit des avances, enfin Colomb eut à ses ordres trois petits vaisseaux, avec le titre d'Amiral. Il s'embarqua transporté de joie le 3 Aout 1492, après 33 jours seulement de navigation, sans estre exposé aux murmures et à la révolte de son équipage, il trouve une des Isles Lucayes et découvre bientot les autres. Il découvre aussi Cuba, Hispaniola, ou St. Dominique. Il revint enfin au bout de neuf mois avec de l'or et quelques Américains. Ferdinand et Isabelle comblèrent d'honneurs celui, qu'on avoit traité de fou avant le succès, on le vit manger à leur table, s'asseoir et se couvrir en leur présence comme un Grand d'Espagne. Il le nommèrent Amiral des Indes Occidentales, et lui confièrent dix huit vaisseaux pour un second voyage dont on attendoit de plus grands fruits. Colomb se remit

en Mer au Mois de Septembre 1493.

Le moyen de profiter des découvertes, étoit d'établir des Colonies, l'Isle de St Domingue fixa son choix. Tout épouvantoit les Sauvages. Des hommes à cheval avec des armes à feu, leurs paroissoient des Dieux terribles armés du tonnère. Quelle idée devoient ils avoir de ces gros vaisseaux qui vomissoient les flammes et les foudres, comme des Volcans mobiles à volonté. Colomb cependant les ménageoit avec sagesse, et il eut moins d'inquiétude de leur côté, que de celui des Espagnols eux mêmes. Ceux ci se flattoient de ramasser sans travail l'or et l'argent. Un établissement pénible, une exacte discipline, tout les souleva contre l'Amiral. Sa patience et sagesse, furent mises aux plus rudes épreuves, Il venoit de découvrir la Jamaïque, et trouva à son retour, sa Colonie révolté, et les Américains armés. Tandis qu'il ramenoit les uns et qu'il dissipoit les autres, ses envieux le calomnioit en Espagne. On envoya un surveillant pour le gêner et le contraindre. Il sentit la nécessité de repasser en Europe, il s'y justifia sans peine. Mais ce ne fut qu'à force de sollicitations, et après mille retardements affectés, qu'il obtint quelques secours pour un troisième voyage.

Colomb se remit en Mer l'an 1498. Il parvint au Continent de l'Amérique, il remonta quelques tems l'Orénoque, mais cédant aux inquiétudes

de l'équipage, il abandonne sa découverte, et gagne St Domingue, après avoir trafiqué sur les Côtes avec diverses Sauvages, moins par intérêt, que dans la vue de connoître le pays et les habitans. Ces bons Américains s'estimoient heureux, de donner leurs perles et leurs poudres d'or, en échange pour des morceaux de verre, où pour de petits ouvrages d'étain.

Arrivé à St Domingue, il éprouve encore toutes la noirceur de l'ingratitude, et de l'envie. Ses ennemis triomphoient à la Cour en son absence. Un gouverneur arrive pour le remplacer, et l'Officier n'eut pas honte de le charger de fers, et l'envoyer en Espagne comme un criminel. L'injustice étoit trop criante, elle eut les mêmes suites que la première. Colomb finit mis à la tête d'une flotte, fit un quatrième voyage, en 1502, trouva encore des persécuteurs et des ingrats, et découvrit cependant l'Isthme de Darien, mais ayant essuyé une violente tempête, il relâcha à la Jamaïque. C'est là que dépouillé de vivres, environné de séditieux, il se sauva par ce coup de génie si célèbre. Sachant qu'une éclipse de Lune étoit prochaine, il menaça les Sauvages de la plus terrible vengeance s'il lui refusoient des provisions, et leur déclara pour preuve de ce qu'ils avoient à craindre, que la Lune s'obscurciroit à telle heure. Dès que l'éclipse fut commencée, les Américains accoururent saisis de frayeur, ils s'estimèrent trop heureux de le fléchir par les secours qu'il demandoit.

De retour en Espagne, Colomb ne trouvant plus en vie la Reine Isabelle sa protectrice, Ferdinand lui donna

de belles paroles sans aucun effet, il mourut accablé de chagrins et d'infirmités en 1506. On admire sa constance, à servir une Cour ingrate, dont il reçut tant de dégoûts. On doit aussi admirer son humanité envers les Sauvages qu'il traita presque toujours avec des ménagements remplis de sagesse.

Après la mort de ce grand-homme, une barbarie sanguinaire se déchaîna contre ces malheureux, il furent entièrement exterminés à St Domingue et à Cuba, On lâchoit des Dogues pour les dévorer, est-il étonnant qu'un Casique ou Chef des Sauvages ait répondu aux Missionnaires qui l'exhortoient à gagner le Paradis; Je ne veux pas de votre Paradis, s'il y a des Espagnols. Mais il faut remarquer en général, que les Colonies ne furent guère composées, que de la partie la plus vile de la Nation, de misérables sans principes sans mœurs, ne respirant que meurtres et brigandages. Presque toutes les Colonies Européennes, ont été de même nature dans leur origine, les crimes de l'Europe devoient donc se déborder, pour ainsi dire, dans les pays où l'avarice alloit chercher des richesses.

Le bruit des voyages de Colomb excita l'émulation, ou plutôt l'avidité d'une foule d'aventuriers. Americ Vespuce, Florentin commandoit un de leurs Vais-

seaux. Il s'attribua l'honneur d'avoir découvert le nouveau Monde, en 1498, cinq ans après le premier voyage de Christophe Colomb. Quand celui-ci n'auroit pas trouvé le Continent, sa gloire d'en devoit elle moins éclipser, ceux qui n'ont fait que suivre ses traces. Cependant l'Amérique porte le nom du Navigateur Florentin peu digne de l'immortalité, tant la réputation même est sujette aux caprices de la Fortune. Mais un nom n'en impose aux justes estimateurs du mérite.

Autant les découvertes des Portugais avoient excité et aiguillonné le génie de Christophe Colomb, autant celles de Colomb animinèrent les Portugais à tenter de nouvelles conquêtes. L'exemple et le succès furent toujours les mobiles de l'Esprit humain.

En 1497, Emmanuel I. Roi de Portugal plein de grandes idées comme ses ancêtres envoya aux Indes Vasquez Gama, avec cent soixante hommes d'équipages tant Soldats que Matelots. Pourquoi si peu de monde? C'est que les craintes égaloient encore ou surpassoient les espérances.

Gama surmonta tous les périls de l'Océan, fait le tour de l'Afrique, et aborde aux Mosambique, à Calicut dans les Indes Orientales, et revint deux ans après, rendre compte de ses découvertes

Elles étoient de nature ainsi que la Navigation de l'Amérique a changer toute la face de l'Europe, par les trésors qu'elles assuroient aux Maîtres de l'Ocean, bientôt la nouvelle route attira une infinité de Portugais leurs Capitaines surtout Alphonse Albuquerque portèrent la terreur au fond du Levant. Goa Malaca, Ormus, l'isle de Ceylan, fertile en Canelle, en pierres précieuses, les Isles Moluques, où vient le girofle, furent en grande partie leurs conquêtes, ils bâtirent Macao dans la Chine, pénétrèrent au Japon, établirent un Commerce immense, qui ruina celui des Vénitiens, ceux ci ne pouvant donner au même prix, les marchandises des Indes qu'ils tiroient d'Alexandrie.

Toutes ces entreprises au premier coup d'oeil sont admirables, mais quand on pense qu'elles irritoient la soif de l'or jusqu'à faire oublier les vrais biens de la Société et de la Nature, qu'elles firent couler des flots de sang, que des aventuriers cruels massacrèrent des milliers d'hommes, sous pretexte d'établir le Christianisme qu'ils deshonoroient, qu'une superstition insensée ne les rendit pas moins féroces qu'une insatiable avarice, on admirera d'une part des prodiges d'industrie et de courage, l'on déplorera de l'autre des excès dignes d'horreur.

Pour réunir donc en un même tableau des objets d'une même nature qui d'ailleurs ne tiennent point encore au système général de l'Europe, anticipons un peu sur le tems, suivons les Espagnols au Mexique, et au Pérou, car le reste de l'Amérique étoit peuplée de Sauvages. Ici l'on voit deux grands Empires, où les arts sont cultivés, où les moeurs sont douces, où la richesse produit une sorte de magnificence, on les voit conquis par une poignée d'aventuriers, et la Monarchie s'accroit tout à coup d'une manière prodigieuse, sans que les Rois fassent pour cela le moindre effort. Il n'y a peut-être aucun phénomène si singulier en fait de fortune.

L'Empire du Mexique comme tous de l'ancien Monde, s'étoit formé par des Conquêtes. Le peu d'antiquité qu'on lui donne, semble prouver que la Société y avoit fait des progrès rapides. Mais les premiers Auteurs qui ont écrit sur le Mexique et le Pérou, méritent-ils assez notre confiance? Où avoient-ils trouvé des Mémoires, puisque l'écriture étoit inconnue dans le pais? Selon eux Mexico, Capitale du ~~Pérou~~ Mexique, peuplée d'environ soixante mille familles, renfermoit des établissements et des ouvrages, dignes d'un peuple civilisé, Marchés, Tribunaux, Ecoles pour la jeunesse, Maisons de pierre, Temples et Palais ornés de Colonnes, et brillans d'or, Arsenaux remplies d'armes

offensives et deffensives, Jardins de plantes médicinales, &c. Les Mexicains connoissoient l'année de 365 jours, par conséquent ils étoient avancés en Astronomie.

Sous le règne de Charles Quint, Velasquez Gouverneur de Cuba, forme le projet d'enlever quelques portions de ce vaste Continent, il confie l'entreprise à Fernand Cortès homme habile et courageux, capable d'exécuter de grandes choses avec de petits moyens. Celui ci n'ayant que cinq cens hommes de pied, et environ soixante chevaux s'embarque en 1519, pénètre dans le Golfe du Mexique, bâtit la Vera-Cruz, il force la République de Tlascala de lui donner quelques secours et s'avance hardiment jusqu'à la Capitale de l'Empire. La terreur devançoit toujours les Espagnols, leurs Vaisseaux, leurs Chevaux, leur artillerie, leurs armures de fer, étoient pour les Américains des choses si nouvelles et si terribles que sans être simple comme des sauvages on devoit d'abord supposer naturellement dans cette espèce d'homme, quelque chose de bien supérieur aux forces humaines.

Montézuma, onzième Empereur du Mexique, se vit obligé de recevoir honorablement des hôtes dangereux dont il n'avoit pu se débarasser par ses offres et ses sacrifices, il les comble de caresses, mais leur Général apprit bientôt qu'on avoit attaqué les Espagnols,

qu'on en avoit blessés et même tué quelques uns, il eut l'audace d'arrêter l'Empereur au milieu de sa Capitale, il le força de se reconnoître vassal de Charles Quint Roi d'Espagne, il exigea pour tribut d'immenses trésors, il commandoit en Maître absolu, en Maître d'une vaste Monarchie.

Cependant Velasquez brouillé avec Cortez depuis son départ, envoye une petite armée sous les ordres de Narvaez pour le dépouiller du commandement, sans s'étonner du péril, Cortez laisse à Mexico quatre vingts hommes, il marche avec le reste de ses troupes contre Narvaez son ennemi, il le surprend le fait prisonnier, attire sous ses drapeaux l'armée qui devoit le punir comme un rebelle.

En son absence les Espagnols avoient massacré dans un Temple plusieurs Mexicains illustres, sous prétexte de quelques conspirations, cette barbarie avoit excité un soulèvement général. Cortez arrive, attaque les Mexicains, en fait un carnage affreux, mais ne les dissipe point, la moindre perte étant pour lui très considérable, il oblige Montezuma de paroître, et d'ordonner à ses sujets la soumission.

Ce malheureux Prince qu'on idolatroit auparavant, n'est plus regardé par la multitude, que comme un Esclave, on l'insulte de paroles, on lui lance une pierre, il fut blessé et mourut peu de jours après en 1520. sans avoir voulu permettre qu'on le pensât.

L'Empire étoit électif, Guatimozin, qui étoit gendre de

Montezuma fut son successeur. Il entreprit de chasser les Espagnols. Il les assiégea dans Mexico et rompit les chaussées, qui unissoient le Continent à cette ville, située au milieu du Lac. Les vivres manquoient dans la place, Cortès à la faveur de la nuit vint à bout de se retirer, en surmontant toutes sortes d'obstacles et de périls, Les Cadavres des Mexicains lui servirent de pont. Plus de deux cents Espagnols y périrent dans un combat nocturne, ils n'avoient pas encore essayé un pareil désastre en Amérique.

Si Cortès avoit eu moins de ressources dans son génie que dans son courage, si la supériorité des Européens avoit été moins étonnante, le Mexique échappoit au joug étranger. Mais le Général Espagnol reparut bientôt pour assiéger la Capitale, il avoit plus de deux cents mille Américains sous ses drapeaux.

Guatimozin aussi prudent que brave, vouloit accepter des propositions de paix les Prêtres s'y opposèrent au nom de leur Dieu, promettant la victoire à ceux qui défendroient l'ancien culte, mais leurs efforts ne tinrent pas contre le canon Espagnol. Malgré les efforts héroïques et le stratagème de l'Empereur, la Capitale de l'Empire Mexicain fut prise en 1521. et tout subit la loi du vainqueur. C'est aujourd'hui la Nouvelle Espagne, comprenant plus de deux cent lieues du Nord au Sud.

Guatimozin étoit prisonnier et Cortès le traitoit avec modération, des scélérats avides, à l'insçu du Général

le mirent sur des charbons ardens, pour lui faire avouer où il avoit caché ses trésors. Un Mexicain compagnon de son suplice, jettoit les hauts cris, Et moi, lui dit l'Empereur suis-je sur des roses. Cortès survint et l'arracha de cette affreuse torture, mais il le fit mourir trois ans après, sous prétexte d'une conspiration.

Le Conquérant du Mexique essuya des chagrins, comme Colomb; la haine et l'envie s'attachèrent à ses pas. Charles Quint lui ôta son Gouvernement, lui donna un Marquisat en Espagne et d'ailleurs il le négligea.

S'il en faut croire Las-Casas célèbre Dominicain Evêque de Chiapa, Cortès avoit fait périr quatre millions d'Américains dans le Mexique. Il est certain que les Espagnols répandirent partout des fleuves de sang. Les victimes humaines qu'ils reprochoient à ~~les victimes~~ ce peuple d'immoler justifioient d'autant moins leur barbarie, qu'ils se vantoient toujours de combattre pour la plus douce des Religions, mais malgré l'inhumanité des Espagnols, on ne peut croire que Las-Casas n'ait exagéré le nombre des victimes qu'ils ont immolées.

Un autre Empire où l'or et l'argent étoient employés aux mêmes usages que l'est le fer en Europe, accrut tout à-coup la Monarchie Espagnole. Des en firent la Conquête aisément pour un Roi qui n'y pensoit pas. Pizarre Almagro, et Prêtre nommé ~~Luq~~ Luques, ayant entendu parler du Pérou, formèrent ensemble le dessein de l'envahir, les sermens, les cérémonies Religieuses, cimentèrent leur union;

jusqu'à ce que la jalousie le fût diviser, comme il arriva bientôt. Après quelques tentatives infructueuses, les armes meurtrières de l'Europe produisirent l'effet ordinaire.

L'Empire du Pérou obéissoit à des Souverains qu'on appelloit Incas. Le premier de tous passoit pour le fils du Soleil. Sa puissance étoit établie par la superstition aussi que par les armes.

Atabalipa douzième Empereur de cette race adoré comme divin, régnoit alors par usurpation, ayant enlevé la Couronne à son frère, ce qui étoit une source de discordes. On prétend que leur Père avoit fait construire à travers des montagnes et des précipices un grand chemin de Cusco à Quito, espace d'environ cinq cens lieues, à chaque demie lieue étoient des messagers, toujours prêts à porter les ordres du Prince. On ajoute beaucoup de merveilles peu croyables, sur la population du Pérou sur le nombre et la magnificence des villes, des Palais &c. Sous la plume de Garcilasso de la Vega tout est merveilleux mais il ne reste aucun vestige de tant d'ouvrages superbes. On représente les moeurs des Péruviens comme douces pures et simples. Ils avoient dans leurs ville une pratique barbare, ils meurtrissoient des enfans pour arroser de leur sang, une espèce de pain bénit qui se distribuoit dans leurs Temples. mais la superstition est toujours par quelque endroit opposée aux moeurs. Les Incas avoient le pouvoir le plus absolu, et cependant étoient montrés les Pères du peuple, autre espèce de contradiction,

Dès que les Espagnols eurent pénétré dans ce Païs en 1531, favorisés par le frère de l'Inca, ils envoyèrent selon leur coutume des Ambassadeurs, offrir leur amitié, et annoncer leur Religion. Atabalipa les reçut bien, il alla au devant de Pizarro, et lui donna audience en qualité d'Ambassadeur d'Espagne. Un Moine qui accompagnoit Pizarro, somma le Monarque Péruvien de la part du Pape, d'embrasser le Christianisme, et de faire hommage de sa Couronne à l'Empereur d'Orient, c'est ainsi qu'il appelloit Charles Quint. En même tems il se mit à expliquer la Religion Chrétienne, l'Empereur Américain lui en demanda des preuves, aussitôt le Missionnaire présenta la Bible à ce Prince, qui n'entendant rien dans ce livre le jetta par terre avec mépris. On courut aux armes sur le champ, l'action s'engage de part et d'autre, les Péruviens sont mis en déroute, et l'Inca fait prisonnier, il offrit pour sa rançon tout l'or, que pourroit contenir une des Salles du Palais jusqu'à la hauteur de son bras qu'il étendit en même tems au dessus de sa tête, il donna aussitôt ses ordres pour l'exécution de cette promesse, et bientôt les Indiens apportèrent de quoi satisfaire à la rançon de leur Maître, mais une action barbare de l'Empereur prisonnier, fournit dans la suite aux vainqueurs, un prétexte pour le condamner à mort. Quelques jours après la bataille de Caxamalca, Huascar, frère et rival d'Atabalipa, étoit tombé

entre les mains de ses ennemis

entre les mains de ses ennemis, le Monarque Péruvien craignant que les Espagnols ne missent la Couronne sur la tête de ce Prince, donna des ordres secrets pour qu'on le fit périr. Les vainqueurs résolus de perdre Atabalipa firent valoir ce meurtre. Pour exécuter encore mieux leurs desseins, ils écoutèrent un Péruvien qui l'accusa d'avoir donné des ordres secrets pour massacrer les Espagnols. On eut la cruauté de le condamner à être brulé vif. Le Moine qui l'avoit Catéchisé, l'engagea à recevoir le Baptême. On le baptisa après quoi toute la grace qu'on lui fit, fut de l'étrangler avant de le jetter dans les flammes.

La plupart des historiens imputent ce forfait au seul Almagro, mais Pizarre n'en est pas moins coupable d'y avoir consenti.

Peu de tems après ce lâche assassinat, la discorde se mit entre les vainqueurs du Pérou, ils donnèrent un combat sanglant sous les murs de Cusco où Almagro fut fait prisonnier. son rival lui fit trancher la tête, mais bientôt après il fut assassiné lui même, par les amis d'Almagro, en 1541. Ce Conquérant emporta dans le tombeau, une gloire souillée par l'ambition, et par la cruauté.

Un fils d'Almagro, un frère de Pizarre voulurent régner au Pérou, tous périrent de mort violente. Ainsi, l'ambition, l'avarice, et les crimes des oppresseurs

de l'Amérique vengèrent sur eux mêmes l'oppression des Américains.

Nous n'entrerons point dans le détail des découvertes que l'on fit en Amérique en différens tems. Les Portugais découvrirent le Brésil en 1500. Magellan Portugais au service d'Espagne, découvrit en 1519. le détroit qui porte son nom. En 1533. Almagro le rival de Pizarre, aborda au Chili, et s'en rendit Maître. Les Jésuites formèrent des établissemens au Paraguay, et soumirent ce pais par la douceur et la persuasion et maintinrent leur gouvernement par la sagesse.

De la France et de l'Espagne jusqu'à la ligue de Cambrai.

Reprenons maintenant l'histoire d'Europe à Louis XII. auparavant Duc d'Orléans, Monarque adoré des François parce qu'il les aima, et qu'il déchargea d'impôts, mais dont les entreprises imprudentes quelquefois même l'économie mal appliquée, exposèrent l'Etat à de grands malheurs. Dès qu'il fut monté sur le trône, il s'occupa du bien public, il oublia ses ressentimens personnels. Tout le monde admire ses belles paroles, qu'il dit en parlant à ses ennemis;

Le Roi de France ne venge pas les injures du Duc d'Orléans

Charles VIII n'ayant point laissé de postérité, la réunion de la Bretagne au Royaume n'avoit plus lieu. Une ancienne passion de Louis pour la Reine Anne veuve de Charles, héritière de cette province, fortifia les raisons politiques qui lui inspiroient le dessein de l'épouser, il sollicita en conséquence, la cassation de son Mariage avec Jeanne fille de Louis XI. et il l'obtint.

Un des grands objets de Louis XII. fut, malheureusement de suivre les traces de son prédécesseur en Italie, la passion des Conquêtes l'y entraina ses premiers succès le précipitèrent dans l'infortune.

Valentine Visconti son Ayeule, lui avoit transmis des prétentions sur le Milanez, quand Ludovic Sforce s'en étoit mis en possession. Ludovic sans secours étrangers, avec une armée cependant aussi nombreuse que celle de France ne tint point contre la valeur Françoise. L'Etat de Milan et celui de Gênes furent conquis en vingt jours, mais l'année suivante le Duc étoit déja rétabli. Une nouvelle armée Françoise passa les Alpes. Sforce, trahi par les Suisses qui le soudoyoit, tomba entre les mains des ennemis et fut emmené en France. Il y mourut quelques années après. Voilà une des ses Cont

quêtes, qu'on peut regarder comme une source d'infortunes. Louis XII. tourne aussitôt ses vues vers le Royaume de Naples. Il offre à Ferdinand le Catholique d'en partager la Conquête, celui-ci ne balança point, quoiqu'un Prince de son sang Frédéric d'Aragon Roi de Naples, dût être la victime de leur traité le Pape Alexandre VI. entroit dans leurs vues pour en tirer quelque avantages. Gonzalve de Cordoue, aussi rusé que son Maître, arrive sous prétexte de défendre le Roi de Naples, et se joint d'abord aux François pour l'accabler, Fréderic demande un asyle en France à Louis XII. et y va vivre d'une pension. Dès qu'il fut question de partager la Conquête on disputa on se brouilla. Gonzalve surnommé le Grand Capitaine, digne instrument de Ferdinand le Catholique, après avoir joué les François, remporta sur eux deux victoires en 1503. Celle Cerignole coûta la vie au Duc de Nemours, dernier Prince de la Maison d'Armagnac, dont la tige étoit Caribert fils de Clotaire II. Le Royaume de Naples demeura entier aux Espagnols. La ruse triomphoit quand la valeur étoit sans prudence.

Ce fut dans ces circonstances que le Pape Alexandre VI. mourut. Il seroit à souhaiter, qu'on puisse jetter un voile impénétrable sur les défauts de ce Pontife, que les Protestans ont souvent opposés aux Catholiques, mais la dépravation même d'un Ministre de l'Autel, ne peut jamais

retomber sur une Religion sainte par son culte, ses dogmes, et sa morale. Ce n'est point la Thiare qui a rendu Alexandre vicieux, c'est son caractère, il l'auroit été également, quelque place qu'il eut occupée.

Les imprudences d'un Roi et de ses Ministres, sont une leçon, dont les Gouvernemens pourroient tirer beaucoup de lumière. On ne pensoit en France qu'à recouvrer le Royaume de Naples. On envoya une forte armée en Italie. Si les opérations avoient été aussi promptes qu'auparavant le succès ne paroissoit infallible. Mais le Cardinal d'Amboise Ministre de Louis XII. eut, par malheur envie de la Thiare, après la mort d'Alexandre VI. il arrêta pour cet effet les troupes devant Rome. Les Italiens plus fins que lui le trompèrent par de belles paroles, lui persuadent d'éloigner cet appareil de guerre, pour que son élection parut libre, quand on cessa de craindre on élut un Italien, Pie III. auquel succeda le fameux Jules II. Le Cardinal d'Amboise avoit perdu le tems et le Pontificat, les pluies empêchèrent d'agir et Gonzalve chassa encore les François.

Une autre faute inconsevable fut le traitée de Blois en 1504. par lequel Louis promettoit sa fille en mariage à Charles d'Autriche, petit-fils de l'Empereur Maximilien, et de Ferdinand le Catholique, avec la Bretagne, le Milanois, et Gênes, en cas que le Roi mourût sans en-

sans mâle. On se repentoit déja d'une si honteuse démarche lorsque les Etats representèrent fortement, qu'elle étoit contraire aux Loix du Royaume. Louis donna sa Fille au Comte d'Angoulême, son héritier présomptif qui régnera sous le nom de François I. et qui fera aussi de grandes fautes.

Nous avons vû le mariage d'Isabelle Reine de Castille avec le Roi d'Arragon, changer la face de l'Espagne. Cette Princesse toujours en garde contre l'ambition de Ferdinand, avoit donné toute sa confiance à son Confesseur Ximenès, illustre Cordelier, depuis Archevêque de Tolède et Cardinal. Elle avoit depuis peu donné le choix aux Maures qui restoient dans le Royaume, de recevoir le Baptême, ou d'être bannis. L'expulsion des Juifs, celle des Maures, les émigrations continuelles en Amérique, dépeuplent l'Espagne, cette Monarchie devenoit plus languissante, à mesure qu'elle acquéroit plus de grandeur. Ainsi un Gouvernement si célèbre, ne doit point toujours être cité pour modèle.

La mort d'Isabelle l'an 1504 fit naître des troubles, sa Fille Jeanne la Folle, épouse de l'Archiduc Philippe le Beau, étoit son unique héritière, le Roi Ferdinand d'abord en possession de la Régence, fut contraint d'y renoncer, et de se retirer en Arragon. Philippe mourut, la folie de Jeanne favorisoit les désordres, Charles d'Autriche son fils (Charles Quint) étoit jeune et éloigné, Ximenès crut que Ferdinand le Catholique

pouvoit seul rétablir le calme, on lui rendit la régence, et sa fermeté dissipa tous les orages.

Alors Ximénès devenu Cardinal, Grand Inquisiteur, se vit au comble du pouvoir et de la Fortune, mais il quitta prudemment la Cour, puisqu'il connoissoit le caractère ombrageux du Roi. Il proposa ensuite de tenter à ses propres frais la conquête d'Oran en Affrique, Ferdinand persuadé qu'on n'y réussiroit pas, consentit à l'entreprise dans la vue de perdre le Cardinal, il écrivit même à Pierre Navarro Commandant de la flotte, sur laquelle Ximénès s'étoit fait embarquer: *Empêchez le bon homme de repasser sitôt en Espagne, il faut lui user sa personne, et son argent.* Le Roi se trompoit, les Maures furent battus, Oran succomba. Le Cardinal austère, n'imitoit pas les Prélats guerriers, il se contentoit, d'invoquer, comme un autre Moïse, le Dieu des armées, et de la victoire, inspirant une sorte d'enthousiasme, très utile pour de pareille expédition.

Ximénès Grand homme, qui auroit été plus grand, s'il eut surmonté les préjugés du Siècle fonda et établit l'Université d'Alcala, il fit imprimer une fameuse Polyglotte, il montra autant de zèle pour les lettres et les sciences, que pour la réforme des Moines, On cultiva par ses soins les langues savantes. L'Espagne produisit un grand nombre de Jurisconsultes, et encore plus de Théologiens.

Jules II. tout occupé de ses projets d'agrandissement, avoit déja enlevé la Romagne, Pérouse, et Bologne, à leurs possesseurs. Il avoit fait révolter Gênes contre Louis XII. Il méditoit de le chasser entièrement de l'Italie et il lui suscitoit des ennemis de toutes parts. Ce Prince ayant réduit les Génois à l'obéissance, fut encore joué par Jules dans la fameuse ligue contre les Vénitiens.

Cette ligue appellée la ligue de Cambrai, mais dont Venise devoit être la victime, se forma secrétement. Le Pape, l'Empereur, le Roi de France, celui d'Espagne, et le Duc de Savoie, s'unirent pour arracher à cette République toutes ses Conquêtes. Chacun revendiquoit des domaines considérables, le Pape Rimini, et Ravenne, Louis Brescia, Bergame, Crême et Crémone, Maximilien, Vérone, Padoue, Vicenze, Trévise, et le Frioul, Ferdinand Brindes et Otrante, le Duc de Savoie, l'Isle, ou le Royaume de Chypre. Si l'union avoit subsisté entre ses confédérés Venise étoit perdue sans ressource, mais Jules ne vouloit que profiter de la circonstance, bien résolu de délivrer ensuite l'Italie, s'il le pouvoit, de ces étrangers. Et pouvoit-on compter sur la foi de Ferdinand le Catholique?

Un masque de Religion couvrit cette ligue ambitieuse, les Confédérés feignirent d'attaquer les Vénitiens pour tourner ensuite leurs armes contre les Turcs. Le Turc offroit des se-

cours à la République, elle refusa peut-être moins par la crainte d'un protecteur si dangereux, et par celle des clameurs qu'exciteroit une pareille alliance.

C'étoit à Louis de commencer la guerre en personne, ses premiers succès accablèrent tellement les Vénitiens qu'après la bataille d'Agnadel, suivie de conquêtes rapides, le Sénat offrit reconnoître l'Empereur pour Suzerain, et de lui payer un tribut annuel de cinquante mille ducats. Le refus de Maximilien leur rendit courage, en les réduisant au désespoir. Ils reprirent sur les Allemands quantité de places, ils traitèrent avec Jules II. et sa politique les sauva, il fallut céder les villes ~~de~~ de la Romagne, et recevoir la loi du Pontife, le Sénat ne voyant que ce moyen de salut se soumit humblement à tout.

Jules II. détacha de la ligue le Roi d'Espagne en lui donnant l'investiture pleine et entière du Royaume de Naples, et tourna contre le Roi de France toute son activité. Louis XII. par une économie mal entendue, avoit refusé d'augmenter les pensions des Suisses, il avoit parlé d'eux avec mépris dans un mouvement de colère; le Pape arma les Suisses contre lui, et attaqua le Duc de Ferrare allié de la France.

La bataille de Ravenne gagnée en 1512 par Gaston de Foix Duc de Nemours, procura une gloire stérile. On évacua le Milanez, Gênes aussitôt

de révolte, les troupes manquoient d'argent, les Généraux ne s'accordoient point. Que pouvoit alors la vaillance des Soldats François! Bayard et ses imitateurs firent des prodiges dont il ne resulta, que, de l'admiration.

Jean d'Albret pour être allié de Louis XII. perdit alors le Royaume de Navarre, Ferdinand le Catholique cherchoit un prétexte de le dépouiller, il en trouva un, que les mécontentemens entre le Pape et le Roi de France lui fournirent. Depuis l'usurpation de Ferdinand, la Navarre est restée à la Monarchie Espagnole. La Reine Catherine de Foix à qui elle appartenoit, dit à Jean d'Albret son époux: Si nous étions nés, vous Catherine, et moi Don Jean, nous n'aurions pas perdu notre Royaume.

Jules II. mourut en 1513. plus que septuagenaire, et toujours occupé de son grand dessein de chasser de l'Italie tous les étrangers, les Allemands, les Espagnols, comme les François. Egalement heureux et hardi dans ses entreprises, il augmenta considérablement l'Etat du St. Siège, il se fit céder Parme, Plaisance et Reggio par l'Empereur, il sçut réunir et diviser les puissances au gré de ses intérêts, en un mot il brilla comme Souverain. Ce fut Leon X. fils du fameux Laurent de Médicis, qui succeda à Jules II. il avoit les goûts de son Père, L'Eglise avoit besoin d'un Pape vertueux et digne de la gouverner. La litterature et les arts méritoient protection, mais les affaires Ecclésiastiques

demandoient la plus grande sagesse.

Pendant vingt six ans que dura le règne de Henri VII. l'Angleterre fut sans influence au dehors. Ce Prince avare ombrageux, et craignant la guerre, amassa un trésor, et affermit son autorité. Deux aventuriers imposteurs suscités par ses ennemis lui disputerent en vain la Couronne, l'un nommé, Simnel, fils d'un Boulanger, fut trop heureux, après avoir été Couronné en Irlande, d'être employé dans la Cuisine du Roi. Perkin, c'est le nom de l'autre, né d'un Juif, joua pendant cinq ans le personnage de fils d'Edouard IV. et finit par laisser sa tête sur un échafaud. Délivré de ses inquiétudes, Henri, par un Gouvernement dur et vigoureux, joignant l'adresse à la force, encourageant les Barons à vendre leurs terres, augmentant ainsi le pouvoir et les richesses de la bourgeoisie, affoiblit la haute Noblesse, et rendit l'autorité Royale presque absolu.

Son fils Henri VIII. qui lui succeda en 1509. se paroitre avec éclat. Des talens, des vertus pouvoient lui procurer beaucoup de gloire, mais emporté par ses passions, il sera l'exemple de la plus grande tyrannie. Il s'étoit engagé en 1512. dans la ligue faite par Jules II. contre la France.

Après la mort de Jules II. la ligue se ranima sous Léon X. les François venoit de reprendre le Milanez, il en furent dénouveau chassés par les Suisses

qui rétablirent Maximilien Sforze. Louis alors allié des Vénitiens, eut contre lui le Pape, l'Empereur, les Anglois et les Espagnols. D'un autre côté le Roi d'Angleterre fondit sur la Picardie, avec Maximilien dont il payoit même la table. Vainqueur à la journée de Guinegate, il prit Térouane, et Tournai, tandis que d'un autre côté les Suisses assiégeoient Dijon. Cette ville étoit perdue, si la Trémouille Gouverneur de la Bourgogne n'eut engagé les Suisses à lever le siège en leur permettant tout ce qu'ils voulurent; le traité conclu ils se retirèrent. La Cour affecta de blâmer le Gouverneur, annulla le traité dont elle avoit recueilli les avantages, et se précautionna contre une nouvelle invasion. Ces Suisses montagnards, qui se disoient les protecteurs du St Siège, étoient beaucoup moins habiles que vaillans.

Cependant Louis avoit besoin de la paix, il s'humilia devant le Pape, et parut ainsi réconcilié avec la Cour de Rome, et eut moins de peine à gagner le Roi d'Angleterre, que la mauvaise foi de Ferdinand avoit irrité. Etant veuf d'Anne de Bretagne, il épousa Marie Sœur de Henri VIII. mais il acheta en quelque sorte ce Mariage par un million d'écus d'or, tant l'état de ses affaires étoit critique. Il avoit alors 53 ans, il étoit d'une santé très délicate. Il mourut au bout de deux mois de mariage, en 1515, pleuré de tous les bons Citoyens. On bénira toujours la mémoire de Louis XII. parceque, malgré ses guerres et ses disgraces il n'ajouta rien aux impôts, après les avoir diminués de moitié. On applaudira toujours à ce qu'il disoit pour justifier son

économie; j'aime mieux voir mes Courtisans, rire de mon avarice, que de voir mon peuple pleurer de mes dépenses.

François I. Comte d'Angoulême, premier Prince du sang, fut le successeur de Louis XII. jeune, vif, vaillant, ambitieux, plein de qualités nobles et aimables mais sans prudence, il tourna ses vues sur l'Italie. Les préparatifs déjà faits ne suffisant pas, le besoin d'argent inspira l'idée de vendre le droit le plus auguste, le droit de juger les Citoyens. Cet expédient imaginé par le Chef même de la Justice, le Chancelier Duprat étoit si contraire à tous les principes, que long-tems après, jusqu'en 1597. on juroit au Parlement qu'on avoit point acheté sa charge. Il falloit donc en quelque sorte un parjure, pour exercer la justice dans les tribunaux. Voilà où peuvent conduire les abus du Gouvernement.

Après avoir passé les Alpes François I. trouva une occasion imprévue, de signaler sa valeur. Quoique il négociât avec les Suisses, ce peuple guerrier excité par le Cardinal de Sion, avoit pris les armes contre lui. Il les défit à la bataille de Marignan qui dura deux jours. C'est un fait rapporté, dans toutes les histoires, qu'il dormit sur un affut de Canon à cinquante pas d'un bataillon Suisse. La Conquête du Milanez fut le fruit de sa victoire et Maximilien Sforze mourut en France, comme son Père Ludovic; le Milanez n'en sera pas moins l'écueil de la France.

L'Espagne en 1516. perdit Ferdinand le Catholique que

nous verons remplacé par le redoutable Charles Quint. Si l'habileté, et le succès font la gloire des Souverains, il en est peu qu'on puisse comparer à Ferdinand, la Monarchie Espagnole lui doit sa grandeur. On lui attribue même le projet d'une Monarchie universelle, et ses Successeurs en firent craindre l'exécution, mais l'art de tromper qu'il employa, autant que celui de vaincre, est-il digne d'un grand-homme? Le zèle de Religion dont il colora ses entreprises, ne le rend-t-il pas plus odieuses? Et les rigueurs de l'Inquisition ne ternissent-il pas sa mémoire? Il s'efforça d'établir dans le Royaume de Naples, après qu'il en eut fait la conquête, ce Tribunal aussi contraire à l'esprit de la Religion, qu'aux principes d'un bon Gouvernement. Les Napolitains ne voulurent point s'y soumettre, le zèle du Roi se termina alors à chasser les Juifs. N'aimant point Charles son petit-fils, il avoit destiné l'Espagne à Ferdinand, frère cadet de Charles, mais il changea de résolution par le conseil de ses sujets, et fit toutes ses Couronnes sur la même tête; Charles étoit né de les porter.

Le Cardinal Ximenès nommé Régent de Castille, jusqu'à l'arrivée de l'Archiduc, haï des Grands, qu'il maîtrisoit avec hauteur, auroit essuyé une révolte, s'il avoit eu moins d'habileté et de courage. Les factieux lui demandèrent un jour, de quel droit il gouvernoit la Castille, et lui dirent que Ferdinand, qui n'étoit qu'Administrateur du

Royaume, n'avoit pû lui en en donner la régence. Pour toute réponse, il fit pointer devant eux une batterie de Canons, en leur disant: Voilà mes droits, osez vous les contester? Ce Ministre abaissa de plus en plus la Noblesse, et amena la Bourgeoisie. — Des moeurs austères et irréprochables, un génie profond et élevé, une magnanimité à toute épreuve, sa réputation, ses services, balançoient l'aversion qu'inspiroit l'altière sévérité de son caractère. Il mourut dans la disgrâce, agé de 80. ans avant que d'avoir vu le nouveau Maître de l'Espagne.

Maximilien laissa l'Empire vacant par sa mort en 1519. Ce Prince inquiet avoit toujours été en guerre, sans force et sans argent. Il avoit osé porter ses vues jusqu'à la Thiare, pendant une maladie de Jules II. Mais quel rôle auroit pû jouer un Empereur Pape, s'il avoit réuni les deux Puissances, et l'auroit-on souffert dans un tems, où la politique remuoit et liguoit tous les Etats? Maximilien savoit que les Empereurs avoient été Maîtres de Rome, il formoit, peut-être, pour sa race, des projets sur cette ville si capable de tenter l'ambition.

Sous ce règne l'Allemagne fut divisée en Cercles, il en eut d'abord six, les Cercles de Bavière, de Franconie, de Saxe, de Souabe, du Rhin, et de Westphalie, on y ajouta peu de tems après, ceux d'Autriche, de Bourgogne pour les Pays-Bas, du bas Rhin, et de la haute Saxe, par là on facilitoit surtout la perception des

deviens oubliés, on voulut aussi établir l'ordre et la tranquillité, mais les abus de l'anarchie, et en un mot le gouvernement féodal, devoit faire encore long-tems de cette partie de l'Europe, un théatre de troubles, de discordes, et de guerres civiles.

Léon X. avoit eu l'adresse en 1516. après la bataille de Marignan, d'amener François I. contre lequel il s'étoit ligué à un accomodement avantageux pour la Cour de Rome. La pragmatique de Charles VII. fut abolie par le célèbre Concordat, qui donne au Roi la nomination des grands bénéfices, sans en faire mention expresse, Le Roi présente les sujets qu'il a nommés le Pape les institue. L'Université, le Clergé, et le Parlement de Paris défendirent la pragmatique avec une extrême chaleur, le Concordat enregistré forcément en 1518. s'observe encore aujourd'hui.

Origine du Luthéranisme.

Léon X. étoit magnifique, généreux et même dissipateur, les revenus du St. Siège, quels qu'ils fussent, ne pouvoient suffire à ses dépenses, il avoit épuisé ses trésors, et ses ressources, les Espagnols, quoique dévoués à la Cour de Rome, venoient de se refuser à une bulle, qui ordonnoit aux Ecclésiastiques de payer la dixième partie de leurs revenus, les Italiens avoient été plus dociles, car cet impôt fut levé, surtout dans l'Etat Ecclésiastique enfin Léon X. avoit partagé avec les Rois d'Angleterre et de

France les Décimes

France les Décimes qu'il leur avoit accordées sur le Clergé, et que ces Princes étoient dans l'habitude de demander au Pape comme au Souverain qui pouvoit seul en disposer. Tout cela étoit d'un foible secours pour ce Pontife, cependant il vouloit achever l'Eglise de St Pierre, que Jules II. avoit commencée, et qui devoit couter des sommes immenses, il ne douta point que toute la Chrétienté ne contribuât à cet Edifice, et à ériger un monument auguste et magnifique en l'honneur de la Religion. Il fit donc publier des Indulgences dans toute l'Europe en 1517. pour ceux qui voudroient y contribuer de quelques sommes. En Allemagne les Augustins auparavant en droit de prêcher les Indulgences virent avec jalousie qu'on donnoit cette commission aux Dominicains, ce fut la principale cause des troubles qui s'élevèrent.

Les nouveaux prédicateurs donnèrent malheureusement des armes contre eux, soit pour se rendre dignes de la préférence, soit pour augmenter leurs profits, ils exagérèrent le prix de ces Indulgences. Martin Luther qui avoit le plus de réputation parmi les Augustins, s'arma le premier contre les Dominicains, et saisit avec ardeur l'occasion de se signaler, il commença par décrier les maximes des nouveaux Prédicateurs sur ces Indulgences, il se fit écouter, et bientôt il se vit soutenu par de puissans protecteurs.

Luther n'attaquoit au commencement que des maximes peut être condamnables, il observoit encore quelque modération,

ses adversaires le méprisèrent d'abord puis l'irritèrent, le ressentiment enflamma son audace, entraîné d'un objet à l'autre, des abus il passa aux dogmes, il écrivit, non seulement contre l'abus des Indulgences, mais contre les Indulgences même et encore contre plusieurs dogmes, préceptes, pratiques de Religion, contre la pluspart des Cérémonies Ecclésiastiques, et des Sacremens. Il prodigua les injures qu'il donnoit pour des raisons, et crut couvrir ses erreurs en prêchant une morale rigide, et en présentant l'Ecriture Sainte comme la seule règle de Foi, malgré les sens contraires qu'il lui donnoit. En un mot s'érigeant en Réformateur, il fit pour le fanatisme une révolution, que la raison n'auroit pas pû faire.

Le Pape pour opposer une digue à ce torrent, anathématisa tous les écrits de Luther, dans une bulle du 20 Juin 1520. L'Hérésiarque en appela au futur Concile, et pour toute réponse à la bulle de Léon X. il la fit brûler publiquement à Wittemberg. Ce fut alors qu'il publia son livre, de la captivité de Babylone. Après avoir ~~dit~~ déclaré qu'il se repentoit d'avoir été si modéré, il expie cette prétendue faute, par toutes les injures que le délire le plus emporté peut fournir à un Esprit Frénétique.

Ce qui contribua le plus aux progrès du Luthéranisme, fut l'intérêt de ceux qui cherchoient à secouer ce qu'il croyoit trouver de gênant dans les pratiques de la Religion, en outre l'intérêt des Princes, qui cherchoient à secouer l'autorité de la Cour de Rome, et enfin la facilité de répandre les nouvelles opinions par le moyen de la presse.

L'Eglise Romaine perdit en peu de tems la Saxe, la Hesse, l'Etat de Brunswick, le Dannemarck, la Suède. Zurich, Berne, et une grande partie de la Suisse, adoptèrent la doctrine de Zuingle, curé de Zurich, plus hardi encore que Luther. Genève suivit bientôt cet exemple en voulant devenir libre en changeant de Religion. Nous verrons l'Angleterre, l'Ecosse, les Pays-Bas, une partie de la France, suivre le torrent de la nouveauté. Cette révolution est l'une des plus remarquables, soit dans ses principes, soit dans ces effets. On compte jusqu'à trente neuf Sectes, sorties du Luthéranisme, toutes ennemies les unes des autres, mais réunies contre l'Eglise Catholique.

Dixième Epoque

Charles Quint Empereur
Puissance de la Maison d'Autriche

Depuis l'an 1519 jusque vers l'an 1560.

La grandeur de la Maison d'Autriche sous Charles Quint est la source des principaux évènemens que nous offre l'histoire des derniers Siècles.

Ce Prince né à Gand en 1500. de l'Archiduc Philippe fils de l'Empereur Maximilien, et de Jeanne d'Espagne fille unique de Ferdinand le Catholique, possédoit toutes les qualités propres à soutenir le premier rôle, il avoit du courage, de l'activité, de l'application, de la prudence, un vaste génie cultivé par l'étude et le travail, malheureusement il y joignoit une ambition sans bornes et cette artificieuse politique réduite en systême par son ayeul Ferdinand.

Etant monté sur le trône d'Espagne en 1516. il essuya

d'abord des orages, presqu'inséparables du nouveaux Gouvernement. Il y eut des révoltes et troubles qui firent couler beaucoup de sang, et qui durèrent jusqu'en 1522. que la présence de Charles les dissipa: C'est trop de sang répandu dit-il, après avoir fait quelques exemple. Une amnistie accordée aux rebelles, fut plus efficace que les rigueurs, et le Roi affermit son autorité par la clémence. Quelqu'un de sa Cour lui découvrant la retraite d'un des principaux Factieurs, il répondit avec humanité. Vous auriez dû l'avertir, que je suis ici, plutôt que de me dire où il est.

L'Espagne les deux Siciles, les Pais-Bas et la Franche-Comté étoient déja sous la domination de Charles, quand la mort de Maximilien, qui venoit ~~devoit~~ de le faire élire Roi des Romains, lui fraya la route de l'Empire. François I. plus agé que lui de six ans, plus célèbre par ses exploits, briguoit aussi la Couronne Impériale, la puissance de l'un et de l'autre, inspiroit une juste inquiétude aux Allemands, jaloux de leur liberté, mais on achetoit les suffrages, et ~~mais~~ l'Ambassadeur d'Espagne avoit deux mille marcs d'or à répandre. D'ailleurs le Sultan des Turcs Selim I. Conquérant de la Syrie, de la Mésopotamie, et de l'Egypte menaçoit l'Europe, et ne pouvoit être arrêté que par un puissant Empereur, cependant l'Electeur de Saxe fut élu, c'étoit Frideric le Sage,

ce fameux protecteur de Luther. Il refusa et il fixa les vues sur Charles Quint. François I. comme étranger, comme plus voisin de l'Allemagne, lui paroissoit moins digne et plus à craindre.

On eut soin de faire signer à Charles une capitulation, pour maintenir la liberté et les droits du Corps Germanique, elle portoit expressément que l'Empire ne seroit point héréditaire, la Maison d'Autriche n'a cependant pas laissé d'en jouir toujours. Sous un Chef trop redoutable, l'Empire seroit devenu une simple Monarchie, si le reste de l'Europe avoit eu moins d'interêt à s'y opposer.

C'étoit la coutume depuis Othon IV que les nouveaux Empereurs envoyassent à Rome une Ambassade pour annoncer leur élection, et prêter l'obédience au Pape. Charles Quint s'en dispensa. On a depuis suivi son exemple, car souvent il ne faut qu'un exemple pour abolir de longs usages, établis par un exemple contraire. Ce fier Souverain maître de tant d'Etats, qui le premier se fit donner titre de Majesté, tint néanmoins la bride et l'étrier du Pape, lorsqu'Adrien VI. le couronna à Bologne en 1530. de même il fut reçu Chanoine des deux principales Eglises de Rome.

Quoique les Rois de France, et d'Espagne, eussent brigué l'Empire avec tous les dehors d'une amitié mutuelle, la préférence donné à l'un, devoit infailliblement aigrir l'autre, d'autant plus que leur rivalité, ne se bornoit point à cet objet. Le Roi d'Angleterre

Henri VIII auroit pu tenir entre eux la balance. La politique sembloit l'exiger, ses passions et celles de son Ministre l'éloignèrent d'un système si glorieux. Ce Prince fera des fautes continuelles, puisqu'il n'agira que par caprice.

Volsey Ministre d'Angleterre, gouvernoit alors Henri VIII. Il flattoit les goûts de ce Monarque, et partageoit ses plaisirs, pour le maîtriser en l'amusant; presque aussi riche que son Maître, car il étoit Archevêque d'York, Evêque de plusieurs Sièges, Cardinal, Chancelier, et Ministre absolu, insatiable néanmoins autant que prodigue, c'étoit un de ces hommes dont les talens supérieurs remuent les Etats au gré de leur propre ambition. L'intérêt de Volsey étoit le mobile de l'Angleterre. Le Roi de France l'avoit gagné à force de flatteries, il avoit même obtenu de lui la restitution de Tournai, comme dot de la Princesse Marie promise au Dauphin, le Dauphin et la Princesse étoient encore enfans. Des mariages si incertains faisoient souvent la base des Traités. François méditoit la guerre contre l'Empereur, et voulant avoir pour allié Henri lui proposa une entrevue à Calais. Charles plus habile encore, va visiter Henri à Douvres, caresse Volsey, lui promet la Thiare, et l'engage dans son parti.

La célèbre entrevue de Calais, qu'on appelle,

le champ de drap d'or, aboutit à une ostentation ruineuse de magnificence, on y donnoit des fêtes, mais on y conclut rien. L'Empereur vient ensuite à Gravelines ~~rendre~~ une visite de Henri et là il acheva son ouvrage ~~en~~ donnant au Cardinal Volsey les revenus de deux Evêchés d'Espagne.

Bientôt la guerre s'allume entre l'Empereur et François 1. qui perd le Milanez et Gênes, par la faute de Lautrec Gouverneur du Païs, detesté des Italiens abandonné des Suisses, battu à la Bicoque. Mais on pourroit surtout attribuer ce malheur au Roi lui même, à la Duchesse d'Angoulême sa Sœur, dont les dissipations ne laissoient point d'argent pour les troupes.

C'est la principale cause des malheurs de François 1. d'avoir aimé les plaisirs autant que la guerre, sans jamais connoître l'économie, si nécessaire même dans la paix. Il en couta la vie au Surintendant des Finances, nommé Semblançai, qu'on fit inhumainement exécuter comme s'il avoit été obligé de faire des miracles.

Sur ces entrefaites mourut Léon X. agé de 44. ans. Charles Quint fit élire son précepteur Adrien VI le ressentiment de Volsey étoit à craindre

mais Adrien étant vieux l'Empereur consola le Ministre Anglois par l'espérance de lui succeder. Enfin dans un voyage qu'il fit en Angleterre il engagea Henri à prendre les armes, vigilant infatigable, son propre négociateur et négociateur habile quels avantage Charles Quint n'avoit pas sur un ennemi tout occupé d'amusements! François I. ne pouvoit se réveiller qu'au bruit des armes.

Déjà François Sforce étoit rétabli à Milan, parceque les Suisses faute de paye n'avoient pas servi. Une ligue terrible se forme pour accabler François I. Le Pape Adrien, l'Empereur, le Roi d'Angleterre, l'Archiduc Ferdinand, à qui Charles Quint son frère avoit cédé les Etats de la Maison d'Autriche en Allemagne, les Milanois, les Florentins, les Génois, s'unissent contre une seule puissance. Il est beau de voir le courage de ce Prince braver la tempête, la prudence eut cependant mieux valu que le courage, une nouvelle faute mit le comble aux dangers de l'Etat.

Personne n'étoit plus digne d'être ménagé, que le Connetable de Bourbon, aussi distingué par son mérite que par sa naissance. La victoire de Marignan étoit en partie son ouvrage, la Duchesse d'Angoulême le haïssoit depuis un refus qu'il avoit fait pr de l'épouser, elle cherchoit aussitôt les occasions de lui nuire, et le Chancelier Duprat ne servit que trop les haines de cette Princesse. On disputa

au Connétable les biens de sa Maison, et perdu son procès, désespéré il traita avec le Roi qui eut un avis ~~de laisser tromper~~ pouvoir s'assurer de sa personne, se laissa tromper et Bourbon s'évada. On sait le mot d'un Seigneur Espagnol dont le palais lui fut destiné: Si le Connétable loge dans ma Maison, je la brûlerai après son départ, comme un lieu infecté de la perfidie. Mais ces nobles sentiments, qui imprimeroient aux crime une honte salutaire sont rarement la règle des Cours, on y honore la perfidie, quand on y trouve son avantage, l'histoire ne le prouve que trop.

Aux grands généraux de Charles Quint, Bourbon, Pesquaire, Jean de Médicis, le Roi de France n'opposa qu'un homme de faveur, l'Amiral de Bonnivet, avec des forces trop inférieures à celles des ennemis. L'événement fut tel qu'il devoit être, aucun succès solide et des pertes considérables, la journée de Biagrassa ou de Rebec, est moins célèbre par la déroute des François que par la mort de Bayard le modèle des Chevaliers. Il répondit au reproches que lui donna le Duc de Bourbon: C'est vous qui êtes à plaindre, vous qui combattez contre votre Roi, votre patrie, et vos sermens.

Du moins les François se défendirent glorieusement chez eux, quoique attaqués de toutes parts. Bourbon que l'Empereur, et Henri VIII vouloit établir Roi de Provence, échoua lui même au siège de Marseille, Charles Quint avoit ordonné ce siège pour avoir un port en France. Pesquaire commandoit, mais devoit se diriger par les avis de Bourbon,

mécontens l'un de l'autre; peut-être leur rivalité fut elle un obstacle au succès de l'entreprise.

La confiance de François I. semble croître entre les dangers, et ses fautes avec sa confiance; il vole en Italie, entre dans le Milanez, reprend sans peine la Capitale, mais l'imprudent Bonivet est seul écouté, on s'obstine au Siège de Pavie, on envoye un détachement considérable attaquer le Royaume de Naples, les ennemis avancent, on a honte de reculer, on risque une bataille où l'on ne peut vaincre, François I. est attaqué, blessé, fait prisonnier, et ses troupes taillées en pièces. Bourbon qui venoit de lever à ses propres frais 12,000 Allemands, car l'Empereur n'avoit pas de quoi payer, n'étant pas assez absolu pour exiger de nouveaux impôts, Bourbon, dis-je, jouit des satisfactions amères de la vengeance.

Bonivet auteur de ce désastre s'étoit fait tuer dans le combat. François I. écrivit à la Duchesse d'Angoulême sa Mère, Tout est perdu ormis l'honneur. L'honneur d'un Roi se borne-t-il à se battre.

La timidité de François I. paroîtra encore plus inexcusable par les circonstances, toutes les ressources pécuniaires étoient épuisées, il avoit fallu vendre jusqu'à une grille d'argent massif dont Louis XI avoit enrichi le tombeau de St. Martin. C'étoit beaucoup de défendre le Royaume, la guerre portée au dehors, ne faisoit que l'exposer davantage, une bataille perdue pouvoit entraîner des suites fâcheuses et affreuses; d'au-

tre part les ennemis manquaient aux moiens d'argent, devoient s'affoiblir et se dégoûter. Leur ligue devoit naturellement se dissoudre, plusieurs voyoient avec peine l'énorme puissance de l'Empereur, Wolsey en particulier, deux fois dupe des promesses de Charles Quint, puisque Clément VII. de la Maison de Medicis, étoit le successeur d'Adrien, Wolsey désiroit, sans doute un changement. Il falloit donc se défendre et négocier, au lieu de courir après un fantôme de gloire et de Conquêtes. Le Roi s'étoit comme précipité dans le malheur, sans le courage, l'habileté, les bonnes mesures, de sa Mère devenue Régente, l'Etat devoit naturellement succomber, elle pourvut à tout, elle négocia pour diviser les ennemis.

Les sentimens des confédérés envers Charles se firent bientôt connoître. Clément VII. les Vénitiens, et le Duc de Milan formèrent une ligue, pour lui enlever Naples, qu'ils destinoient au Marquis de Pesquaire, celui entra dans le complot, mais soit inconstance, ou remords, ou désespoir de réussir, il révéla tout à l'Empereur. Le Duc de Milan fut déclaré rebelle et en cette qualité dépouillé du Milanez.

Dans le cours de ces intrigues, l'alliance de l'Angleterre se rompit. Enflé de ses succès Charles Quint blessa l'amour propre de Henri VIII. en ne lui écrivant pas de sa main et ne signant plus. Votre affectionné fils et Cousin. Wolsey n'avoit pas moins à Cœur sa vengeance personelle. Ce que la politique auroit dû faire d'abord, de petites vues y déterminèrent la Cour de Londres

elle alloit tenir la balance, que les caprices de Cour abandonnoit au hasard.

Charles Quint n'attaqua pas la France après la bataille de Pavie, en affectant une modération hypocrite, en voulant néanmoins prescrire au Roi prisonnier des conditions intolérables. Il exigeoit pour lui la Bourgogne, pour le Duc de Bourbon la Provence et le Dauphiné à titre de Royaume, pour Henri des Provinces anciennement reprises aux Anglois depuis long-tems, enfin une rénonciation absolue aux droits sur l'Italie. François répondit qu'il aimeroit mieux mourir en prison, que de souffrir le démembrement de son Royaume, que d'ailleurs, fut il assez lâche pour y consentir, ses sujets n'y consentiroient pas. Ennuyé d'une rigoureuse prison où le chagrin lui avoit causé une maladie mortelle, il plia aux conjectures sa fierté et sa conscience. Il se persuada que des promesses forcées n'étoient rien, que il pourroit du moins en éluder l'exécution, il s'engagea par le traité de Madrid, en 1526. à se dépouiller de la Bourgogne, et à se remettre entre les mains de l'Empereur, si elle ne lui étoit délivrée dans six semaines. Les deux fils ainés du Roi servirent d'otages.

A peine libre on le voit se liguer, avec le Pape, le Roi d'Angleterre, les Venitiens, pour la liberté de l'Italie, et pour assurer le Milanois à François Sforce, qu'il avoit voulu en chasser. Aucun article du traité de Madrid ne s'exécute. Les Etats de Bourgogne de concert avec la Cour, déclarent ne pouvoir aliéner son son domaine, que leur Province ne passera pas sous une do-

nation étrangère. François refuse de retourner en Espagne se plaignant des injustices de son ennemi, il offre la rançon des ses enfans, mais il brule de venger ses injures, et de réparer ses malheurs.

L'Empereur dut se reprocher d'avoir manqué tout à la fois de générosité et de politique. Son Général, le Duc de Bourbon, à qui il avoit promis l'investiture du Milanez, n'ayant point d'argent pour en finir la Conquête, voyant la mutinerie de ses Soldats qui manquoient de tout, les mène à Rome, où les trésors du Pape l'attiroient. Clément VII irrésolu, timide, avoit négocié, et ne s'attendoit pas à un Siège, il excommunie le Général avec ses troupes, malgré l'anathême, le Duc donne l'assaut, il est tué, mais les Impériaux prennent la ville, et y commettent des excès affreux, non contens de piller, massacrer, ils tournent en dérision le Pape les Cardinaux, et proclament Pape Martin Luther.

L'Empereur guidé par un zèle hypocrite, donne une autre scène en Espagne, il apprend que Clément est prisonnier, il ordonne des Processions pour sa délivrance, au lieu d'en donner des ordres pour le délivrer, il exige ensuite sa rançon.

Comme Charles se montroit inflexible sur le traité de Madrid, les Rois de France, et celui d'Angleterre, lui firent une déclaration de guerre. Les démentis et les Cartels donnés et rendus entre ce Prince et François étoient des bravades ridicules, le duel n'y eut lieu, mais cet exemple n'en servit pas moins à exalter le faux point d'honneur, qui multiplia les Duels, plus que dans les Siècles de barbarie.

Cependant l'Italie étoit en proie aux hostilités les François d'abord eurent l'avantage, et Pavie fut cruellement saccagée, en mémoire de la bataille qu'on y avoit perdue.

André d'Doria illustre Génois servoit utilement la France avec les galères de Gênes. On assiégeoit Naples, lorsque Doria mécontent de la Cour, prend tout-à-coup le parti de l'Empereur. La fortune change alors. Les anciennes fautes se renouvellent, les maladies consument l'armée, on lève le Siège. Cette expédition ainsi que tant d'autres ne servit qu'à perdre le sang humain. Doria rendit la liberté à sa Patrie, il y auroit pû régner après avoir chassé les François, il se contenta de l'autorité que lui donnoit son mérite. On ne changea presque rien à l'ancien gouvernement qui avoit grand besoin de réforme.

Enfin le traité de Cambrai suspendit le cours de tant de calamités. Deux Femmes le conclurent pour les deux Monarques, la Duchesse d'Angoulême et Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Païs Bas. François 1. abandonna ses alliés, sacrifia ses droits sur Milan, sa Suzeraineté sur l'Artois et la Flandre, et s'obligea de payer deux millions d'écus d'or, pour la rançon de ses enfans. Charles Quint outre ces avantages, se reserva de poursuivre en justice ses prétentions sur la Bourgogne.

Sforce eut le Milanez c'étoit la condition d'un traité déjà conclu, entre le Pape et l'Empereur, par lesquels les Médicis devoient recouvrer leur autorité à Floren-

ee. Les Florentins avoient établi la République, une armée Impériale les força en 1530. de reconnoître pour Souverain Alexandre de Médicis.

Dans l'état où se trouvoit la France, les deux millions d'écus d'or ne pouvoient être payés sans le secours de l'Angleterre. Henri VIII donna de l'argent. Résolu de répudier sa femme Catherine d'Arragon, tante de l'Empereur, il prévoyoit les orages auxquels ce divorce l'exposeroit, et s'unissoit étroitement avec une Puissance dont il auroit bientôt besoin. Catherine étoit veuve d'Arthur frère de Henry mort six mois après le mariage; Henry VII voulant conserver au Royaume les avantages d'une pareille alliance, avoit obtenu la dispense de Jules II. pour marier la Princesse avec le jeune Henri. Leur union subsistoit depuis vingt ans plusieurs enfans ~~destinés~~ dont il ne restoit que Marie destinée au trône la rendoit d'autant plus respectable, que la Reine se distinguoit par sa vertu et sa douceur, mais Henry aimoit une autre femme et ne savoit pas modérer ses passions.

Anne de Boleyn fille d'un Gentilhomme, belle, aimable, pleine d'esprit, avoit captivé le cœur violent de Henry, dès lors il employa tous les moyens de rompre une chaîne sacrée, de satisfaire son penchant et il sollicita vivement son divorce, il espéra que Clément VII alors en guerre avec l'Empereur, lui seroit favorable.

étoit favorable, et le Cardinal Wolsey devoit juger cette affaire en qualité de Légat. Aprés bien des lenteurs, le Pape évoqua la cause à Rome. Indigné, impatient, mais n'osant encore franchir les obstacles, Henry se vengea sur Wolsey, qu'il soupçonnoit de lui avoir contrarié, il renvoya ce Ministre si puissant, et il demanda ensuite l'avis de plusieurs Universités contre le mariage qu'il vouloit rompre, les unes se déclarérent pour la nullité et toutes fondérent leurs avis, sur des loix de Moise. On disputa beaucoup pour savoir, si les loix des Juifs sont faites pour d'autres, on cita plus qu'on ne raisonna. Henri crut ce qu'il vouloit croire, sa passion lui faisoit un devoir pressant du divorce, il refusa de comparoitre à Rome, où le citoit Clement VII. Il répudia Catherine d'Arragon et épousa Anne de Boleyn.

Déja le Clergé avoit été contraint de reconnoitre Henri pour Protecteur et Chef de l'Eglise d'Angleterre, déja le Parlement dont il fut toujours le Maitre absolu avoit retranché une partie de ce que l'on payoit au Pape. Cependant l'idée de rompre ouvertement avec l'Eglise Romaine, effrayoit encore le Roi, parceque le titre de

Défenseur de la Foi qu'il avoit reçu de Léon X. pour avoir écrit contre Luther, flattoit son amour propre, il consentit enfin à subir le jugement du Consistoire, pourvu que les Impériaux ne fussent pas du nombre des juges. Le Courier qui devoit apporter la réponse positive de Henry VIII n'arrivant point au jour marqué, le Pape confirma la validité de son premier mariage, et l'excommunia s'il persistoit dans son divorce; le Roi en appella d'abord au Concile Général; mais bientot il consomma le Schisme, et le Clergé d'Angleterre déclara que l'Evêque de Rome n'a aucune autorité dans le Royaume. Le Parlement donna au Souverain le titre de Chef suprême de l'Eglise, en cette qualité Henri abolit les Monastères, s'empara de leurs revenus, décida sur les dogmes de la Foi, persécuta en même tems et les Catholiques qui restèrent fidèles à l'Eglise Romaine, et les hérétiques infectés du Lutheranisme, car tout dépendoit des ses opinions et fantaisies.

Charles Quint outragé dans la personne de sa Tante, se trouvoit d'ailleurs environné d'embarras et des soins les Turcs, les Lutheriens, l'inquiétoient également. D'un côté Soliman II. fils de Selim I. encore plus redoutable que son Père, avoit pris Belgrade en 1521. et ensuite

Rhodes d'où les Chevaliers de St Jean de Jérusalem passè-
rent à Malthe, que leur donna l'Empereur. Le même
Conquérant s'étoit emparé d'une partie de la Hongrie,
en 1526.

Louis Roi de Hongrie et de Bohême, avoit
avoit péri dans la bataille de Mohacz contre les Turcs
L'Archiduc Ferdinand héritier de ces deux Royaumes
en Chef de Vienne avoit eu un Compétiteur, qui s'étant
mis sous la protection des Ottomans, leur avoit four-
ni ~~la protection~~ l'occasion d'étendre leurs Conquêtes. Cette puissan-
ce devenoit tous les jours plus terrible soit par ses propres
forces, soit par les divisions des Chrétiens. Soliman assiégea
Vienne en 1529. Mais l'hiver le força de se retirer.

D'un autre côté les progrès des sectes enne-
mies de l'Eglise Romaine tenoit l'Empereur en suspend.
Quoique la religion ne paroit pas influer beaucoup dans
sa conduite, dont les premiers mobiles étoient l'ambition et
l'intérêt, il se montroit le Défenseur de la Catholicité,
et l'on conjecture, qu'il aspiroit par là se rendre maî-
tre absolu de l'Allemagne. Voyons d'un coup d'oeil

ce qui s'étoit passé de plus important au sujet de la réforme il importe d'en suivre les progrès, puisqu'elle a produit une des plus grandes révolutions de l'Europe.

Si la doctrine de l'Eglise devint malheureusement le jouet de la politique des Princes, comme des passions et des préjugés de tant de particuliers, ne perdons pas de vue les principes de ce malheur, déplorons les abus qui avoient offusqués la vérité même, apprenons combien il est essentiel de maintenir la Religion par les moeurs et par la sagesse.

La guerre de l'Empereur avec le Pape Clément VII. ne pouvoit être que favorable à la réforme. Il y eut en 1526. une Diète à Spire, tout ce que Charles Quint y demanda fut d'attendre patiemment le Concile Général, que l'on désiroit, sans donner d'encouragement aux nouveautés. La Diète vit néanmoins les Prêtres Luthériens de l'Electeur de Saxe, et du Landgrave Hesse-Cassel, prêcher publiquement leur Doctrine et administrer leurs Sacrements selon leur rite. Un violent manifeste de l'Empereur contre le Pape enhardit encore les Luthériens. Plus d'un tiers de l'Allemagne s'étoit déjà détachée de Rome, les Catholiques ébranlés par l'exemple et les faux raisonnements, perdoient beaucoup de leur profonde vénération pour le St Siège.

Tout ce que l'Empereur après son accommodement avec le Pape eut pouvoir ~~accorder~~ demander à une seconde Diette à Spire, ce fut qu'on défendit jusqu'au Concile Général d'ajouter aux innovations, surtout par rapport à la Messe, déja abolie dans plusieurs Etats, quelque que dut paroitre à cet égard le décret de la Diette de Spire. L'Electeur de Saxe, le Landgrave de Hesse, d'autres Princes, et quatorze villes Impériales ou libres, protestèrent, de là le nom de Protestans qui devint commun à tous les Religionaires.

L'année suivante Charles Quint assista en personne, à la Diette d'Ausbourg. Les Protestans y présentent leur Confession de Foi, composée par Melancthon, le plus savant des disciples de Luther, on l'examina, et l'on finit par condamner plusieurs articles, de la doctrine Luthérienne; on défend de tolérer ceux qui les enseignent, on ordonne d'observer exactement les anciens rites, avec promesse de solliciter le Pape, à convoquer un Concile Général où les disputes seroient terminées.

Alors ne doutant plus qu'on ne médita leur ruine, les Protestans s'assemblèrent à Smalkalde, et formèrent une ligue pour leur défense.

François 1. y accéda secrètement bientôt après.

Henry VIII trop occupé de son divorce ne donna que des espérances vagues. Charles venoit de faire élire Ferdinand son frère Roi des Romains, sous prétexte qu'en son absence l'Empire avoit besoin d'un Chef puissant capable de repousser les Turcs. La maison d'Autriche menaçoit donc évidemment la liberté Germanique.

Cependant les conjonctures ne permettoient pas à l'Empereur d'abbattre un parti formidable par lui même, et animé par l'enthousiasme du zèle pour la Religion. Il voyoit Soliman prêt à fondre, sur la Hongrie, avec toutes ses forces pour venger l'affront, que ses armes avoient ~~souffert~~ reçu devant Vienne. Il sentoit le besoin de lui opposer le Corps Germanique, craignant que les Luthériens irrités, n'oubliassent, l'intérêt général des Chrétiens la politique fit tomber le masque du zèle, et par un traité conclu à Nuremberg avec les Protestants, et ratifié en 1531. à Ratisbonne. Charles Quint leur accorda la liberté de Conscience jusqu'à la tenue du Concile, annulant toutes les sentences portées contre eux par la Chambre Impériale, les Protestants s'engagèrent ~~à~~ à le secourir contre les Turcs. En effet l'armée

Impériale fut la plus forte qu'on eût jamais vue, l'Empereur qui n'avoit point encore paru à la tête de ses troupes, ce qui étonne dans un Siècle d'héroïsme, prit cette fois le commandement. Il eut la gloire de déconcerter les projets d'un ennemi terrible, dont les forces montoient, dit-on, à trois cents mille hommes. Soliman se retira sans que la campagne eut rien produit de mémorable. Tel fut le fruit de cette concorde fragile, que d'autres motifs vont bientôt rompre.

Cette expédition fut suivie d'une autre plus glorieuse. Le célèbre Barberousse simple Corsaire dans les commencemens de sa fortune, s'étoit emparé du Royaume d'Alger. Il s'étoit mis sous la protection de Soliman, pour le conserver et devenu son Amiral il avoit détroné, autant par trahison que par violence le Roi de Tunis. Ce dernier ne trouvant aucun secours en Afrique, implora le secours de Charles Quint, qui saisit avidemment l'occasion de se signaler, dans l'espérance de dissiper les terreurs dont Barberousse remplissoit l'Espagne et l'Italie. L'Empereur s'embarque sur une flotte de près de cinq cent voiles, avec une armée d'environ trente mille hommes. Il prend d'assaut La Goulette ville maritime bien fortifiée munie de trois cents

pièces de Canon. Il marche vers Tunis, il rencontre Barberousse à la tête de cinquante mille combattans et le défait dans une bataille.

Pendant l'action dix mille esclaves Chrétiens renfermés dans le Château brisent leurs chaines, et s'emparent de cette forteresse. Les habitans de Tunis hors d'état de défense, envoyent leurs Clefs au vainqueur. Sans attendre les ordres de Charles, qui délibere sur le traitement qu'on leur fera, le Soldat furieux court au pillage, inonde la ville, y comet les plus horrible violence, et y massacre plus de trente mille personnes. Le Roi de Tunis Muley Hascen, fut rétabli à condition qu'il se reconnoîtroit vassal de la Couronne d'Espagne, qu'il lui abandonneroit tous les Ports fortifiés, qu'il payeroit douze mille écus par an, pour l'entretien de la Garnison de la Goulette &c. Le fameux Barberouse s'étoit retiré à Bonne, (c'est l'ancienne Hippone,) on prétend que Doria pouvant l'y forcer ne le fit point, pour que l'Empereur eut toujours besoin de ses services. Ce fier Musulman fera encore trembler les Chrétiens dont les discordes lui seront avantageuses.

Tandis qu'enivré de sa fortune, l'Empereur triomphoit fastueusement en Italie, et y étaloit le spectacle de sa grandeur, le Roi de France se livroit aux sentimens de haine de vengeance, et d'ambition, qui avoit déja produit tant de funestes évènemens. Depuis le traité humiliant de Cambrai il méditoit de nouveaux projets de guerre. Il s'efforçoit de remuer toutes les puissances de l'Europe, ses mesures ne réussirent point. Clément VII. dont il avoit gagné l'amitié, en faisant épouser au Duc d'Orleans (depuis Henry II.) Catherine de Médicis nièce du Pape, il mourut avant d'accomplir ses promesses. Henri occupé des suites de son divorce, ne voulut point s'engager dans une entreprise hasardeuse. La ligue de Smalcalde, irritée de la conduite du Roi à l'égard des Protestans de France, lui refusa toute espèce de secours.

Quoique privé de l'appui de ses alliés, François entreprend d'envahir le Milanez, sous prétexte de une insulte que Sforze lui a faite dans la personne d'un de ses Ministres, il commence par s'emparer des états de Charles Duc de Savoie, dont il avoit à se plain-

dre et à se désir. Genève profita de la circonstance pour se rendre absolument libre. François Sforce étant mort sur ces entrefaites, et ne laissant point d'enfans, l'Empereur se saisit du Milanez. Le Roi prétend rentrer dans ses droits sur ce Duché. On négocie. Charles Quint traîne adroitement l'affaire en longueur, promet l'investiture tantôt au puîné, tantôt au Cadet des enfans de France, amuse de la sorte son rival autrefois si impétueux, et se dispose de l'accabler par les armes. enfin arrivé à Rome, il invective contre lui en plein Consistoire avec autant d'indécence que d'animosité et d'aigreur. Après cette invective François négocie encore, tandis que l'orage va fondre sur sa tête.

Si le malheur avoit rendu le Roi de France trop circonspect, la prospérité avoit inspiré à l'Empereur une présomption altière, qui réalisoit dans son esprit les chimères de l'orgueil. Il se flattoit de conquérir aisément la France. On répandoit partout, je ne sais quelles prédictions magnifiques, qu'il croyoit peut-être par amour propre, ou dont il étoit charmé que la crédulité vulgaire fut imbue. A la tête de cinquante mille hommes, contre l'avis de ses meilleurs Généraux, il entre dans le Piémont, pro-

fite de la trahison du Marquis de Saluces comblé des faveurs de François et assez ingrat pour ouvrir le Royaume à l'ennemi.

La Provence se trouve bientôt inondée d'Impériaux; le Maréchal Anne de Monmorenci, depuis Connétable, avoit heureusement concerté avec le Roi le moyen de se défendre sans risque, sacrifiant les intérêts particuliers au bien général il avoit ravagé toutes les Campagnes, abandonné toutes les villes, excepté Arles, et Marseille où étoit de bonnes garnisons; il se tenoit retranché près d'Avignon, dans un Camp que l'ennemi ne pouvoit forcer. La vivacité Françoise murmuroit d'une conduite si opposée au génie national, mais Charles Quint en reconnut par expérience toute la sagesse, la faim les maladies consumèrent bientôt ses troupes. Il ne put ni assiéger Arles ni Marseille, ni attaquer Monmorenci, ni l'attirer à une bataille, il fit une retraite précipitée, et les Provençaux lui tuèrent encore une partie de ses Soldats.

Une invasion des Flamands en Picardie ne fut pas plus glorieuse, ils levèrent le siège de Péronne

Péronne. On ne vit jamais mieux combien la France a de ressources dans une guerre défensive. Pourquoi prodiguer au dehors le sang d'une Nation qui peut trouver au dedans son bonheur et celui de ses Princes?

Pour soutenir la guerre contre un ennemi toujours formidable, le Roi de France s'allie avec Soliman, et s'expose ainsi à de nouvelles invectives. De pareils traités sembloient déshonorer le nom Chrétien. On ne rougissoit pas de s'acharner à la ruine les uns des autres et on rougissoit cependant, de s'unir aux Turcs même dans le besoin de secours.

Les Turcs devoient attaquer la Hongrie et le Royaume de Naples, tandis qu'une armée Françoise envahiroit le Milanez.

Barberousse débarque près de Tarente, répand au loin la terreur, mais les François n'arrivent point, parceque le Roi n'avoit pu prendre des mesures assez promptes. Cet événement fait avorter une entreprise qui devoit faire changer la face des affaires. Le Turc se retire prudemment à l'arrivée d'une flotte commandée par Doria.

Paul III. Pontife d'un âge avancé, plein du désir de pacifier l'Europe, propose enfin une entrevue aux deux Monarque à Nice, pour mettre fin à la guerre; ils y conclurent une trève de dix ans, sans avoir voulu se voir ni se parler; le Pape alloit et venoit de l'un à l'autre, on convint que tout resteroit dans la situation actuelle jusqu'à la paix. Les deux illustres rivaux se virent ensuite à Aigues-Morte, et se donnèrent mutuellement des marques d'une parfaite cordialité. Ces contrastes perpetuels s'expliquent par les moeurs de l'ancienne Chevalerie, quoique au fond l'ancienne franchise, ne subsista guères qu'en apparence.

Une preuve frappante des inconvéniens de la guerre même pour les plus grands Potentats, c'est que les ressources de Charles Quint étoient épuisées, qu'il devoit à ses troupes des arrérages considérables, et que l'impuissance de les payer excita partout des séditions. Il assemble à Tolède les Cortès ou les Etats Généraux de Castille, représente ses besoins et demande des subsides. Les Espagnols avoient souvent murmuré des taxes qu'on leur imposoit, pour une guerre qui ne les intéressoit pas. La Noblesse exempte d'impots, par ses privilèges s'élevoit

se, se récrie et ne veut rien accorder. Charles renvoie l'assemblée avec indignation, mais il en exclut pour jamais les Nobles et les Prélats, disant, que ceux qui ne payoient aucune taxe, ne devoient point délibérer dans les assemblées Nationales.

On peut juger du pouvoir et de la hauteur des Grands d'Espagne, par un trait particulier, dont la ville de Tolède fut alors témoin. L'Empereur sortoit d'un tournoi avec sa Cour. Un Huissier pour lui faire passage, frappe avec sa baguette le Cheval du Duc d'Infantado, le Duc met l'épée à la main et blesse l'Huissier. Charles ordonne au Grand-Prévot d'arrêter sur le champ ce Seigneur, mais le Connétable de Castille s'avance, fait retirer le Prévot, réclame le droit qu'il a de juger un Grand et emmene le Duc chez lui accompagné de tous les autres Seigneurs, qui applaudissent à son courage. Un Cardinal resta seul avec l'Empereur, qui eut la prudence de dissimuler, car la rigueur n'auroit fait qu'aigrir le mal, et qu'inspirer la révolte. Il envoya le lendemain offrir au Duc d'Infantado, de punir l'Huissier comme il le voudroit

le Duc touché de cette réparation, loin d'exiger rien de plus fit un présent considérable à cet homme, et les Grands revinrent à la Cour.

Les Gantois se soulevèrent avec plus de violence, au sujet d'un impot, qu'ils jugeoient contraire à leurs privilèges. Condamnés par le Conseil de Malines, ils offrirent à François 1. de le reconnoître pour Souverain, de lui remettre leur ville, et de l'aider à conquérir la Flandre et l'Artois. La situation le Commerce l'opulence du pais devoient rendre cette conquête aussi précieuse qu'elle paroissoit facile. Mais François ne respiroit que pour Milan, il en espéroit toujours l'investiture, non content de rejetter l'offre flatteuse des Gantois, il instruisit l'Empereur de toute la négociation.

Charles Quint qui connoissoit parfaitement le caractère du Roi de France, lui demanda passage dans le Royaume, pour aller soumettre les rebelles, promettant l'investiture du Milanez si désirée, et tant de fois promise en vain. Une telle démarche de la part de l'Empereur, avoit l'apparence d'une folle témérité. Tout le Conseil d'Espagne la désapprouva, le succès la justifia. Ses idées

d'honneur un peu romanesque, dont le Roi de France étoit rempli, favorisèrent le dessein de l'Empereur il obtint tout ce qu'il souhaitoit. Avec une suite de cent personnes il traverse les Etats de son rival, il est reçu partout magnifiquement, il reste six jours à Paris, comblé de caresses et de marques de confiance. Il part sans même laisser aucune preuve authentique de ses promesses.

Les Gantois consternés lui ouvrent les portes, le jour où il étoit né à Gand, il y entre, selon ses propres expressions, en Souverain et en Juge, avec le Sceptre et l'Epée. Vingt six des principaux citoyens furent mis à mort, un plus grand nombre banni, la ville dépouillée de ses privilèges, et condamnée à une grosse amende, pour la construction d'une Citadelle, qui la tiendroit sous le joug.

Ce que François I. auroit pu prévoir, il le connut bientôt par l'évènement. Charles, élude, nie, nie ses promesses, et donne le Milanez à son fils (Philippe II.) la duplicité de l'un étonne moins que la crédulité de l'autre. Voilà une nouvelle semence de guerre. Les peuples seront encore les victimes des passions de leurs Princes.

Concile Général,

Concile Général.

Convoqué par le Pape Paul III.

Suites de troubles et des guerres.

Tyrannie de Henry VIII.

On cherchoit toujours inutilement le moyen de terminer les querelles de Religion, malheureusement si opiniâtres le projet d'un Concile Général étoit sans renouvellé la Cour de Rome se rendit aux instances des Catholiques, avec de justes mesures qui ne convinrent pas aux Protestans, aux-ci voulant la liberté, l'égalité, ils demandoient un Concile en Allemagne.

Paul II. en avoit convoqué un à Mantoue, et ensuite à Vicenze, et cette convocation n'avoit rien produit.

Au lieu d'un Concile les Protestans de-

mandoient à l'Empereur une Conférance de Théologiens, qui discuteroient entre eux les matières de la Controverse. Cette Conférance se tint dans la Diète de Ratisbonne en 1540. Charles Quint y présenta lui même un ouvrage intitulé Concorde écrit avec modération, mais on ne s'accorda cependant point, excepté sur quelques articles.

Désespérant de réussir à une conciliation totale, l'Empereur engagea la Diète à publier un récès (: un Edit :) portant, que les points convenus entre les Docteurs seroient observés inviolablement, qu'on renvoyeroit les autres à la décision d'un Concile Général, ou faute d'un Concile, à un Synode ~~Général~~ National, ou en cas que le Synode n'eut point lieu au jugement d'une Diète, qui assembleroit dans dix huit mois, qu'en attendant on ne feroit aucune innovation. Le Pape fut justement indigné de cet acte, parceque des Laïques s'établissoient juges des Controverses Ecclésiastiques. Les Protestans se plaignirent aussi des entraves, que l'Edit mettoit à leur liberté, Charles dissipa leurs murmures par une déclaration particulière favorables à leurs desirs, la politique l'obligeoit encore à les ménager.

François I. vouloit rompre la trêve de Nice

la mauvaise foi de son rival l'excitoit à la vengeance. On lui donna un sujet de plainte plus digne de lui faire prendre les armes. Deux Ambassadeurs qu'il envoyoit négocier, l'un à la Porte, l'autre à Venise, furent assassinés en chemin par ordre du Gouverneur de Milan (tandis que Charles Quint méditoit une grande entreprise contre Alger où il espéroit triompher comme à Tunis, mais où le malheur d'échouer.) Ne recevant aucune réparation de cette injure, François 1. s'efforça d'intéresser l'Europe à sa vengeance, mais il n'eut pour allié que les Roi de Suède et de Dannemark (premier exemple de Confédération avec le Nord) et Soliman avec lequel il renouvella son alliance malgré les intrigues de Charles Quint.

Comme François 1. traitoit rigoureusement les Luthériens, afin d'effacer le Crime qu'on lui faisoit de l'alliance du Turc, les Protestans d'Allemagne refusèrent de se joindre à lui. Il avoit trop peu ménagé le caractère violent de Henry VIII. il l'avoit même irrité en traversant le mariage de son fils Edouard avec Marie Reine d'Ecosse, encore au

berceau, mariage projetté dans la vue de réunir les deux Royaumes. L'Empereur profita des dispositions du Monarque Anglois, oublia l'injure qu'il avoit faite à Catherine d'Arragon (c'elle étoit morte) et conclu avec lui une ligue offensive et défensive contre la France, il allégua des prétexte de Religion contre l'allié de Soliman, sans avoir le moindre scrupule, de s'allier avec le plus grand ennemi de l'Eglise Romaine.

Dès que la guerre fut déclarée, le Roi de France mit cinq armées en Campagne. C'est une preuve de l'avantage, qu'il trouvoit dans la constitution de sa Monarchie, où les subsides étoient plus abondans, plus prompts, et les levées des troupes plus faciles, l'autorité royale y étant moins limitée.

La première campagne ne répondit point à ces immenses préparatifs, le Duc d'Orléans qui réussissoit parfaitement dans les Païs-Bas, eut l'imprudence d'abandonner ses Conquêtes pour aller dans le Roussillon où le Dauphin son frère assiégeoit Perpignan, il se flattoit de partager l'honneur d'une victoire et il

ne partagea que la honte de lever le siège.

L'année suivante François s'empara de Landrecy, et Charles tenta en vain de le reprendre; mais le Comte d'Enguien, et Barberousse, échouèrent au siège de Nice. Ce fut un scandale de voir les François et les Turcs réunis dans cette expédition; un heureux succès auroit probablement confondu les Censures.

Plus Charles Quint étoit embarassé de la guerre, plus la fameuse ligue de Smalcalde prenoit de consistance et de hardiesse, elle venoit de protester solennellement contre la Chambre Impériale, elle exigeoit qu'on reformat un Tribunal dont elle avoit à se plaindre, elle refusoit de contribuer pour la défense de la Hongrie, où Soliman portoit ses armes victorieuses, et faisoit de jour en jour des progrès. Il importoit beaucoup à l'Empereur de prévenir une rupture totale, avec les Protestans, et surtout de les engager à le servir contre la France, se pliant avec adresse aux circonstances, il obtint d'eux ce qu'il souhaitoit. La Diette de Spire où il présida suspendit tous les décrets contraires à la

liberté de Conscience, et accorda l'exercice publique de la Religion protestante, jusqu'au Concile Général ou National qu'elle déclara nécessaire. Alors les Protestans avec les autres membres de l'Empire, se déclarèrent ennemis d'un Roi allié d'un Turc,

La France exposée à de terribles invasions, goûta néanmoins encore les plaisirs de la victoire. Le Comte d'Enguien qui assiègeoit Carignan dans le Piémont avoit ordre d'éviter les risques d'une bataille. Le Marquis du Guasto Gouverneur de Milan venoit l'attaquer, les François brûloient de combattre, et il gagnèrent une victoire complette à Cerizoles, plus de dix mille Impériaux restèrent sur la place, et on ne perdit que environ deux cents François. Malheureusement le Royaume étoit en danger, le Roi rapella une partie des troupes victorieuses, et par là une si grande victoire fut ~~inu~~ tile.

Si Charles Quint, et Henri VIII. eut plus de concert, François 1. étoit menacé d'une catastrophe presque inévitable. Ils devoient l'un et l'autre chacun à la tête d'un nombreuse armée, pénétrer dans l'intérieur du Royaume, sans faire de Siège, pour joindre leurs

forces près de Paris, mais l'envie de rompre leur pla-
n rompit leurs mesures. L'Empereur perdit cinq semai-
nes devant St. Dizier, ville dépourvue de tout, que
le Comte de Sancerre défendit avec une constance admira-
ble. il fallut contrefaire une permission du Roi pour
le déterminer à se rendre. Henry assiégeoit Boulo-
gne et Montreuil, la saison avançoit, la Champa-
gne avoit été ravagée comme autrefois la Provence,
afin que l'ennemi se consumât de disette. Quoique Char-
les se fût emparé de Chateau-Thierry, quoique la
la terreur fût répandue dans la Capitale, il craignoit
déjà les suites de cette expédition; et conclut la paix
à Crespi près de Meaux, sans le consentement du
Roi d'Angleterre.

Henri VIII continua les hostilités sans évènemens
remarquables, jusqu'en 1546. qu'il fit la paix. Il conserva
Boulogne, à condition de la restituer dans huit ans pour
huit cent mille écus d'or. La guerre lui avoit couté
un million trois cent quarante mille livres sterlings. C'est
ainsi qu'on se ruinoit par des entreprises ~~ruineuses~~
ambitieuses, dont on se flattoit de tirer tant d'avan-
tages. Henry avoit espéré de conquérir la Normandie

la Guyenne, peut-être la Couronne de France, car de quelles chimères ne flattoit-il pas son orgueil?

Arrêtons nous ici un moment à considérer les passions de ce Monarque, il en fut toujours l'esclave, comme le tyran de son peuple, et le vice qui l'entrainoit d'excès en excès, corrompirent les excellentes qualités qu'il tenoit de la nature, il devint un monstre pouvant devenir un Grand homme. Cette Anne de Boulogne mise sur le trône à la place de Catherine d'Arragon, éprouva bientot les dégouts et les caprices de ce tyran. Touchée de la beauté de Jeanne de Seymour, il poussa la barbarie jusqu'à faire trancher la tête à Anne de Boulogne sur des soupçons d'infidelité assez legers.

Jeanne de Seymour étant morte après lui avoir donné un fils (: le Prince Edouard :) il épousa Anne de Clèves, il avoit été séduit par le portrait de cette Princesse, mais il trouva ensuite si différent de l'original, qu'il la repudia au bout de six mois. A elle a succedé Catherine Howard, fille du Duc de Nortfolck mais accusée d'avoir eu une mauvaise con-

duite dans sa jeunesse, Henri la fit décapiter. Catherine Parr jeune veuve d'une beauté ravissante, sixième femme de Henry, se vit un moment d'essuyer le même sort, parceque dans une conversation, elle avoit paru ne pas penser comme lui sur la Théologie. L'Arrêt de mort étoit porté, elle l'apprit par un heureux hasard, elle désarma le Tyran par son adresse à le flatter.

Le Parlement d'Angleterre humble, lâche, sans force et honneur, n'étoit alors qu'un vil instrument de la tyrannie. Les loix absurdes et sanguinaires que dictoit le Prince, ne trouvoient aucune oppositions. Dans les affaires de Religion plus que dans toutes les autres, Henry se montra également bizarre et atroce. La puissance spirituelle qu'il s'étoit fait attribuer, il l'exerçoit en Théologien despotique, armé du glaive pour établir ses opinions, il sévissoit avec fureur contre quiconque osoit penser autrement que lui, et lui même varioit dans sa façon de penser. Les articles de foi dépendoient d'un instant de caprice. Ennemi fougueux de l'Eglise

Romaine et de son Chef il étoit aussi fougueux zélateur de quelques dogmes établis par l'autorité de cette Eglise et dont il fit des loix de l'Etat qu'on ne pouvoit enfreindre sans s'exposer au supplice. Le Parlement fit sur cet objet, un fameux Statut, digne d'être appellé Statut de sang. Mais le plus grand crime étoit de nier ou de révoquer en doute la suprematie du Roi, en un mot de ne pas prêter serment de la reconnaître, c'est ce qui conduisit à l'échafaud l'illustre Chancelier Thomas Morus, et Jean Fisher Prélat d'un rare mérite. Réformer la Religion de cette manière, ouvrir la porte au plus cruel fanatisme paroissent à-peu-près la même chose.

Commencement du Concile de Trente, Guerre entre les Protestans d'Allemagne.

Tous les projets de Concile Général avoient été infructueux depuis l'établissement du Luthéranisme. Cependant les Catholiques se voyoient avec raison mal entre

moyen d'arrêter le cours de l'hérésie. Les Princes Catholiques prévirent sur cet important objet.

Paul III. songea à se porter au vœu de la Catholicité. Il convoqua le Concile de Trente pour l'an 1545. L'Empereur s'efforça dans la Diète de Worms, d'engager les Protestans à s'y soumettre; leur réponse fut, qu'ils ne daigneroient pas même entreprendre l'apologie de leur doctrine dans une assemblée soumise au Pape, que le Pape ne pouvoit être leur Juge, puisqu'il les avoit anathematisés, que le Concile s'assembloit seulement dans la vue de les condamner. Leurs raisons étoient sans fondement, mais leur opiniâtreté étoit invincible, ils se défioient des intentions de Charles Quint, qui en effet n'avoit plus les mêmes raisons de politique de les ménager; ils l'avoient vu déceler ses sentimens en diverses conjonctures. L'Archevêque Electeur de Cologne voulut établir le Luthéranisme, ses Chanoines en appellèrent au Pape et à l'Empereur; celui-ci reçut leur appel et les prit sous sa protection. Pendant la Diète de Worms il imposa silence aux Prédicateurs Luthériens. Mais leur parti étoit for-

in[d]ébile par leur nombre, l'Electeur Palatin Frédéric s'y joignit encore avec son Palatinat. Luther jouit encore de ce nouveau triomphe avant sa mort, jamais homme peut-être n'avoit eu des succès si flatteurs pour l'amour propre, aussi en dédaignant la fortune fut-il toujours susceptible de vanité. Il mourut l'an 1546. Malgré la fougue de son caractère, il empêcha toujours ses partisans de commencer la guerre civile, mais outre cela que de maux n'a-t-on pas à lui reprocher.

Déjà le Concile étoit ouvert, on traita des dogmes avant tout, selon l'Ecriture et la Tradition, et les premiers décrets du Concile attaquèrent directement les principes du Protestantisme. Ces décrets annonçoient aux Protestans une condamnation totale. Le Pape déposa par une bulle l'Archevêque de Cologne comme convaincu d'hérésie.

Charles Quint faisoit depuis long-tems ses préparatifs en dissimulant ses desseins, il conclut avec les Turcs une trêve de cinq ans et une ligue avec le Pape. Il sema et fomenta la division parmi les Princes Luthériens, dont les intérêts particuliers devoient nuire à l'intérêt

général de leur secte; il affecta surtout de ne point attaquer leur Religion, parceque le zèle pour sa défense les eut infailliblement réunis, et que les bruits de guerre la marche des troupes troubloient sa politique artificieuse, il avoua dans la Diète de Ratisbonne, qu'il prenoit les armes, et protesta de nouveau, que sans prétendre gêner la religion des sujets de l'Empire, il se proposoit uniquement de soutenir les droits de la dignité Impériale, et de punir quelques membres factieux.

Résolus de repousser la force par la force les Protestans se préparent vigoureusement à la guerre. Ils sollicitèrent les Vénitiens, les Suisses, les Rois de France et d'Angleterre de les soutenir contre un despotisme qui après avoir opprimé l'Allemagne menaçoit le reste de l'Europe. Aucune de ces négociations ne réussit, mais ils pouvoient se passer de secours, en peu de tems ils mirent sur pied une armée de 80000. hommes fournie abondamment de vivres nécessaires, les Electeurs de Cologne, et de Brandebourg restèrent neutres, ainsi que l'Electeur Palatin, Maurice de Saxe, qui étoit Margrave de Misnie

se déclara pour l'Empereur avec deux Princes de Brandebourg tous Protestans, ce ne fut donc que l'Electeur de Saxe, le Landgrave de Hesse, le Duc de Wirtemberg, les Princes d'Anhalt, les villes d'Augsbourg, d'Ulm, et de Strasbourg qui contribuèrent à un armement si considérable. Toute l'Allemagne étoit frappée de ces guerres, tout le zèle religieux et politique y étoit enflammé.

Charles-Quint se trouvoit à Ratisbonne avec fort peu de troupes, les Confédérés en l'attaquant tout d'un coup auroient fini la guerre, mais soit respect pour les usages, soit crainte de se rendre odieux, soit enfin lenteur ordinaire aux Allemands, ils écrivirent au lieu d'agir. L'Empereur ne répondit à leur manifeste qu'en mettant au ban de l'Empire l'Electeur de Saxe le Landgrave de Hesse, et les autres chefs de la ligue, démarche d'autant plus hardie qu'elle auroit dû régulièrement être autorisée par une Diète. cette sentence les soumettoit aux peines de la rébellion et livroit leurs Etats à qui pourroit les envahir. Alors ils envoyèrent un hérault déclarer la guerre et commencèrent la Campagne.

l'Armée du Pape et d'autres secours eurent le temps d'arriver, l'Empereur campoit près d'Ingolstat et évitoit prudemment le combat. Les ennemis ne l'attaquoient point quoiqu'ils le puissent avec avantage. Leurs deux Chefs d'un caractère tout différent avoient une égale autorité, et par conséquent les opérations se faisoient mal. Rien au contraire n'échappoit à la sagacité de l'Empereur il prévoyoit que les membres de ce grand Corps ne resteroient pas unis, et qu'alors ils perdroient de leurs forces, c'est ce qui arriva. Paul III. vit avec peine l'accroissement de la puissance Impériale dont l'Italie pouvoit devenir la victime, il rappella ses troupes de sorte que l'armée impériale fut considérablement affoiblie.

François I. craignant aussi de son côté l'excessive puissance de la maison d'Autriche, songeoit à rétablir l'équilibre dans toute l'Europe, il négocioit en conséquence avec Soliman, le Pape, les Vénitiens, les Protestans, l'Angleterre, et le Dannemarc. Il augmentoit ses finances formoit des magasins, et levoit des troupes, l'expérience l'avoit rendu sage, les passions ne l'égaroient plus. Charles Quint avoit donc tout à craindre; mais la fortune qui lui avoit

toujours été favorable parut encore le servir. François mourut agé de 52. ans.

Les belles qualités de ce Prince franchise, bonté, humanité générosité, et courage, n'ont pu couvrir ses défauts, témérité dans les entreprises, légèreté dans la conduite, excès dans la dépense, et les plaisirs. Quelque mérite qu'il eut on ne lui auroit pas tant des éloges s'il n'eut tant favorisé les gens lettrés dont les suffrages décide de la réputation des Souverains. Il fonda le Collège royal et l'Imprimerie Royale bâtit Fontainebleau et commença le Louvre.

Sous le règne de François 1. la Bretagne fut réunie à la Couronne en 1532. on engagea les Bretons à le demander eux mêmes.

Deux mois après la mort de François arriva celle de Henri VIII. despote en tout excepté pour la perception des subsides. La supression des Monastères lui procura de grandes richesses dont il ne profita pas ses courtisans en absorbèrent les revenus. Charles Quint le blamoit, d'avoir tué la poule qui lui donnoit des oeufs d'or, car en effet il s'étoit privé des fortes taxes qu'on levoit auparavant sur les biens

Ecclésiastiques et sur les Moines

ecclésiastiques et sur les Moines. En vertu de son testament, la Couronne appartenoit au Prince Edouard né de Jeanne de Seymour, au défaut de ce Prince à Marie fille de Catherine d'Arragon, et ensuite à Elisabeth fille d'Anne de Boulogne. Tous trois régnèrent successivement.

Henri II. fils et successeur de François I. Prince guerrier, mais imprudent, n'étoit guère propre à suivre un grand système politique. Ses craintes de l'Empereur étoient dissipées, et il se hâta d'exécuter son dessein contre les Chefs de la Ligue Protestante. Avec six mille hommes seulement, mais de vieilles troupes, qui valoient une armée nombreuse, il s'avança sur la Saxe, et l'envahit.

Effrayé de la défaite de l'Electeur de Saxe, le Landgrave de Hesse prit la fuite.

Sûr de ses succès, l'Empereur révolta par sa dureté et son despotisme le Corps Germanique, et traînant de ville en ville les principaux membres prisonniers, entre autres l'Electeur de Saxe. Il accabla d'impôts la Ligue de Smalcalde, il désarma les peuples, il exigea arbitrairement des contributions

de ses alliés, et les traita en sujets, c'étoit inspirer un mécontentement général, dont les effets ne pouvoient être suspendus, par une terreur passagère. Ferdinand exerça le même despotisme sur les Bohêmes, qu'il dépouilla de leurs privilèges.

Ce fut alors qu'il tint une Diète à Augsbourg, où l'Empereur voulut terminer toutes les disputes de Religion. Il commença par s'emparer de la Cathédrale, et y rétablit le culte Romain, il harangua ensuite pour la soumission au Concile de Trente, mais ce Concile, sur lequel étoient fondées toutes les espérances, alloit se dissoudre, le Pape, sous prétexte d'une maladie contagieuse, l'avoit transféré à Bologne. Les Prélats sujets de Charles-Quint, restèrent seuls à Trente.

Charles-Quint avoit inutilement demandé au nom de la Diète d'Augsbourg, que les membres du Concile de Boulogne retournassent à Trente, et après avoir protesté avec mépris, il voulut régler lui même la foi comme il tranchoit sur les affaires de l'Empire. Il publia un Corps de Doctrine en trente six articles, nommé <u>l'Interim</u> auquel on seroit

obligé de se soumettre jusqu'au jugement d'un vrai Concile, son autorité absolue le fit publier dans la Diète sans examen. Les Théologiens auteurs de cet Interim, en conservant le fond de la doctrine Catholique, accordoient cependant quelques innovations nuisibles. S'en étoit assez pour exciter le juste mécontentement des Catholiques, et les Protestans dont les systèmes étoient renversés se plaignirent encore avec plus de véhémence. Le Pape ne se laissa pas entraîner au torrent du zèle, prévoyant bien que l'Interim tomberoit il garda le silence. Mais Charles Quint en pressa l'exécution, comme un maître qui veut se faire obéir; excepté l'Electeur de Saxe, inflexible dans sa prison, les autres Princes d'Allemagne pliérent leurs consciences. Les villes moins traitables, excités par les Pasteurs, résistèrent d'abord avec enthousiasme. Charles-Quint fit marcher ses troupes avant qu'on eut le tems de former des ligues, les villes d'Ausbourg et d'Ulm perdirent leur liberté, leur gouvernement, et leurs priviléges. Cet exemple répandit une terreur, qui sous des apparences de soumission laissa subsister la haine pour ce qu'on appelloit alors le Papisme.

Paul III mourut en 1549, son successeur fut Jules III. Immédiatement après avoir été élu, il s'obligea ainsi que tous les Cardinaux à rassembler un Concile qu'il convoqua à Trente, pour satisfaire Charles Quint, la Diet.

te d'Ausbourg en reconnut l'autorité, car elle ne pouvoit résister à l'Empereur, qui avoit promis sureté entière aux Protestans qui s'y rendroient avec les Catholiques. Mille projets d'ambition dont il étoit occupé, traversoient nécessairement le projet plus specieux que solide de rétablir l'uniformité de la Religion. Il possedoit Plaisance, il vouloit y joindre Parme, Jules III. n'osoit se déclarer contre lui en faveur d'Octavio Farnèse auquel il avoit donné ce Duché. Le Duc menacé d'une invasion implora le secours de la France. Henri II. se trouvoit alors en état d'attaquer la maison d'Autriche.

L'Angleterre depuis la mort de Henri VIII. étoit agitée de troubles sous un Roi mineur, Edouard de Seymour Duc de Somerset, oncle maternel d'Edouard VI, maître absolu avec le titre de protecteur, avoit tout-à-fait changé le système religieux du dernier règne, il avoit aboli les cérémonies ecclésiastiques, et avoit établi la doctrine de Calvin. Il avoit porté la guerre en Ecosse où le fanatisme commençoit à fermenter, il espéroit réunir les deux Royaumes par le mariage de Marie Stuart héritière d'Ecosse avec le Roi d'Angleterre, mais les secours de la France avoient ranimé le courage des Ecossois. Marie avoit été fiancée au Dauphin, le Duc de Somerset environné de cabales avoit perdu son autorité. Enfin Boulogne avoit été rendue au Da

la France moyennant une somme de 400,000 écus.

Il étoit naturel que Henri II. pénétré des mêmes sentimens que son Père, contre l'ambitieux Charles, saisit l'occasion de l'arrêter dans le cours d'une fortune si rapide. Le traité fut bientôt conclu avec Farnese, dès que Jules en eut avis, il confisqua le Duché de Parme, et s'unit à l'Empereur. La guerre se fit sans aucun événement considérable; Parme soutint un siège que les Impériaux levèrent, et les François ravagèrent l'état Ecclésiastique. ——

Le Concile de Trente recommençoit alors ses questions l'Empereur défendit aux Protestans de publier une doctrine contraire, il poursuivit leurs ministres et ~~poursuivit~~ quiconque ne prenoit pas sa volonté pour règle de sa croyance.

Pendant la Diète d'Ausbourg il avoit donné une preuve de Despotisme, dont l'histoire profane ne fournit soit aucun exemple. Maurice de Saxe le ~~[illegible]~~ l'Electeur de Brandebourg sollicitant la délivrance du Landgrave de Hesse, en insistant sur l'acte par lequel ils s'étoient rendus garants de ce qu'on n'attenteroit pas à ~~de~~ sa liberté et de sa vie, il les avoit déliés de leurs engagemens. comme si, l'honneur, la bonne foi, et la conscience eussent été asservis à son Empire. les Protestans ne manquèrent pas de dire qu'il s'arrogeoit même l'autorité spirituelle des Papes

Tant d'attentats odieux à la liberté du Corps germanique devoient produire une révolution. Maurice le plus puissant des Princes d'Allemagne, aussi rusé qu'ambitieux, parvint à humilier l'Empereur. Nommé par la Diète d'Augsbourg Général contre la ville de Magdebourg, parcequ'elle s'opposoit vigoureusement à l'Intérim; Maurice force cette ville luthérienne, et gagne cependant avec une adresse unique la confiance des luthériens, sans que l'Empereur s'en doutât; puis il se ligue avec la France mais dissimulant toujours. Il trompe le fameux Cardinal Granvelle. Et quand il eut tout préparé avec Henri II, qui n'étoit guères moins disposé que lui à déclarer la guerre à l'oppresseur de l'Allemagne, il publia un manifeste où il exposoit ses motifs capables de lui concilier les divers partis. Il vouloit mettre en sureté la Religion protestante, maintenir la liberté Germanique, et délivrer le Landgrave de Hesse d'un injuste emprisonnement; Telles étoient les raisons qu'il alléguoit. Un manifeste du Roi de France parut aussitôt. Henri y prenoit le titre de protecteur des libertés de l'Allemagne, et de ses princes prisonniers. Il déclaroit

son dessein d'assurer l'indépendance des membres de l'Empire.

L'Empereur presque sans troupes dans Insbruck sans argent, infirme, endormi dans la sécurité, fut frappé comme d'un coup de foudre en apprenant cette nouvelle imprévue: l'activité de ses ennemis double sa consternation. Toul, Verdun, et Metz se rendent sans résistance entre les mains de Henri. Maurice de son côté traverse toute la haute Allemagne, il accepte une conférence à Lintz avec le Roi Romain, pour montrer des sentimens pacifiques, mais la conférence finit sans autre fruit que d'en indiquer une autre. Il continue rapidement sa marche vers le Tirol et force les obstacles qui auroient pu l'arrêter. Il comptoit surprendre l'Empereur, mais quelques heures avant l'arrivée de Maurice il avoit pris la fuite de nuit, par un tems affreux, tourmenté de la goutte, porté en litière, au milieu des alarmes et eut le bonheur d'arriver à une place forte de la Carinthie.

Maurice triomphant se rend à Passau pour une seconde entrevue avec Ferdinand; comme il en étoit convenu; presque toute l'Allemagne y avoit des députés, on

y renouvelle les principaux articles du manifeste, on les présente à l'Empereur, qui se trouve enfin obligé d'y consentir. Quoique les Confédérés dussent beaucoup au Roi de France, et se fussent engagés à ne faire ni paix ni trêve sans son agrément, à peine le nomma-t-on dans le traité. Henri dissimula et résolut de défendre ses conquêtes. C'est une singularité bien remarquable, que ce Prince qui poursuivoit les sectaires dans son Royaume, eût établi leur Religion en Allemagne. L'Empereur plein du désir de se venger du Roi de France, fit de grands préparatifs pour recouvrer ce qu'il avoit perdu en Loraine. Par la conquête des évêchés de Toul, de Verdun, et de Metz la Champagne se trouvoit d'une frontière, et l'Empire exposé aux armes Françoises il importoit donc beaucoup de les reprendre. Charles y destina toutes ses forces. Il vint assiéger Metz avec plus de soixante mille hommes, mais on avoit prévu le danger et l'on y avoit pris de sages mesures. François de Loraine Duc de Guise s'étoit chargé de défendre la ville, et il vint en forcer l'Empereur de se retirer précipitamment

après soixante cinq jours d'efforts inutiles.

Charles ne fut pas plus heureux en Italie il y perdit la principauté de Piombino et Sienne qui se mit sous la protection de la France.

Règne de Marie
Paul IV. successeur de Jules III.
Abdication de Charles Quint

Tandis qu'on se battoit pour le malheur de l'humanité, l'insatiable ambition de Charles Quint s'ouvrit avec succès une nouvelle carrière.

Edouard VI. étoit mort en 1553 agé de 15 ans. Marie sa sœur fille de Henri VIII et de Catharine d'Arragon lui succeda. Le mariage de Marie devant faire un Roi d'Angleterre, Charles conçut le projet de placer sur ce trône son fils déja héritier de tant de Royaumes, Philippe non moins ambitieux consentit sans peine à épouser une Reine de 38 ans quoiqu'il n'en eut que 27. Marie extrêmement attachée à la maison d'où elle sortoit plus zélée encore pour la Religion Romaine, souhaitoit un époux tel que Philippe. Ce jeune prince faisoit déja connoître la violence de son zèle. Mais la nation

Angloise craignant pour sa liberté et sa nouvelle Religion avoit en horreur ce mariage; cependant les intrigues et l'argent de l'Empereur surmontèrent tous les obstacles. Il fut réglé que Philippe auroit le titre de Roi d'Angleterre; que l'autorité royale demeureroit entre les mains de Marie; que la constitution, les loix et les coutumes nationales ne souffriroient aucune atteinte.

Dès que Philippe arriva en Angleterre, son air froid et impérieux, son penchant au despotisme, sa dévotion mal entendue, confirmèrent les soupçons et les alarmes. Un Parlement venoit de rejetter des Bills contre l'Hérésie, et avoit été dissous. Un autre Parlement se rendit aux volontés de la Cour. Le Cardinal Pole, du sang Royal, proscrit depuis plusieurs années, est reçu en qualité de Légat du Pape. Les deux Chambres cassent les actes qui avoient établi le Protestantisme, demandent et sollicitent la grace d'être réconciliés avec l'Eglise Romaine.

Voilà trois changemens de Religion sous trois règnes consécutifs. On pourroit encore en prévoir d'autres

puisque la façon de penser du Prince faisoit la loi du Parlement. Les violences furent employées contre les Hérétiques, c'étoit le moyen de rendre ~~fragile~~ odieux et par conséquent fragile le rétablissement de la Religion qu'on vouloit inspirer. Marie et Philippe ne consultèrent que leur zèle et leurs inclinations despotiques, une cruelle inquisition fut établie chez un peuple jaloux de sa liberté, et ses proscriptions augmentèrent la haine contre la Religion catholique.

On avoit pas alors assez de raison pour se convaincre qu'autant qu'il importe de réprimer les perturbateurs du repos public, autant il est injuste de punir les erreurs d'opinions par des supplices. Mais ne devoit-on voir au moins, que ces persécutions étoient une semence de guerre civile? et qu'avec le spécieux prétexte de venger la cause de Dieu, qui commande aux hommes la charité fraternelle sans exception, on introduisoit dans la société Chrétienne les animosités et les haines.

L'incendie allumé en Allemagne y fut heureusement éteint, tandis que ses ravages alloient s'étendre d'un autre côté. L'Empereur avoit abandonné ses vains projets de despotisme. Ferdinand tint une

nouvelle Diète à Augsbourg en 1555. où il fût une paix de Religion, mais l'acte par lequel cette paix avoit été faite ne put être approuvé par Paul IV. Il conçut le projet de se liguer avec le Roi de France, pour le partage du Royaume de Naples qui appartenoit à l'Empereur. Ce Pontife avoit de l'esprit et de talens, mais il étoit d'un caractère inflexible, et par conséquent peu propre à gagner les esprits.

L'année suivante en 1556 l'Empereur donna le spectacle d'une abdication imprévue, qui confond toutes les idées politiques. Ses maladies, les dégouts, le déclin de sa fortune, émoussoient les sentimens d'ambition dont il étoit sans cesse occupé. Plianne sous le poids des travaux, et craignant de s'en décharger sur autrui, parcequ'il faisoit dépendre de lui même les succès, et qu'il vouloit lui même conserver sa gloire, il croyoit l'augmenter en se donnant à la solitude. D'ailleurs les sentimens de Religion l'invitoient à s'occuper de son salut. Il avoit déja cédé le Milanez et le Royaume de Naples à Philippe son fils, il le ro-

soit agé de 28 ans exercé aux affaires, en capable de les bien conduire. Dans une assemblée des États tenue à Bruxelles, il lui remit solemnellement les Pays-Bas peu après il y réunit les Couronnes d'Espagne, et d'Amérique. Le discours que Charles Quint adressa à son fils dans cette assemblée, fit fondre en larmes les auditeurs. Respectez inviolablement la Religion, lui dit-il, conservez la foi catholique dans toute sa pureté; que les loix des nations soient toujours sacrées à vos yeux, ne donnez jamais atteinte aux loix et aux privilèges de vôtre peuple. Si vous voulez jouir un jour du repos de la vie privée, puissiez vous avoir un fils digne que vous lui résigniez le sceptre, avec autant de satisfaction, que j'en ai à vous le résigner.

Philippe suivit les conseils de son père sur quelques articles conformes à ses propres inclinations. Mais nous le verrons bientôt sacrifier le droit des peuples au zèle outré dont il est animé, et la Religion en souffrira autant que les peuples.

Guerre de Henri II. avec Philippe II.
Mort de Charles-Quint

Finir la guerre avec la France, pacifier l'Europe après l'avoir inondé de sang, c'est ce qui pouvoit couronner la gloire de Charles Quint, il l'entreprit. On conclu une trêve de cinq ans pendant laquelle tout le monde garderoit ses Conquêtes. Le Connétable Montmorency sagement opposé à la ligue de la Cour de Rome détermina Henri à cette trêve, qui outre les trois Evêchés lui conservoit presque tous les Etats de la Maison de Savoye. Mais le Duc de Guise et son frère le Cardinal de Lorraine, étoient trop ambitieux pour souffrir patiemment la tranquilité publique. Auteurs du traité fait avec le Pape et sa famille, ils en poursuivirent avec adresse l'exécution: Paul s'y prêta volontiers, et pressa la Cour de France de lui renouer les premiers engagements, il représentoit la conquête de Naples comme facile. Les Guises et la Duchesse de Valentinois (Diane de Poitiers) qui pouvoit tout sur l'esprit de Henri firent valoir ses raisons

Dès que Paul appris le succès de la négociation, il dépouilla la famille des Colonnes attachée à la maison

d'Autriche, il supposa Philippe coupable de félonie, pour les avoir soutenus, et privé de ses droits sur le Royaume de Naples. Ce prince prit les armes contre la Cour de Rome, après avoir consulté les Casuistes. Le Duc d'Albe porta la terreur jusqu'à Rome. Le Pape malgré sa fierté et son inflexibilité naturelle, fut contraint de lui demander une suspension d'armes, et il l'obtint. A l'arrivée du Duc de Guise, qui étoit chargé du commandement des troupes, Paul ne craignit plus rien. Cependant comme il ne put donner au Duc, ni les troupes, ni l'argent, qu'il avoit promis, la brillante réputation de ce Général fut ternie par une campagne infructueuse; tandis que la France, par l'ambition des Guises, engagée dans une guerre fatale, se trouva exposée aux plus grands dangers.

La Reine d'Angleterre que Philippe gouvernoit, mais qu'il n'aimoit point, étoit odieuse à la Nation comme à son époux. Elle s'étoit liguée, avec lui, contre la France, malgré la répugnance des Anglois. Bientôt une nouvelle armée formidable pénètre

dans la Picardie, et assiège St Quentin. Emmanuel
Philibert Duc de Savoye la commandoit. Philippe
qui n'étoit pas jaloux de la Gloire militaire se
tenoit à portée des événements. Heureusement l'A-
miral Coligny, un des plus grands Capitaines de son
Siècle, eut le courage de se jetter avec quelques trou-
pes dans la ville de St Quentin, qui n'étoit plus
en état de soutenir un Siège. Mais le Connétable
Montmorency pour la secourir courut tous les ris-
ques d'une bataille, il la perdit car il étoit très
inferieur en force à l'ennemi, et le Duc de Sa-
voye qui la gagna le fit prisonnier. Si Philippe
avoit été moins timide ou moins circonspect, s'il avoit d'a-
près les conseils du General marché droit à Pa-
ris, où la bataille de St Quentin répandoit une ex-
trême consternation, il n'auroit probablement trouvé pres-
que aucune résistance. Mais il s'obstina au Siège
de St Quentin. La terreur des François se dissipa, la
Noblesse prit les armes, les villes signalèrent leur zèle
par des contributions volontaires et le Roi se trouva en
état de se défendre. On avoit rappellé d'Italie le Duc

Guise pour défendre le Rme

Cahier 7. Tome 2.

de Guise pour la défense du pape Paul s'en plaignit comme d'une trahison, la paix lui devenait nécessaire, en la faisant, il exigea que le Duc d'Albe vint à Rome lui demander pardon d'avoir attaqué le Patrimoine de l'Eglise. Le fier Espagnol subit au nom du Roi cette condition. Philippe rendit Plaisance au Duc de Parme, qu'il souhaitoit attacher à son parti. Le Duc de Toscane Côme, eut l'adresse d'obtenir Sienne pour des sommes que lui devoit le monarque. Alors les Etats de l'Italie prirent de la consistance, la balance y fut moins inégale, et les grands efforts de la guerre se tournèrent d'un autre côté.

Cependant le Duc de Guise reçu en France comme un sauveur, nommé Lieutenant Général du Royaume, méditoit une expédition digne de son génie et de sa gloire. Au Cœur de l'hiver il se met en mouvement, trompe l'ennemi par de fausses marches, et va brusquement assiéger Calais, cette place qui depuis plus de cent ans ouvroit la France à l'ennemi, cette place que le fameux Edouard IV. n'avoit prise qu'après onze mois

de siége, ce qui passoit pour imprenable fut pris au bout de huit jours; le Duc de Guise prit encore la ville de Guines et il ne resta plus rien aux Anglois dans le Royaume. Après une conquête si glorieuse le Duc de Lorraine jouit du repos de l'hyver mais en se préparant à de nouvelles entreprises Il s'empara ensuite de Thionville qui soutint un Siége de trois semaines, mais une armée Françoise sous les ordres du Maréchal Termes fut défaite à Gravelline; le hazard comme il arrive souvent, décida alors du sort des armes, les François quoique inférieurs en nombre rendoient la victoire indécise, lorsqu'une escadre Angloise s'avança au bruit du Canon et foudroya de son artillerie. Environ deux mille furent tués et le Général fut fait prisonnier avec beaucoup d'Officiers de marque.

Les deux Monarques desiroient également la paix Philippe, parcequ'il n'aimoit pas la guerre, et parcequ'il soupiroit pour l'Espagne, ne pouvant souffrir tout autre séjour. Henri parcequ'il avoit surtout à Cœur d'arrêter les progrès de l'hérésie dans son Royaume. et qu-

la Duchesse de Valentinois ou le comte de Guise dont la guerre augmentoit le crédit, lui inspiroient les sentiments qu'il le croyoit les plus utiles à elle même.

Si Charles-Quint avoit pu disposer de l'Empire comme de ses états héréditaires, il en eût laissé toute sa puissance entre les mains de son fils, c'étoit pour lui un grand sujet de douleur d'avoir procuré à son frère le titre de Roi des Romains, il avoit tenté deux fois d'y le y faire renoncer en lui offrant des fiefs en échange. Sur le refus de Ferdinand il s'étoit efforcé avec aussi peu de fruit de gagner une Diète. le corps Germanique sentoit par expérience combien un Chef trop redoutable étoit dangereux pour sa liberté. Charles fit encore une tentative avant que de s'enfermer dans la solitude. ne n'ayant pu vaincre l'opposition de son frère il abdiqua en sa faveur la Couronne Impériale. l'acte fait en 1556. ne fut présenté que deux ans après aux Electeurs.

La Diète de Francfort reconnut sans peine pour Empereur Ferdinand, mais il trouva d'étranges difficult

tés à Rome, où son Ambassadeur ne donnoit pas au Pape les marques ordinaires de respect, Paul déclara nuls les actes de la Diète, et soutint que c'étoit à lui seul de nommer un Empereur en cas de résignation, que Ferdinand s'étoit rendu indigne de l'Empire en favorisant les hérétiques, que les Electeurs Protestans avoient perdu leur droit de suffrage en abandonnant l'Eglise Romaine. Il vouloit que l'Empereur témoignât son repentir du passé, qu'il renonçât au titre dont il avoit été revêtu à Francfort et qu'il s'en rapportât à l'autorité et à la clémence du Pape. En vain le Roi d'Espagne par fit ses plus vives instances pour que Ferd se desista pour que Paul se désistât de ses prétentions; jusqu'à la mort de ce Pontife la Cour de Rome ne reconnut pas l'Empereur.

Charles-Quint s'étoit retiré dans le Monastère de St Juste en Estramadure, là solitaire, tranquille, sans la moindre apparence de grandeur, là, cultivant son jardin faisant des horloges, conversant avec un petit nombre

de particulier. il goutoit les douceurs du repos, il méditoit le néant du monde, et cherchoit dans la Religion les biens solides qu'il avoit abandonné. Il vécut ainsi un an entier heureux pour jouir de lui même, après avoir été le jouet d'une ambition insatiable. Quelques mois avant sa mort la goutte redoublant ses accès il tomba dans une sombre mélancolie, la société des Moines, leurs caresses, leurs pénitences remplirent tous ses moments. Sa tête s'étant affoiblie il imagina de faire ses obsèques, et d'en être le triste spectateur on chanta l'Office des morts, on fit les cérémonies funèbres. Le lendemain il fut saisi de la fièvre qui l'enleva dans sa 49me année.

Jamais Prince n'avoit possédé un si vaste empire, ses talens, sa prodigieuse activité y répondirent autant que le permet la foiblesse humaine. Neuf voyages en Allemagne, six dans les pays Bas, sept en Italie six en Espagne, quatre en France, deux en Angleterre, deux en Affrique prouvent l'ardeur de son génie, pour tout ce qui excitoit sa politique ambitieuse.

Il avoit connu les hommes, et le choix de ceux qu'il employa, fut une des principales causes du succès de ses entreprises. Les gens de qualité me dépouillent, disoit-il un jour, les gens de lettres m'instruisent, et les marchands m'enrichissent. En réfléchissant ainsi sur les différents objets, il auroit dû voir qu'un Souverain se rend heureux, non par les conquêtes, et le despotisme, mais par la sagesse du gouvernement, par l'équité des loix et par tout ce qui fait fleurir les états. On dit que dans sa retraite ne pouvant faire aller deux horloges parfaitement d'accord, il se reprocha d'avoir employé la force pour assujétir les hommes à l'uniformité de la croyance.

Son fils ne fut pas moins despotique et inexorable à l'égard de ceux qui avoient le malheur d'être dans l'erreur, sous Philippe l'inquisition exerça toute sa sévérité. Le Confesseur de Charles Quint, Constantin Ponce fut brulé en effigie comme hérétique, peu s'en fallut qu'on ne flétrît la mémoire de cet Empereur lui même. Pour comble d'horreur, Philippe

apprenant un jour que trente personnes devoient périr dans un Auto-da-fé, il ordonna qu'on fit en sa présence cette exécution, il vit avec joie ces victimes livrées au supplice par un faux zèle, un d'eux homme distingué, lui demandant grace, Non, dit-il, si c'étoit mon propre fils, je le livrerois aux flammes s'il étoit obstiné dans l'hérésie. On peut juger d'avance quels maux produisit ce zèle ~~[illegible]~~ atroce, et combien il révoltera les Religionnaires fanatiques, et les partisans de la liberté.

Règne d'Elisabeth en Angleterre
Paix de Cateau-Cambresis
Mort de Henri II. et de Paul IV.

La Reine d'Angleterre, dont les cruautés n'avoient inspiré que de la haine pour la Religion Catholique, et dont le gouvernement étoit encore avili par la perte de Calais, mourut en 1558. sans enfans et dévorée de chagrin. Sa ~~fille~~ sœur Elisabeth fille d'Anne de Boulen monta

sur le trône selon l'ordre de succession établi par Henri VIII. et confirmée par le Parlement. Cette Princesse toujours en danger de mort pendant le dernier règne s'étoit instruite à l'école de l'adversité, d'un génie supérieur, remplie de connoissances, de courage, de politique, quoique jeune, n'ayant que vingt six ans, elle pouvoit soutenir avec gloire le fardeau du gouvernement dans les conjonctures les plus orageuses.

Malgré son aversion pour la Religion Romaine qu'elle souhaitoit abolie, elle conserve un ministre à Rome, et le charge de notifier au Pape son avènement, il lui fait seulement espérer de l'indulgence si elle veut se soumettre et demander grace. Elisabeth profita de la circonstance où l'on vouloit ainsi l'humilier, mais elle ne précipita rien dans le nouveau changement de Religion qu'elle méditoit, et agit seulement malheureusement pour le ~~Christ~~ Catholicisme avec cette prudence, que sa prédécesseure auroit dû employer au rétablissement de la foi Catholique. Elle gagna les Cœurs, elle prépara les esprits, le Parlement consomme l'ouvrage en lui donnant la suprématie

et le titre de Gouvernante de l'Eglise, et comme on con-
nut on conserva assez de cérémonies du culte extérieur, les
moines seuls pâtirent sur les grandes innovations, et pres-
que tous les Curés se soumirent à ce changement, mais
quand aux Évêques un seul seulement prêta serment de
suprématie; les autres furent déposés. Ce fut ainsi que
la foi Catholique ne gagna rien au supplice de Ma-
rie et de Philippe; ils ne réglent jamais la croyan-
ce et éloignent plutôt de la persuasion, et ne se fai-
sant que des hypocrites, tout change dès qu'ils cessent de
craindre.

Aussitôt qu'Elisabeth fut sur le trône, les Rois
d'Espagne, et de France, briguèrent à l'envi son amitié,
Philippe dans l'espérance de régner en Angleterre lui offrit
sa main, et sollicita une dispense de Rome pour l'épouser
l'habile Princesse n'avait garde d'accepter cette offre aussi contraire
à sa propre inclination qu'au voeu de la Nation, elle
dissimula cependant; Philippe soutint d'abord avec chaleur
les intérêts d'Elisabeth à Cateau Cambresis, mais il se
refroidit en voyant sa conduite à l'égard de la Religion

car elle détruisoit son ouvrage ainsi que celui de Marie
Les deux Puissances traiterent séparement avec Henri II.
il n'eut cependant qu'un jour d'intervalle entre les
deux traités.

Celui d'Angleterre ne contient de remarquable que
l'article de Calais. Elisabeth ne pouvant recouvrer cette
place ne pouvant la céder sans compromettre son hon-
neur, la laissa pour huit ans à la France, à
condition de la rendre ensuite ou de payer huit-
cinq cens mille écus, pourvu que l'Angleterre ne rom-
pit pas avec la France et avec l'Ecosse. Elisabeth
sauva les apparences et c'étoit beaucoup.

Par le le traité avec l'Espagne fait aussi à Cateau
Cambresis, Henri restitua un très grand nombre de places
pour les villes de St Quentin de et de Catelet le Duc
de Savoie fut rétabli dans ses Etats, le Montfer-
rat fut rendu au Duc de Mantoue, et les villes compri-
ses dans la Corse à la République de Gênes.
Le Pape, l'Empereur, le Dannemarc, la Pologne
le Portugal la Porte l'Ecosse &c. furent compris

dans ce

traité comme allié de l'un et de l'autre Roi. la France garda Metz Toul et Verdun puisque Philippe n'avoit pas pris à cœur les intérêts de son Oncle Ferdinand. Les deux branches de la maison d'Autriche furent quelque tems moins amies que rivales. Philippe se souvenoit toujours du refus de Ferdinand de lui céder l'Empire.

La Nation Françoise murmura hautement d'un traité si contraire à ses espérances, elle étoit indignée de la cession de cent quatre vingt places qu'on possédoit tant dans les Pays Bas qu'en Italie, le Connétable Montmorency auteur de la paix impatient de la conclure, avoit trouvé un expédient pour y faire consentir la Cour, c'étoit un double mariage celui de Philippe avec la fille ainée de Henri et celui de sa Sœur avec le Duc de Savoie. Les mariages des Princes qui sont rarement les nœuds d'une sincère union, ont été souvent les moyens de colorer ce qu'on auroit eu honte de faire autrement.

Enfin les fêtes succédèrent aux combats, elles cou-

tirent la vie à Henri qui périt dans un Tournoi où il se blessa mortellement après avoir rompu plusieurs lances. Le zèle sanguinaire de ce Prince contre les sectateurs jetta les semences des guerres du Calvinisme, ainsi tout ce qu'il en resultera sera de mettre la Religion et l'Etat à deux doigts de sa ruine.

Paul IV, un de ces Pontifes trop actifs dans les affaires Politiques de l'Europe, mourut la même année 1559, emportant, à cause de sa sévérité, le mécontentement du Peuple Romain; sa statue fut mise en pièces et jettée dans le Tibre, les prisonniers de l'Inquisition furent délivrés [illegible] leur prison fut abbatue, peu s'en fallut qu'on ne réduisit en Cendres le couvent des Dominicains qui présidoit au Tribunal de l'Inquisition.

Après la mort de Paul IV, Jean Ange Cardinal de Médicis, mais d'une autre famille que celle de Florence fut élevé sur le trône Pontifical. Ce nouveau Pape reconnut pour Empereur Ferdinand, et rendit son Pontificat célèbre en terminant le Concile de Trente, malheureusement interrompu depuis 1552. Il envoya en 1561 de Rome à tous

les Princes Catholiques et Protestans pour leur présenter la Bulle de l'indication de cette importante Assemblée. L'ouverture s'en fit en 1562 et ce fameux Concile que l'on compte pour le vingtième Concile général, fut entièrement fini en 1563 par les soins de St Charles Boromée neveu du Pontife. L'année suivante Pie IV. fit publier une bulle pour la confirmation des decrets du Concile.

Le Portugal, Venise, le Duc de Savoye reçurent sans difficulté les decrets du Concile. Le Roi d'Espagne montra en public la même soumission, en donnant secrètement des ordres différents. En France on refusa de publier le Concile, et le Cardinal de Lorraine, qui y avait paru avec tant d'éclat, opposa vainement son crédit au Chancelier de l'Hopital et au Parlement.

L'Empereur Ferdinand semblait travailler à réunir les Catholiques et les Protestans par la voie des ~~négociations~~ conciliations préférablement aux anathêmes et aux violences, il obtint du Pape la Communion sous les deux espèces pour ses sujets. La mort l'ayant enlevé trop tard, son fils et successeur Maximilien II. demanda le mariage des Prêtres. Pie pour de très justes raisons fut inflexible sur ce point.

l'Index des livres défendus que le Pontife publia indisposa les protestans.

Comme ils ne s'accordoient pas entre eux non plus qu'avec les Catholiques sur le sens des écritures saintes qu'ils soumettoient à l'examen d'un chacun, et comme ces matières ne font que s'embrouiller par les disputes, il devoit naître tôt ou tard un nouveau système où la foi se réduiroit presque à des idées philosophiques. Lelio Socin natif de Sienne en jetta les premières semences. l'Inquisition l'avoit éloigné de sa patrie. Fausto Socin son neveu développa les principes des nouveaux systèmes. Craignant les persécutions de Calvin à Genève, il vint dogmatiser en Pologne, et y fonda ainsi qu'en Transilvanie la secte des Sociniens. Catholiques et Protestans tous eurent également en horreur une doctrine qui sappoit les fondemens de la foi Chrétienne. Proscrite de Pologne, cette hérésie s'est glissée dans les sectes d'Hollande et d'Angleterre, faisant peu de bruit, parce qu'elle étoit probablement peu propre à enflammer le fanatisme, et à occasionner des troubles.

Onzième Epoque

Guerres de Religion en France
Soulevement des Provinces-Unies contre Philippe II.
L'Angleterre florissante sous Elisabeth.
Depuis l'an 1559. jusqu'à Henri IV.

Depuis la mort de Henri II. la Cour de France étoit pleine de factions orageuses. Catherine de Medicis Mère d'un Roi infirme et incapable de tout, joignoit à une extrême envie de dominer, l'esprit de souplesse, de perfidie, de dissimulation et de noirceur. Les Guises Oncles de la jeune Marie Stuart, épouse de François II. avoient en main l'autorité du gouvernement, et dévorés d'ambition, leur mérite même devenoit une source de maux pour l'Etat.

Deux Princes du sang Antoine de Bourbon Roi de Navarre, et son frère Louis Prince de Condé s'indignoient d'être sans crédit, et n'étoient que trop disposés à troubler l'Etat par des intérêts personnels. Enfin le Connétable Montmorency, et sa puissante famille, avoient aussi des

prétentions et des vues incompatibles avec la tranquillité du Royaume. Malheureusement, les uns et les autres, se servirent du nom de la Religion pour allumer des guerres civiles, où le fanatisme, et le faux masque de la Religion s'acharnoit, pour ainsi dire, contre le véritable esprit de cette Religion, contre le Roi les Citoyens et l'Etat.

Sous François I, la nouvelle Doctrine s'étoit fort répandue à la Cour, dans la Capitale, et les Provinces; le goût de la nouveauté avoit suffi pour lui faire des prosélytes en France. Calvin avoit déjà dédié au Roi son livre de l'Institution Chrétienne contenant tout le fond de ses erreurs, ce qui prouve quoiqu'il avoit déjà cherché un asyle hors du Royaume, combien il avoit de partisans autour du trône. La sévérité des édits venoient certainement moins du zèle de François I. que de l'influence des conjonctures, d'ailleurs sa sœur la Reine de Navarre, protégeoit les religionnaires, tandis qu'ils essuyoient les poursuites des Parlements et du Clergé.

Les supplices que Henri II. multiplia sans prévoyance, aigrirent l'esprit de secte, comme on doit toujours s'attendre lorsque

l'enthousiasme est en fermentation

lorsque l'enthousiasme est en fermentation. Les uns aspiroient au soi disant martyre; les autres en plus grand nombre unissoient à leur zèle l'ardeur de la liberté et de la vengeance. Ils savoient que l'Amiral Coligny de même que les neveux du Connétable étoient décidés pour la réforme, que le Prince de Condé penchoit à prendre ce parti. De tels Protecteurs soutenoient l'audace que leur inspiroit leur doctrine. D'un autre côté les Guises qui gouvernoient François II. se montroient zélés Catholiques, et de nouvelles rigueurs irritoient les Protestans. Un illustre personnage, Anne du Bourg Conseiller-Clerc au Parlement, recommandable par ses moeurs et son intégrité plus encore que par sa noblesse, fut pendu comme hérétique. On ne sauroit exprimer combien le supplice de ce magistrat échauffa la multitude. De ses cendres, dit Mr. de Thou, sortit un germe funeste de conjuration et de révolte. Le gouvernement d'ailleurs inquiétoit les Calvinistes, la populace les maltraitoit, et souvent les accabloit

d'injures. Ne pas réprimer de tels ~~excès~~ abus c'étoit les autoriser. Aussi les Protestans furieux n'attendoient qu'un Chef pour tout entreprendre.

Bientôt se forma la célèbre conjuration d'Amboise, dont le Prince Condé fut l'âme invisible, et que le fameux La Renaudie, gentilhomme protestant, conduisit avec autant de prudence que d'habileté. On se proposoit surtout d'ôter le Gouvernement aux Guises, on devoit les enlever à Amboise où étoit la Cour, mettre le Prince Condé à la tête des affaires, et s'assurer de la liberté de conscience. Le jour étoit pris pour l'exécution de ce projet, et les mesures si bien concertées, que le succès en paroissoit infaillible. Mais tandis que des milliers de conspirateurs gardoient inviolablement le secret, il fut trahi par un Avocat, assez bon Citoyen, quoique Calviniste, pour avoir horreur d'une révolte. Aussitôt le Duc de Guise, nommé Lieutenant Général du Royaume, déploye sa prudence et son courage ordinaire, il fait arrêter les plus conjurés qui venoient de toutes parts au rendez-vous.

Mais un parti si nombreux et si ardent ne

pouvoir qui s'échauffoit d'avantage dans les malheurs, il falloit ou le calmer ou s'attendre à de nouvelles entreprises. On tint alors une assemblée à Fontainebleau, pour délibérer sur les besoins de l'Etat. L'Amiral Coligny y présenta au Roi une requête, par laquelle les Calvinistes demandoient l'exercice public de leur culte, afin qu'on ne puisse désormais leur faire un crime de leurs assemblées particulières. il déclara que cinquante mille hommes étoient prêts à signer cette requête.

Deux Evêques, modérés et pleins d'amour pour la paix, celui de Valence, et celui de Vienne en Dauphiné, parlèrent avec force contre les abus qui occasionnoient tant de troubles. ils exposèrent en même tems l'ignorance et la corruption du Clergé auxquels il falloit remédier, l'avarice des Italiens qui possédoient un tiers des bénéfices du Royaume sans y résider. il exposèrent en un mot les scandales et les préjugés comme la source des calamités publiques. ils condamnèrent les Religionnaires séditieux, qu'il importoit de réprimer et de

punir, mais il observoit qu'on ne devoit pas traiter de même ceux que l'ignorance entrainoit à l'erreur, que leurs supplices accréditoient leurs opinions. Enfin ils insistèrent sur la nécessité d'une réforme. Telle étoit la substance des représentations de ces deux respectables Evêques.

Coligny parla ensuite sans détour, il se plaignit de la garde qu'on avoit mise autour du Roi; il dit que l'essentiel pour un Roi étoit de se faire aimer, et que rien ne lui étoit plus funeste de se faire craindre de ses peuples et d'en être craint. Il conclut qu'il falloit supprimer la garde, assembler les Etats généraux, et chercher les moyens d'extirper l'erreur.

Les Guises formèrent opposition à la requête de Coligny. Cependant les Etats généraux furent convoqués, les supplices furent suspendus, et une ombre de tolérance laissa respirer les sectaires. Ils ne laissèrent pas de se soulever dans quelques provinces, tant le zèle et le ressentiment ne connoissoient pas de bornes.

Après la conjuration d'Amboise le Prince de Condé de Condé avoit été mis aux arrêts sans preuve pour le

convaincre. S'étant justifié hardiment en plein conseil, ayant même réduit le Duc de Guise à dissimuler et à le défendre, il n'avoit pas été plutôt libre qu'il s'étoit déclaré Protestant. On l'accusa d'une nouvelle conjuration, conjuration, on vouloit le perdre, et s'assurer de son frère le Roi de Navarre, qui malgré sa lenteur et son irrésolution donnoit de l'inquiétude aux Guises.

Le Roi de Navarre et le Prince de Condé sont tous deux mandés à Orléans où doivent se tenir les Etats généraux. Ils y viennent avec trop de confiance et ils éprouvent la perfidie que leurs amis avoient bien prévu. On arrête Condé on le fait juger par des Commissaires, il refuse de répondre et réclame les droits de la Pairie. On le condamne cependant à mort. Mr: Thou pense que l'arrêt ne fut pas signé. Le Roi de Navarre fut gardé à vu pendant le procès.

Commencement de Charles IX.
Première guerre de Religion.

François II. mourut alors en 1560. après un règne de dix sept mois, et Charles monta sur le trône n'ayant que

dix ans. Alors la scène changea à la Cour, Catherine de Médicis dont toutes les vues se portoient à la domination, dont l'âme artificieuse se plioit à toutes les circonstances et dont la maxime favorite étoit de diviser pour régner, qui par conséquent devoit tour à tour favoriser et combattre les partis contraires, ne regardant la Religion que comme un ressort de politique, ne considérant l'Etat que du coté de son intérêt personnel. Cette dangereuse Princesse devoient par ses variations augmenter les troubles qu'elle sembloient vouloir appaiser. Elle oppose un contre poids, elle fait élargir le Pe: de Condé, et nomme le Roi de Navarre Lieutenant Général du Royaume. Le Connétable Montmorency disgracié depuis le dernier régne est disgracié rappellé. Des apparences de concorde succèdent aux plus vives inimitiés, mais la haine reste enracinée dans les coeurs. L'homme le plus capables de guérir les maux publiques, si les loix avoient des forces contre la fureur des factions, c'étoit Michel de l'Hopital Chancelier vertueux supérieur aux préjugés ainsi qu'aux vices dominans, il eu

eut été digne du Sénat Romain dans les beaux
tems de la République. Il avoit ôté au Parlement
la connoissance du crime d'hérésie pour l'attribuer aux
Evêques par l'édit Romorantin, et empecha par ce mo-
yen l'introduction de l'Inquisition, que le Duc de Guise
vouloit ~~introduire~~ établir. Du moins parmi les Prélats
ils se trouvoient doux et modérés, les plus sévères même pouvoient
ils être aussi à craindre que d'impitoyables Inquisiteurs.

Chez états Orléans le Chancelier de l'Hopital
soutint sa réputation par un discours éloquent, où il exposa
d'abord le but des Assemblées nationales, et leurs utilités
pour instruire des Princes et les Souverains de leurs
devoirs. Devoirs aujourd'hui négligés, dit il, parceque
les Rois ne voyent n'entendent que par les yeux et
les oreilles d'autrui, ne gouvernent ne décident sur les
affaires les plus importantes que d'après le sentiment
ou le caprice de leurs ministres, parceque entourés de
pièges qu'on leur tend de toutes parts, et qu' ainsi

les Princes destinés à conduire eux mêmes, sont eux eux mêmes conduits eux mêmes par ceux qui les environnent. Il peignit ensuite les abus introduits dans tous les Etats, et blâma les excès du zèle en matière de Religion. Il ajouta qu'on devoit retrancher les noms de Huguenots et de Papistes. Il exhorta les membres de l'Assemblée à se dépouiller de toutes les vues et affections particulières pour exposer librement ce qu'ils jugeroient avantageux au Royaume.

Cependant le défaut harmonie, ~~et~~ la rivalité des trois ordres, les préjugés et les intérêts de partis, étoient des obstacles insurpotables au zèle du Chancelier. D'une autre part on invectiva contre l'ignorance et les désordres du Clergé. On demanda même qu'une partie des biens Ecclésiastiques fut destinée à payer les ~~4~~ dettes de l'Etat. Alors l'Orateur du Clergé s'emporta jusqu'à demander que l'on punit comme hérétique quiconque auroit présenté ou présenteroit des requêtes en leur faveur.

mais cet Orateur fut contraint de faire réparation à l'Amiral Coligny. On défendit sous peine de mort de s'attaquer mutuellement pour cause de Religion. On ordonna de rendre la liberté et les biens à ceux qui en avoient été privés; mais ces ordonnances étoient trop foibles contre tant de passions enchainées; le seul change durable qu'elles produisirent fut que l'administration de la justice passa aux gens de Robe.

Catherine de Médicis alors maîtresse du Gouvernement proposa des conférences publiques voie dangereuse propre à compromettre la bonne doctrine sans jamais finir les disputes. Malgré la Cour de Rome le Cardinal de Lorraine fut embrasser ce parti pour avoir occasion de satisfaire sa vanité en étalant son éloquence et son savoir. Il disputa dans le fameux Colloque de Poissy contre le fameux Théodore de Bèze disciple de Calvin; mais chacun s'attribua l'honneur de la victoire et le Colloque ne servit qu'à envenimer les Coeurs.

Le Roi de Navarre avoit soutenu les Protestans sans se declarer pour eux. La Cour de Rome et le Roi d'Espagne s'efforcent de l'attirer en lui promettant de restituer la Navarre ou de donner en échange la Sardaigne. Dupe de ces vaines promesses il se jetta dans le parti qu'il avoit toujours inquiété, et se jetta dans le Triumvirat composé du Duc de Guise, du vieux Connétable, et du Maréchal de St André, ardens Catholiques à l'extérieur. Pour contrebalancer une faction si puissante la Reine se montra plus favorable aux Calvinistes. On avoit défendu les ~~[illegible]~~ Assemblées illégitimes mais on n'observoit point cette défense, et c'étoit continuellement des querelles, des injures, et des violences. On assembla donc les Chefs des Parlements pour chercher avec eux les moyens de rétablir l'ordre et la paix. Le Chancelier de l'Hopital parla alors d'une manière vigoureuse en faveur d'une équitable tolérance. Il refuta ceux qui vouloient absolument qu'on se déclarât pour l'un

des deux partis „ C'est comme si on disoit, observa-t-il, „
„ que le Roi doit armer un parti pour attaquer l'autre „
„ ne seroit-ce pas opposer les membres aux membres pour dé„
„ truire le corps entier? ne seroit-ce pas une chose indi„
„ non seulement du Christianisme mais de l'humanité „
„ Tandis qu'il s'agit de regler l'Etat et d'en réunir ~~tous~~
„ les membres „ &c....

Après ce déliberé, il parut un édit en 1562 par lequel on accordoit aux Protestans l'exercice de leur Religion hors des villes et avec des tempéramens équitables.

Le calme auroit été retabli, si les haines qui profanent la ~~sain~~ Religion et se couvrent de son nom connoissoient des loix dans la chaleur du fanatisme. Un évenement imprevu les ranima tout d'un coup et dissipa toutes esperances de paix.

Le Duc de Guise passant par Vassy en Champagne une partie de ses gens insulterent les Calvinistes preches dans une grange, on commença à se battre le Duc

accoururent pour appaiser le tumulte il est frappé d'une pierre ses gens deviennent furieux et tuent soixante personnes. Ce massacre fort exagéré par le bruit public décida les sectaires à prendre les armes.

Le Prince de Condé se mit à leur tête sous prétexte que Catherine de Médicis l'appelloit au secours du Roi car le Roi de Navarre et le Triumvirat s'étoient rendus maîtres de sa personne. Telle fut l'origine des guerres civiles qui occasionnèrent tant de maux à la France. Nous en suivrons seulement les principaux évènemens.

Condé s'empara d'abord d'Orléans dont il fit sa place d'armes, bientôt Rouen et quantité d'autres villes sont en son pouvoir. Il céda le Havre à la Reine d'Angleterre pour en obtenir du secours. Il ne faut pas s'étonner qu'une guerre civile où la Religion coloroit l'esprit de revolte étouffa les sentimens de Citoyen, il n'y avoit, pour ainsi dire, plus des François, plus de patrie, mais tout étoit plein de fanatiques acharnés les uns contre

les autres où les factieux sacrifioient la Religion et la France à leur fortune. Le Parlement déclara les religionnaires proscripts, ordonna aux Catholiques de les poursuivre et de les tuer sans crainte de la justice. On s'imagine être aux tems de Marius et de Sylla. Les supplices et les violences se renouvelloient continuellement, presque toutes les villes sont un théâtre de sang et d'horreur.

Les catastrophes de ceux qui attiroient tant de maux à la France, méritent attention. Le Roi de Navarre assiégea et reprit Rouen, mais il y mourut d'une blessure. Le Maréchal de St André périt à la bataille de Dreux que gagna le Duc de Guise sous les ordres du Connétable. Une singularité de cette bataille, c'est que les deux Généraux le Prince de Condé et Montmorency y furent faits prisonniers, le Prince coucha dans le même lit que le Duc de Guise son vainqueur.

Celui-ci alloit s'emparer d'Orléans, il avoit déja pris d'assaut un de ses fauxbourgs lorsqu'il fut assassiné par

un Gentilhomme nommé Poltrot qui crut servir Dieu en commettant un crime pour venger sa secte. Ainsi mourut François de Guise, le plus grand homme de son siècle de l'aveu même de ses ennemis, ainsi que l'assure Mr. de Thou.

Un édit de pacification calma un peu les orages, il portoit une amnistie pour le passé et il déclaroit que le Prince de Condé et ses partisans n'avoient eu que en vue que l'intérêt du Roi, il confirmoit la liberté de conscience, et ordonnoit que dans tous les baillages on assigneroit une ville où les protestans auroient l'exercice de leur Religion. Mais ces avantages furent bientôt restrints. La Reine amusa le Prince de Condé par l'espérance des mêmes honneurs et du même pouvoir qu'avoit eu le Roi de Navarre. C'étoit le véritable moyen, si on eut exécuté ses promesses de le détacher du parti des Protestans.

La fureur des factions et du fanatisme étant suspendue, un zèle patriotique furent animer les François pour reprendre le Havre. Elisabeth refusa de le restituer

jusqu'à ce Calais n'eut été rendu. On lui déclara aussitôt la guerre, on reprit le Havre on ne rendit point Calais, et les hostilités finirent par un accommodement.

Il s'étoit passé en Angleterre et en Ecosse des événements que nous allons réunir en un seul ~~tableau~~ tableau pour éviter la confusion.

Les Ecossois un des peuples de l'Europe le plus le plus ignorant alors et le plus agreste, étoit par conséquent le plus susceptible de fanatisme. La Doctrine des Calvinistes avoit pénétré chez eux sous le règne de Jacques V. Marie de Guise veuve de ce Prince en facilita les progrès par sa modération et ses ménagements à l'égard des réformés. Elle se fraya ainsi le chemin de la régence l'Ambition de ses frères qui avoient eu en France trop de pouvoir lui fit prendre des mesures contraires à ses inclinations. Ils méditoient de placer la jeune Marie Stuart sa fille. La ruine des Protestants paroissoit un moyen nécessaire, au lieu de les tolérer en Ecosse et on les i-

rités des Seigneurs puissans et indociles étoient à leur tête un esprit de liberté ou d'indépendance animoit leur zèle et en tiroit la plus grande force.

En 1557 les sectaires firent une ligue contre la congrégation de Satan, c'est ainsi qu'ils désignoient l'Eglise Romaine, et leur ligue ils l'appelloient la congrégation de Jesus.

Jean Knox, Ecossois, fougueux disciple de Calvin, étoit venu de Genève attiser un feu si violent. Dans une émeute populaire, les images furent brisées, les Eglises pillées et les Prêtres attaqués à l'Autel les Monastères détruits

Marie Stuart avoit pris par le conseil des Guises ses Oncles, les armoiries et le titre de Reine d'Angleterre. Elle ne reconnoissoit pas Elisabeth héritière légitime et qui lui lui donnoit droit à la couronne dont elle devenoit par là héritière présomptive. Elisabeth devoit la regarder comme ennemie; elle étoit donc intéressée à entretenir les troubles en Ecosse, aussi avoit envoyé-t-elle du secours à la Congrégation fanatique des Ecossois. Les Anglois assiégèrent Leith

défendue par les troupes Fran

défendue par les troupes Françoises. Le ministre de France fut forcé de signer en 1560. le traité humiliant d'Edimbourg par lequel Marie Stuart et son époux François 1. devoient renoncer à toute prétentions au trone d'Angleterre et s'obligeoit à ne faire ni paix ni guerre sans l'avis du Parlement d'~~Anglet~~ Ecosse qu'on autorisoit même à délibérer sur les affaires de Religion.

Le Parlement abolit le culte Romaine sous des peines très rigoureuses, l'Episcopat fut supprimé comme en Suisse et à Genève. Jean Knox fit adopter le gouvernement presbytérien où il crut faussement retrouver les maximes et les usages des premiers fidèles.

Après la mort de François II. Marie Stuart ayant perdu son crédit, exposée en France à l'humeur chagrine de la Reine Mère quitta ce païs avec douleur pour retourner dans un Royaume où tout respiroit la barbarie. Malgré son esprit sa grace et sa douceur elle essuya bientot en qualité de Catholique la haine et les outrages du fanatisme. Jean Knox qui prenoit toujours le ton d'un prophète l'appella

publiquement Jézabel en abusant des citations et applications des exemples de l'histoire sacrée. Il donnoit à entendre qu'on pouvoit renverser le trône au gré de la superstition.

Quelques tems après Marie Stuart en commettant par de grandes fautes sa conduite passée se livra pour ainsi dire à l'acharnement de ses ennemis. Elle avoit épousé Lord Henry Darnley son cousin né en Angleterre, c'étoit le plus bel homme, mais l'esprit le plus foible du royaume.

Elisabeth toujours pleine de jalousie sous les dehors d'une feinte réconciliation ne pouvoit qu'être contente de ce mariage qui lui ôtoit l'inquiétude de voir sa rivale épouser quelque souverain, cependant elle affecta de s'y opposer et mais en vain. Darnley décoré du titre de Roi sans le concours du Parlement répondit mal à l'affection et aux bienfaits de Marie. Inconstant, debauché, orgueilleux, en perdant son estime il lui inspira de la froideur, et s'en vengea d'une manière atroce. Les ennemis de la reine aigrissant l'esprit du foible Darnley lui montrent un rival dans la personne de Rizio

Piémontais d'origine musicien et devenu Secrétaire de Marie. Il n'en fallut pas davantage sur de simples soupçons et même très peu fondés l'infortuné Italien est poignardé par ordre du Roi sous les yeux de la Reine. La plus violente haine succéda au dégoût que Marie avoit déja pour son époux et dans son premier mouvement elle laissa éclater le désir et l'espoir de le punir. Cependant elle paroît oublier ses ressentiments elle se réconcilie avec lui mais presque au moment de cette réconciliation le Roi périt par l'explosion d'un baril à poudre qui pendant la nuit fit sauter le Château d'où Marie venoit de sortir. La voix publique accuse Botwel seigneur Ecossais favori de la Reine. On le décharge ensuite de l'accusation par un jugement irrégulier, il enlève la Reine et l'épouse. Alors Marie est détestée comme sa complice les Ecossais se révoltent la mettent en prison, et l'obligent de renoncer à la couronne en 1558 elle s'évade promptement et se réfugie en Angleterre. Nous verrons bientôt le traitement qu'elle y reçut d'Elisabeth.

Cette reine gouvernoit son royaume avec une prudence admirable donnant son royaume ses soins à la marine au commerce à l'agriculture enfin à tous les objets de l'administration politique. Mais elle ne voyoit dans Marie qu'une rivale qui l'effacoit en beauté et qui lui causoit de l'inquiétude, elle n'étoit pas assez généreuse pour sacrifier l'intérêt à la vertu, elle etoit assez foible malgré ses grandes qualités pour livrer avec excès à toutes les petitesses de la jalousie.

Revenons aux affaires du continent où les troubles de religion que la prudence d'Elisabeth scavoit prévenir dans un royaume ne cessoient de bouleverser d'autres Etats.

Le despotisme superstitieux de Philippe II. devoient excités par tous des revolte. Ce Prince vouloit que l'inquisition fût en Italie et en Flandre ce qu'elle faisoit en Espagne les Milanois et les Napolitains se soulevèrent contre le tribunal dont il s'efforçoient de leur imposer le joug. l'amour de la liberté plus naturel aux Flamands produisit de plus terribles convulsions et comme la doctrine Protestante

étoit fort répandu dans les Païs Bas, Philippe II. portoit partout son zèle farouche. La Duchesse de Parme sœur du roi gouvernante du Païs se regloit sur les avis du Cardinal Granvelle Archevêque de Malines dont l'inflexibilité irritoit les cœurs. Les murmures éclatoient, les ordres severes de la Cour d'Espagne aigrissoit le mal. On exigeoit que les décrets du Concile de Trente fussent observés et on employa la violence pour l'execution. Enfin la sedition éclata d'autant plus dangereuse qu'elle avoit pour Chefs deux hommes illustres, pour leur mérite ainsi que pour leur naissance, Guillaume de Nassau Prince d'Orange et le Comte d'Egmont. Tous deux habiles à manier des ressorts dont la politique des ambitieux tirent tant de force.

Alors Catherine de Medicis parcouroit toute la France avec son fils Charles IX. sous des prétextes du bien public. La Reine d'Espagne sœur de Charles le joignit à Bayonne, elle étoit accompagnée du célèbre Duc d'Albe, qui peu de tems après devint le fleau des Hommes

L'Objet du voyage étoit une conférence préparée de loin tout
y fut fait secret et mystérieux. Mais les Protestans crurent
découvrir le mystérieux et pensèrent avec assez de vraisemblance
qu'on avoit projetté leur ruine, soupçonneux, mécontens, vé-
xés en France comme ailleurs malgré l'édit de pacification.
Il n'en falloit pas davantage pour ins-
pirer de nouveaux projets de révolte.

Les Protestans des Pays Bas perdirent
toute vraisemblance de paix. L'Inqui-
sition, les loix pour forcer leur [illegible]
consciences, les vexations et les supplices
sembloient les provoquer à la rébellion;
n'obtenant rien de leurs requêtes ils
se livrèrent aux excès du fanatis-
me. Philippe II. délibéra dans un Con-
seil sur les moyens d'arrêter la sédi-
tion, en vain les plus sages pro-
posèrent les voies de la douceur, il
suivit son penchant et les consulte
sanguinaires du Duc d'Albe. Il
envoya ce Duc avec des troupes pour
venger, disoit-il, la cause de Dieu
et l'honneur de la Couronne. C'étoi-

envoyer un Tyran qui extermineroit le peuple ou qui le rendroit sûrement incontestables. Le Prince d'Orange s'étoit prudemment retiré en Allemagne, les Comtes d'Egmont et de Horn n'avoient pas voulu le suivre comptant trop sur leur crédit, ils furent bientôt arrêtés, les prisons se remplirent, les gibets et les échafauds inspirèrent de la terreur, en un mot l'Inquisition d'Espagne consultée par le Roi décida que tout le peuple des Pays Bas, excepté un petit nombre étoient apostats, hérétiques, criminels de lèze majesté, et en particulier les nobles qui avoient présenté des requêtes ou plaintes contre l'inquisition. Ce jugement servit de règle. Le Comte d'Egmont auquel on étoit surtout redevable des victoires de St. Quentin et de Gravelines fut exécuté avec le Comte de Horn; leur sang mêlé à celui d'un nombre infini de victimes, cimenta en quelque sorte les fondemens

de la fameuse République de Hollande que nous verrons bientôt s'élever.

La France éprouva de nouveau les horreurs des guerres de Religion. Un corps de six milles Suisses que la Mère Reine avoit fait sous un faux prétexte vraisemblablement pour opprimer les Religionnaires, les irrita d'autant plus qu'ils avoient beaucoup de sujets de plaintes. Ils reprirent les armes et furent battus à St. Denis où le Connétable Montmorenci mourut couvert de blessures à l'age de 80 ans. La paix se fit en 1568. et ne dura que six mois. Catharine infidèle à toutes les conventions ayant résolu de faire arrêter le Prince de Condé et l'Amiral Coligny les Protestans se révoltèrent encore. Le Duc d'Anjou frère du Roi dirigé par le Duc de Tavannes, les fit tuer le chef du parti et Condé Prince digne des plus grands éloges, s'il n'avoit été hérétique

se rebelle. Le jeune Prince de Béarn (Henri IV.) fils du Roi de Navarre fut déclaré chef de la ligue et quoique vaincus, Coligny et Dandelot trouvèrent des ressources dans leur génie, leur activité et dans les Protestans d'Allemagne. Le Duc d'Anjou remporta par une seconde victoire à Montcontour sans en tirer aucun avantage.

Après quatre batailles perdues les Calvinistes pouvoient imposer des conditions de paix par le traité de St Germain. On leur accorda des villes de sureté entre autres la Rochelle; on les déclara capables de toutes les charges; on ajouta beaucoup à la liberté de conscience qui dans le commencement avoit été l'unique objet de leur voeux. Pour juger de l'aveuglement des Cours et de celui des révoltés il ne faut qu'une simple réflexion. Quel mal auroit produit une indulgence modérée lorsque les circonstances sembloient l'exiger? Elle auroit amorti le

fin des factions, auroit prevenu les guerres et auroit épargné le sang des Chrétiens, et certainement l'Eglise et la Couronne y auroient beaucoup moins perdu, puisque les persécutions furent toujours le motif ou le prétexte des révoltes. Nous verrons bientôt le massacre de la St Barthélemi couvrir les plaies de la Religion et de l'Etat.

Guerre heureuse avec les Turcs
Ligue de Pie V contre eux
La Saint Barthélemi. Fin de Charles IX.

Catherine de Médicis autrefois si favorable aux Protestans dont elle avoit besoin ne pensoit plus qu'à les détruire car elle les craignoit. Aussi dès l'an 1568. le Chancelier de l'Hospital etoit il disgracié, ami de la paix par amour de la patrie. On suspecta sa Religion et on ne put souffrir ses sages conseils.

Aux dissensions civiles et religieuses de l'Europe. se joignoient depuis long-tems la guerre avec les Turcs; et les Chrétiens aimoient mieux s'entre détruire que de s'unir contre les ennemis mortels de la Chrétienté.

Les Espagnols venoient de prendre plusieurs places dans le Rme d'Alger, lorsque Soliman envoya une flotte de trois cens voiles assieger l'Isle de Malthe en 1565. Ce fameux siège lui couta environ quarante mille hommes. le Grand Maître des Chevaliers de Malte, à l'exemple d'Aubusson et de l'Isle Adam eut la gloire de chasser les Musulmans mais ils reprirent Scio l'année suivante et ils firent des incursions sur les côtes de l'Italie

Soliman emporta d'assaut Sigeth en Hongrie il mourut trois jours avant la prise de la Citadelle à l'age de 76 ans.

Soliman étoit un Héros plus vertueux plus éclairé que la plupart des Potentats de son siècle. Il s'étoit instruit à l'école de l'histoire, il étudioit surtout les Commentaires de César, qu'il avoit fait traduire en sa langue. Il régnoit sur des Con

très immenses depuis Alger jusqu'à l'Euphrate. La Hongrie conquise entièrement lui ouvrit les portes de l'Allemagne.

Son fils Selim II. enleva aux Vénitiens l'isle de Chypre en 1571. mais il perdit au siège de Famagouste jusqu'à quatre vingt mille hommes, Furieux de cette perte les Turcs firent périr de la manière la plus inhumaine Bragadino gouverneur de cette place.

Pie V s'occupoit de projets vraiment intéressants et louables. Il s'étoit ligué contre les Turcs avec le Roi d'Espagne et les Vénitiens pour sauver une isle si importante. Marc Antoine Colonna commandoit les troupes du Pape, le Prince ~~de~~ la Doria celles de Philippe. La flotte se mit en Mer mais les généraux ne s'accordant point et n'agissant ~~pe~~ qu'avec lenteur elle n'eut aucun succès. Pie V ranima bientôt la ligue sacrée une armée formidable de deux cent galères et d'autres batimens se fit voir tout à coup. Le célèbre Don Juan d'Autriche fut nommé généralissime. Environ deux cent galères Turcs gardoient les côtes de la Morée. On les attaqua près du Golfe de Lepante, on

remporta une victoire complette. Les Turcs perdirent plus de cent cinquante galères. Cependant les vainqueurs ne gagnèrent que de la gloire. Deux ans après Dongiovan se rend maître de Tunis, conquête dont l'Espagne ne jouit qu'une seule année.

Pie V mourut en 1572. On raconte que la mort de ce Pontife fut célébrée à Constantinople par trois jours de réjouissance, tant il s'étoit rendu redoutable aux Mahométans. Le nom de Pie V. ornera toujours la liste des Pontifes Romains. Quoique en de certaines occasions son zèle ne fut pas toujours conduit par la prudence, mais à cela près il eut les vertus d'un Saint et les qualités d'un Roi.

Le successeur de Pie V fut Grégoire XIII. Son Pontificat sera toujours célèbre par la réformation du Calendrier. Les Protestans d'Allemagne, de Suède, de Danemarc et d'Angleterre ne voulurent pas profiter de cette réforme uniquement parce qu'elle venoit du Pape. En France dans les Païs Bas dans les Grisons on refusa d'abord, mais on reçut ensuite cette vérité utile, qu'il auroit

fallu recevoir du Succès s'il l'avoit proposé.

Grégoire mit aussi la dernière main à un ouvrage non moins désiré par les Jurisconsultes que la réformation du Calendrier par les Astronomes, c'est le décret de Gratien. Le Pape avoit beaucoup travaillé lui même à la correction de cet ouvrage, non sans succès car il étoit l'un des hommes les plus profonds de son siècle dans la Jurisprudence civile et canonique. Le règne de Grégoire XIII. fut doux et tranquille, si l'on en excepte les moments où des troupes de bandits enhardis par la douceur de son gouvernement intérieur de l'Italie en troublèrent sa tranquillité.

Les deux derniers jours de son Pontificat furent célébrés par une ambassade de plusieurs Princes du Japon pour reconnoître l'autorité du St Siège. c'étoit le fruit des Missions faites par les Jésuites dont la société avoit pris naissance l'an 1450. sous le Pontificat de Paul III.

Grégoire XIII mourut en 1585 à l'age de 83 ans. Sous son Pontificat on continua en Flandres à combattre l'hérésie par des supplices. Le cruel Duc d'Albe reduisit les Flamands au desespoir. Il batissoit la ville d'Anvers pour les opprimer, et s'érigeoit à lui même un fastueux monument où foulant aux pieds les religionnaires il se vantoit d'avoir assuré la le triomphe de la Religion en les pays des Provinces.

En France on assoupissoit les Protestans mais ce n'étoit pour ainsi dire que pour les ~~échauffer~~ etouffer. On avoit offert Marguerite soeur de Charles IX en mariage au jeune Roi de Navarre. Ce mariage l'avoit fait venir à Paris avec le Prince Condé son cousin et avoit attiré sur leurs pas les principaux Chefs du parti, Coligny s'étoit même laissé eblouir par l'espérance d'une guerre contre Phillippe II au sujet de la ~~guerre~~ révolte des Pays Bas il désiroit ardemment venger les Calvinistes ~~du Ro~~ la persecution de ce Monarque, et-

illusion flatteuse avoit endormi sa prudence. En-
fin toutes les haines sembloient étouffé au mi-
lieu des fêtes et des plaisirs. mais Cathe-
rine et son fils préparoient des nouvelles a-
trocités.

Le mariage de la Reine de Navarre fut
célébré le 17 Août l'an 1572. Le même jour
l'Amiral Coligny fut blessé d'un coup d'ar-
quebuse en se retirant chez lui, Charles lui
rendit visite et lui promit de punir
cet attentat, et lui en témoigna la plus
vive douleur. Cependant la nuit du 23 au
24. commença le massacre des Protestans. Le
Duc de Guise Henri le Balafré se rend lui-
même bien escorté à la maison de l'Ami-
ral; une troupe d'assassins à la tête des-
quels se trouvoit un certain Besme domes-
tique de la maison des Guises, entre l'é-
pée à la main et trouve l'Amiral assis
dans un fauteuil. «Jeune homme, dit il, tu
devrois respecter mes cheveux blancs. mais
fais ce que tu voudras. tu ne peux abré-
ger ma ~~[illegible]~~ vie que d'un peu de
jours» Les paroles de ce grand homme n'ar-

rêtèrent pas les mains

Cahier 10 Tome 2.

la main du scélérat. Percé de plusieurs coups, Coligny tombe, et expire aux yeux de sa lâche ennemie.

Tel fut le signal affreux de cette scène d'horreur: aussitôt les rues et les maisons remplies de sang, la rage des assassins ne distingue ni sexe ni âge, confond même les Catholiques et les Huguenots, le Roi lui même a la barbarie de tirer sur ses sujets et contemple avec joie le Cadavre de Coligny outragé par la populace. On commande la même boucherie dans les Provinces. Les historiens comptent au moins soixante mille, quelques uns jusqu'à cent mille victimes de cette barbare et infernale exécution.

Il est néanmoins des Commandants de Provinces, qui furent assez généreux pour refuser d'être les bourreaux de leurs Concitoyens, leur juste désobéissance fait leur plus grand éloge.

Pour que rien ne manquât à une telle atrocité, il ne restoit plus qu'à vouloir y mettre, en quelque manière, le sceau des loix et de la Religion en vouloir les justifier par des noms si sacrés et si respectables.

Charles IX. fit déclarer que tout s'étoit fait

par ses ordres, prétextant une conspiration chimérique des sectaires contre la famille Royale. Le Parlement ordonna même une Procession annuelle pour célébrer la délivrance du Royaume. On frappa une médaille avec cette légende, la piété arma la justice. Légende que la justice et la piété proscrivirent comme injurieuse et tout à fait opposée aux sentimens d'humanité qu'elles prescrivent. Ce

Ce que la prudence auroit dû prévoir arriva. le Calvinisme au lieu d'être anéanti par le massacre, devint plus redoutable par la vengeance, et le désespoir. Une quatrième guerre civile s'alluma. La Rochelle se défendit avec fureur contre le Duc d'Anjou, qui perdit presque toute son armée à ce siège durant sept mois, les habitans se montrèrent autant de Héros du fanatisme. Il fallut leur accorder liberté de conscience. Les Rochellois obtinrent, non seulement une capitulation avantageuse pour eux, mais encore ils y firent comprendre les villes de Nismes, et de Montauban.

Charles toujours malade ~~sa~~ depuis la St Barthelemi, mourut en 1574 au milieu des troubles. La singularité de sa maladie est une preuve visible de la punition de Dieu, son

sang qui ne cessoit de couler sortoit à travers tous les pores de son corps. Cette maladie l'emporta à l'age de 24. ans. Il se repentit d'avoir régné, et plus encore, d'avoir laissé regner des bourreaux sous son nom.

Ce Roi aimoit pourtant les lettres, son précepteur Amiot, lui avoit donné ce goût, qui inspire naturellement l'humanité, mais de vils courtisans, et surtout le Maréchal Retz, florentin d'origine, fourbe, et cruel, l'avoit imbu de ses principes detestables propres à inspirer tous les crimes de la tyrannie.

Commencement du regne d'Henri III. Continuation des troubles des Païs-Bas.

Le Duc d'Anjou, que l'Evêque de Valence Montluc, avoit fait élire Roi de Pologne succéda à Charles IX. C'est le troisième fils de Catherine de Médicis que nous voyons Roi et ce ne sera pas le moins malheureux.

Craignant que les Polonois ne l'arrêtent, il s'évade secrettement. L'Empereur, et les Vénitiens lui conseillent inutilement de traiter avec douceur les Calvinistes pour rétablir le

cultes dans son Royaume, ce fut en vain, il les traita avec la plus grande rigueur. Il se rend odieux et méprisable à ses sujets, en suivant les caprices de ces Mignons, qu'il consultoit comme des Oracles. Enfin il perd dès le commencement de son règne la réputation brillante dont il étoit sans doute redevable aux talens de quelques Généraux.

Un frère lui restoit encore le Duc d'Alençon depuis Duc d'Anjou. Il fut mis à la tête d'une faction appellée la Cabale des Politiques qui avoit pour but l'abaissement des Guises. Le Roi de Navarre, que Charles IX. avoit contraint d'abjurer le Calvinisme, après la St Barthélemi, s'étoit engagé dans la même faction. Charles les avoit fait arrêter tous deux, Henri les délivra, et ne sut cependant les gagner.

Le Duc d'Alençon conspira même contre sa vie, se sauva ensuite de la Cour et fut suivi du Roi de Navarre, qui se déclara aussitôt pour le Calvinisme et redevint Protestant. Le Prince de Condé fugitif en Allemagne lui avoit donné l'exemple du retour à l'hérésie. Tant il est vrai que si la force peut faire dissimuler mais non changer les opinions religieuses. Ainsi les Protestans furent fortifiés par la cabale des

Politique. Le frère même du Roi est le Chef de la révolte. les Princes du sang sont ses complices. Ainsi un mauvais gouvernement fomente les discordes, et les guerres civiles.

Dans cette situation critique, une armée Allemande étoit venue aux Confédérés, on sentit enfin la nécessité de faire la paix. Les Calvinistes l'obtinrent, à des conditions beaucoup plus avantageuses que les précédentes. 1. L'exercice public de leur Religion, excepté à deux lieues de la Cour. 2. Des chambres mi-parties dans les huit Parlements du Royaume. 3. La mémoire de Coligny est lavée de toutes flétrissures. 4. On déclare sujets fidèles tous les Chefs de la Confédération. 5. On ajoute à l'appanage du Duc d'Alençon. l'Anjou le Maine la Touraine et le Berri. 5. On achète même le départ des troupes Allemandes. La France éprouvoit, comme l'Allemagne, que les guerres civiles ne servent qu'à étendre les progrès, le pouvoir et les vues des Religionnaires. Voilà le cinquième édit de pacification en leur faveur.

C'est à Philippe II. qu'on doit attribuer en grande partie tous ces desastres, et ceux qui nous res-

mere à déplaire. Non content, de fournir à ses sujets des motifs de revolte par son despotisme, il animoit encore les François aux mêmes rigueurs, il excitoit partout les mêmes orages, afin de profiter des malheurs de ses voisins, et de se dédommager des maux qu'il causoit à ses Etats.
Les Morisques d'Espagne p. en offroient ainsi les convertis en apparence par la crainte, étoient tourmentés au sujet de leurs habillemens, de leurs pratiques, de leur langue même. Ils se révoltèrent en 1568 et appelèrent à leur secours les Algériens et les Turcs. Ils soutinrent une furieuse guerre civile qui auroit peut-être embrasé tout le Royaume, si leur culte avoit été de nature à séduire les Espagnols. Ils ne se soumirent que sur la foi d'une amnistie.

Les troubles des Païs Bas, loin du Monarque, dans une partie si féconde en grands hommes, ne pouvoient finir que par une révolution. Plus le Duc d'Albe avec son tribunal de sang commettoit de cruautés, plus il opprimoit un peuple libre par des impôts inouis, plus il coloroit ses violences d'un faux prétexte de religion, plus aussi les esprits s'enflammoient

de haine contre l'Eglise, et la Monarchie. Le Prince d'Orange se montra en 1570. à la tête d'une petite armée, les Etats de Hollande, et de Zélande l'établirent Stathouder, et abjurèrent la foi Catholique deux ans après.

L'amour de la liberté, changeoit en héros des hommes peu accoutumés aux armes.

Enfin le Duc d'Albe fut rappellé, en 1573. dix huit mille personnes livrés au bourreau, dans l'espace de cinq ans, crioient vengeance contre ce persécuteur et cependant il osoit s'en glorifier. Requesens lui succéda et fit abbattre la statue où ce tyran insultoit à l'humanité.

Le nouveau gouverneur publia en vain une offre d'abolition, car Philippe commençoit à craindre, que les remèdes violens n'augmentassent le mal.; On aima mieux se battre, que de compter sur la clémence d'un perfide. Avec des vertus et des grands talens Requesens étoit capable de rétablir les affaires, mais il mourut en 1576.

Le fameux Dom Juan d'Autriche, que la victoire de Lépante, et la prise de Tunis, avoit rendu si célèbre, fut le successeur de Requesens. Il paroitra avec le pouvoir de tout accorder aux rebel-

les exerçât la liberté de conscience. Toute la douceur que Requesens employa fut inutile, ~~[illegible]~~ : soit que l'enthousiasme et la vengeance, s'étoient emparés des Esprits, soit parceque l'Ambition du Prince d'Orange cherchoit à s'élever dans les troubles. La guerre se recommence et Philippe avec toutes ses forces rencontrera une résistance invincible.

Déjà une multitude de Flamands qui fuyoient la persécution, avoient porté leurs manufactures en Angleterre. Elisabeth profitoit des fautes de Philippe. Les mouvemens excités contre elle en faveur de Marie Stuart, ne lui permettoit pas de se déclarer si ouvertement pour les Hollandois. Elle attendoit des circonstances plus favorables, et nous verrons comment elle sut les saisir.

Naissance de la Ligue en France
Invasion du Portugal par Philippe II.
Perte des Provinces Unies pour l'Espagne.

Le dernier édit de pacification accordé aux Calvinistes en France leur étoit trop avantageux pour ne pas mécontenter les Catholiques. Henri III. se conduisoit trop mal pour n'être pas

n'être pas en butte à la haine des uns ou des
autres. L'hypocrisie même dont il couvroit ses désor-
dres, ne pouvoit que lui attirer le mépris de ceux
dont il affectoit de suivre les ~~[illegible]~~ dévotions
des confréries de pénitens, où l'ancien esprit de
flagellans sembloit renaître, se donner en spec-
tacle, non seulement dans les Provinces, mais en-
core au centre de la Cour. Le Monarque s'habilloit
comme eux, assistoit à leurs processions, en por-
tant une discipline à sa ceinture de corde.
Il imaginoit en imposer par là aux Catholi-
ques, il ne voyoit pas que les [illegible] des Protestans,
et la turpitude connue de ses moeurs, étoient
ineffaçables à leurs yeux.

Tout à coup se forme la Ligue Sainte,
projettée depuis longtems par le Cardinal Riche-
lieu de Lorraine, selon la formule d'association
formée en Picardie. On s'engagea à une dé-
fense mutuelle, soit par la voie de justice,
ou celle des armes, sans nulle exception de
personne: on déclare quiconque refusera de s'asso-
cier, ennemi de Dieu, déserteur de la Religion,
rebelle au Roi, traître à la Patrie, abandonné

ni à toutes les injures et oppressions possibles.

C'est pour la Catholicité, le Roi, et l'Etat, que s'unissent les ligueurs, et rougissant peu de couvrir de ces noms l'esprit de révolte toujours vivid.

Dans plusieurs Pais les Protestans avoient donné l'exemple de pareille révolte, ils méritent d'autant plus de reproches, qu'ils attaquoient la religion vraie, et établie, et les blâmant comme ils méritent de l'être, il faut avouer que quand ils se portèrent à ces ligues séditieuses, on attaquoit, non seulement leur croyance, mais encore leur ~~la~~ liberté, et leurs personnes. Ici les Catholiques, qui avoient malheureusement enhardi les Luthériens par leurs violences, veulent leur arracher le bénéfice de plusieurs édits de paix, et oubliant les maximes de leur propre Religion se révoltent contre leur Souverain et se font un devoir de cette révolte. Il est triste, et douloureux de retracer les excès d'un faux zèle, mais c'est l'unique moyen d'en préserver les hommes.

Henri de Guise, l'âme du parti, devoit en être le Chef. Le Roi le craignoit d'autant

blée, que dans les Etats de Blois, on hasarda des propositions qui tendoient à l'abaissement de l'autorité Royale. Il crut éviter le danger en se déclarant Chef de la ligue, démarche absurde, qui entendoit en fortifier le parti duquel il avoit tout à craindre. Dès lors la liberté de conscience devoit être supprimée. Les Etats décidèrent, qu'on ne souffriroit dans le Royaume que la religion Catholique. On retrancha même cette clause, qui avoit passé d'abord. Autant qu'il ne seroit pas nécessaire pour en effet d'en venir aux ~~[illegible]~~. armes.

Les Etats de Blois, et la conduite du Roi furent étoient de nouvelles semences de guerre. Il fallut un nouvel édit de pacification, par lequel on rendit aux Protestans la tolérance, sans exercice public de leur religion.

Tant de variations, et d'inconséquences, ne pouvoient produire que le mépris des lois, l'animosité des partis, et un long enchaînement de guerres. Un Prince sage, et éclairé, et mêlant la fermeté à la douceur, la modération à la justice, et au zèle, auroit du moins prévenu les troubles. Mais

Henri III. n'étoit occupé que de ses plaisirs et n'avoit aucune de ses qualités, il prodiguoit à ses mignons les finances, et s'endormoit au milieu des factions.

Ce qu'il fit de mieux pendant la paix fut l'établissement de l'ordre du St Esprit, où les Catholiques seuls pouvoient entrer. Mais quelques ambitieux que soyent les hommes de tout ce qui est distinction à la Cour, les Seigneurs Catholiques avoient alors une autre ambition, celle de gouverner un parti, et de se faire respecter du parti contraire. C'étoit aussi dans les Pays Bas ce qui animoit le Prince d'Orange. Après l'arrivée de Dacojenne il avoit suscité une confédération à Bruxelles. Les Flamands se donnèrent pour gouverneur le Prince Mathias frère de l'Empereur Rodolphe II. Le Prince Guill. d'Orange lui même ~~étoit~~ se voyant au fond Gouverneur sous le nom de l'Archiduc, voyant ses espérances trompées, il lui opposa le Duc d'~~Alen~~ Anjou autrefois nommé Duc d'Alençon, que les Catholiques

mirent à leur tête, car le joug Espagnol avoit révolté les Catholiques et les Protestans. Ainsi quatre Princes, déchiroient un pays, où les querelles de religion, et les abus du despotisme, étoient la source de tous les maux. Philippe jaloux de son frère, ne lui donna pas les secours qui lui étoient nécessaires.

Don Juan défit néanmoins les rebelles et leur enleva plusieurs places. Il mourut au milieu de ses trophées. Il ~~mourut~~ laissa le Commandement à son neveu, Alexandre de Farnèse, Prince de Parme, digne successeur d'un héros.

Tandis que le Monarque Espagnol étoit menacé de perdre une couronne, son ambition en saisit une autre qui ne devoit pas lui appartenir. Don Sébastien de Portugal, animé de cet esprit de Chevalerie, dont les exemples devenoient plus rares de jour en jour, emporté par la fougue imprudente de la jeunesse, voulut absolument se signaler en Afrique contre les Maures. Il accepta les propositions de

Muley Mahomet que Muley Moluc son Oncle avoit chassé du Royaume de Fez et de Maroc. Il se livra tout entier, contre l'avis des sages politiques, à une expédition, que Philippe avoit sagement refusée. Il débarqua en Afrique avec une armée d'environ quinze mille hommes. Les ennemis infiniment plus nombreux lui présentèrent la bataille; il affronta le péril et fut tué, presque tous les Chrétiens furent faits prisonniers. Les deux Rois Africains perdirent aussi la vie.

Sébastien n'avoit pas d'enfans, son grand Oncle, le Cardinal Henri, lui succéda, et demanda la dispense du Pape pour se marier, ainsi que ses sujets le désiroient. Philippe qui aspiroit à cette Couronne, fit si bien que la dispense ne vint point. Le Cardinal mourut l'année suivante. Plusieurs prétendants se disputèrent la Couronne, mais de tous ses rivaux, le Duc de Bragance, époux de la petite fille du Roi Emmanuel, étoit a

lui qui avoit les droits les plus réels. Cependant le Roi d'Espagne avoit fait ses prétentions, une armée pouvoit bien lui tenir lieu de titre, et en effet on fit de vains efforts contre lui, il devint Roi de Portugal.

Les Confédérés des Païs Bas avoient alors besoin de grands secours, contre un Monarque aussi redoutable que Philippe maître des trésors du nouveau monde et d'une partie de l'Europe. tandis qu'eux, épuisés par la guerre sembloient sucomber tôt ou tard.

Le nouveau gouverneur, joignoit toutes les qualités d'un général à celles d'un Politique. A la vérité le Prince d'Orange dès l'an 1579. avoit formé la fameuse ligue d'Utrecht, entre les Etats de Hollande, de Zelande, Utrecht, Frise, Gueldres et Overissel, &c. union qui fut bientôt suivie à Gand, Anvers, Bruges, et Bruxelles, en un mot dans la plupart des Provinces. Mais en reconnoissant encore le Roi d'Espagne pour Souverain

on ne se disoit unis, que pour s'opposer aux injustices du Gouvernement.

Le Prince d'Orange sentant la nécessité de recourir à une puissance étrangère, inspira aux Confédérés de se donner un Prince d'Anjou héritier présomptif de la Couronne de France. Enfin les Etats généraux assemblés à la Haie, déclarent solemnellement, Philippe déchu de la souveraineté, pour avoir violé les privilèges des Peuples.

L'Archiduc Matthias s'étoit retiré. Si le Duc d'Anjou avoit eu la prudence, un Gouvernement équitable, lui eut sans doute attaché ce peuple, dont le choix libre venoit de l'élire Souverain, mais jaloux du Prince Orange, séduit par l'ambition, il voulut se rendre absolu, s'emparer des villes, agrandir son autorité par la force, et il ne réussit qu'à se perdre, obligé de retourner en France il mourut en 1584.

Après avoir échappé à deux conspirat

Après avoir échappé à deux conspirations, le Prince d'Orange, fut la victime d'un Franccomtois, nommé Gérard, qui se crut inspiré de commettre cet assassinat. On assure alors, que le Roi d'Espagne dit, ~~alors~~ que ce coup auroit dû se faire depuis douze ans, pour l'intérêt de la Religion, et pour le sien. Aussi l'on voit qu'il en fut l'auteur.

Les Provinces Unies, ayant plus que jamais besoin de secours, offrirent la souveraineté au Roi de France. Quelle occasion pour un Prince habile et courageux? Henri III. refusa ses foibles mains ne pouvoient soutenir le sceptre.

La ligue contre les Bourbons.
Procès de la Reine d'Ecosse.
Elisabeth triomphe de l'Espagne.

Voici le temps où les Ligueurs manifestent leurs

projets qu'un masque de religion couvrira toujours et qu'une aveugle superstition rendra si funeste au Royaume.

Par la mort du Duc d'Anjou, le Roi de Navarre, que nous appellerons Henri IV. puisqu'il mérita de bonne heure la gloire attachée à ce nom, devenoit l'héritier présomptif de la Couronne, en qualité de Prince du Sang. L'Ambitieux Duc de Guise, qui portoit ses vues jusqu'à la royauté, saisit habilement l'occasion d'exclure un Prince hérétique, et de renverser un Prince foible, qui s'attiroit autant de mépris que de haine. Il mit en jeu, les grands ressorts du faux zèle. Dans les chaires, dans les écoles, et dans les Cercles, on fit des peintures lamentables, du danger éminent dont l'Église étoit menacée. On représenta Henri IV. comme le soutien de l'hérésie, et Henri III. comme un fauteur d'Hérétiques malgré ses dévotions. Enfin on anima les esprits au point où le Duc de Guise le souhaitoit. Comme il n'avoit garde de se démasquer trop tôt, il mit à la tête du parti le vieux Cardinal de Bourbon, Oncle de Henri IV. après lui avoir persuadé

que l'hérésie rendoit son neveu incapable de régner c'étoit à lui que la Couronne appartenoit.

Bientôt parut un manifeste du Cardinal, par lequel il se déclaroit chef de la ligue, et nommoit le Pape Sixte Quint, l'Empereur, le Roi d'Espagne, et une foule de Princes Catholiques, en être les appuis. déclaroit que l'on s'armoit pour l'honneur de l'Eglise, le maintien de la foi, le soulagement des Peuples, l'abolition des impôts, dont le royaume gémissoit &c. Les hostilités suivirent la déclaration de guerre.

Quoique supérieur en forces, le Roi trembla, négocia, et conclut le traité de Nemours, tout à l'avantage des ligueurs. Ils obtinrent des villes de sûreté, des sommes d'argent, une approbation de leurs entreprises, en même tems qu'on privoit les Calvinistes de tout ce qu'ils avoient obtenu dans les édits. Le Gouvernement n'étoit alors que le triste jouet des factions.

Sixte-Quint sans faire cas des ligueurs, fulmina une bulle contre le Roi de Navarre et le Prince de Condé. La Cour de Rome se conten-

tea d'empêcher la publication de cette bulle, mais Henri IV. protesta contre, et fit même afficher à Rome sa protestation.

Sixte Quint très capable de juger des hommes reconnut par la suite le mérite de ce Prince, ainsi que celui d'Elisabeth. En parlant d'eux, il disoit souvent, qu'il ne connoissoit qu'eux seuls, vraiment dignes de régner, à la religion près, et auxquels il eût voulu communiquer ses ~~gran~~ grands desseins.

A la suite de cette bulle Henri III. se vit obligé de poursuivre avec plus de rigueur les Calvinistes, il leur ordonna par un édit, d'abjurer, ou de sortir en quinze jours de la France. De son côté le Roi de Navarre publia une proclamation sévère contre les Catholiques. Ainsi presque sans troupes, sans argent, sans pouvoir, Henri III. eut une double guerre à soutenir, contre les Catholiques, et les Protestans.

Détournons un moment les yeux vers l'Angleterre, où le supplice de Marie Stuart, fait événement, suivons les traces de la politique d'E-

Elisabeth on voyoit ce mélange de grandeur, et de foiblesse, qui caractérise singulièrement la petite fille de Henri VIII.

Lorsqu'en 1568. Marie Stuart, emprisonnée par ses sujets, prit la fuite, et se réfugia dans les terres de sa rivale, Elisabeth balança d'abord entre la générosité, et l'intérêt, elle ne pensa ensuite qu'à profiter adroitement des conjectures. Sous prétexte que la bienséance ne lui permettoit pas de secourir, de voir même, cette malheureuse Princesse, chargée d'accusations atroces, elle lui persuada de subir une espèce de jugement et de la prendre pour arbitre. Les Ecossois envoyèrent des accusateurs et produisirent des preuves embarrassantes. Elisabeth Marie se repentit d'avoir écouté les conseils d'Elisabeth. En vain demandat elle du secours, ou la liberté de retourner en France, Elisabeth la retint prisonnière. C'étoit s'exposer à des complots inévitables, mais il lui parurent moins dangereux que la liberté d'une rivale qui lui donnoit tant d'inquiétudes.

Jamais Marie ne parut plus digne d'amour et de respect que dans sa captivité. Le malheur ajoutoit du lustre aux charmes de sa personne, et donnoit du ressort à son génie et à sa grandeur d'âme. Le Duc de Norfolk, premier Seigneur d'Angleterre, se livra au desir de l'épouser, s'engagea dans une conspiration pour forcer le consentement d'Elisabeth. Il fut accusé de haute trahison et perdit la tête sur un échaffaud. Le prétexte du zèle Catholique devoit exciter beaucoup d'orages. Les Cours de Rome, d'Espagne, de France travailloient à une révolution.

Le grand malheur de la Reine d'Ecosse, étoit d'avoir des amis dans sa disgrace. Il se formoit tous les jours de nouveaux complots contre Elisabeth dans le dessein de rétablir Marie sur le trone. Le plus dangereux de tous, fut celui où quelques Prêtres Anglois, du Séminaire de Rheims, se trouvèrent compromis. Walsingham ministre d'Elisabeth, aussi vigilant qu'éclairé, découvrit tout, et fit arrêter les conspirateurs.

Il y en eut quatorze d'exécutés. de ce nombre, six avouerent leur criminel projet de tuer la Reine d'Angleterre.

Après l'exécution des coupables, Elisabeth fit juger Marie son égale, comme si elle eut été sa sujette. Jamais jugement ne fut plus incompétent, ni procédure plus irrégulière. On nomma quarante Commissaires pour instruire ce procès. On présenta de simples copies de ses lettres, et jamais les originaux. On fit valoir contre elle les témoignages de ses Secrétaires, et on ne les lui confronta pas. On prétend la convaincre, sur la déposition de trois conjurés, qu'on avoit exécutés, et dont on auroit pu différer le supplice pour les ~~confronter~~ examiner avec elle. Enfin si l'on avoit procédé avec les formalités que l'équité exige pour [illegible], quand on auroit prouvé que Marie sollicitoit partout des secours, et des vengeurs, on ne pouvoit la déclarer criminelle. Elisabeth n'avoit d'autre droit sur elle que celui

des puissans sur le foible, et sur le malheureux. Mais sa cruelle politique, exigeoit le sacrifice de cette victime, et elle fut condamnée à mort.

C'est ici qu'Elisabeth se livra pour la dissimulation même. Impatiente de se défaire de Marie elle affecta de s'intéresser vivement à son sort elle convoqua le Parlement afin de paroître agir au gré de la Nation qui confirma la sentence de mort, et pressa la Cour de l'exécuter. La Reine tint les esprits dans l'incertitude, ses ministres avec toutes leurs raisons et leurs instances, sembloient ne pouvoir ébranler son cœur généreux. Il faut des motifs extraordinaires, pour lui arracher un acte de rigueur, qu'elle voudroit déja avoir fait, aussi a-t-elle soins de répandre des bruits d'invasions et de conspirations propres à échauffer les esprits crédules. Elle signa enfin l'ordre fatal mais à l'entendre ce n'est que pour s'en servir en cas de nécessité plus pressante. Les Ministres la prirent et se hâtèrent de la satisfaire. La Reine d'Ecosse

mourir sur un échaffaud et reçoit le coup de mort en héroïne chrétienne. A la nouvelle de son exécution, Elisabeth se lamenta, chassa les Ministres de sa présence, et en un mot poussa l'hypocrisie à l'excès. Vaine et odieuse dissimulation! son siècle et la postérité n'eurent qu'une voix sur cette action, d'autant plus criante qu'aucune raison d'état ne la rendoit nécessaire.

Elisabeth s'attira par d'autres endroits l'admiration publique. Elle refusa de la France les Provinces Unies de la reconnoître pour Souveraine en 1585. La crainte de ne pas s'exposer au reproche d'usurpation, ou de ne pouvoir se maintenir dans cette principauté l'éloignoit d'une entreprise trop hasardeuse, elle se contenta de faire une ligue avec la République naissante et lui envoya des troupes sous les ordres du Comte de Leicester son favori. Déjà les Armateurs Anglois bravoient les Espagnols jusqu'en Amérique. Le fameux Drake, avoit fait le tour du monde et étoit revenu chargé de butin. Elevé au grade d'Amiral il s'empara de St. Domingue et de

Carthagène &c. Le goût des expéditions maritimes s'accrut de jour en jour. L'Angleterre sentit quels avantages elle pouvoit tirer de l'Océan, et elle jetta les fondemens de sa grandeur.

Cependant le Roi d'Espagne faisoit des préparatifs immenses pour conquérir ce Royaume. Il mit sur en 1588. une flotte, appellée l'Invincible. Elle consistoit en cent gros vaisseaux, montés de vingt mille hommes de débarquement, chargés de deux mille six cents gros vaisseaux, et des vivres pour six mois. Le Duc de Parme, Alexandre, déjà connu par ses exploits, devoit faire une descente pour seconder l'Invincible. La marine Angloise se réduisoit seulement à vingt huit vaisseaux. Lorsqu'un orage si terrible alloit fondre sur le Royaume, le courage et la prudence d'Elisabeth suppléèrent à tout. Elle excita le zèle de la Nation. On s'empressa de lui prodiguer des secours pour construire des vaisseaux et bientôt une nombreuse armée est prête à défendre la Patrie. La Reine à Cheval parcouroit dans le Camp, exhorte les troupes, protestant qu'elle mourra plutôt dans la mêlée que de voir son

– puisse asservir. Je n'ai que le bras d'une femme, dit elle, mais j'ai l'âme d'un Roi et qui plus est d'un Roi d'Angleterre. Qu'un Prince gagne le Coeur de ses sujets, qu'il leur donne l'exemple, et il les rend capables des efforts les plus héroïques. Les Anglois eussent tout sacrifié pour leur Reine, ils attachoient le salut à sa personne.

La flotte l'Invincible partie de Lisbonne puis fut retardée par une tempête. Le Duc Medina Sidonia qui en avoit reçu le commandement après la mort du brave Marquis de la Santa Cruz, étoit sans connoissance de la marine, des pilotes et des matelots peu exercés dirigeoient mal d'énormes machines flottantes. Les Anglois beaucoup plus habiles dans la manoeuvre ~~dirig~~ profitèrent même de la petitesse de la légèreté de leurs vaisseaux. Ils se battirent trois fois avec avantage.

Le Duc de Parme sans vaisseaux ne osa pas risquer une descente. Enfin les Espagnols desespérant du succès, s'en retournèrent par les Orcades

furent battus d'une tempête affreuse qui acheva de ruiner leur flotte. Philippe en perdit la moitié, outre la perte de vingt six mille hommes, et de trente six millions d'argent. Il reçut d'un air gai la nouvelle d'un si grand désastre. J'avois envoyé une flotte, dit-il, pour combattre les Anglois et non les élémens, Dieu soit loué!

Ligue des seize en France
Assassinat des Guises
Fin de Sixte-Quint.

En France où le fil des événemens nous ramène, le fanatisme, la révolte et l'anarchie offrent les plus tristes exemples. Au milieu de Paris s'est formée la ligue des seize, qui tire son nom de seize quartiers de Paris et qui subjugue la grande ligue en fureur. Elle projette de détrôner le souverain, et de donner la couronne aux Princes de Guise. Vil jouet des séditieux Henri III. ne peut s'unir au Roi de Navarre, quoique leur intérêt commun le demande, mais il est forcé de lui faire la guerre. Le Roi de Navarre, déjà connu

pour un héros se signaler plus que jamais à la bataille de Coutras en Guienne en 1587 qu'il gagna sur le Duc de Joyeuse. ce favori est tué de sang froid après l'action.

Les haines civiles et religieuses multiplièrent les lâches atrocités dans les deux partis.

Une armée Allemande vint au secours des Calvinistes, le Duc de Guise la bat et la dissipe. On le préconise à Paris comme le sauveur de la France; pour lui frayer une route au trône, on fait décider par les membres de la Sorbonne, Qu'on peut ôter le Gouvernement à un Prince, qui en est incapable, de même que l'administration à un tuteur suspect.

Chaque pas des Guises présageoit la ruine du Monarque. Une assemblée qu'ils tinrent à Nancy avec les principaux Seigneurs, adresse au Roi un mémoire, où ils le prièrent d'éloigner les personnes qu'on lui nommeroit, de livrer aux chefs de la ligue telles places qu'ils désigneroient, de publier le Concile de Trente, d'établir l'Inquisition dans les principales villes du Royaume. Observons que

que l'ordonnance de Blois en 1579 avoit déja établi des points de discipline conformes au Concile de Trente.

Le Roi indigné du mémoire des Guises, sort enfin de sa léthargie, rassemble des troupes, et se prépare à punir les Guise. Il fait défense au Duc de se rendre à Paris, le Duc y paroît cependant. Bientôt les séditieux ayant pris les armes, forment des barricades, et enveloppent les Soldats ~~[illegible]~~ le Roi prend la fuite. Le Duc Maître de la ville, impose des conditions d'accommodement, et les Parisiens donnèrent des signes de repentir, mais le Roi n'avoit pas la force de châtier les rebelles. Par un édit signé à Rouen ce Prince jure de ne jamais faire ni paix ni trêve avec les Hérétiques dans son Royaume, et prescrit à ses sujets le serment de ne recevoir pour Roi après sa mort aucun hérétique, le droit de succession est ainsi enlevé à Henri IV.

On assemble ensuite les Etats généraux à Blois, on y déclare pour loi fondamentale, cet édit, extorqué au Roi. On lui fait de nouvelles demandes qui prouvoient toujours la sédition. Enfin on le presse d'exclure nommément l'héritier présomptif de la Couronne.

Le Duc de Savoie ayant envahi le marquisat de Saluces, sous prétexte de vouloir extirper l'hérésie, le Duc de Guise étant suspect d'être d'intelligence avec lui, et n'ayant plus qu'un pas à faire pour détrôner le monarque, celui-ci sans ressource du côté de la puissance, crut trouver son salut dans la perfidie et fit assassiner le Duc et le Cardinal de Guise. Le Prélat aussi emporté que le Duc étoit circonspect avoit souvent parlé de faire une Couronne de Capucin au Roi. Le Duc de Mayenne étoit à Lyon, mais on arrêta le Cardinal de Bourbon.

Après un coup si terrible, on ne profita pas de la consternation des factieux, pour se rendre maître de Paris, écraser les Seize, et déployer avec vigueur une autorité avilie depuis longtems. Le Roi n'en fit rien ne donna

Sa mère, la fameuse Catherine de Médicis, mourut pour lors, négligée depuis quelque tems, après allumé tant de discordes et de guerres par la plus ardente et la plus profonde ambition qui ait jamais existé. Les malheurs du Prince et de l'Etat démontroit sensiblement sa maxime qu'il faut diviser pour régner. En mourant elle conseilla au Roi de se réconcilier avec Henri IV. de laisser la liberté aux consciences.

C'étoit du moins une fois conseiller le bien public.

Déjà le fanatisme des ligueurs avoit renversé toutes les barrières. Cette faction composé en grande partie d'une populace insensée. Desespérés ou furieux du meurtre des Guises les seizes mirent Paris en combustion. Le préjugé faisoit un devoir de la révolte, la Sorbonne l'autorisa même par un décret, au quel on voulut forcer le Parlement de souscrire, sur le refus du Parlement un Procureur nommé Bussi Clerc, que le Duc de Guise avoit établi gouverneur de la Bastille conduisit l'illustre Achille Harlay en prison, c'étoit le premier Président du Parlement; les autres magistrats suivirent leur Chef.

Un nouveau Parlement créé par les Seizes, confirma la ligue avec toutes ses conditions y ajouta le serment de venger la mort des Guises sur les auteurs et les complices de l'assassinat.

Ce que Henri III. auroit du faire dès le commencement, il ne s'y determina qu'à l'extremité. Il se reconcilia avec le Roi de Navarre, qui malgré tant de sujets de défiance a le courage de le joindre.

Les deux Princes assiegent Paris en campant à St Cloud, la ligue tomboit à sa ruine, lorsqu'un jeune

Prêtre Dominicain nommé

Prêtre Dominicain nommé Jacques Clément changea toute la face des affaires. Ce religieux fanatique et encouragé par d'autres fanatiques, en croyant courir au martyr, alla à St Cloud, se conduisit devant Henri III. sous prétexte de lui révéler un secret important, il lui remit une lettre qu'il disoit écrite par le Président Harlay, tandis que le Roi la lit ce malheureux tira son poignard, et laissa le poignard dans la plaie. Henri le retira lui même et donna un coup au meurtrier au front, en disant. Eh! misérable que t'ai-je fait pour m'assassiner ainsi? Les Courtisans tuèrent sur le champ l'assassin, et cette précipitation fait croire qu'ils avoient été instruits de son dessein. Henri mourut le lendemain après l'assassinat, il avoit trente neuf ans, et en avoit régné quinze. Et c'est ainsi que finit la branche des Valois qui avoit régné deux siècles et demi en France.

L'année suivante en 1590. mourut Sixte Quint l'un des hommes les plus extraordinaires de son Siècle. Par une justice rigoureuse il rétablit la sureté dans ses Etats, où la foiblesse du gou-

vernement avoit laissé introduire le brigandage.
Par une une grande économie il se mit en état d'orner la ville de Rome, de magnifiques obélisques, de fontaines aussi utiles que superbes, de construire un Palais et la Bibliothèque du Vatican, de procurer au peuple une abondance continuelle, d'enrichir sa famille sans exciter de clameurs et de laisser en mourant cinq million d'or. La législation, les diverses branches du Gouvernement, les sciences et les arts, il embrassoit tout de ce coup d'œil vaste et sûr qui n'appartient qu'au génie. Tout ce qu'il imaginoit, tout ce qu'il faisoit, portoit cet air de grandeur, qui caractérise tous les monumens de son règne. On est étonné de penser qu'un homme sorti, pour ainsi dire de la poussière, et conduit au plus haut degré de puissance par une chaîne d'événemens presque incroyable, loin d'être ébloui de son élévation, se soit montré si supérieur à la fortune par l'élévation de sa fortune et la sublimité de ses pensées. Il se plaisoit à jeter les yeux sur toutes les époques de sa vie et se procuroit tous

les dégrés qu'il avoit passé.

L'estime dont il étoit penetré pour Henri IV. qu'il étoit en état d'apprécier plus que tous autres prouve assez le fond de ses sentimens. De son côté Henri IV. le distinguoit des autres Souverains de l'Europe. Les hommes de cette classe sont faits pour se juger mutuellement, et pour fixer d'avance le rang qu'ils doivent occuper dans l'opinion de la postérité.

Urbain VIII. successeur de Sixte Quint jouit à peine de la thiare.

Grégoire XIV. attaché par sa naissance et ses principes à la Cour d'Espagne signala son zèle pour la Ligue, comme nous l'avons vû dans l'époque d'un règne éternellement mémorable.

Douzième Epoque

Henri IV. Roi.

Les maux de la France réparés

Depuis l'an 1589 jusqu'au ministère du Cardinal Richelieu en 1624.

Trois fils de Henri II. avoit régné l'un après l'autre et n'avoient pas laissé d'enfans, la branche de Valois étoit éteinte. Henri de Bourbon Roi de Navarre descendant de St Louis, n'étoit parent du dernier Roi qu'au vingtième degré, cependant il étoit le premier Roi du Sang, et la couronne lui appartenoit. Le ciel ~~avoit~~ sembloit avoir disposé les événemens, formé son Coeur et son esprit pour le rendre le modèle des Souverains de la France, ses défauts que nous ne dissimulerons ~~n~~ pas étoit ceux d'une âme tendre et sublime. Valeur héroïque, sagacité admirable, bonté généreuse, amour ~~de~~ de la Gloire et de la patrie, fran-

tie, droiture, économie, talens pour les affaires, habi-
tude du travail, aimable et noble simplicité, tout de-
voit lui attirer l'hommage volontaire des peuples
obligés à lui obéir par le droit de sa naissance.
Mais sa religion, quoiqu'il fut entièrement sans en-
têtement, ternissoit aux yeux de la plus grande
partie de la Nation, ses excellentes qualités, au point
de faire violer à son égard la loi fondamentale.

Le Duc de Mayenne Chef de la ligue après la
mort de son frère dont il n'avoit pas l'audace
et l'activité, auroit pu prendre le titre de Roi
il préféra mieux le faire donner au Cardinal de
Bourbon toujours prisonnier. Henri abandonné par
le plus grand nombre, réduit à six mille hommes
de trente qui avoient commencé le siège de Paris
se retira vers Dieppe. Mayenne le poursuivit
avec une armée quatre fois plus forte et per-
dit la bataille d'Arques. L'année suivante le
vainqueur remporte la bataille d'Ivry. C'est là
qu'avant l'action il dit aux troupes ces belles pa-
roles. Mes Enfans si vous perdez vos enseignes
ralliez à mon panache blanc, vous le trouverez tou-
jours au chemin de la gloire et de l'honneur,
Dieu est pour nous. En effet il donna l'exem-

père du courage en affrontant mille dangers, et celui de l'humanité en criant à ceux qui poursuivoient les fuyards, sauvez les François! et les François pouvoient être ses ennemis!

Paris fut bloqué, la haine des ligueurs contre le Roi éclata d'autant plus qu'il se montroit digne d'amour. Le Cardinal Bourbon mourut, à cette nouvelle l'on décida à la Sorbonne, que Henri hérétique relaps et excommunié, ne peut être reconnu pour Roi quand même il seroit absous des censures. Le Parlement privé de ses meilleurs membres approuva ce décret, et défendit sous peine de mort toute proposition d'accommodement avec Henri.

Tandis qu'on pressoit Paris, les ordres religieux de cette capitale, à l'exception des Bénédictins, des Célestins, des Victorins, et des Génovéfins, faisoient une espèce de revue militaire, marchant en procession, le casque en tête, la cuirasse sur le dos, et le mousquet à la main. Plusieurs Citoyens faisoient serment en présence du Légat, et de l'Ambassadeur d'Espagne, de mourir plutôt que de se rendre. Bientôt la disette à Paris dégénéra en famine, on fit du pain avec des os de morts réduits en poudre. On alla à la

desse des enfans. il y en eut plusieurs de devorés par les faméliques, et l'on vit des mères se nourrir des cadavres de leur propres enfans.

Si Henri IV. eut été sans pitié pour ses fureurs il eut été sur de prendre la capitale où 200000. languissoient dans le besoin; mais il aimoit mieux n'avoir pas de Paris que de l'avoir ruiné par la mort de tant de personnes. Il laisse aux bouches inutiles un libre passage, il permet de faire entrer des rafraichissements dans la ville, et par cette bonté de Père il préfère s'exposer à perdre le fruit de ses travaux.

Philippe II. avoit des prétentions sur la couronne de France, il protégeoit la ligue mais ne lui envoyoit que de médiocres secours, pour la assujetir à ses vues. Craignant que la perte de Paris n'entraina tout, il envoya le Prince de Parme avec une armée.

Ce grand général quitta les Païs Bas où le jeune Maurice fils et successeur du Prince d'Orange assassiné, soutenoit par ses efforts la République Hollandoise. A son approche Henri leve le siège pour combattre, et Paris est delivré. Le Duc de

Parme qui ne devoit rien souhaiter de plus, évita sagement le combat, et retourna aux affaires pressantes de son Gouvernement des Païs Bas.

Alors la situation d'Henri fut déplorable sans argent, sans secours, il voit ses troupes portées à le quitter ses drapeaux. Un jour même il réduit à dîner à la table de son surintendant François d'O. plus assuré de son bien être que de celui de souverain. Henri eut encore des revers.

Le Duc de Savoye un voisin du marquisat de Saluces, voulut envahir le Dauphiné et la Provence. Les Diguières grand Capitaine sauva le Dauphiné, mais la Provence reçut le Duc avec des transports de joie le Parlement d'Aix emporté par un vertige, traite comme le nomma son Général, sous la couronne de France. Grégoire XIV. de son coté envoya aux Ligueurs de l'argent et des troupes, Philippe comptoit déjà sur la Couronne, pour lui, ou pour sa fille, si les Seize avoient eu autant de conduite que d'audace ils y seroient parvenus, au moins en attendant que la nation n'eut senti toute la honte du joug étranger. Ces fougueux ne connoissant aucun frein, prétendant faire la loi au Duc de Mayenne comme aux autres, se ren-

sonna un sacrifice pour leurs vies même. Le Parlement n'ayant pas voulu condamner à mort un homme qu'ils vouloient perdre, ils firent pendre trois magistrats, en particulier Brisson qui avoit la charge de président. Le Duc de Mayenne justement irrité, arrive, prend en secret de justes mesures, livre au bourreau quelques uns des plus furieux, chasse Bussi le Clerc de la Bastille, et reprime ainsi une faction detestable dont toute la force venoit de la démence du fanatisme.

Les affaires de Henri n'en avancoient pas davantage. Des secours d'Allemagne, et d'Angleterre le mirent en état de faire le siège de Paris Rouen, mais il y trouva une défense opiniâtre et au moment où il croyoit triompher, il eut la douleur de voir le Prince de Parme lui enlever sa proie. il leva le siège brulant du desir de se venger par une bataille. Le Duc poursuivi en Normandie, lui echappa en passant la nuit sur un pont de bateaux. Sa retraite fut d'autant plus glorieuse que Henri l'avoit jugé impossible. Peu de tems après mourut en Flandre ce grand Capitaine agé de 47 ans, ses vertus relevoient encore l'éclat de ses talens mili

taires. Personne n'est été plus propre à rame-
ner les Provinces unies sous la dépendance de
l'Espagne, s'il est des remèdes contre les maux
occasionnés par le despotisme et la persécution.

Clément VIII. qui avoit succédé à Grégoire XIV. en
1593. tenoit à Paris un Légat qui dirigeoit les
mouvements ~~de~~ de la ligue, on assembla les Etats
généraux; dans cette assemblée où les Ligueurs so-
yoient représenter la Nation, le Duc de la Fé-
ria Ambassadeur de Philippe demanda pour sa fille
la couronne ~~d'Espagne~~ de France, et elle devoit é-
pouser le jeune Duc de Guise. C'est ainsi qu'on
fouloit aux pieds les loix du Royaume. Le Par-
lement enfin sortit de sa léthargie et rendit un
arrêt conforme à la loi Salique que ~~aucun~~ rien
ne pouvoit anéantir. Plus les Magistrats s'étoient
égarés plus l'édit confondit les séditieux.

Mais si Henri persistoit dans sa religion une bar-
rière insurmontable s'opposoit à ses droits, et à ses ef-
forts, il le sentoit vivement, il avoit déclaré qu'il
désiroit vivement s'instruire, qu'il étoit prêt à pren-
dre le parti de la vérité dès qu'on l'auroit dé-
trompé de l'erreur, que la guerre implacable qu'
on lui faisoit étoit la seule cause qui l'avoit
empêché de s'occuper de ce grand objet. La Ligue

Espagnol et les Ligueurs avoient poussé l'obstination jusqu'à rejetter un projet de conférences entre les Catholiques des deux partis. Ces conférences eurent cependant lieu sans produire rien d'avantageux.

Les Catholiques attachés au Roi, commencoient à se plaindre de sa persévérance dans le Calvinisme, les Calvinistes modérés lui représentoient la nécessité de changer. Parmis les Ministres de la réforme quelqu'un levoient les difficultés en avouant qu'on peut être sauvé dans l'Eglise Romaine. Enfin après avoir consulté avec des Evêques, il fit abjuration à St Denis en présence d'une foule de Parisiens. On couroit en foule à cette cérémonie.

Henri IV. fut sacré à Chartres l'an 1593. et l'année d'après Paris lui ouvrit ses portes. A peine y fut-il entré qu'il se signala par sa bonté. Il renvoya les étrangers qu'il pouvoit retenir prisonniers et pardonna à tous les Ligueurs.

Les Convulsions du fanatisme furent entièrement calmées, mais le dangereux levain resta toujours. Il n'y a presque pas d'années qu'on attenta à la vie de ce bon Prince.

Un malheureux de la lie du peuple nommé Pierre Barrière, poussé par les Jesuites, et par un Curé de St André des Arts, à porter ses mains homicides sur le Roi fut arrêté et mis à mort

en 1594. Jean Chatel jeune homme d'une [illegible] le [illegible] le frappa d'un coup de couteau à la bouche, en 1595. sous prétexte qu'il n'étoit pas encore absous par le Pape. Un Chartreux nommé Ouin. Un Vicaire de St. Nicolas des Champs en 1594, un tapissier en 1596. un malheureux qui étoit ou contrefaisoit l'Insensé méditèrent le même ~~[illegible]~~ assassinat, on nous verrons quelle fut la fin tragique du plus grand et du meilleur des Rois qui régna et régnera peut être en France.

Depuis deux ans il étoit Catholique, et sollicitoit son absolution à Rome. L'Espagne faisoit naître mille difficultés pour une affaire si simple. Le Cardinal de Perron et celui d'Ossat eurent besoin d'une dextérité infinie pour mettre à couvert les droits de la Couronne. Clement VIII. se borna à des conditions raisonnables. les principales furent, la publication du Concile de Trente, et l'observation de ses décrets, excepté les articles qui seroient contraires à la tranquilité publique, supposé qu'il y en eut.

Cette réconciliation fut l'action la plus remarquable de Clement VIII. Le Roi en témoigna beaucoup de contentement et en remplit toutes les formalités.

Dès ce moment les prétextes de révolte manquèrent aux ligueurs, et la ligue tomba. Cependant Mayenne soutenu par Philippe différoit de se soumettre pour obtenir tous les avantages qu'il désiroit.

On déclara la guerre à l'Espagne quoiqu'on fut peu en état de la soutenir. Henri alla combattre le Duc de Mayenne dans son gouvernement de Bourgogne il y trouva une armée Espagnole, et la battit à Fontaine française où avec une poignée de combattans il affronta les plus grands périls. Enfin Mayenne se soumit en 1596. Il obtint trois places de sûreté, et le généreux monarque, se montra plutôt son protecteur que son vainqueur.

Le Duc de Mercœur, autre Prince de la maison de Lorraine, gouverneur de Bretagne, persista dans la révolte jusqu'en 1598.

Tous les Chefs de la Ligue vendirent chèrement leur liberté, mais les guerres civiles avoient tellement ruinés le Royaume, qu'on ne pouvoit acheter trop cher la fin des désordres. Ce que le Roi promit, il le tint fidèlement, et ne crut jamais que son autorité affermie, lui permît de manquer à sa parole. Exemple d'autant

plus digne, que ces acquittemens des promesses si onéreuses, il sut encore soulager les peuples, et faire fleurir le Royaume.

Passons rapidement sur les événemens de la guerre, pour nous arrêter ensuite au spectacle de la félicité publique.

Un Officier François, au service des Espagnols, leur procura la conquête de Calais, ils y ajoutèrent celle d'Amiens, par la faute des Bourgeois qui se laissèrent surprendre. Mais Henri, ayant trouvé, avec peine, le moyen de payer les troupes, reprit cette place en Héros. Il réduisit à l'obéissance la Bretagne, où le Duc de Mercœur en [illegible] ~~avait~~ bientôt la France.

Les Protestans lui donnoient presqu'autant d'inquiétudes que ses ennemis. Lorsqu'il leur eut accordé, ce que les Catholiques eux-mêmes jugeoient nécessaire, la liberté de conscience, soit chagrin de son abjuration, soit ardeur de secte, soit mécontentement de n'être pas favorisés, ils le fatiguèrent tellement de demandes [illegible] jusqu'à faire craindre une révolte. Dans son voyage en Bretagne, il crut devoir les satisfaire, pour éviter de plus grands maux. Ce fut le motif du fameux Edit de Nantes, qui leur assura, outre l'exercice public de leur religion dans plusieurs villes, la faculté de

toute espèce de charge, des places de sûreté pour huit ans, et des pensions pour leurs Ministres. La résistance du Clergé, celle du Parlement céda aux raisons du Roi qui leur fit considérer que le bien de l'Eglise étoit plus de l'état, et que le grand objet de l'état devoit être d'intéresser à tous les sentimens des Citoyens, compatibles avec la différence de religion.

Cependant le Roi d'Espagne, suivoit informe le projet de la guerre qui absorboit des sommes immenses. Elisabeth quoique mécontente de la conversion de Henri lui continuoit ses secours ainsi qu'aux ~~les~~ Provinces-Unies. La Marine Anglaise devenoit de jour en jour plus redoutable. L'Amiral Effingham, accompagné du Comte d'Essex, nouveau favori de la reine, battit les Espagnols jusque dans la rade de Cadix, cette ville fut pillée. On estime plus de vingt millions de ducats la perte des vaincus. L'ambition de Philippe, ne gagnoit rien à troubler l'Europe. Il ne pouvoit plus espérer de monter sur le trône de France, ou d'y faire monter sa fille. Le Pape exhortoit les puissances à désarmer, et les négociations étoient ouvertes. La Cour d'Espagne ne refusa pas reconnoître la liberté de la république de Hollande, ni Elisabeth s'en détacher. Henri fut donc obligé de traiter séparément. Il expose ses raisons dans

fiant en sans presse aux alliés, et décidé par le bien de l'état, il conclut le traité avantageux de Vervins, qui le remit en possession des places en Picardie prises par les Espagnols.

Philippe II. mourut peu de temps en 1598. âgé de 72. ans. Sombre, jaloux, défiant, vindicatif, soupçonneux, cruel, unissant l'hypocrisie au zèle, la méchanceté, à l'ambition. S'il eut de vastes talens politiques, une application infatigable aux affaires, une grande connoissance des hommes, une puissance, et une richesse prodigieuse, il n'eut certainement pas le vrai mérite d'un Roi. En effet, son règne de quarante ans, un des calamités que ses propres sujets partagèrent avec les autres nations. Tyran farouche, et implacable, il voulut régner par la terreur. Les Grands de sa Cour, les ministres, n'étoient que des esclaves à ses pieds. Un jour que le Duc d'Albe, osa entrer, dans sa chambre, sans se faire annoncer. Quelle hardiesse, s'écria-t-il, d'un air foudroyant. Vous mériteriez la hache.

Pour juger de la faible politique de ce Prince, qu'on examine ses entreprises, ses moyens, et les succès. Il veut asservir les Pays-Bas, écraser l'Angleterre, subjuguer la France, forcer les Protestans, à recevoir l'ancienne religion,

l'ancienne religion, et pour y réussir il prodigue
de son aveu 564 millions de ducats, cependant
la République de Hollande s'établit contre les
efforts de son despotisme, l'Angleterre triomphe
de ses armemens, et lui porte des coups dan-
gereux, la France, malgré les guerres civiles et
les dissensions, qui l'y allument, se réunit sous
les loix d'un Souverain légitime. L'Inquisition
par les exécutions, et tant de malheureux, par
la opinions, la superstition, et la crainte, une
peuple digne de mériter les plus grands éloges.
L'Espagne comblé, des dons de la nature, tom-
be dans un état de langueur, qui n'étonne pas
quand on réfléchit. Au premier coup d'œil, il
semble que la conquête de l'Amérique, devroit
lui ouvrir une source de prospérité inépuisa-
ble. Par faute, les trésors du nouveau monde,
en attirant la cupidité des Espagnols, ils déser-
tent leur patrie, abandonnent l'agriculture, et
les manufactures, ils oublient que les vrais sont
les productions de la terre, et les fruits d'une
industrie laborieuse. Une opulence passagère, les
plonge dans l'abîme du luxe et de la mol-
le; les mœurs se corrompent; une fierté, sou-
vent ridicule, éteint l'amour du travail. Qu'
arrive-t-il? à mesure que l'or et l'argent
deviennent communs, les denrées et main d'œuvre

haussant de prix le nécessaire, qu'on ne trouve plus chez soi, il faut l'acheter chez d'autres, et le payer au gré de ceux qui le vendent. Les richesses coulent rapidement hors de l'état, et n'y laissent ~~[illegible]~~ que le vice, la stérilité, et les misères. Philippe II. qui étoit mis en état de tout entreprendre, se trouva réduit à ne pouvoir acquitter ses dettes.

Sous Philippe III. son fils, Prince incapable de régner, la monarchie Espagnole alla toujours en déclinant. Ses favoris régnèrent. Presque tout le gouvernement, roula sur de faux principes, et de l'extrême grandeur, à la décadence, il n'y qu'un pas pour l'Espagne.

La fortune des Empires, pour se comparer à celle des particuliers, ne passe un certain point d'élévation, elle tend à sa ruine, lorsque la sagesse n'en cimente pas les fondements. Mais il difficile d'allier la sagesse à la fortune.

C'étoit un bonheur, si non pour l'Allemagne, du moins pour le reste de l'Europe, que la branche Impériale d'Autriche fut languissante ~~pour~~ depuis un nombre d'années. L'Empereur Rodolphe II. s'occupoit, d'astronomie, de chymie, d'expériences et de chevaux. Tandis que Philippe II mettoit tout en feu par sa politique. Aussi l'Empire nous offre-t-il très peu d'événements remarquables, seulement la rivalité de Religion y entretient des troubles.

On voit l'Electeur de Cologne embrasser le calvinisme
et se marier en 1583. Le Chapitre et la ville se ré-
volte contre lui. Grégoire XIII. le dépose et l'excommunie.
Les Protestans ne lui donnent aucun secours, parce-
qu'il s'est fait Calviniste et non Luthérien. Il est
enfin abandonné, et va mourir à Strasbourg.

La France commence à prospérer
sous
le règne de Henri IV.

Mort de la fameuse Elisabeth
Sagesse de son gouvernement.

Quelque capable que fut Henri, de bien voir, et bien gouverner par lui même, il avoit besoin d'un ami vertueux, et d'un grand Ministre, pour exécuter les vastes projets que lui inspiroit le zèle du bien national. Ce bon Prince avoit trouvé l'un et l'autre, dans le Duc de Sully, premièrement Marquis de Rosni, homme d'un génie extraordinaire, et d'une âme encore au-dessus de son génie, accoutumé dès l'enfance à tous les genres d'exercices, et qui chargé de l'administration en 1595 se montra bientôt un Ministre consommé. Mais peut être on doit l'admirer autant comme ami du Roi, que comme son Ministre. Henri avoit eu la foiblesse, de faire une promesse de mariage à la Marquise de Verneuil, qui après la belle Gabrielle d'Etrées avoit seule captivé son cœur. Mais Sully, à qui le Roi montra cette promesse, eut le courage de la déchirer en sa présence. Comment dit le Roi, vous êtes donc un fou. Oui Sire, répondit Sully, j'en conviens je suis un fou et je voudrois bien être le seul en France

lorsqu'il se croyoit disgracié sans retour, il reçut le brevet de Grand-Maître d'Artillerie. Heureux le Prince qui sait se faire un tel ami, s'il s'égare quelquefois la vérité l'éclaire et le ramène au sentier.

Henri IV. épousa Marie de Médicis lorsque son mariage avec Marguerite, dont il vivoit depuis long-tems séparé, eut été déclaré nul. Marie de Médicis fut Mère de Louis XIII qui naquit en 1601. elle eut encore d'autres enfans. Mais Henri ne fut pas aussi heureux avec elle qu'il l'avoit espéré.

Il étoit tems de punir le Duc de Savoye de ses usurpations. Henri le pressoit de rendre le Marquisat de Saluces, le Duc vint à Paris négocier, ou plutôt tromper suivant ses cabales, il promit, et manqua à sa parole. On lui déclara la guerre, et en moins de trois mois, on lui prit la Savoie, et la Bresse, et cela fut principalement par les soins infatigables de Sully. On fit ensuite la paix, et le Duc eut le Marquisat de Saluces en échange de la Bresse et du Bugey. Quelques uns blâmèrent ce traité, mais le Roi ~~plus~~ moins ambitieux de conquêtes que de ce qui tendoit au bien de l'Etat, se soucioit moins d'un passage en Italie que de la tranquilité nécessaire pour l'exécution de ses projets.

D'ailleurs le Duc avoit laissé des semences

de révolte, dans le sein de la France. Il avoit même séduit le Maréchal Biron, que les services et ceux de son Père auroient rendu infiniment respectable, si des prétentions et une hauteur insolente, n'en avoient effacé le mérite. Ce Seigneur s'étoit uni par un traité avec le Duc de Savoie et la Cour d'Espagne. Henri assuré de son crime, ne demandoit qu'un aveu pour pardonner. Biron ne voulant rien avouer, fut condamné à perdre la tête. Loin de soutenir la mort avec courage, il la subit en furieux, lui qui qui l'avoit bravée dans les combats, tant il est loin de la bravoure, au courage d'esprit, sans lequel il n'existe pas de véritable héroïsme.

Elisabeth venoit d'essuyer un chagrin du même genre, mais plus cuisant. Le Comte d'Essex son favori, voulut être chargé de réduire les Irlandois, excités à la révolte surtout par les manèges de la Cour d'Espagne, avec des forces très considérables il échoua dans cette entreprise que le Lord Montjoy exécuta après lui. La Reine se refroidit à son égard, et le disgracia, mais on ne doute pas qu'elle ne lui eut pardonné, s'il avoit su attendre le moment favorable avec sagesse. Vif, impétueux, plein de désespoir, il conspire et se révolte, on le saisit, son procès fut court, et il fut condamné à avoir la tête tranchée en 1601. Elisabeth l'estimoit, et l'aimoit encore, il faut

obtenir sa grace mais il dedaigna les demarches d'un Suppliant. La Reine ne fit plus que languir dans une sombre melancolie, causée, ou par la mort du Comte d'Essex, ou par le désir de voir le Roi d'Ecosse, Jacques VI. fixer les yeux et les hommages des Courtisans.

Cette illustre Princesse, dont la vie privée fournit matière de censure, mais qui gouverna toujours en grand Roi, mourut la 70. année de son âge. Son regne de 44 ans fut sans guerre civile dans un tems, où le fanatisme, armoit tant de peuples contre leurs Rois. Quoiqu'elle n'accorda pas la liberté de conscience, quoiqu'elle réprimat de tems en tems avec rigueur, tant les Catholiques que les Puritains, que nous verrons si dangereux sous les Stuarts, l'activité, la vigilance, et la sagesse de son gouvernement, éteignirent toute étincelle de révolte. Prodige admirable, surtout si l'on réfléchit sur le caractère de la nation, et sur les malheurs des régnes suivans.

Du tems d'Elisabeth, le Parlement fut entièrement assujetti à ses volontés, malgré les sentimens de liberté qui commençoient à germer dans les âmes, et qui se manifestèrent quelquefois.

Les Tribunaux arbitraires annonçoient un vrai despotisme. La Chambre Etoilée, dont les juges étoient révocables, au gré de la Cour, jugeoit de toute offense, et de tout désordre, qui n'étoient pas compris dans les termes de la loi commune. La haute Commission différoit peu de l'Inquisition. La Loi Martiale, nécessaire à la discipline militaire, et qui soumet le Soldat à la plus prompte et plus rigoureuse justice, s'exerçoit en plusieurs cas sur d'autres personnes. En un mot les Anglois, sous Elisabeth, n'avoient qu'une vaine ombre, de la liberté dont ils se glorifient aujourd'hui, liberté moins heureuse qu'on l'imagine, si elle devient la source des cabales et des discordes.

Une chose infiniment honorable à la mémoire de cette Princesse, que malgré l'exercice d'une autorité toujours absolue, et d'une sévérité souvent rigide, elle fut toujours chérie de ses Sujets. Nous avons vu comment elle animoit leur zèle et leur courage pour la défense de la Religion. La confiance qu'elle leur témoignoit augmentoit l'attachement à sa personne. Je ne croirai jamais de mon peuple, disoit elle ce que des Pères et des Mères ne croiroient pas de leurs enfans.

Les vastes desseins de sa politique, tendoient à l'abaissement de la maison de la maison d'Autriche. Sans se rien communiquer elle et Henri

n'avoient conçu le même plan. Ils se proposoient une entrevue, également désirée de l'un et de l'autre que les étiquettes du cérémonial empêchèrent mal à propos, mais le Duc de Sully tint la place de son maître, en qualité d'Ambassadeur. Il nous a laissé les détails de ses conversations avec la Reine [illegible] On y voit le Système d'équilibre, qui sera dans la première base de la politique générale de l'Europe.

Jacques VI. Roi d'Ecosse, premier de ce nom en Angleterre, le plus proche parent d'Elisabeth, réunit les trois Royaumes qu'on appelle Grande Bretagne. Les trois ensemble valoient moins alors, que selon M. Hume, que l'Irlande seule ne vaut aujourd'hui, et l'Irlande alors n'étoit rien, pour ainsi dire, que la misère même. Quand l'industrie est excitée par de bonnes, dirigée par la raison et l'expérience, quels prodigieux changemens ne sauroit-elle opérer? La Hollande en est une preuve plus extraordinaire, encore pauvre et malheureuse, elle défendoit avec peine sa liberté contre l'Espagne, Sully négocia en sa faveur avec Jacques I. On fit une ligue défensive en faveur des Provinces Unies, et bientôt elle deviendroit une puissance

Fin du règne de Henri IV.
Affaires de Venise, de Hollande et d'Espagne.

La France en recueillant les fruits de la meilleure des administrations, voyoit renaître ses forces et refleurir le bonheur. Cependant de nouvelles conspirations se formoient autour du Roi; l'Espagne souffloit toujours le feu des Cabales. Le Comte d'Auvergne s'engagea avec cette Cour, de concert avec d'autres personnes qui auroient dû se montrer le plus de fidélité au Roi. On découvrit le complot, les coupables furent arrêtés et Henri leur fit grace. Il eut ensuite à combattre, le Duc de Bouillon qui soutenoit les Calvinistes. ~~Il~~ Le Roi Henri lui prit Sedan et la lui rendit aussitôt. Un si bon Roi, si attentif à gagner les cœurs, fut toujours environné de traîtres et d'assassins, jusqu'à ce qu'il tomba sous les coups du Fanatisme.

Ce fut dans ces circonstances, en 1606, qu'éclata la fameuse querelle du Pape avec les Vénitiens, dont les suites auroient peut-être été fatales, sans la médiation du Roi de France.

La République de Venise suivoit à peu près en ses formes un système de liberté qui déplaisoit au Pape. Quand un moine Augustin coupable de plusieurs crimes, fut puni de mort, deux autres Ecclésiastiques furent mis en prison pour des crimes semblables. De plus le Sénat de

Venise avoit defendu de multiplier, sans sa permission, les couvents et les Eglises, déja très nombreux, il avoit aussi defendu d'aliener des terres au profit du Clergé, pour ne pas augmenter leurs richesses et les exemptions d'impots. Ce fut là l'origine du mécontentement de Rome. Clément XIII. mort en 1605. avoit sagement dissimulé, mais son Successeur Paul V fut plus entreprenant. Il excommunia le Doge et le Sénat de Venise et jetta un interdit sur toute la Republique. Les Vénitiens bannirent les Jésuites, qui étoient le plus à craindre. La querelle alloit s'échauffer, quand Henri IV. offrit sa médiation, et malgré les efforts de la Cour d'Espagne, dont le crédit prévaloit depuis long tems à Rome, il concilia cette affaire. Le Sénat remit les deux Prêtres criminels entre les mains du Pape, il suspendit l'exécution de ses décrets sans les révoquer, mais il refusa de rétablir les Jésuites.

La guerre de Hollande continuoit. Henri protégea toujours les braves Républicains, qui depuis tant résistoient aux efforts de la puissance Espagnole. Il eut la gloire la gloire de leur ~~obtenir~~ procurer un traité que leur invincible courage n'avoit pu obtenir. Rapprochons les faits dont la connoissance devient nécessaire ici.

En 1598. Philippe II céda les Païs Bas, la Franche Comté, et le Charolois, à l'Infante Elisabeth, épouse de l'Archiduc d'Autriche, moyennant condi-

dinal et Archiduque de Tolède, à condition que ces provinces retourneraient à l'Espagne, au défaut d'~~[illegible]~~ postérité, ou en cas que les héritiers abandonnassent la foi Catholique. Quand même les Hollandais auraient eu moins de passion pour la liberté, la crainte de repasser sous le joug Espagnol, était suffisante pour redoubler leurs efforts. Maurice de Nassau de la maison d'Orange, soutint à leur tête la gloire de sa nation. Les sièges, les combats, les Conquêtes, se multiplièrent, comme auparavant.

On ne trouve dans l'histoire moderne aucun siège comparable, à celui d'Ostende, pour la durée, et les opérations meurtrières. Cette place ne se rendit qu'au bout de trois ans. Sa Conquête en coûta 80000 hommes à l'Espagne, et les Hollandais en perdirent 60000.

Au sein d'une guerre si opiniâtre, les Hollandais, par une économie, une frugalité, une activité, un courage, une industrie, dignes d'admiration, s'étaient mis non seulement en état de rendre leur pays beaucoup meilleur, mais encore d'exécuter au dehors les plus vastes entreprises. Les flottes enlevèrent dans les Indes Orientales, les Molucques aux ~~Espagnols~~ Portugais, et par là aux Espagnols dont le Portugal n'était qu'une province.

Enfin par les bons Offices du Roi de France, et l'habileté du Président Jeannin, une trève de douze ans ~~[illegible]~~ conclue à la Haye affermit la liberté Hollandaise. Philippe III. reconnut les provinces unies pour des

états libres et indépendants, et l'engagea à ne plus gê-
ner leur commerce en Amérique et dans les Indes O-
rientales. De 17 provinces qui composoient les Païs Bas,
la maison d'Autriche en a perdu 7. des plus pau-
vres mais dont l'union a formé la République la
plus riche et la plus puissante.

Croiroit on qu'après tant de pertes, l'Espagne
épuisée d'hommes et d'argent, se fit une plaie à elle
même. Un édit ordonna à tous les Mauresques, sous
peine de mort de sortir dans 30 jours de la Mona-
rchie. Les Historiens comptent environ un million d'
habitans dont cet édit priva l'Espagne, utiles par
leur industrie, et leur travail. Presque tous se réfu-
gièrent en Affrique ou en Asie. Ils s'offrirent inu-
tilement ~~Louis~~ à Louis XIII. à défricher des landes en Gas-
cogne. Quelqu'uns cependant s'établirent en France
où leur race a échappé aux affronts. Ces malheu-
reux persécutés chez les ~~Mahométans~~ Chrétiens comme ~~Chré~~
Mahométans, le furent chez les Mahométans comme
Chrétiens. Il est à croire qu'avec de la douceur et
de l'instruction on auroit pu les changer en vrai
Chrétiens. Selon Mr. Péréfixe les bontés de Henri
IV ~~on~~ convertirent 60000. Huguenots.

Les grands projets de Henri étoient sur le point
d'éclore. On met au rang des rêves politiques, le
projet d'une république Chrétienne, exposé dans les

projets mémoires de Sully. Il s'occupoit de diviser l'Europe en quinze puissances égales, auxquelles tout agrandissement seroit défendu, et qui formeroient une association pour le maintien de l'équilibre et la paix. Henri, avoit médité sans doute cette sublime idée, mais quelle assurance qu'il ait eu pouvoir la réaliser. Son véritable but étoit de mettre des bornes à la puissance de la maison d'Autriche, soit en Allemagne soit en Italie ou en Espagne.

Il en avoit déjà pris toutes les mesures quand Rodolphe II. lui offrit une occasion de guerre au sujet des duchés de Clèves, de Juliers, et de Bergue qu'il mit en séquestre à la mort du dernier Duc. Henri se ligua avec l'Electeur de Brandebourg, et le Comte Palatin de Neubourg, tous deux prétendans à la succession. Les Protestans d'Allemagne toujours inquiets et ombrageux, formèrent aussi une ligue pour le maintien de leur liberté. Henri en fut le moteur et ne manqua pas de s'y joindre. Le Pape, les Vénitiens, le Duc de Savoye les Suisses, et d'autres Etats entroient encore dans ses vues. Jamais entreprise ne fut mieux concertée. 40,000 hommes d'excellentes troupes devoient le suivre, l'armée les provisions tout étoit prêt, l'argent ne pouvoit manquer Sully avoit 40 millions d'~~[illegible]~~ épargne. Un Empereur occupé des astres et de la pierre philosophale, un Roi d'Espagne dominé par ses favoris, ~~[illegible]~~ l'un et l'autre sans force et sans prévoyance, comment auroient-ils

soutenir l'orage que les menaces de la maison d'Autriche.

Henri impatient de rejoindre l'armée, agité par de sinistres pressentiments, s'arrêta malgré lui pour le couronnement de la Reine qu'elle demandoit avec trop d'ardeur. Passant par une rue de Paris, son Carosse est arrêté par un embarras de voiture, les valets de pieds s'écartent, un fanatique nommé Ravaillac saisit l'occasion, et poignarde ce bon Prince, entouré de ses courtisans, de ses amis, environné d'un peuple qui l'adore, et au milieu des fêtes de l'éclatante cérémonie qui vient de couronner la Reine. Ainsi mourut en 1710 à l'âge de 57 ans un Roi digne de l'immortalité. Plus de 50 conspirations s'étoient formées contre lui, et aujourd'hui sa mémoire est infiniment chère à tous les François, et son règne devroit servir de modèle à tous les Princes qui aiment leurs peuples. Prince au dessus de son éloge dont on entend pas le nom sans respect, et dont on ne voit pas l'image sans attendrissement, grand Roi, brave guerrier, le plus aimable particulier de son Siècle, le seul conquérant peut être digne d'admiration, parce qu'il regarda la guerre comme un fléau, qu'il ne la fit jamais que justement malgré lui, et pour sa défense. On peut lui reprocher quelques, trop de goût pour le jeu, trop d'amour pour les plaisirs, mais il fut homme, il en eut donc les foiblesses en toutes conjonctures il doit être regardé com

eut le plus respectable Souverain ~~après~~ depuis Trajan et Marc Aurèle, peut être ne lui manquoit il qu'un esprit plus cultivé pour être l'égal de ces hommes incomparables. Il sut toujours distinguer le mérite il encouragea les talens, fit fleurir le commerce, et les arts, on doit même le regarder comme le vrai Fondateur de la bibliotèque Royale. Mais ce qui met le comble à son éloge, c'est qu'après avoir trouvé la France épuisée par les guerres civiles, il la laissa, après un règne malheureusement trop court dans l'état le plus florissant.

Désordres, troubles, et guerres civiles
Dans les commencement du règne de Louis XIII.

L'assassinat de Henri IV. renversa tout l'édifice de sa sagesse, dissipa toutes les espérances des Citoyens et replongea l'Etat dans tous les malheurs. Sous le masque du deuil et au milieu de la désolation publique, la joie de plusieurs personnes se laissoit pénétrer jusque dans le sein du Louvre. Tous ce qu'il y avoit d'intrigans et d'ambitieux avides, batissoient déjà leur système de fortune sur les ruines de l'Etat. Louis n'avoit que 9. ans un régent alloit ouvrir la barrière aux cabales les plus funestes.

On voit d'abord le Duc d'Epernon qui avoit timide sous le dernier règne donner l'essor à son arrogance.

Il ordonne au plus

Il ordonne en pleine parlement, que la Reine Marie de Médicis soit nommé Regente, il porta la main à son epée, en dit. Elle est encore dans le fourreau, mais elle en sortira, si l'on accorde à la Reine un titre qui lui est dûe, selon l'ordre de la nature, et de la Justice.

Le Parlement fait un arret dicté par la force. Selon les anciens usages, la décision en appartenoit à l'assemblée des Etats généraux mais la circonstance étoit critique, le tems pressoit, il falloit prévenir les désordres de l'anarchie, et le Parlement voyoit sans doute avec plaisir qu'on lui attribuoit tant d'autorité.

Rien n'égaloit les vices du Gouvernement. Le Florentin Concini, Marquis d'Ancre, ensuite Maréchal de France, et surtout sa femme Eléonore Galigai, maitrisoient absolument l'esprit de la Reine, dont la foiblesse et l'incapacité, laissoient le champ libre aux passions. Bientôt le système de politique du dernier règne fut tout à fait renversé. On songe à s'unir avec l'Espagne, à dissoudre les alliances formées par Henri IV. à dissiper le trésor amassé par ce grand Roi pour le bien de l'état, à persécuter les Calvinistes. Ce fut le but où tendirent presque toutes les délibérations.

Charles Emmanuel, Duc de Savoye, qui comptoit sur les traités, fut honteusement abandonné à la vengeance des Espagnols.

Le fameux les Diguières marcha deux fois au secours de ce Prince, malgré les défenses du Roi; autre preuve de faiblesse. Sully ne pouvoit être vu que de mauvais oeil dans cette cour, où tout sentiment d'honneur étoit banni. Sa mâle franchise et sa noble fierté le rendoit incapable de plier aux conseils pernicieux qu'on y donnoit. Il demanda sa retraite, qu'on souhaitoit fort lui accorder. Il y vécut jusqu'en 1641 occupé du soin de servir encore la postérité, par les Mémoires qui nous ont transmis les sentiments et les maximes de sa politique. Une fois qu'il retourna à Paris, parcequ'on y sentit le besoin de ses conseils les Courtisans tournèrent en ridicule ses manières et son habillement. Quand le Roi vôtre Père, dit-il à Louis XIII me faisoit l'honneur de me consulter, au préalable il faisoit sortir tous les bouffons et les baladins de la Cour.

Les troubles, les guerres civiles les désordres, et les malheurs, tout s'accumulent rapidement, tout dégénéra en cabales. Le Prince Condé se souleva, avec plusieurs autres Princes et plusieurs Grands. On manqua de force pour le réprimer, ~~les Etats généraux~~ on leur accorda leurs demandes les Etats généraux s'assemblèrent ainsi qu'ils le voulurent, mais cela ne produisit que des disputes.

En 1615. le parlement fait des remontrances sur la dissipation du trésor de Henri IV. dont il ne restoit plus que deux million, sur les dépenses immenses qui affoiblissoient l'état, et sur d'autres abus qui se multiplioient tous les jours. On répond par un arrêt que le parlement n'a aucun droit de se mêler des affaires de l'Etat, ensuite aux représentations du Procureur général le Roi n'oppose que ces deux mots. Je le veux et la Reine aussi.

Le Roi pouvoit gouverner seul, étant sorti de minorité l'année précédente, mais nous le verrons toujours, quoique jaloux du pouvoir l'abandonner en d'autres mains. Une nouvelle révolte du Prince Condé soutenue par les Calvinistes augmenta les embarras de la cour. Ce Prince après avoir publié le plus violent manifeste, se laisse tromper, désarmer, revient, et est arrêté au milieu du Louvre en 1616.

Le Maréchal ou plutôt la Maréchale d'Ancre fait changer tout le ministère, l'Evêque Luçon Richelieu est nommé Secrétaire, et devoit un jour au nom de Louis XIII. gouverner la France. On prodiguoit des récompenses aux ceux qui ne les méritoient pas. Les factieux ne desiroient que

plus hardis, et une quatrième guerre civile s'alluma. Telle étoit l'énorme fortune de Concini, auparavant très pauvre, qu'il offrit de lever à ses frais une armée de 7000 hommes. Egalement méprisé des Grands ce favori se soutenoit contre leurs efforts. Il avoit un ennemi plus dangereux dans le jeune Luynes dont la fortune fut presque aussi étonnante que la sienne. Luynes étoit parvenu à la faveur en ~~dress~~ dressant des oiseaux pour amuser le Monarque. Louis étoit de ces esprits foibles que gouvernent ceux qui ont le talent de leur plaire; Luynes lui inspira la jalousie du gouvernement, lui persuada de secouer le joug d'une Mère absolue, et se défaire d'un ministre étranger, maître de l'esprit de la Reine, et par là maître du Gouvernement. On ordonna donc d'arrêter le Maréchal d'Ancre. Vitry capitaine des gardes ~~chargé~~ s'en acquitta selon les vues de Luynes, c'est-à-dire que Concini fut ~~arrêté~~ tué, sous prétexte de résistance, ce qui valut à Vitry le bâton de Maréchal. Thémines l'avoit obtenu pareillement en arrêtant le Prince de Condé. Quel gouvernement que celui-là où des assassinats de ce genre conduisent aux plus grands honneurs militaires.

Le procès de la Maréchale d'Ancre, fut le comble de l'injustice et de l'absurdité. On l'accusa comme sorcière et magicienne. Le juge de l'interrogatoire lui ayant demandé, de quel charme elle s'étoit servi pour fasciner l'esprit de la Reine. De l'ascendant, répondit-elle, qu'un esprit supérieur a sur un esprit foible. Elle fut jugée criminelle de lèze majesté divine et humaine le fut le parlement, qui la fit exécuter sur un échaffaud et son corps fut jetté au feu.

Catherine de Médicis avoit apporté de Florence la mode introduite des astrologues, on y croyoit si bien que Jacques de Thou, historien admirable semble ne point partager la croyance générale. Henri IV même fit tirer l'horoscope de son fils. La Cour de Marie de Médicis se remplit d'astrologues, et fut, sans doute, de semblables historiens qui dictèrent l'ambition dont nous avons parlé. Quelque indignation qu'eût excité la fortune et le crédit de Concini, Luynes lui succéda, s'empara de ses biens et ne craignit pas de surpasser ~~son~~ ambition; il s'enrichit de ses dépouilles, et de simple Gentilhomme, il devint sous peu, Duc, Pair, Connétable, Maréchal, garde des sceaux, il ne lui

manquait que le mérite, mais l'intrigue y suffisait aux yeux d'un Prince esclave de ses favoris jusqu'à ce que le dégoût fit varier la faveur. Cependant la Reine ayant relégué à Blois, elle conspire avec le Duc d'Epernon, elle s'évade pour commencer une guerre civile. On s'accommode avec elle et le Duc en tire assez tous des avantages, une nouvelle rupture est suivie d'un nouvel raccommodement. L'Évêque ~~Concini~~ Luçon disgracié depuis la chute de Concini, chef du conseil de la Reine mère ménagea la paix en homme habile, il se rouvrit par là un chemin à la fortune. Ce vaste génie cachait adroitement son ambition de dominer.

Ces temps de guerres civiles qui mal concertées, tournaient néanmoins à la honte du souverain, en suscitèrent encore une, d'autant plus violente que les prétextes de religion aigrissaient les âmes. Dès le commencement du règne on avait inquiété les protestants, à peine contenus par la sagesse de Henri IV. En 1617 ils étaient surtout irrités par un édit ordonnant la restitution des biens ecclésiastiques du Béarn qui leur avaient été donnés depuis 60 ans. Leurs cabales se ranimèrent, et dans une assemblée à la Rochelle d'exécuter un système de République à l'exemple des Hollandais.

Le Connétable Luynes aussi persécuteur qu'ignorant s'imagina pouvoir terrasser un parti aussi formidable et il entreprit la guerre de 1621. Louis XIII. marcha en personne assiéger Montauban, et eut la douleur d'en lever le siège. Deux grands capitaines le Duc de Rohan et son frère Soubise, étoient à la tête des Calvinistes; rien ne peut les détacher d'une cause qu'ils se croyoient obligés de soutenir. Le Connétable Luynes, mourut après cette honteuse expédition. Le brave et ambitieux les Diguières, abjura l'hérésie, pour avoir, dit-on, le bâton de Connétable.

On continua de se battre avec fureur, le Roi donnoit l'exemple de la bravoure, qualité bien différente du courage, puisqu'elle se trouvoit dans une âme foible. Il auroit peut-être echoué devant Montpellier comme devant Montauban, mais il prévint cette honte en faisant la paix. Outre la confirmation de l'édit de Nantes, déjà confirmé plusieurs fois, les Ch rebelles obtinrent tout ce qu'ils voulurent. C'étoit en quelque sorte l'usage que les révoltes fussent mieux récompensées que les services.

Troubles de l'Arminianisme en Hollande.
Règne de Jacques I. Roi d'Angleterre.
Ferdinand II. opprime l'Électeur Palatin
et
menace la liberté Germanique.

Deux Théologiens Professeurs à Leyde avoient allumé le feu de la discorde en 1603. Arminius vouloit tempérer en quelque point les principes odieux de Calvin; Gomar, son rival, calviniste rigide et inflexible, n'ayant pas la raison pour lui, y suppléoit par un enthousiasme persécuteur qui entraîna la multitude. Les disciples d'Arminius demandoient la tolérance, et ils l'obtinrent des états généraux en 1614. Cependant les deux partis ne cessèrent de se disputer, et en vinrent même jusqu'aux voies de fait.

Maurice d'Orange soutenoit les Gomaristes, profitant malheureusement des troubles de sa patrie, pour en devenir l'oppresseur après en avoir été le défenseur. L'Avocat général Barneveldt, à qui il étoit redevable du commandement, citoyen illustre par ses services, et ses vertus, protégeoit les Arminiens en veillant sur la liberté publique. Le parti, ela résolue le fameux Synode de Dordrecht

1618 condamnes les doctrines d'Arminius, Barneveldt, périt, dans sa vieillesse sur un échaffaud, Grotius, son partisan est condamné à une prison perpétuelle, dont il n'est tiré que par l'ingénieuse tendresse de son épouse. Persécution d'autant plus odieuse dans un pays, qui devoit sa liberté, à la haine, qu'avoit inspiré, la persécution Espagnole.

Au moins les Hollandois, pendant ces querelles, ne perdirent pas de vue l'intérêt de leur commerce. Leur compagnie des Indes étendoit leurs établissemens. Batavia fut fondé dans l'Isle de Java, et devint, pour ainsi dire, l'Amsterdam de l'Asie.

Nous verrons aussi une guerre de trente ans s'allumer en Allemagne, sous de faux prétextes de religion, mettre en feu les autres Etats de l'Europe, et miner, les fondemens de la puissance Autrichienne. Pour ne pas confondre les objets, arrêtons nous, d'abord au règne de Jacques I. Prince qui auroit dû prendre une bien plus grande part qu'il ne le fit à une affaire si importante.

Jacques I. étoit savant avec pédanterie, théologien avec entêtement, pacifique par foiblesse, livré comme les Rois de France et d'Espagne, à des favoris indignes de l'être, très jaloux cependant de l'autorité absolue qu'il regardoit comme un droit de la couronne. Enfant lorsque sa mère Marie Stuart fut détrôné il fut él

vé dans la religion Protestante. Les Catholiques courroucés, indignés de ne pas trouver en lui la protection qu'ils avoient espéré, formèrent la troisième année de son règne en 1605. l'affreuse conspiration des poudres, pour se soustraire à l'édit de proscription porté contre eux. Les Catholiques résolurent de mettre sous la salle du Parlement 36. tonneaux de poudre pour exterminer d'un seul coup, le Roi, toute la famille Royale, et tous les Pairs du Royaume. Tout étoit prêt, on attendoit que le jour de l'assemblée, quand une lettre anonime, qu'un ~~des~~ conjurés écrivit à un de ses amis fit soupçonner le complot. On visita tous les souterrains, et on trouva à l'entrée de la cave au dessous du sallon un artificier habile, qui peu d'heures après devoit faire jouer la mine, qui auroit anéanti le Parlement. La crainte arracha tous le secret de la conspiration à ce malheureux, quelques uns des conjurés furent tués en se défendant, plusieurs sortirent hors du Royaume, bien furent pris, et exécutés.

En vain Jacques I. s'efforça-t-il de soumettre à l'épiscopat les presbytériens d'Écosse, qui s'imaginoient ranimer les temps apostoliques, et ne reconnoissant pour chef que les anciens de leur secte. Ils regardoient avec horreur les Évêques, comme les esclaves du Roi,

ces dissensions lointaines, haine d'Evêques, haine des Rois, ces aspirations de l'indépendance qui ne peut jamais ni les convaincre, ni les réduire. Les Puritains d'Angleterre animés du même esprit devinrent sous le règne suivant les destructeurs de la couronne.

L'imprudence de Jacques I. fraya la voie à cette fatale révolution, à force d'insister sur les maximes de la puissance arbitraire, que les Tudors avoient suivie sans obstacle, il fit éclore dans la nation des idées républicaines. On raisonna sur l'autorité Royale, on en discuta les principes, on en rechercha la source, on remonta aux tems où elle n'avoit que d'étroites ~~principes~~ limites, enfin on puisa dans l'histoire et dans la litterature des sentimens libres, que les circonstances devoient développer; c'est ainsi qu'on se crut en droit de lutter contre la prérogative. Un Parlement en 1610. fit des efforts hardis dans ce genre, et fut cassé avec indignation.

Jacques auroit dû comme Elisabeth à l'aide d'une sage économie se délivrer des secours parlementaires, mais il étoit dans le besoin, en répandant prodigalement tout à ses favoris. Celui qu'il combla le plus fut le jeune Villiers qui joua en Angleterre le rôle de Luines, en France. Il devint tout à coup

Duc de Buckingham, grand écuyer, grand amiral, les richesses pleuvent sur lui et sa famille.

Le Roi pour faire de l'argent rend aux Hollandois les trois places importantes qu'ils avoient remises à Elisabeth en garantie des secours qu'elle prêtoit à la République. Ces sommes montoient à près de sept cent mille livres sterling, dont il n'exigea que le tiers. Les trois places occasionnoient beaucoup de dépense, ne rapportoient aucun avantage bien réel, on ne fut pas moins indigné de la conduite de Jacques, elle parut honteuse pour la nation, et en cette circonstance l'opinion publique doit être ménagée. C'est dans le gouvernement d'un Prince beaucoup plus puissant mais beaucoup plus foible qu'Elisabeth, quand les scènes sanglantes qui vont agiter l'Europe s'ouvrirent en Allemagne.

Les Protestans de l'Empire s'étoient de nouveau ligués pour le maintien de leurs libertés, ils réclamoient contre les procédures du conseil Aulique, ils vouloient que tout fut égal entre les deux Religions, et se croyoient encore plus lézés qu'ils ne l'étoient réellement.

L'Archiduc Mathias profitant de ces troubles, que son ambition fomentoit, pour dépouiller son frère Rodolphe II. dont l'indolence croupissoit au milieu des frivolités. Il le força en 1608. de lui céder les Eta-

guerre avec l'Autriche, en 1611. et après la fameuse union évangelique de Hall. il lui arracha à main armée la Bohême, et ne lui laissant que le vain titre d'Empereur. Rodolphe se plaignit dans une diette électorale, mais on ne lui dissimula pas, qu'il devoit s'imputer à lui même les malheurs qui l'exposoit à tant d'infortunes. Agité d'inquiétudes et de soupçons, se défiant de ses proches, livré aux conseils de Tycho-brahé, ce grand astronome qui donnoit dans les folies de l'astrologie, il se rendit inabordable et comme invisible jusqu'à la mort qui finit ses peines en 1612.

Après un interrègne de quelques mois, car il n'y avoit pas de Roi des Romains, Matthias fut élu Empereur. Les dissensions éclatèrent sous son règne. Quoiqu'on eut assuré aux protestans de Bohême l'exercice public de leur religion, on fit abattre quelques-uns de leurs temples, en 1618. furieux ils se révoltèrent aussitôt. Ils montèrent au chateau de Prague, entrèrent dans la salle du conseil, jettèrent par la fenêtre le secrétaire, et deux conseillers d'Etat, s'emparèrent du gouvernement, chassèrent les jésuites et les Royalistes, levèrent une armée, et soutinrent celui-

te par un manifeste, qu'ils n'ont fait que suivre les loix et les coutumes de l'Etat. Mathias avoit suivi les voies de la douceur, Ferdinand Archiduc de Gratz, son cousin, qu'il avoit adopté au préjudice de ses frères, Ferdinand déjà élu Roi de Hongrie suivit des principes tout opposés.

Toute espérance de paix s'évanouit. les Etats de Silésie de Moravie, ceux même de la haute Autriche se déclarèrent en faveur des Bohêmes. les Hollandais et l'union de Hall, leur promit des secours, en effet le célèbre Comte de Mansfeld leur amena des troupes de l'Union. Tout annonçoit une guerre atroce. Mathias mourut en 1619. avant que les grands coups fussent donnés.

Si le ministère de la France avoit eu de la politique, et de la vigueur, l'empire sortoit de la maison d'Autriche. L'Electeur Palatin proposoit le Duc de Bavière son parent, les circonstances facilitoient cette élection, mais Luynes alors tout puissant, agit de concert avec les Espagnols, pour appuyer Ferdinand qui fut élu. Prince trop attaché aux principes de l'autorité arbitraire, mais rempli de qualités supérieures, et capable d'augmenter

la puissance de la maison d'Autriche.

Le Comte de la Tour chef des rebelles porta la terreur jusqu'en Autriche, avec plus de diligence il auroit pu s'emparer de Vienne.

Non seulement les Bohêmes ne voulurent pas reconnoître Ferdinand II. mais encore ils le deposèrent solemnellement à Prague sous prétexte qu'il avoit violé leurs privilèges, et qu'il étoit convenu, avec l'Espagne d'abolir le droit d'Election en Bohême, et d'établir l'hérédité dans sa famille. Ils offrirent la Couronne à l'Electeur Palatin Frédéric V. chef de la ligue protestante, et gendre du Roi d'Angleterre, il eut d'indépendance de l'accepter, malgré lui entrainé dans le précipice par les conseils de sa femme, et de ses flatteurs. Jacques I. son Beau Père, le Prince d'Orange son Oncle, blamèrent en vain cette entreprise téméraire. L'Espagne envoya vingt mille hommes à la Ligue Catholique, au lieu que Jacques I. demeura en repos, quelque ardeur que montrassent les Anglois pour une cause qui intéressoit tant l'honneur de la nation et de la couronne.

Ferdinand est battu à la bataille de Prague en 1620. il prend sa fuite, Calviniste outré et intolérant il s'étoit rendu également odieux aux Luthériens qu'aux Ca-

Catholiques, et ce fut pas la moindre cause de son infortune, car la Religion étoit toujours l'âme des partis.

Jusque là Ferdinand avoit montré de la modération en soutenant des droits légitimes. La victoire en fit un despote. Sans consulter les Électeurs, et dans une assemblée personnelle, en mépris de sa propre capitulation, il met au ban de l'Empire Frédéric, et ses partisans; il se rend maître du Palatinat, y ordonne des exécutions cruelles. L'Union protestante est écrasée, traite avec les Espagnols, et se dissout.

L'Empereur donna, ou laissa donner par le duc de Bavière au Pape Grégoire IX. la fameuse Bibliothèque électorale d'Heidelberg que les Allemands regrettent jusqu'à aujourd'hui.

Jacques I. assembla alors un Parlement, non pour faire la guerre, mais pour obtenir des subsides, comme s'il y eût été résolu. Il en obtint, en vit néanmoins sa prérogative plus attaquée que jamais. Son Chancelier Bacon si renommé dans la littérature, coupable de plusieurs fautes dans sa conduite, fut accusé par les Communes, et condamné à payer 40000 livres Sterling.

Le Parlement porta un œil curieux sur les affaires d'État, sur les droits de la couronne. Jacques lui défend de s'y ingérer, la Chambre basse répondit qu'elle avoit un droit héréditaire

droit héréditaire de proposer ses vues sur le gouvernement. Il soutint que les privilèges de la Chambre, étoient des graces du souverain non des droits héréditaires, on protesta, il se fit apporter le registre déchira la protestation, cassa le Parlement, fit emprisonner quelques membres, défendit de parler sur les affaires publiques, ce qui en fit parler plus librement. Les deux partis de la Patrie, et de la Cour, appellés après Whigs, et Torys, tirent leur origine de ce Parlement célèbre.

Privé des secours de son beau père qui se contentoit de négocier, et de l'infanterie envoyée par l'Espagne, non mieux secouru de son Oncle le Prince d'Orange, le malheureux Frédéric fut tout à fait immolé à la vengeance de l'Empereur. Dans une diète où l'on appella seulement les Electeurs et quelques Princes dévoués à Ferdinand celui-ci conféra au Duc de Bavière l'Electorat du Palatin à la pluralité des voix. Il voulut même obliger tous les Etats de l'Empire, à ouvrir leurs forteresses, quand il s'y présenteroit lui, ou ses troupes, mais on rejetta une proposition si révoltante. elle manifestoit les intentions de l'Empereur et les dangers de l'Allemagne. Tout cédoit aux armes de Tilly Flamand Général de la Ligue Catholique. Les victoires qu'il

remportées sur les protestans furent autant de triomphes pour la puissance impériale. Si un génie tel que Richelieu n'eut enfin gouverné la France, il étoit à craindre que la maison d'Autriche ne réalisât les anciens projets de Charles Quint. Avant que de passer au fameux ministère de ce Cardinal, rapportons ce que les affaires d'Espagne peuvent fournir d'intéressant.

Conjuration de Venise
Observation sur l'Espagne.

Un monarque foible indolent, gouverné par ses favoris, un ministre également incapable de gouverner, tels étoient Philippe III. et le Duc de Lerme. Sous un tel gouvernement, l'ambition ne s'éteignit point, le Duc d'Ossonne Vice Roi de Naples, Pierre de Tolède gouverneur du Milanez, et le Marquis de Bedmar Ambassadeur à Venise entreprirent de subjuguer les Vénitiens, et avec eux le reste de l'Italie. Sans être avoués de la Cour, ils formèrent une funeste conjuration qui devoit mettre Venise sous leur puissance. Les troupes du Milanez d'une part, de l'autre les bar-

que envoyât de Naples, devoient agir en même tems, et la ville livrée aux flammes par une troupe de conspirateurs, n'auroit pu résister à tant d'attaques imprévues. La vigilance du Sénat découvrit en 1618 un complot si extraordinaire. On noya secrètement la plupart des conjurés. Le Marquis de Bedmar qui avoit surtout violé le droit des gens prit la fuite. Pierre de Tolède fut rappellé du Milanez. Le Duc d'Ossone resta Vice-Roi de Naples, il avoit rendu des services importants contre les Turcs, qui faisoient de continuelles descentes en Sicile; en moins de trois ans ils avoient emporté 300000 ducats. Ce fléau absorboit tous les revenus d'un état autrefois riche et florissant.

L'Espagne se dépeuploit par les causes que nous avons vu, quand Philippe III fit publier un édit qui accordoit les honneurs de la Noblesse à ceux qui s'occuperoient de l'agriculture, hormis l'exemption du service militaire. Les Espagnols préféroient rester dans l'indolence et la misère, il eut fallu d'autres moyens pour les ranimer, puisque les Nobles méprisoient l'agriculture pouvoient-ils croire, que des privilèges engageassent à la cultiver, en Espagne

surtout où les préjugés étoient indestructibles.

Philippe III lui-même tomba victime de l'absurde tyrannie des coutumes. Au sortir d'une maladie, il travailloit dans le Conseil, la vapeur d'un grand brasier lui porta au cerveau, il se plaint, celui que l'étiquette chargeoit de ce feu étoit éloigné, personne n'osa retirer le brasier, le mal augmenta et le Roi mourut en 1621. Il avoit recommandé à son fils Philippe IV âgé de 16 ans, de ne pas changer le ministère, cependant tout changea. Le Comte Gusman, ensuite Duc Olivarès, fut mis à la tête du Gouvernement. Quoique jeune et favori du Roi il étoit au moins distingué par des talens politiques.

En 1624 on publia une ordonnance pour remédier aux maux presque incurables de l'Espagne. On favorisoit la population. On défendit aux habitans des Provinces de venir à Madrid ou à Seville sans affaires importantes sous peine d'une amende considérable, il fut encore défendu et à plus forte raison de sortir du Royaume avec ses biens, sa famille, sans la permission du Roi. On promit exemption de taxes et de tributs aux laboureurs et aux artisans étrangers qui s'établiroient en Espa-

que. On défendit les ornemens d'or et d'argent excepté pour le service divin, de même que les meubles de soie que la vanité rendoit communs aux pauvres ainsi qu'aux riches. Rien de plus étrange sans doute que de voir un pays en possession de l'or du nouveau monde, réduit à la nécessité des loix somptuaires. Sans examiner l'avantage ou l'inconvénient de ces loix, il suffit de remarquer les principes intérieurs du dépérissement de l'Espagne jusqu'à ce qu'une rigoureuse législation, excitée par l'excès du mal en coupât profondément les racines. 1. Il falloit donc repeupler l'Espagne et y ranimer l'agriculture, mais par quels moyens y attirer des habitans, puisque la crainte de l'Inquisition, éloignoit naturellement tout étranger. 2e l'Agriculture ne peut être florissante qu'avec les secours du Commerce. Il faut de l'encouragement au travail. Il faut que le superflu f. des productions de la terre après avoir fourni aux besoins de la vie, en procurent les adoucissemens les agrémens. Or mille obstacles arrêtoient le commerce, point de canaux, point de chemins, point d'auberges, des gîtes dépourvus de tout et despendieux dispendieux, des douanes accablantes presque à chaque pas, l'argent même enchaînés dans les Provinces par

des prohibitions absurdes, avec ces entraves là qui pourroit mettre en mouvement les bras des Cultivateurs? à quoi leur eut servi une abondance stérile de denrées, dont ils n'auroient sçu que faire? 3° Partout où existent les matières premières qu'on doit manufacturer, il existe une correspondance intime une action réciproque entre les manufactures et l'agriculture. La quantité de subsistances augmente le nombre des ouvriers, ce nombre augmente la consommation étend et anime la culture. Mais si les terres sont abandonnées la dépopulation passe dans les ateliers, et quand les Manufactures tombent, le travail languit dans les Campagnes. C'est ce qui arriva successivement en Espagne, lorsqu'on ~~abandonna~~ courut en foule aux mines de l'Amérique, lorsqu'on chassa les Mauresques, si nécessaires par leur industrie, et qu'on regarda avec mépris les arts les métiers, et l'agriculture. 4° Il s'en suivoit que les richesses des Espagnols n'étoient que pour les étrangers qui les nourrissoient et habilloient. Dans le Royaume les denrées, et la main d'oeuvre montoient à un prix excessif. On recherchoit les marchandises de l'étranger l'or s'échappoit du pays pour enrichir ceux de l'industrie et du labourage. 5° Il faut ajouter à cela le faste ruineux.

le luxe de la Cour et des Grands, l'immense étendue de la monarchie, dont les parties trop éloignées et mal administrées, affaiblissaient le corps qu'elles semblaient rendre si redoutable. Enfin les maux de l'ignorance et du despotisme.

Voilà comment l'Espagne avec des si riches conquêtes un sol fertile une situation si avantageuse, beaucoup de courage, de talens, et de vertus, ne profita pas de tant d'avantages, et se vit réduite à un état si pitoyable.

Treizième Époque

Ministère du Cardinal Richelieu

Abaissement de la maison d'Autriche

Le parlement d'Angleterre fait la loi aux Souverains

Depuis 1624 jusqu'aux commencemens du règne de Louis XIV en 1643.

Un nouveau système de politique va éclore et changer la face de l'Europe.

Richelieu évêque de Luçon aspiroit au gouvernement depuis plusieurs années, créature du Maréchal d'Ancre, il fut enveloppé dans sa disgrace, mais en ménageant adroitement la paix entre la Reine Mère et Louis XIII. il s'étoit procuré le chapeau de Cardinal et le moyen de rentrer dans le conseil du Roi. En effet dès que Marie de Médicis y fut rentrée, elle fit tous ses efforts pour l'y introduire, malgré une condition expresse du Roi de l'en exclure. Ce Prince craignoit l'ambition, et la supériorité d'esprit

de Richelieu, cependant il ~~[illegible]~~ céda aux instances de sa mère, bien résolu de ne pas confier l'autorité à un tel homme. Richelieu affectoit qu'une santé foible lui interdisoit le travail, mais il ne tarda pas à se démasquer; la disgrace de deux ministres ses adversaires annonça l'empire qu'il vouloit prendre. Il ne devint premier Ministre qu'en 1629 mais il eut d'abord la première influence sur les affaires. Le Ministère ne se conduisit plus au hasard sans vues, et avec la foiblesse qui le rendoit méprisable. On jetta les yeux sur la situation de l'Europe, on reconnut que la France devoit s'y intéresser. On revint au plan de Henri IV. pour resserrer la puissance de la maison d'Autriche, que Ferdinand rendoit toujours plus redoutable. On négocia dans les Cours on se prépara aux ~~en~~ entreprises vigoureuses. Un bon systême d'économie, en auroit assuré l'exécution, mais Richelieu étoit bien différent de Sully. Fastueux, injuste, porté à la tyrannie, il négligea jusqu'à la fin la principale ressource, celle que trouve un gouvernement éclairé dans le bonheur, et l'aisance de ses sujets.

Jacques I. se laissa aller aux vues de Richelieu. Ce foible monarque, dans la vue de rétablir l'Electeur Pa-

lotia son gendre, négocia un mariage de Charles 1. son fils avec l'Infante d'Espagne, malgré l'aversion des Anglois pour les Espagnols. Mais le Prince de Buckingham réussit ce projet, il se rendit odieux aux Espagnols, fit tout pour dégoûter le Prince de Galles de ce parti, enfin rendit inévitable une guerre dont l'idée seule était insoutenable pour Jacques. La Cour de France en profita et offrit au Prince de Galles Henriette soeur de Louis XIII. avec 800000 mille écus de dot, et voilà l'Angleterre ennemie de l'Autriche.

Au milieu des chagrins que causèrent à Jacques 1. et cette rupture, et les mouvemens intérieurs contre ses prérogatives, il mourut en 1625. Un nouveau Parlement venait de casser tous les Monopoles. Le Bill établissait que tout citoyen peut disposer librement de ses actions pourvu qu'il ne fasse tort à personne, et que ce droit ne peut être limité que par la seule autorité des loix.

Charles 1. héritier des principes de son Père, livré comme lui, aux conseils de Buckingham, quoique d'ailleurs rempli de vertus et qualités aimables commença dans les troubles un règne qui devait finir sur l'échafaud.

Cependant la guerre de la Valteline annonçait déja la vigueur du Gouvernement François. Cette petite

province, sujette des Grisons, s'étant révoltée contre eux et avoit demandé des secours aux Espagnols. Les Valtelins étant Catholiques et les Grisons protestants, la Cour d'Espagne, sous prétexte de religion, voulut garder cette province, le Gouverneur de Milan y éleva des forteresses et par là les Espagnols s'ouvrirent un passage en ~~Espagne~~ Allemagne. En 1621. l'Espagne s'obligea par un traité de rendre aux Grisons la Valteline, cependant pendant ce traité ne s'exécuta pas, de nouvelles négociations n'aboutirent qu'à séquestrer, entre les mains du Pape, les places de cette Province. Mais Richelieu devenu Ministre trancha les difficultés, il fit une ligue avec Venise et le Duc de Savoye, une armée française chassa les garnisons d'Urbain VIII et remit les choses dans l'ancien état.

L'Europe jugea dès lors que la Cour de France sortoit de sa léthargie. Une autre ligue fut conclue avec la Hollande, qui depuis l'expiration de la ligue en 1621. étoit attaquée de nouveau.

Les Huguenots toujours liés et toujours battus avoient repris les armes. Richelieu se proposoit de les dompter les circonstances ne le permettoient pas encore. Quoique battus sur mer et chassés de l'isle de Ré ils obtinrent des conditions aussi avantageuses qu'auparavant.

Le Cardinal osa, comme il le disait, scandaliser encore une fois le monde, pour agir efficacement contre la maison d'Autriche. On l'outragea par des libelles atroces, on le qualifia de Patriarche des Athées. Quoique très sensible à ces injures méprisables, il suivit son plan avec ardeur. Il imprimait déja la terreur aux Grands du Roi. Bravant la haine de Gaston duc d'Orléans frère du Roi, il se voyait en butte non seulement aux intrigues mais encore aux conspirations. Jamais Ministre n'eut tant d'ennemis et de difficultés à vaincre. Les ressorts de son génie se déployaient, et son ambition qui l'animait lui inspirait un courage à qui tout devait céder.

Les mouvements des Huguenots pouvaient arrêter ses vastes projets. Une rupture soudaine de l'Angleterre avec la France hâta leur ruine. Depuis le mariage de Charles I. avec Henriette de France, le zèle des Catholiques attachés au service de la Reine irritait sourdement la nation. Mais ce n'était que des murmures quand une folle passion de Buckinghum engagea les Anglois dans la querelle des Calvinistes François. Ce Ministre vouloit servir d'Anne d'Autriche, dont il prétendoit avoir gagné l'estime et l'amitié. Il venoit sous prétexte de signer

un traité contre l'Espagne. Le Cardinal instruit de ses folles idées, lui fit refuser la permission de se rendre à la Cour. Outré, jaloux de Richelieu, il décida son maître à embrasser le parti des Huguenots, qui méditoient une nouvelle révolte. Quand le Parlement s'élançoit sans effet contre la puissance Royale, Charles I. entreprend cette guerre sans raisons. Il en confie le commandement à son Ministre, dont l'incapacité échoue à la première entreprise. C'est ainsi que des caprices ridicules deviennent le mobiles des gouvernemens, et exposent les Princes à des malheurs irréparables.

Alors Richelieu exécute une des plus glorieuses entreprises de son ministère. Il assiège la Rochelle, boulevard des Protestants. Il ferme aux Anglois le Port par une digue merveilleuse construite dans l'Océan. Il commande lui-même les troupes avec l'habileté et la valeur d'un Général accompli. En vain le Maire de la ville a déclaré, montrant un poignard et le déposant sur la table du conseil, que ce poignard percera le premier qui parlera de se rendre. En vain les deux Duchesses de Rohan, dont animent par leur exemple le courage fanatique des assiégés. Buckingham qui devoit amener une nouvelle flotte, est assassiné, les Anglois vien

mais trop tard, ils sont repoussés avant la digue. Après onze mois de résistance, épuisés par toutes les horreurs de la famine, et de la guerre, ils sont contraints de se rendre. Ils perdent leurs privilèges, leurs fortifications sont détruites, mais on leur laisse avec leurs biens, la liberté de conscience.

Cette conquête coûta 40 millions. Louis XIII, y montra une valeur digne de Henri IV. il égaloit en valeur ce Roi, auquel il étoit si inférieur pour tout le reste. Richelieu se glorifioit pourtant d'avoir pris la Rochelle malgré les Rois d'Espagne, d'Angleterre, et de France. En effet des Seigneurs jaloux et ambitieux l'avoient traversé auprès du Monarque, et la flotte Espagnole avoit paru sans rien faire.

La guerre de Religion l'année suivante en 1629. le Duc de Rohan l'obtient, comme il l'avoit toujours fait, à des conditions avantageuses. Les Calvinistes conservèrent le libre exercice de leur Religion. En perdant les places fortes, on leur ôta la dangereuse facilité de soutenir des guerres civiles, ils pouvoient redevenir bons citoyens, et le Cardinal étoit trop éclairé pour ranimer un fanatisme qui pourroit s'éteindre dans le calme.

Avant la fin de cette guerre, on en commença une seconde, en Italie, pour assurer la succession de Mantoue à Charles de Gonzague de Nevers, héritier légitime, et frère du der-

suiv Duc Vincent, mort en 1627. Il avoit contre lui l'Empereur, le Roi d'Espagne, le Duc de Savoie, et presque toute l'Italie, mais la France triompha. Louis XIII. marche glorieusement à la tête d'une armée, force le pas de Suse, oblige le Duc de Savoye de se joindre à lui, fait lever aux Espagnols le siège de Casal et revient combattre les ~~Espag~~ Huguenots.

Dans la seconde campagne en 1629. Richelieu nommé premier Ministre signala ses talens militaires. Le Duc de Savoye, Charles Emmanuel, qui avoit violé ses engagemens, est pressé de toutes parts, on lui enlève ses places, il meurt de chagrin. Enfin en 1630. le Mantouan est évacué par les Impériaux, qui s'en étoient rendus maîtres.

Si Richelieu avoit à cœur de soutenir la gloire de la France dans la Suisse défendoit, il n'étoit pas moins occupé de soutenir sa fortune contre les cabales toujours renaissantes. En exerçant la valeur du Roi dans la guerre d'Italie, il avoit cru se délivrer de l'inquiétude que lui donnoient les intrigues de la Cour. mais Louis étant tombé malade en Savoie, et revenu à Lyon où sa maladie ~~[illegible]~~ devint très dangereuse, les deux Reines, Marie de Médicis, et Anne d'Autriche profitèrent de sa foiblesse, et le résolurent à la ruine du Cardinal, mais celui-ci après la guérison du Roi dissipa l'orage. Il le vit recommencer encore avec plus de violence, déjà il pendoit à sa

retraite, et à mettre ses trésors en sûreté. Heureusement il trouva le moyen d'aborder le Roi, et le premier entretien changea tout.

Les vengeances du Ministre furent proportionnées à son pouvoir. Il fit arrêter le Maréchal Marillac, général alors de l'armée du Piémont, et respectable par ses services. Il le fit juger par des Commissaires ministres de la passion plutôt que de la justice. Le procès roula sur quelques abus du commandement, auxquels on était accoutumé, et le Maréchal mourut sur l'échafaud.

La Reine Marie fut sacrifiée elle même, prisonnière à Compiègne, elle s'enfuit à Bruxelles où elle vécut et mourut dans l'indigence en 1642. âgée de 68. ans

Gaston frère du Roi, se retira en Lorraine, pour se mettre, disoit-il, à l'abri de la tyrannie, ceux de sa suite furent déclarés criminels de lèse-majesté. Bientôt il prit les armes, et entraîna dans sa révolte le Maréchal Montmorenci. Le brave Montmorenci, qui depuis peu avait battu, les Impériaux, les Espagnols, et le Duc de Savoie, général aimé, dont chacun désiroit la grâce, et dont le repentir méritoit la clémence, fut impitoyablement livré aux mains du Bourreau, ni le Roi ni son ministre ne savoient gagner les Cœurs en pardonnant.

Tandis que ces cruelles exécutions se multiplioient, et

s'affoiblissoit en quelque sorte

rappelloient en quelque sorte le règne de Louis XI. Richelieu fomentoit la fameuse guerre d'Allemagne dont nous allons suivre les progrès.

Ferdinand II. révolte les Allemands par son despotisme

Gustave Adolphe uni à la France.

Evénemens de cette guerre en 1635.

Nous avons vu Ferdinand II. suivre les traces de Charles Quint, attaquer ouvertement la liberté Germanique, enlever à l'Electeur Palatin ses états, conférer l'Electorat au Duc de Bavière, écraser la ligue protestante, enfin répandre partout la terreur par le moyen de ses généraux. Son despotisme, son ambition, ses succès même, étoient plus propres à lui faire des ennemis qu'à le rendre maître de l'Allemagne, il devoit éprouver que accabler les uns, étoit armer les autres.

Christiern IV. Roi de Dannemarc, jeune, élevé dans les siences, brave avide de gloire, ligué avec la France l'Angleterre, et la Suède, général du Cercle de la Basse Saxe, dont il étoit membre en qualité de Duc de Holstein, défendit quelques années la cause du malheureux Electeur Palatin Frédéric. Le célèbre Mansfeld, qui s'étoit retiré en Hollande, avoit eu la glo-

pé de lever le siège de Berg-op-Zoom, s'étoit conduit au service de Christiern. Mais Tilli et Walstein, généraux de Ferdinand, joignoient aux plus rares talens militaires des forces trop supérieures. Après avoir vu les ennemis dans ses Etats, Christiern fit une paix avantageuse en 1629.

Les Ducs de Meklembourg et de Holstein mis au ban de l'Empire, un Archiduc nommé au siège de Magdebourg malgré un coadjuteur de la maison de Saxe, étoient de nouveaux essais du despotisme de Ferdinand, ainsi que son édit de 1629, qui ordonnoit à tous les Protestans, sans distinction, de restituer tous les biens ecclésiastiques pris depuis 1555 et qui permettoit aux Princes Catholiques de chasser les Protestans de leurs états, le tout, sous peine du ban de l'Empire, à quiconque s'opposeroit à cet édit. Cet acte inspira d'autant plus d'allarmes, qu'on voyoit une armée impériale de 60.000 hommes dévaster les pays, commettre des exactions affreuses, tandis que les Etats gémissoient d'impôts arbitraires. Le seul Margraviat de Magdebourg avoit payé en moins de quatre ans plus de 40 milions d'écus.

Mais enfin les yeux s'ouvrirent: les Princes même de la ligue Catholique, reconnurent le joug dont ils étoient menacés, comme les autres. Ils s'assemblèrent à Mulhausen députèrent à l'Empereur pour le prier de

établir la paix, de faire retirer une partie de ses troupes, et de mettre fin aux griefs des d'Etats. La Diette de Ratisbonne en 1630. mit encore en plus grand jour la disposition des esprits. Avant de rien accorder, elle exigea la réforme de cent mille, et la disposition de Walstein qui commandoit avec un pouvoir absolu. Ferdinand y consentit, croyant assurer par là le succès de ses demandes, mais on lui refusa tout, et les secours qu'il demandoit pour la guerre, et le titre de Roi des Romains pour son fils. C'eût été un avis salutaire, s'il avoit voulu en prendre de l'expérience.

Cependant l'édit de restitution s'exécutoit avec rigueur. Excepté l'Electeur de Saxe, et le ~~Land~~ Margrave de Brandebourg tous les Princes protestans s'y étoient soumis, ne pouvant ou n'osant y résister. On éclatoit seulement en plaintes, ~~[illegible]~~. Mais les murmures devinrent si forts, que l'Electeur de Bavière proposa de suspendre cet édit pendant quarante ans, l'Empereur n'écouta rien, ses violences redoublèrent. ~~Il~~

Mais le tems étoit venu où la liberté germanique devoit avoir un défenseur, dans Gustave Adolphe. Il étoit fils de Charles IX. Roi de Suède, et monta sur le trône en 1611. à l'âge de 17. ans. Il avoit été élevé d'une manière digne de son rang. Dès le commencement de son règne, il se signala contre les Danois ennemis de sa

couronne. Profitant ensuite de la paix dont il avoit besoin, il s'étoit livré aux fonctions du gouvernement, et avoit remédié aux maux publics, par des loix sages, et une administration éclairée. Dans une guerre contre la Russie il gagna la Finlande, un traité lui en assura la possession. Le Roi de Pologne le traitant d'usurpateur, et refusant la paix qu'il offroit toujours les armes à la main, il pénétra en vainqueur en Prusse, en Livonie, en Lithuanie, jusqu'à ce qu'une trêve de six ans, conclue avec Sigismond le mit en état de tourner ses armes contre l'Empereur en 1629. Plusieurs motifs l'y déterminèrent; l'Empereur avoit animé et secouru le Roi de Pologne; il avoit renvoyé avec mépris les ambassadeurs de Suède, et avoit projetté d'établir sa domination sur la Baltique. La tranquillité de l'Europe, la liberté Germanique, la Religion protestante, tout fournissoit des ~~prétexte et~~ raisons pour la guerre. Il n'en falloit pas pour enflammer un Héros. Heureusement sa politique égaloit son courage, il négocia surtout des alliances. Richelieu saisit une occasion si conforme à ses projets. Au commencement de 1631. se fit le fameux traité, par lequel Gustave s'obligeoit d'entretenir une armée de trente six mille hommes, et Louis XIII. de lui payer par an douze cents mille livres, ce subside étoit bien foible, mais le génie et les talens du Roi de Suède faisoient les principales ressources. Actif, infatigable, prudent,

intrépide, ce Prince possédait parfaitement l'art militaire il prenait ses mesures avec une sagesse consommée, les exécutait avec une vigueur étonnante, il tenait ses troupes dans la plus sévère discipline, les animait par son exemple, les captivait par sa bonté généreuse et enfin leur communiquait son héroïsme. Officiers et soldats brulaient d'affronter les plus grands périls, on courait en foule se ranger sous ses drapeaux, son armée qui au commencement n'était que de 15,000 hommes, se trouva bientôt au nombre de 40,000.

S'étant rendu maître de plusieurs isles dans la Baltique, de la Poméranie et du Mecklembourg, il força d'assaut Francfort sur l'Oder, et s'assura du Brandebourg par un traité avec l'Electeur. Il se fait donner par l'Electeur de Saxe, que les Impériaux attaquaient le commandement de ses troupes, attaque Tilli devant Leipzig et remporte une victoire d'autant plus glorieuse, que les Saxons furent mis en déroute dès premier choc. Trois mois après la Franconie, la Souabe, le bas Rhin, le Palatinat même sont dans la dépendance du vainqueur.

Les Protestants refusèrent d'abord de s'unir à lui, quoique dans une assemblée générale de Leipzig ils fussent convenus de demander les armes à la main, le rétablissement de la liberté de l'Empire, et la ~~[illegible]~~ révocation de

l'édit concernant les biens ecclésiastiques, enfin les victoires de Gustave et les délais affectés de l'Empereur les décidèrent au parti le plus utile pour eux. Cette Campagne annonçait de nouveaux triomphes pour l'année prochaine. Tilli était rentré en Franconie, Gustave le repoussa jusqu'en Bavière, passa sous ses yeux le Lech à la nage, après avoir pris Donawert. Tilli fut tué en défendant le passage, homme illustre, mais qui depuis peu avait terni sa gloire, en livrant Magdebourg à toutes les barbaries d'une armée sans frein, et sans honneur, 30000 habitans perdirent la vie, et les flammes dévorèrent ce que le fer ne put détruire.

Walstein retiré uni à l'Empereur, il est rétabli dans le commandement avec un pouvoir absolu, car il exigea cette condition, joint l'armée de Bavière, repousse Gustave qui attaqua ses retranchements près de ~~Leipzig~~ Nuremberg, délivre la Bohême de la domination des Saxons, fond sur la Saxe, prend Leipzig. Gustave vole au secours de l'Electeur, mais la bataille de Lutzen termina la carrière du grand Gustave. Il est tué dans le combat, soit par trahison comme le bruit en courut, soit ~~dans le combat~~ par les coups de l'ennemi. Le Duc Bernard de Saxe Weimar son Lieutenant ne laissa pas de remporter une victoire complette. Ainsi mourut un héros vertueux, qu'on ne doit pas con-

foudre avec les destructeurs de l'humanité. Le livre de Grotius sur le droit de la guerre et de la paix fut trouvé dans sa tente. C'étoit sa lecture ordinaire, un autre conquérant eut detesté cet ouvrage, qui soutient le droit de la nature contre l'injustice et la cruauté des oppresseurs. C'est à l'ambition insatiable de Ferdinand qu'il faut imputer le sang répandu par Gustave Adolphe. Sa fille Christine agée de 6. ans et le Chancelier Oxenstiern fut l'arbitre du gouvernement. A Vienne, à Madrid, on célébra par des réjouissances la mort du grand Gustave, évènement sans doute heureux pour la maison d'Autriche, mais que ces réjouissances tournoient à sa honte. Philippe IV. ne rougit pas d'assister à une pièce burlesque intitulée la mort du Roi de Suède. La populace en tout tems et pays s'est signalé par de tels excès, il n'en sont pas moins indigne que peut convenir il faut, et peut-on les excuser dans un Prince.

Bien s'en fallut que la mort de Gustave, ne ruinat totalement les affaires des Protestans. L'Electeur de Saxe, et le Chancelier Oxenstiern se disputoit la supériorité. On décida enfin qu'on combattroit jusqu'à ce qu'on eût établi la liberté germanique et la liberté de conscience, qu'Oxenstiern auroit la direction des affaires, et qu'on ne traiteroit de la

paix que du consentement unanime des Confédérés. L'É-
lecteur de Saxe protesta seul contre une décision si
favorable aux Suédois. Oxenstiern se montra digne
de la confiance générale, en restituant les conquêtes
de Gustave dans le Palatinat aux enfants du mal-
heureux Frédéric V qui venait de mourir. Il renou-
vella l'alliance avec la France, agitée alors par
une guerre civile entre le Roi et son frère,
l'Allemagne bien plus malheureuse était un vaste
théâtre de carnage.

L'Empereur perd le Grand général qu'il avait
encore. Mécontent de l'empereur Walstein il se dispo-
sait à la révolte, conspire l'Empereur le fait assas-
siner à Egra par deux colonels, et donne le com-
mandement à l'Archiduc Ferdinand désigné Roi de
Bohême et de Hongrie. Cette vengeance nécessaire
ou non, dans les conjonctures, prouve la faiblesse
de l'Empereur. On s'imagine voir Henri III. assassi-
ner le Duc de Guise parce qu'il ne peut le ré-
primer.

Cependant les Suédois éprouvèrent aussi les vicis-
situdes des armes. L'Archiduc assiège Nordlingue
et Saxe, Weimar veut la sauver, attaque les
impériaux trop supérieurs en nombre, ils ~~en perd~~ lui
font perdre la bataille, et 16,000 hommes. La for-

tant changé de parti. Richelieu qui ne perdait point de vue les affaires d'Allemagne, qui même avait excité Walstein à la révolte, sentit la nécessité de secourir les Suédois, et promit d'envoyer des troupes en continuant le subside. Les alliés reçurent des garnisons Françaises en Alsace, la Suède fait une cession de Philisbourg à la France, enfin le Cardinal de la Valette fils du Duc d'Epernon, arrive à la tête d'une armée joindre le Duc de Weimar Général en Chef des Protestants.

L'Electeur de Saxe soit mécontentement ou crainte s'unit à l'Empereur par le traité de Prague, ils y réglent l'affaire des bénéfices, le sort des Princes et des Etats de l'Allemagne, excluant à jamais de l'amnistie les enfans de Frédéric V. ainsi que ceux qui ont pris part aux anciens troubles de Bohême, ils conviennent que l'Empire lèvera des troupes pour chasser les Suédois et les Français. Un des articles portait que les Protestans jouïraient 40 ans des bénéfices dont ils s'étaient emparés depuis 1552. C'était au moins faire tomber en quelque sorte l'édit de restitution. Toutefois le despotisme de Ferdinand se montrait encore à découvert.

L'Allemagne retentit d'abord de murmures, on s'indignait de ce que deux Princes s'arrogeassent tant d'autorité sur tout le Corps germanique. Cependant on

ou les autres peu à peu, les Protestans, excepté le Landgrave de Hesse Cassel, accédèrent au traité de Prague. Voilà donc la France et la Suède presque réduite à leurs propres forces. Richelieu pour attacher à leur ligue le Duc de Weimar, non seulement lui donna des secours, et de l'argent, mais encore lui céda l'Alsace qui devoit passer à ses descendans, comme principauté de l'Empire.

C'est depuis les premières campagnes des Suédois contre Ferdinand, que Gaston d'Orléans avoit levé en France l'étendard de la révolte. Ce Prince léger, foible, inquiet, gouverné par des favoris sans mérite, qu'il sacrifioit toujours dans les occasions, étoit soutenu de Charles Duc de Lorraine dont il avoit épousé secrètement la Soeur. Nous avons vu Montmorenci victime de la révolte où Gaston l'entraîna. Charles n'eut pas lieu de s'en applaudir, ayant deux fois violé sa parole, en promettant d'abandonner Gaston, il se vit enlever le duché de Bar, et même Nancy sa capitale en 1633.

La France en guerre avec toute la maison d'Autriche.

Révolution de Portugal et de Catalogne.

Parmi les troubles et les conspirations, Richelieu entre-

former une guerre ouverte contre toute la maison d'Autriche. Entreprise audacieuse, et utile à sa fortune; il se rendoit nécessaire en multipliant les difficultés du gouvernement. D'ailleurs la gloire de l'Etat, faisoit celle du Ministre qui le dirigeoit, pourvu que les forces répondissent au projet.

On ne pouvoit attaquer l'Espagne dans des moments plus favorables, toujours en guerre avec la Hollande, elle succomboit sous les efforts de cette petite république, dont les flottes lui avoient enlevé le Brésil, et les meilleures conquêtes des Portugais dans les Indes orientales. Le Prince d'Orange, Frédéric Henri, successeur de son frère Maurice, décédé 1625, n'étoit pas moins redoutable sur terre. En 1632 les Flamands ayant conspirés pour former une république, il saisit l'occasion, s'empara de plusieurs places, surtout de Mastricht, battit le célèbre Général de l'Empereur Pappenheim, qui fut ensuite tué à la bataille de Lutzen. Telle étoit l'humiliation de la Cour d'Espagne, qu'elle offrit aux Hollandois, une paix fort honorable, sans qu'ils voulussent traiter avec elle.

Richelieu fait un traité avec la Hollande, on y règle le partage des Païs Bas comme si la conquête en fut certaine. Le Cardinal envoye une dé-

duration de guerre au Cardinal Infant gouverneur de ces provinces. Mais les finances étoient épuisées, et la maison du Cardinal étoit plus somptueuse que celle du Roi. Il n'y avoit de ressources, que dans les édits bursaux, aussi ruineux pour les Peuples, que pour le Prince. On tint un lit de justice, où le Parlement fut forcé d'en enregistrer 42. à la fois. Henri IV. et Sully prenoient des mesures bien différentes. Aussi les armées en Allemagne, et en Flandres, se consumèrent-elles faute de vivres. La première campagne fut malheureuse excepté dans la Valteline. Le Duc de Rohan eut la gloire de s'y soutenir contre les Allemands, et les Espagnols, tandis que le Duc de Créqui avec les Ducs de Savoie et de Parme ne sut rien faire en Italie. La mésintelligence y contribua beaucoup. D'un autre côté la Hollande ne secondoit que foiblement la France, craignant qu'elle n'étendît jusqu'à eux ses frontières. Et les Flamands demeurèrent fidèles à l'Espagne, qui commença à respecter leurs privilèges, comme elle eût dû le faire avant les troubles.

La seconde Campagne fut plus triste encore pour les François. En 1636. le Cardinal Infant accompagné du Duc de Lorraine, et du fameux Jean de Werth, pénètre en Picardie, passe la Somme, s'empare de Corbie, et fait trembler

Paris. Les Espagnols ravagent la Bourgogne et entamèrent la Guyenne, mais ils ne profitèrent pas de leurs avantages. Leur invasion fut infructueuse autant par leur faute, que par l'héroïsme des François, dont le zèle et le courage suppléoient à tous les besoins dans une guerre défensive.

Plus on éprouvoit de malheurs, plus on se déchaînoit contre le ministre. Le Duc d'Orléans et le Comte de Soissons, qu'il avoit mis à la tête de la Picardie résolurent de le faire assassiner dans les appartemens du Roi; mais soit remords ou timidité, il n'osèrent donner le signal aux assassins. Ils s'enfuirent bientôt.

Cependant la guerre continuoit malgré les efforts d'Urbain VII. pour concilier les puissances. Le Duc de Rohan perd la Valteline, parce qu'on ne lui envoya pas de subsides. Mais le Comte d'Harcourt reprend les îles de St. Marguerite et de St. Honorat sur les côtes de la Provence, dont les Espagnols s'étoient emparés en 1635. Le Prince de Condé échoue au siège de Fontarabie; Richelieu s'en venge sur le Duc de la Valette qu'il haïssoit, en l'accusant de n'avoir pas secouru le Prince. Le Roi lui même préside au jugement qui le condamne à être décapité en effigie. Sous un sceptre de fer, il falloit bien que la justice succombât. Ferdinand mourut en 1637 après un règne de 17. Son fils Ferdi-

nand III. déjà élu Roi des Romains lui succéda, l'Electeur Palatin et celui de Trève, protestèrent contre une élection où ils n'avoient pas été appellés. La France et la Suède refusèrent de reconnoître cet Empereur, et rien ne suspendit les ravages de la guerre.

Les Suédois après avoir remporté la célèbre bataille de Wistock en haute Saxe, se virent serrés de près par le Général Gallas. Le Duc de Weimar perdit une bataille où Rohan périt à ses côtés, mais il remporta coup sur coup, huit victoires en 1638. La Bataille décisive de Rheinfeld mit entre ses mains quatre généraux, et Jean de Werth fut conduit en triomphe à Paris. Weimar mourut l'année suivante, tout occupé de ses vastes projets. Les Suédois reprirent la Poméranie, s'avancèrent jusqu'à Prague et se jettèrent sur la Silésie. L'Allemagne étoit inondée de sang et couverte de ruines.

Quelque succès qu'eut d'abord l'Espagne dans cette guerre qui dura pour elle 25. ans, nulle puissance ne devoit y perdre davantage. Une grande flotte équipée par Olivarès contre la Suède, fut détruite sur les côtes de l'Angleterre, par l'Amiral Tromp Hollandois, dont le nom est immortel. La République peu après fit la conquête de Malaca dans les Indes orientales qu'elle a toujours conservé, elle s'agrandissoit sur les ruines de cette

vaste Monarchie, elle profita des vices de son gouvernement qui provoquoit encore les peuples à la révolte.

Comme le poids des charges publics retomboit sur les Castillans presque seuls, les autres provinces réclamoient leurs privilèges et refusoient aux besoins multipliés de l'Etat. Olivarès aussi despotique que Richelieu, voulut faire par force ce qu'il falloit attendre de la prudence. Il envoya des ordres absolus en Catalogne pour avoir des soldats, et des impositions. Les Catalans envoyèrent des députés au Roi qui parlèrent avec trop de hardiesse et on les emprisonna. D'autres violences dans la province, irritèrent le peuple déjà indocile, on y profana en outre même les choses sacrées, l'Evêque de Girone excommunia les profanateurs. Ensuite Barcelone se souleva et la révolte devint générale. Les Catalans trop foibles, mais désireux de former une République s'unissent à la France en 1641.

La révolution du Portugal fut bien plus étrange, chagrins de leurs pertes, accablés du joug espagnols, transportés de la haine nationale, les Portugais depuis longtems prendoient à briser leurs fers. Une ordonnance pour la noblesse de prendre les armes pour soumettre les Catalans, sous peine de confiscation des fiefs, acheva d'envenimer les cœurs. Il y avoit déjà trois ans, que se formoit

une conspiration en faveur du Duc de Bragance, dont la famille avoit été dépouillée de ses droits à la couronne par Philippe II. Tout à les conjurés exécutèrent leurs desseins. Il n'immola que deux victimes. Vasconcellos oppresseur de la patrie, et son Secrétaire. Le timide Bragance excité par le courage de sa femme, qui étoit Espagnole, consent enfin à être couronné sous le nom de Jean IV. Lisbonne se livre tranquillement à la joie, rien ne résiste d'ailleurs. Les Espagnols disparaissent, le Portugal n'a fait que changer de maître. Cette belle révolution est unique dans son genre, se fit sans effusion de sang.

Philippe IV. dans sa profonde inertie ignoroit la nouvelle dont toute l'Europe retentissoit. Il fallut enfin la lui annoncer. Sire, lui dit Olivarès, le Duc de Bragance a eu la folie de se faire Roi de Portugal, vous y gagnerez une confiscation de douze millions. Le Roi répondit, Qu'on y mette ordre, et continua ses amusemens.

Les Napolitains enhardis par de tels exemples, tentèrent aussi la révolte. Des conspirateurs entreprirent de livrer à la France le Royaume de Naples, mais le complot fut éventé et n'éclata pas.

Avant que Philippe IV. perdit la Catalogne, et le Portugal, deux expéditions glorieuses

deux expéditions glorieuses, avoient rétabli l'honneur des armes Françoises. Le Comte de Harcourt ayant vaincu près de Casal le marquis Leganès, alla assiéger Turin. Le Prince Thomas de Savoye maître de la ville assiégeoit la Citadelle. Harcourt fut assiégé lui même par Leganès; il soutint vingt jours de disette, et réussit malgré tant d'obstacles. J'aimerois mieux être Général Harcourt, qu'Empereur, dit Jean de Werth en admirant ce prodige. D'un autre côté trois Maréchaux de France prirent Arras, qu'un vieux proverbe disoit imprenable, quatre batailles, livrées par le Cardinal Infant, ne servirent qu'à illustrer la conquête.

Peu s'en fallut que l'Empereur ne perdit sa Capitale. L'armée Françoise et Suédoise grossie de celle de Hesse, de Brunswick, et de Luxembourg, s'avança pour en faire le siège. Vienne devoit succomber, mais de fameuses manœuvres du Général Piccolomini firent avorter cette entreprise.

Il seroit également inutile et fastidieux de suivre les opérations d'une guerre si opiniâtre, si compliquée, où toutes les puissances s'affoiblissoient par des victoires, comme par des défaites. La paix absolument nécessaire, étoit encore impossible. Chaque puissance belligérante recherchoit son propre avantage, peu compatible a-

ro celui des alliés, comme ils étoient réduits à recevoir des conditions honteuses, mille artifices embrouilloient toujours les négociations. Richelieu surtout qui vouloit prolonger la guerre, éludoit adroitement les propositions pacifiques, en affectant le désir de la paix. Il craignoit que la Suède ne se détachât de la France, et ne traitât séparément puisqu'elle y pouvoit gagner. Un évènement dissipa cette crainte.

Le fameux Bannier, général Suédois, mourut après une entreprise sur Ratisbonne, où se tenoit une diète favorable à l'Empereur. Sa mort affoiblit les Suédois, ils renouvellèrent donc le traité d'alliance, jusqu'à la paix générale, dont les préliminaires furent signés à Hambourg. On régla que le traité se négocieroit à Munster pour la France et à Osnabruck pour la Suède, de façon que les articles arrêtés dans l'une de ces villes, devoient l'être également dans l'autre. Tels furent les préparatifs de la paix de Westphalie qu'il fallut encore acheter par quelques années de guerre. Le digne successeur de Bannier, Torstenson, eut dès campagne les premiers succès. Il s'empara de Leipsig, après avoir remporté une victoire complette contre l'armée Saxonne et Impériale. La Suède prit alors une

nouvelle ardeur pour la guerre.

Fin du Cardinal Richelieu et de Louis XIII.

Tout plioit sous l'autorité de Richelieu, mais tout l'accusoit d'injustice et de tyrannie. Il écrasoit le peuple ainsi que les Grands, et employoit les ressources des finances les plus odieuses et les plus nuisibles; il disposoit tout au gré de ses désirs, abbattoit les premières têtes de l'État par des jugements arbitraires. En relevant l'éclat de la couronne au dehors, et la faisant trop redouter dans le Royaume, il dédaignoit les plaintes de la nation, qu'il rendoit tous les jours plus malheureuse. Les factieux respiroient sans cesse la révolte.

Le Comte de Soissons, s'étoit retiré de la Cour, en 1636. Réfugié à Sedan il s'unit avec les ducs de Bouillon et de Guise, et commença une guerre civile, ayant traité avec l'Espagne. Il gagna la bataille de Marfée sur le Comte de Chatillon, que la prise d'Arras couvroit de gloire. Si le jeune Prince n'eut été tué dans le combat, sa victoire pouvoit entrainer de grandes suites. Le Duc de Bouillon souverain de Sedan se hâta de ré-

geance, mais conserva les vues et les désirs d'un rebelle.

Ce premier orage fut passé qu'il s'en forma un autre. Le Roi ne pouvoit vivre sans favori; son humeur sombre s'exhaloit dans ses confidences particulières, où une ame foible se venge timidement de la contrainte qu'elle éprouve. Le Ministre toujours en péril, étoit parvenu à procurer la faveur au jeune Cinq-Mars fils du Maréchal d'Effiat, espérant de lui un retour de reconnoissance, et se flattant surtout de pouvoir le gouverner. Il jugeoit mal d'un homme de cour.

Cinq-Mars devenu grand écuyer, aimé du Roi, plus jaloux du Ministre, résolut de le perdre. Dès lors il se plia à tous les goûts et humeurs de Louis, avec lequel il ne craignoit pas de se brouiller auparavant par de fréquentes disputes. Il s'associa sans peine un projet de révolte au Duc d'Orléans et de Bouillon. Un traité conclu avec l'Espagne, au nom du premier, devoit introduire les Espagnols dans le Royaume, pour changer la face du Gouvernement. On avoit tourné sur le Roussillon les efforts, le réunir à la Couronne étoit une entreprise, digne du ministre.

Louis commandoit en personne, entêté plus que jamais pour son favori; la chute de Richelieu étoit décidée, et il

certain, en apparence, qu'on ne parloit hautement. Malade et dévoré d'inquiétudes à Tarascon, par un bonheur singulier, il découvre le traité des factieux avec l'Espagne. Il en donne avis au Roi, qui hésite, ne sait que croire, ouvre enfin les yeux.

Cinq Mars est arrêté. Le Duc de Bouillon qu'on avoit mis imprudemment à la tête d'une armée, l'est ensuite à Casal où il commandoit. De Thou leur confident fils du célèbre historien, ne pouvoit échapper à la vengeance. Richelieu triomphe, hâte leur procès. Cinq Mars et de Thou furent jugés au gré de ~~leurs~~ ses désirs, malgré l'inégalité du crime, ils eurent tous deux la tête tranchée. De Thou n'étoit coupable que pour n'avoir révélé un complot qu'il désapprouvoit. J'aurois, disoit-il passé pour calomniateur, en accusant le frère du Roi et des hommes de la première qualité, sans preuve pour les convaincre. On lui opposa une loi si sévère que les Magistrats mêmes ne la connoissoient plus. Ce fut le Ministre qui la cita au Chancelier. Le Duc de Bouillon acheta sa grâce en cédant la principauté de Sedan, il obtint depuis des terres considérables en échange. Quant au Duc d'Orléans, ce foible Prince

qui menoit ses amis à l'échafaud, il avoit fourni des preuves pour constater le crime des autres, et se soumit à vivre en simple particulier.

On raconte que Louis XIII. de retour à Paris, regardant sa montre, le jour que son ancien favori devoit être exécuté, disoit. Dans une heure Mr. le Grand passera mal son tems. Du moins Richelieu couronnoit ses passions d'un air de grandeur. Il écrivit au Roi, après l'exécution. Sire vos ennemis sont morts, vos armes sont dans Perpignan. Cette place importante avoit été prise aux Espagnols.

Richelieu approchoit du tombeau, mais son faste et son ambition ne baissoient pas. Epuisé de maladie, il se rendit à la Cour, il se fit porter une partie du chemin sur les épaules de ses gardes, dans une machine couverte de damas. Il croyoit survivre au monarque et parvenir à s'assurer la Régence. Mais la mort le surprit à l'age de 57 ans. Personne n'a pu croire, qu'il protestant en mourant n'avoit jamais eu en vue que le bien de l'Etat et de la Religion.

Louis XIII. mourut une année après en 1643. Marie de Medicis sa Mère, venoit de mourir à Cologne

dans l'exil et l'indigence.

Le Cardinal Richelieu, dit Voltaire, fut peut-être le plus malheureux puisqu'il fut le plus haï, et qu'avec une mauvaise santé il avait à soutenir de ses mains teintes de sang un fardeau immense. S'il le soutint parmi tant d'inquiétudes, de périls et d'allarmes, c'est que la passion de dominer est aussi courageuse que décevante. Pour l'ambition le plus grand malheur est celui d'une disgrâce, il considère le calme d'esprit comme une mort; une fois engagé dans la carrière, il ne voit plus qu'ennemis dans les douceurs d'une vie privée. Combien les passions abusent le cœur humain! Avec tant de génie et de courage, Richelieu eût mérité les plus grands éloges s'il eût voulu gouverner pour le bien de l'Etat.

Quoique le règne de l'infortuné Charles 1. soit détaché du système général, par son peu d'influence sur le reste de l'Europe, il n'est pas moins digne d'attention et de réflexion, et nous allons en suivre rapidement les événements singuliers.

Règne de Charles 1. en Angleterre.

Le règne de ce Prince est une des plus grandes époques pour l'Angleterre.

La liberté jette de profondes racines. On dispute, on acte-

ve à la Couronne, non seulement ce qu'il peut avoir usur-
pé mais encore ce qu'elle possède à juste titre. Des vio-
lences affreuses servent de prélude, une Constitution légale
sans pouvoir se confondre, ou s'anéantir, mais on ver-
ra ensuite l'ordre renaître de ce Cahos. Enfin c'est la
première, le fanatisme, qui par des routes sanglantes,
conduisent à une révolution que les Anglois regardent com-
me la source de leur bonheur.

Lorsque Jacques I. annonçoit imprudemment les maximes
de l'autorité absolue, sans avoir la force nécessaire
pour les soutenir, il ne faisoit qu'aigrir les peuples,
qu'exciter les esprits ardens à des disputes fatales, et ex-
poser la Couronne aux attaques Parlementaires.

Charles I. avec toutes les qualités d'un Prince aimable
et vertueux, voulant suivre les principes de son Père
que l'on ne connoissoit pas du tems des Tudors,
se précipita dans l'abîme. Dès la seconde année
de son règne en 1626. on voit les Communes qui
osent accuser Buckingham, ce ministre favori, trop
indigne peut-être de la faveur du Père et du fils,
mais qui n'en jamais été attaqué sous les Rois
[illegible]. Charles défend de poursuivre l'accu-
sation. Il donne à entendre qu'en cas de refus
il saura bien comme tant d'autres Rois abolir

les assemblées nationales. Une menace si indiscrète, est suivie d'un excès d'autorité arbitraire, deux membres du Parlement sont mis en prison, mais les communes refusent de délibérer jusqu'à ce qu'ils soyent élargis, à peine le sont-ils que renaissent les disputes, sur les droits de la Couronne. On casse le Parlement on lève des taxes forcées, les murmures augmentent, et le respect pour l'autorité royale s'affoiblit encore, suite nécessaire d'un système qui fait avancer avec roideur, pour reculer ensuite avec foiblesse.

La guerre entreprise contre la France en faveur des Rochelois, oblige de convoquer le Parlement en 1628. Les mêmes motifs y produisirent les mêmes effets, déjà même l'esprit de liberté s'y montra plus audacieux. Le fameux acte de la pétition de droit, sort de la Chambre Basse, elle demande dans cet acte que personne ne puisse être forcé à aucun don, prêt, ~~ou~~ taxe, ou autre charge publique sans l'aveu du Parlement, et que personne ne puisse être cité, emprisonné, molesté, pour cause de refus. En un mot qu'aucun Citoyen ne puisse être arrêté par ordre du Roi

En vain les Pairs tentèrent de modifier ce bill, les Communes sont intraitables et le Roi cède pour obtenir des secours.

Après l'assassinat de Buckingham la fermentation subsiste, le siège même de la Rochelle y ajoute de la chaleur. Le Parlement en 1629. refuse de payer au Roi le droit de pondage et de tonnage, sur l'entrée des marchandises. Charles rompt cette assemblée, fait la paix avec la France et l'Espagne, pour n'avoir plus besoin d'argent. Enfin se donne un nouveau ministre dans la personne de Strafford, auparavant ardent zélateur de la liberté dans la Chambre des communes.

Toute l'économie du Roi ne pouvant suppléer aux subsides, il fallut revenir aux anciens expédients. Aux ressources extraordinaires de la prérogative on ajouta une taxe pour la marine. Hampden hardi patriote refusa néanmoins de la payer. Sa cause fut plaidée douze jours, les avocats soutinrent que la taxe des vaisseaux était contraire aux droits de la Nation, les juges le condamnèrent, mais un procès de cette nature est

voit trop à lutter contre la Couronne. Quelques nouveaux actes de despotisme, ou du moins, regardés comme tels aigrirent, d'autant plus, les esprits, que la Cour se montroit résolue à ne jamais convoquer le Parlement. Malgré ces semences de révolte Charles auroit pu tenir ses sujets dans la dépendance, s'il avoit seulement agi prudemment.

Les Puritains d'Angleterre de même que les Presbytériens d'Ecosse, sous le prétexte de suivre le pur esprit de l'Evangile, étoient susceptibles de tous les excès et extravagances où l'enthousiasme d'une perfection imaginaire, ou le délire du faux zèle, entraînent toujours les caractères sombres et fougueux. Une idée de hiérarchie, une ombre de ce qu'ils appelloient le papisme, une cérémonie indifférente du culte Romain, suffisoient pour mettre les Puritains en fureur, ils y voyoient l'abomination, l'oeuvre de Satan, le règne de l'Antechrist et dans leurs extases frénétiques, se faisoient un devoir d'immoler tout à la, soit disante, cause de Dieu.

D'un autre côté le Roi étoit théologien, comme

son Père, et trop attaché à ses propres systèmes, pour ne pas effaroucher les esprits. Il vouloit revêtir de cérémonies le culte extérieur, dont l'extrême simplicité a autant d'inconvénient que la superstition; car les extrêmes se touchent en tout genre. Il soutenoit l'autorité de l'Episcopat, qu'il jugeoit, et avec raison, très nécessaire à la Couronne. D'ailleurs il se livroit aux conseils de l'Archevêque de Cantorbery Laud, Prélat de moeurs pures et austères, mais d'un zèle trop entreprenant, et par conséquent propre à allumer un incendie, en des circonstances délicates et critiques où une étincelle suffisoit pour mettre tout en combustion.

L'Archevêque de Cantorbery avoit déjà exercé son autorité avec imprudence, lorsque le Roi avec plus d'imprudence encore voulut soumettre l'Ecosse sous la discipline et la liturgie anglicane. Il envoye de nouveaux statuts, et en ordonne l'exécution. Le Doyen d'Edimbourg commence l'office selon les formes prescrites. Aussitôt on s'écrie. Quoi le Pape l'Antichrist qui est là faut le lapider. On jette un banc à l'Evêque qui veut appaiser le tumulte. Toute l'église est en

brisé de ce feu. Les Conduits de la Nation assemblés dans la Capitale s'engagent par serment à soutenir leur foi contre le Papisme, et à se défendre les uns les autres pour le maintien de la Religion, et de l'autorité royale, le fanatisme se couvroit toujours d'un masque de fidélité pour le souverain. Cette ligue appellée le Covenant l'emporte sur toutes les autres de même nature, par la fureur qui les caractérise. Le Roi offre de suspendre la liturgie, pourvu que les Ecossais rétractent leur Covenant. Ils répondent qu'ils aimeroient mieux renoncer au Baptême. Dans un Synode général, ils abolissent la liturgie, et l'Episcopat, se disposent à la guerre civile, et fortifient Leith. Une Prophétesse anime le courage, et les femmes de qualité travaillent aux fortifications avec les ouvriers.

Il ne restoit au Roi que la dure nécessité de combattre ses Sujets, son économie lui avoit procuré de l'argent, les Catholiques lui en fournirent [illegible] la Reine les y engagea. Il s'avance contre les rebelles, l'assurance de soumission le désarme, un traité dicté par la foiblesse augmente l'insolence. Ce

peine les rebelles ont cessé de craindre qu'ils recommencent leurs attentats. La guerre civile devient indispensable.

Les ressources étant épuisées Charles I. convoque enfin le Parlement après neuf années d'interruption. Mais il le trouve insensible à ses besoins, animé contre la prérogative, et sourd aux instances les plus équitables, il le casse selon sa coutume. Avec les secours généreux du Lord de Strafford, il lève une armée qui empêche les Ecossais de pénétrer en Angleterre, et s'empare de L. Newcastle.

Puisque le système parlementaire loin de s'affoiblir se fortifiait, le meilleur parti étoit de s'accommoder avec l'église, de se passer des Parlemens, de temporiser, de gagner les esprits, et de prendre des mesures, ou modérées ou rigoureuses, dont on peut attendre un heureux succès. Le Roi malheureusement ne savoit pas tenir le milieu, dans une carrière environnée de précipices, autant ses premières démarches étoient brusques et immodérées, autant il montroit ensuite de foiblesse et de langueur. Quatre Parlements déjà cassés donnoient de sinistres augures,

il ne convoque un cinquième, sans ne prévoir qu'il en sera la victime.

Cette terrible assemblée, où le fanatisme des Puritains donna l'essor au génie républicain, débuta par un coup hardi. Les Communes accusèrent de haute trahison le comte de Strafford, les Pairs, déjà refroidis à l'égard de la Couronne font arrêter les deux accusés. On abolit la taxe des vaisseaux, on annule les actes du gouvernement on se déchaîna contre les Catholiques. Charles mollit au point de consentir que le Parlement s'assemble tous les trois ans, et qu'une fois assemblé, il ne puisse être prorogé ni dissous ~~sans~~ dans l'espace de quinze jours sans le consentement des deux chambres. La plus grande faute du Roi est de sacrifier son ministre. Après une longue procédure Strafford est condamné sous prétexte de quelques actes arbitraires que l'ancien usage, et la nécessité des conjonctures justifiaient suffisamment. Des séditieux assiègent le Palais, pour arracher la signature du Roi, le vertueux Strafford l'engage par une lettre à ce sacrifice. Charles promet l'exécution de la Sentence, c'étoit exposer sa propre tête. L'Archevêque de Cantorbéry ne fut exécuté que trois ans après, sous son

crime étoit d'avoir montré un zèle trop ardent qui n'approchoit pas du zèle des Puritains.

Une victoire si éclatante sur l'autorité royale amena rapidement d'autres entreprises. Pour en assurer le succès on fait passer un bill par en vertu duquel le Parlement, ne peut être dissous, prorogé, ajourné, que du consentement des deux Chambres, et par là devint maître de la personne du Roi. La Cour de Haute Commission et la Chambre étoilée, sont abolies. Ces tribunaux contraires à la liberté, étoient utiles à la Couronne. L'Armée d'Ecosse encore sur pied rendoit les factieux plus redoutables, aussi la payoit-on aux dépens de l'Angleterre. On la congédia enfin avec un présent de 300000 sterling, accordé par le Parlement. L'entreprise des Ecossois, en même tems louée, dans l'acte de pacification comme tendante à l'honneur et à l'avantage de Sa Majesté. Quelle insulte à la majesté Royale! et ce n'étoit, pour ainsi dire, que des essais de l'audace parlementaire.

Par une déplorable fatalité l'Irlande fut embrasée à son tour, et ranima la guerre civile. Jacques I. y avoit introduit la police et les loix angloises.

Le Comte de Strafford

Le Comte de Strafford l'avoit gouverné si sagement qu'au sortir de la barbarie, on y voyoit fleurir l'agriculture, l'industrie, et la marine, mais les préjugés et les mœurs se réforment bien plus tard. Superstitieux et enthousiastes, parce qu'ils étoient ignorans, les Irlandois n'obéissoient, que malgré eux à l'Angleterre. Secouer le joug des hérétiques étoit l'objet de leurs vœux. Quelques chefs hardis profitant des troubles de la monarchie, formèrent un complot semblable à celui de la St Barthelemi, quarante mille Protestans furent exterminés. Dublin fut sur le point de tomber sous la puissance de ces rebelles. Pour colorer leurs crimes ils se disent autorisés par le Roi et la Reine à prendre les armes et produisent une fausse commission armée du sceau royal qu'ils avoient détaché d'une patente, et ne rougirent pas de couvrir l'entreprise d'une noire imposture.

Charles 1. étoit alors en Ecosse cherchant à pacifier des troubles il reçoit la nouvelle du massacre, il demande aussitôt des secours contre les Irlandois révoltés; le Parlement d'Ecosse malgré sa haine contre les catholiques lui accorde très peu de chose, le Parlement d'Ecosse saisit l'offre imprudente que lui fait le Roi

d'abandonner cette guerre aux soins et à la sagesse de l'Assemblée. On amasse de l'argent, on lève des armées, sous pretexte de le secourir mais dans la vue de l'opprimer. Tandis qu'il se dispose à châtier les rebelles on le taxe en public d'être l'auteur de la revolte et les plus mutins redoublent leurs declamations injurieuses. Les Communes publient une remontrance de l'Etat du royaume, qui n'est qu'une Satyre violente de toute la conduite du Roi. Elles déclarent les enrôlements forcés contraires à la liberté publique. Ils accusent ~~de trahison les Evêques~~ de trahison les Evêques, parceque exposés aux insultes du peuple, ils se sont retirés de la haute Chambre, en protestant contre tout ce que le Parlement pourroit faire en leur absence. Ces demarches annoncent un projet formé de renverser le trone ou de le reduire à rien.

Une autre main habile et ferme auroit soutenu avec peine le gouvernement dans de si rudes tempêtes et Charles Ier ~~étoit~~ jettoit sur les esprits irrités avec raison de la conduite des Communes, il voulut faire un exemple, et ne

sait pas agir en Roi. Il se transporte en person-
ne dans la Chambre basse, et demande cinq de ses
membres. Cette étrange résolution avait transpiré,
il ne les trouve pas au Parlement, alors sans
gardes il se rend à l'hôtel de ville. Il demande
qu'on ne les dérobe pas à des poursuites
purement légales. Le peuple était échauffé, toutes
les rues où le Roi passa retentirent de cris
séditieux, bientôt les cinq accusés furent conduits, com-
me en triomphe, dans la Chambre basse. Un
soulèvement général se manifesta par des péti-
tions adressées au Parlement, et les Communes en
reçurent des porte-faix, des femmes, et des men-
diants même.

Charles quitte Londres, n'y étant plus
en sûreté, la Reine essuye les injures du fana-
tisme, se sépare et d'autre ou passe à une
guerre inévitable, les Communes en donnèrent le
signal par une entreprise toute nouvelle; voulant
désarmer le Roi, et supposant une conspiration
de Papistes, elles firent une ordonnance, qui ré-

geoit les Gouverneurs de Places ou les Lieutenans en qui les rendoient responsables de leur conduite au parlement seul. On députe vers le Roi, on le presse de consentir à cette ordonnance, ou la menace il refuse. On dispose alors des Commandemants militaires. On oblige les Gouverneurs d'obéir aux ordres de sa Majesté, signifiés par les deux chambres. Le nom du Roi, comme il est facile d'en juger, ne servoit plus que de voile à la Chambre basse.

Des manifestes annoncent la guerre civile, Charles faisoit répandre avec les siens ceux de ses ennemis, tant il comptoit sur la justice de sa cause. Le Parlement, au contraire, s'efforçoit de supprimer ceux du Roi, tant il craignoit les raisons de ce Prince, jointes à une modération touchante, jusqu'alors inconsidéré et foible, il montrera désormais de la vigueur et de la constance, l'infortune donnera plus de relief à ses vertus. Presque toute la haute noblesse, les principaux du second ordre, les Anglicans, les Catholiques embrassèrent son parti

Le Parlement avoit, de son côté, la plupart des grandes villes, et les Puritains, ils étoient maîtres des ports, de la marine, et du revenu national. La religion animoit les royalistes; mais les rebelles, ces sombres enthousiastes, qui la profanoient, et couvroient leurs excès, de ce nom, osoient se promettre la victoire.

Cependant les premières hostilités tournèrent à l'avantage du Roi. Le Prince Robert son neveu, fils de l'Electeur Palatin, le seconde d'abord en habile et brave Capitaine. On gagne plusieurs batailles sur les rebelles, on prend Bristol on assiége Glocester, la terreur se répand jusqu'à Londres, mais Glocester se défend avec une opiniâtreté invincible. Le Parlement lève 14000 hommes, et envoye son Général, le Comte d'Essex, au secours de cette place importante. Charles forcé de lever le siège, perd la bataille de Newbury. Le Vicomte de Falkland, son ministre, y est tué, homme d'un mérite supérieur, et aussi respectable à 34

par ses vertus, que par ses talens, et son savoir.

Pour comble de malheur, les Ecossais se déclarent en forment avec le Parlement d'Angleterre une ligue, par laquelle, tous s'engagent de poursuivre, sans ménagement le Papisme, et l'Episcopat, à réformer les deux Royaumes selon la parole de Dieu, sur le modèle des Eglises les plus ferventes. Telle étoit la force du fanatisme, que de saintes idées, de saintes paroles, dont on abusoit, servoient de motifs à ces funestes complots. Une armée de plus de 20000. Ecossais se mettent en Campagne, le Roi fait alors une trêve avec l'Irlande, d'où il tire quelques troupes, nouveau sujet d'accusation, on lui reproche d'avoir épargné les Catholiques rebelles. Il convoque ensuite à Oxford en 1644. ceux des membres du Parlement, qui lui étoient favorables, se flattant que la nouvelle assemblée en imposeroit au peuple, comme l'ancienne. Ce Parlement, beaucoup plus nombreux

que l'autre, pour la Chambre des Seigneurs, l'étoit beaucoup moins pour les Communes, il ne prouva au bout que quelques succès éphémères. Celui de Westminster, quoique déclaré déchu de son autorité, légitime augmentera sans cesse le pouvoir qui le rendit redoutable.

Cromwell en Angleterre.

Un homme infiniment dangereux, Olivier Cromwell, commençoit à jouer un grand rôle dans le parlement de Westminster, il se distinguoit dans la secte des Indépendans, confondue dans celle des Puritains, qu'elle surpassoit en fanatisme et en ardeur, de même que les Seize surpassoient la grande Ligue en France. Ces Prétendans inspirés par le St Esprit, enivrés d'une égalité parfaite égalité entre les hommes, non contents de proscrire, et les Prêtres, et les Évêques, et toutes les cérémonies religieuses, les Indépendans vouloient détruire la Royauté, dont les Puritains ne prétendoient que resserrer les prérogatives. Cromwell tout à la fois, hypocrite, enthousiaste, intrépide

rusé, toujours en prudent, capable de jouer le Prophète, et de conduire une armée et un État, principal auteur de la victoire de Marston remportée sur le Prince Robert, va devenir maître du Parlement et du Royaume.

Il se plaint de la lenteur de Manchester son Général, des prédicateurs déclament contre la corruption des Chefs. Cromwell, et ses amis, insistent sur la nécessité d'une réforme. On lui donne le titre de renoncement à soi même, par laquelle on ordonne que les membres du Parlement, excepté un petit nombre, soyent exclus des emplois civils et militaires. En conséquence Manchester, Essex, et d'autres Seigneurs résignent leurs commissions. Le Chevalier Fairfax nommé Général demande de se servir de Cromwell. Celui ci n'a pas garde, de s'appliquer le renoncement à soi même, et parvient à commander sous le nom d'un autre. Fairfax honnête homme, mais esprit foible, fut toujours la dupe de ses artifices. L'Armée se trouva alors plus soumise à une discipline plus entière, elle ne respiroit que la fureur Presbyté-

rinent elle ne connoissoit de plaisirs que la prière et les devoirs, tandis que les Royalistes se moquant de cette bigoterie, se livroient à une licencieuse licence.

Le Prince Robert, qui par son courage fougueux avoit commis plusieurs fautes, engagea le Roi à combattre sans attendre des secours qui devoient arriver bientôt. Les rebelles remportèrent à Naseby vers Oxford une victoire décisive. Les bagages et la cassette du Roi tombèrent entre leurs mains, ils y trouvèrent des copies de ses lettres à la Reine, et le Parlement accoutumé à ne rougir de rien osa les publier. Cette courageuse Princesse, digne fille de Henri IV. s'étoit retirée en France, après avoir deux fois, à travers mille dangers, amené des secours à son mari, les Communes l'avoient accusé de trahison.

Depuis la bataille de Naseby Charles I. éprouva sans relache tous les genres de malheurs. Sur le point d'être assiégé à Oxford, il va se livrer aux Ecossois qui assiégeoient Newark, seul avec des

protestations assurances de respect, on lui arrache un ordre pour les gouverneurs de rendre les places. On le vend bientôt au Parlement d'Angleterre pour 400000 mille livres sterling, démarche infâme, après laquelle nulle genre d'iniquités ne doit plus étonner. Devenu le Roi prisonnier le Parlement fait tout. Les prétendus défenseurs des lois et de la nation en sont devenus les oppresseurs. Le despotisme parlementaire l'emportoit infiniment sur celui qu'on avoit reproché au Roi; l'armée voulut détruire la tyrannie du Parlement pour tyranniser elle même. Elle marche vers Londres enlève Charles au Parlement, et lui donne la loi. Mais au sein de l'armée éclate une faction qui se soulève contre les Officiers, parceque l'Esprit St met une égalité parfaite entre eux. Cromwell par un coup de génie les ayant dompté, médite le dernier attentat contre la majesté royale.

Charles s'étoit sauvé dans l'isle de Wight et y avoit été indignement arrêté par le Gouverneur. Il entame une négociation avec le Parlement. La nécessité le réduit aux démarches les plus humiliantes, qui

néanmoins ne fléchissent pas ces rebelles, il offre enfin de céder et le pouvoir militaire, et la nomination des grands offices, pourvu que ses droits à la couronne retournent après sa mort, ce fut en vain. Il reconnoît même que le Parlement s'est armé pour une juste cause, ce fut encore en vain. On veut qu'il abandonne ses partisans comme des criminels, qu'il abolisse l'Episcopat, qu'il sacrifie ses principes de Religion si profondément gravés dans son âme. Sa Conscience l'emporte sur l'intérêt de la Couronne, et la fureur du Parlement ne se relâche sur rien.

Pendant qu'on négocioit la guerre civile s'étoit rallumée. Les Ecossois prirent les armes en faveur du Prince qu'ils avoient honteusement trahi. Plusieurs corps de troupes angloises donnèrent des marques de zèle, mais Cromwell pénètre jusqu'en Ecosse, soumettant tout avec rapidité, Fairfax prend Colchester, après une vigoureuse défense. En un peu de tems tous les Royalistes furent dissipés et abattus. Pour couronner tant de victoires et tant de crimes

il ne restoit plus qu'à commander le supplice du Souverain.

En le laissant au pouvoir du Parlement, l'armée craignoit une conciliation désavantageuse pour elle. Elle se saisit de la personne du Roi, le fait transférer de l'isle de Wight dans une forteresse, ensuite à Windsor. Le Parlement se plaignoit, résistoit aux militaires, se montroit moins éloigné des voies d'accommodement. Quand Pride Charretier, devenu Colonel assiége la Chambre basse et arrête 42 membres. On exclut plus de cent [illegible] autres membres suspects aux Indépendans, qui demeurent maîtres absolus de commencer le procès.

Les Communes, ainsi composées déclarent le Roi criminel de haute trahison, pour avoir fait la guerre au Parlement. Elles créent une cour de Justice avec le pouvoir de le juger. Fairfax, Cromwell, Ireton gendre de Cromwell sont au nombre des juges. Les Pairs ayant rejetté ce bill affreux, on déclare que le peuple est la source de

toute autorité légitime, que par conséquent les Communes choisies par le peuple qu'elles représentent, ont la suprême autorité, et que tout ce qu'elles jugent a force de loi, sans le consentement du Roi et des Pairs.

Charles I. se voit conduit par le fils d'un boucher devant ce tribunal de rebelles. Il leur parle en bon Roi, refuse de répondre aux accusations, proteste qu'il ne reconnoit point de juges parmi ses sujets, et s'offre néanmoins à démontrer la justice de sa cause s'il est invité d'une manière convenable. Trois fois on le fait comparoître, il soutient toujours sa fermeté. Sans égard pour les sollicitations de l'Ecosse, de la France, et de la Hollande, ni pour la démarche généreuse de quatre, qui représentaient qu'ayant possédé la confiance de Charles, c'est sur leurs têtes que doit retomber le crime qu'on lui impute, enfin sans égard pour tout droit de société et de politique, on condamne à mort

le Roi d'Angleterre d'Irlande et d'Ecosse. Il est exécuté sur un échaffaud dans son propre palais. Si les rebelles triomphèrent, du moins la nation vertueuse ouvrit les yeux, elle se repentit et ~~avoir~~ longtems eut horreur d'un forfait inouï jusqu'alors dans toute l'histoire. Nous en verrons les suites dans l'époque de Louis XIV.

Le règne de Charles I. doit être observé attentivement. Il est une grande leçon. Les souverains y apprennent qu'il est des circonstances critiques où l'autorité s'affaiblit quand on s'efforce de l'étendre, où des principes trop durs quand on les fait valoir trop inflexiblement, développent et fortifient des principes tout opposés, et où les faux pas du gouvernement peuvent entraîner sa ruine. Les peuples apprendront que si l'abus de l'autorité est dangereux, la révolte contre l'autorité l'est davantage, qu'une liberté séditieuse est pire que le despotisme d'un monarque, que dans les Etats modérés les loix et les opinions publiques sont une barrière suffisante

contre la tyrannie, surtout qu'il n'y pas d'horreurs où on puisse conduire le fanatisme en le parant du nom et de la parole de Dieu pour en abuser et anéantir tous les principes, tous les sentiments, et tous les devoirs.

Quatorzième Epoque.

Siècle de Louis XIV.

Depuis son avènement en 1643. jusqu'à sa mort en 1715.

Continuation de la guerre contre la maison d'Autriche Traité de Westphalie 1648.

Cette Epoque est la plus intéressante de l'histoire, et embrasse une infinité d'objets. L'Etat de tous les peuples va se fixer, les lumières et les arts circulent d'un pays à l'autre et vont produire de nouvelles lumières avec de nouvelles moeurs. Des grandes révolutions vont changer les systêmes politiques.

Quand Louis XIV monta sur le trône en 1643. à l'âge de quatre ans et demi

à l'âge de quatre ans et demi, l'Europe se trouvoit dans une situation violente qui présageoit à la France une minorité orageuse.

La guerre que le Cardinal Richelieu avoit allumé contre la maison d'Autriche, soit pour l'affoiblir, ou pour se rendre nécessaire, continuoit ses ravages malgré les préliminaires signés en 1641. Ferdinand III. moins redoutable que son Père luttoit contre les forces de la France et de la Suède sans pouvoir disposer de celles de l'Empire.

Philippe IV Roi d'Espagne avoit perdu le Roussillon, la Catalogne, le Portugal, mais toute épuisée qu'étoit sa monarchie, il se défendoit encore contre les Portugais, les Hollandois, et les François, unis par les mêmes intérêts. Si l'Angleterre agitée d'horribles convulsions ne se mêloit pas des affaires du Continent, la fierté que montroient les Anglois pour poursuivre un Roi estimable, devoit se changer en activité pour accroître la puissance nationale. Enfin la France étoit exposée à des discordes intestines, et à soutenir une guerre opiniâtre et ruineuse.

Le testament de Louis XIII donnoit un Conseil de Régen-
ce à la reine Anne d'Autriche. Elle s'adresse au
Parlement qui prononça, comme en matière civile,
annulla les volontés d'un Roi, sous lequel, il avoit
eu peu de crédit et d'influence. Le Cardinal Maza-
rin, Italien, souple et habile, fixé depuis quelques
tems dans le royaume, fut bientôt premier Ministre
et sembla hériter du pouvoir de Richelieu son
bienfaiteur. Le plan de l'ancien ministre subsista.

Après la mort de Richelieu, le Comte Duc
d'Olivarès son émule en Espagne avoit été disgracié. Don Louis
de Haro, moins despotique moins audacieux étoit de-
venu premier ministre, et les Espagnols avoient ga-
gné au changement. Ils crurent que la minori-
té de Louis, leur offroit une occasion de victoire.
Leur armée des Pais Bas, pénétra en Champagne,
assiégea Rocroi, et répandit partout la terreur

Un jeune héros si fameux âgé de 21 ans, étoit
heureusement à la tête des troupes françaises, c'étoit
Louis Duc d'Enguien, fils du Prince Condé. Son
génie lui tenoit lieu d'expérience. Il avoit ordre de

ne fut livré bataille, cependant il livra et gagna celle de Rocroi, où la fameuse Infanterie Espagnole fut détruite, elle faisoit la principale force de l'Espagne et étoit formée sur le modèle de celle des Suisses. Le Comte de Fuentes qui la commandoit périt glorieusement. Je voudrois être mort comme lui, dit le jeune Prince si je n'avois vaincu. La victoire de Rocroi ouvre une carrière de triomphes. Le Grand Condé, car le Duc d'Enghien mérite déja ce nom, se rend maître de Thionville, qu'on avoit été attaquer sous le dernier règne. Sa présence est nécessaire au bord du Rhin. Le Maréchal de Guébriant ayant été tué à la bataille de Rotweil, on avoit ensuite perdu celle de Dutlingen, suivie d'autres pertes dans la Suabe. Mercy général de l'Empereur, s'étoit emparé de Fribourg ~~[illegible]~~ en 1644. Condé l'attaque retranché dans un camp près de cette ville, et quoique inférieur en nombre il défait les Supérieurs après trois jours de combat. Mayence et Philisbourg furent les fruits de la victoire. Gaston Duc d'Orléans, venoit de prendre Gravelines

qui s'étoit défendue deux mois. Les François ne furent pas aussi heureux en Catalogne, où Philippe IV vainqueur du Maréchal de la Motte prit Lerida et Balaguier.

Tandis que Condé jouissoit en France de sa gloire, le Maréchal Turenne commandoit l'armée d'Allemagne. Il s'avance dans le pais, pour profiter d'une grande victoire remportée en Bohême par le Suédois Torstenson. Mais il fait une faute, la seule, dit-on, qu'il ait commise, il consent que les alliés se séparent de ses troupes. Mercy en profite et le bat à Marienthal en Franconie 1645. Mais Condé se joint à Turenne, attaque Mercy près de Nordlingue et remporte une troisième victoire aussi glorieuse que les précédentes. L'illustre Mercy y fut tué.

En 1646, Condé va enlever Dunkerque aux Espagnols, on l'envoie de là en Catalogne. Il y échoue au siège de Lerida, faute de secours nécessaires, et étoit un triomphe pour ses ennemis. Mais l'année suivante en 1648, il renouvelle leur chagrin

par la victoire de Lens qu'il remporta sur l'Archi-
duc Léopold frère de l'Empereur. Ses harangues avant
le combat valent mieux que toutes celles dont les
anciens chargèrent leur histoire. Mes amis, leur dit-il,
souvenez vous de Rocroi, de Fribourg et de Nordlingue.

On se battait aussi en Italie, contre l'Espagne ac-
cablée du faix de la guerre. Philippe IV naturellement
bon, mais faible, et gouverné par des favoris, ne
trouvait pas de ressources dans son peuple. Les États
d'Arragon refusèrent en 1645 de prêter serment de
fidélité à son fils, ils exigèrent qu'auparavant on
rétablît leurs privilèges, et de ne pas porter les
armes hors de leur patrie. Un mécontentement
extrême pouvait seul amener ce refus et cette récla-
mation. Voulant au moins diminuer le nombre de
ses ennemis, Philippe fait un traité avec les Pro-
vinces Unies, reconnaît leur indépendance, et leur
laisse toutes leurs conquêtes.

Cette république selon ses engagemens ne devait pas

traité avec la France, à qui elle avoit les plus gran-
des obligations; mais en politique le besoin et l'inté-
rêt actuel l'emporte sur les services passés, et on
n'ose se croire libre de ses engagemens dès qu'ils ne
s'accordent plus avec le bien de l'Etat. La Hollan-
de commençoit à craindre la France plus que l'
Espagne, elle obtenoit de celle-ci plus qu'elle ne pou-
voit desirer, et ne vouloit pas contribuer à un
agrandissement excessif de l'autre. Si elle fut ingrate
elle eut des raisons pour la colorer. Le traité con-
clut en 1647 ne fut signé qu'en Janvier 1648.
Il termina une guerre de 80 ans, où l'héroïsme et la
liberté avoit renouvellé les prodiges de l'ancienne Grèce

Jamais la monarchie Espagnole ne s'étoit vue
réduite à tant de foiblesses et d'humiliations. Le Royaume
de Naples est sur le point de lui échapper. Des im-
pots accablants des impôts accablans, des vexations
des vice-rois et des subalternes soulève ce peuple
naturellement séditieux. Un cordonnier devient à
Palerme chef de revoltes. La Sicile entière, excepté Mes-
sine imite les fureurs de la populace irritée.

à Naples, un pêcheur, nommé Mazaniello suit le même exemple. Sous ses ordres on massacre les financiers, et une partie de la noblesse, on pille et on commet des violences. Mazaniello est tué à son tour par les mutins, un noble qui le remplace est pareillement égorgé. Un troisième chef propose une république sous la protection de la France. On adopte ce projet, on appelle le Duc de Guise dont la famille avoit des prétentions sur Naples. Il part de Rome où il travailloit à faire casser son mariage. Il s'expose aux plus grands périls, il traverse une flotte Espagnole, arrive presque seul et le peuple s'empresse à lui conférer le titre de Doge en 1647. Mazarin favorisoit, comme il le devoit l'entreprise, il n'envoya cependant pas des secours au Duc, le soupçonnant, peut-être, d'aspirer au titre de Roi. Tout rentra bientôt en ordre, en Sicile comme à Naples. Trahi par l'homme qui l'avoit attiré, le Duc de Guise fut envoyé prisonnier en Espagne et y demeura 4 ans dans une captivité cruelle. Quant aux Napolitains ils subirent de terribles exécutions, on

et compte 14000 de mousquets. « Aucun peuple, dit « un historien, n'est plus avide, et moins capable « de liberté, que celui de Naples. léger dans sa con- « duite, inconstant dans ses affections, n'ayant aucune « opinion fixe il hait le présent, au gré « de ses affections fougueuses, et où il craint ou « il espère trop pour l'avenir, et on le voit « passer subitement de la révolte à une espèce « de servitude ».

La guerre embrassait toute l'Europe et cependant on négociait la paix générale en Westphalie depuis 1644. Mille droits et prétentions à concilier, mille intérêts à ménager, des religions ennemies à ménager, le cahos du gouvernement germanique à débrouiller, la desolation universelle à calmer, toutes les puissances à satisfaire et à réunir, dans un seul système de pacification, c'était le plus ouvrage de cette nature qui eut jamais été entrepris. Les Comtes d'Avaux de Servien plénipotentiaires de France. Le fils d'O, xenstiern et Salvius plénipotentiaires de Suède en participèrent la gloire.

Le traité de Westphalie fut signé solennellement à Munster le 24 Octobre 1648. C'est la base de tous les traités postérieurs, c'est une loi fondamentale de l'Empire.

Guerre civile en France contre Mazarin.

Suite de la guerre avec l'Espagne.

Les négociations de Westphalie tendaient à leur fin et rendaient le ministère François respectable aux yeux de l'Europe, quand une guerre civile s'alluma à Paris contre le Roi, ou plutôt contre son ministre. Il étoit impossible qu'un étranger, maître du gouvernement, ne devint l'objet de l'envie, de la haine et des cabales, quoique le Cardinal Mazarin eut trop d'adresse pour imiter le faste et la hauteur de Richelieu. Sa fortune, sa puissance, les besoins publics fournissoient assez de prétextes aux mécontens, l'autorité royale, entre ses mains, inspiroit peu de respect, et s'il venoit d'en abuser, ou seulement qu'il parut le faire, tout ins-

paroit la révolte. Les premiers étoient en murmures dès, ou eut recours à des édits bursaux, d'autant plus odieux qu'il y en avoit de ridicules, ou retenir les gages des Magistrats, ou retrancher quelques quartiers de rentes, la sédition étoit prête à éclater. Un arrêt d'Union entre les Cours Souveraines de Paris, arrêt que le Parlement venoit de rendre, inquiéta le Ministre; il fut cassé par le Conseil. Les magistrats soutenoient que leur Union n'avoit rien de répréhensible. Il faudroit obéir au Roi, répondit Mazarin. S'il se défendoit de porter des glands aux cols, c'est moins la chose défendue que la défense qui fait le crime. Son discours piquants et sa mauvaise prononciation l'exposèrent aux traits piquans du ridicule. Il les chansonna et le mépris joint à la haine augmenta l'audace des factieux.

Le Parlement oublia alors les bornes de sa juridiction, abolit les Intendans de province établis par Louis XIII. La Cour indignée veut faire un coup d'éclat. Un Président et un Conseiller, des plus hardis dans les délibérations, sont arrêtés par ordre du Cardinal. Le peuple

alors se soulève tout les chaînes des rues, tire sur le carrosse du Chancelier, forme des barricades, tue quelques soldats, et les deux prisonniers sont rendus.

Après cette preuve de foiblesse du Ministère, on devoit s'attendre à de plus violentes secousses. L'Archevêque Coadjuteur de Paris, depuis Cardinal de Retz, génie remuant, intriguant, séditieux, anime les ennemis de la Cour, ameute le peuple, il entraîne le ~~peuple~~ parlement, et allume la guerre civile. Les Frondeurs c'est ainsi qu'on nomma les rebelles, forcent la Régente de se retirer à St Germain avec le jeune Roi. Ils ont à leur tête le Prince de Conti frère du ~~Roi~~ grand Condé, les Ducs de Longueville de Beaufort, Vendome et de Bouillon &c.

Condé quoique mécontent embrasse le parti de la Cour, et fait le blocus de Paris, où le Parlement lève une armée. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette guerre, c'est le ridicule qui l'accompagnoit, tout étoit matières de bons mots et de vaudevilles. Les femmes donnoient le ton, jouoient un grand rôle, commandoient de se battre, pour ou contre le

Roi. La Duchesse de Longueville, sœur de Condé, fit un rebelle du vertueux Turenne.

On parvint à s'accomoder en 1649. on publia une amnistie. La Cour revint à Paris, mais l'année suivante Condé qui méprisait Mazarin, et qui avait des prétentions sans bornes, fut arrêté avec le Prince de Conti et le Duc de Longueville. Mazarin ne pouvait faire rien de plus hardi. Le peuple signala sa légèreté, en célébrant par des feux de joie la détention de ceux qu'il avait honoré comme ses Pères et défenseurs. Ce triomphe du Ministre fut court, car se croyant hors de danger, il maltraita Gaston d'Orléans, toujours prêt à passer d'un parti à l'autre. Il irrita les Frondeurs qui respiraient encore la sédition. Le Parlement demanda la liberté des trois Princes, et bannit à perpétuité le Cardinal, qui va lui même les délivrer, voulant les attacher à ses intérêts, il n'en reçoit que des marques de mépris, et se retire à Liège puis à Cologne

Roi il gouverna la Régente, comme s'il eut été à la Cour. Enfin Condé se revolte, mais Turenne est devenu Royaliste. Ainsi les héros de la patrie, l'attaquerent la defendirent tour à tour, entraînés par une sorte de vertige, ramenés par le devoir.

Mazarin rentre dans le Royaume avec une petite armée, le Parlement le foudroye d'un arrêt de proscription, et promet 50,000 écus pour sa tête, se réglant sur la somme promise autrefois pour la tête de Coligny. On porte la démence jusqu'à députer des Magistrats qui doivent informer contre l'armée du Ministre. Un autre arrêt déclare Condé criminel d'Etat, car les contrariétés naissent de l'esprit de parti, et de cabale. Louis XIV sorti alors de minorité et transfère le parlement à Pontoise, un petit nombre seulement obéit. Il eut son double parlement.

Le Roi la reine et son ministre errèrent d'une province à l'autre. Peu s'en fallut que

Condé ne les enlevait. Turenne les renversa par son habileté, la Cour marcha vers Paris sous la conduite de son défenseur. On livra le combat de St. Antoine dans le faubourg de ce nom. Les deux généraux y firent des prodiges, déjà l'armée Royale était victorieuse, quand la fille du Duc d'Orléans fit tirer le canon de la Bastille, et força Turenne à la retraite.

Comme la haine pour le Ministre semblait implacable, le Roi consentit à l'éloigner, en le renvoyant en faisant son éloge dans une déclaration. Les Parisiens ouvrirent avec joie les portes au Souverain. Tout changea. Le Duc d'Orléans alla finir ses jours dans l'exil. Le Cardinal de Retz, principal auteur des troubles, fut mis en prison, Condé continua dans sa révolte se joindre aux Espagnols. On n'en fut pas moins paisible à Paris, il s'y fit un si grand calme que Mazarin reparut tranquillement à la Cour, reprit son autorité, le six mortifié

par tout le monde, et mettre par le Parlement
digne conclusion d'une guerre ridicule, qui ne devoit
être décrite qu'en vers burlesques, comme le disoit
Condé, qui pourtant y avoit joué un tel rôle.
On avoit appellé le parti de ce Prince la
cabale des petits maîtres, parce qu'ils avoient vou-
lu se rendre maîtres de l'Etat.

Les Espagnols profitant des dissensions de la
France, avoient repris Barcelone après 15 mois de
siège. Ils enlevèrent Casal au Duc de Savoye, et
s'attachèrent celui de Mantoue en lui rendant cet-
te place. Ils prirent Gravelines et Dunkerque.
Le fruit des anciennes victoires de Condé fut entiè-
rement perdu, et lui même combattant contre
sa patrie, l'auroit exposée aux plus grands périls
si Turenne ne l'avoit défendue. Turenne avoit été
battu à Rhetel, lorsqu'il combattoit pour les
Espagnols, mais en défendant son Roi et la Fran-
ce, il fut toujours invincible. Il marcha au se-
cours d'Arras assiégé par l'Archiduc Léopold
et par Condé, il força leurs lignes, une [illegible]

chiduc en fuite, et ne laissa à Condé que la gloi-
re d'une retraite admirable.

Mazarin qui à quelques lieues de la ville se couvrit de ridicule en s'attribuant l'honneur de cette campagne.

Cromwell souillé du sang de Charles 1. rendoit l'Angleterre florissante, comme nous le verrons bientôt. La France et l'Espagne briguoient son alliance, en sacrifioient ainsi la cause de la Majesté Royale. A force de souplesses et presque de bassesses le Cardinal réussit dans cette négociation. Il conclut un traité en 1655 à condition de faire de France sortir du Royaume Charles 1. et le Duc d'York petit fils de Henri IV. On laissa crier les Espagnols qui auroient dû se taire, puisqu'ils s'étoient abaissés aux mêmes démarches et sans profiter d'une alliance si avantageuse.

Valenciennes dont les Maréchaux Turenne et la Ferté faisoient le siège, fut délivré par le Prince de Condé uni à Don Juan d'Autriche bâtard fils de Philippe IV. Une ligne de communication entre les quartiers

munications entre les quartiers des deux Maréchaux s'étant rompue les ennemis forcèrent les lignes du second, mais Turenne sauva l'armée, et prit la Capelle. En 1657 il assiégea Cambrai, Condé se jette dans la place avec dix huit escadrons, et Turenne est obligé de lever le siège.

La Campagne suivante devait être décisive pour les armes françaises. Vingt vaisseaux Anglais bloquèrent le port de Dunkerque, tandis que Turenne ayant 6000 Anglais dans son armée investit cette ville. Don Juan et Condé vinrent à son secours, et sont vaincus par Turenne près des Dunes. Le Grand Condé avait prévu l'évènement à la vue des mauvaises dispositions, qu'on avait prises, malgré lui; son âme fière gémit, plus que jamais de la dépendance où le réduisait son égarement. Dunkerque capitule les Anglais en prennent possession, comme on

se étoit unie avec Cromwell; plusieurs vil-
les tombèrent au pouvoir de la France, et
l'Espagne dut faire la paix.

Deux objets importans se présentent avant
la paix des Pyrénées. L'un est le règne de
Cromwell en Angleterre, et l'autre l'administration
de la fameuse Christine reine de Suède.

République d'Angleterre sous Cromwell

Il falloit un Olivier Cromwell pour achever
la révolution d'Angleterre. Cet homme extraordinaire
bien né, mais pauvre, sans lettres et sans cultu-
re, débauché dans sa jeunesse, rigoriste et méthodiste
après ses débauches, plein d'idées bizarres et
superstitieuses possédant néanmoins des talens poli-
tiques et militaires, surtout celui de connaître

les hommes, et leur communiquer les passions pour les faire servir à ses desseins. Cromwell fut ignoré jusqu'à 44 ans que la ville de Cambrige le nomma son deputé. Incapable de modération, déchainé contre la cour royale, n'ayant en bouche que les devotes extravagances du fanatisme, il se fit bientôt un nom dans la secte des Puritains. Ses exploits le conduisirent ensuite au Commandement, et il mania si bien les esprits profita si habilement des circonstances, qu'il devint le maître de ces fougueux Républicains, qui avaient renversé et les loix et le trône.

Après la suppression du Roi la chambre basse réduite à 20 membres, abolit la Chambre des Pairs, et déclara qu'il n'y avait plus de monarchie.

Cromwell alla subjuguer l'Irlande où le Comte d'Ormond soutenoit encore les bon-

sa cause, il prit d'assaut la ville de Tredah et fit passer au fil de l'épée une garnison nombreuse, il répandit tellement la terreur et le désespoir, que plus de quarante mille Irlandois s'expatrièrent pour se mettre au service des étrangers.

L'Ecosse ne tarda guère à subir le joug. Le généreux Marquis de Montrose fidèle à la bonne cause y avoit été exécuté, comme rebelle au Covenant, ensuite pendu et ses membres dispersés dans les principales villes du Royaume.

Charles II. héritier du trône de son Père s'étoit néanmoins jetté dans les bras des Ecossois n'ayant pas d'autres ressources. Il s'étoit soumis aux conditions humiliantes que lui imposa leur zèle fanatique, mais plus esclave que Roi, pouvant eux, à peine avoit

il une ombre d'autorité. L'armée Parlementaire marcha contre lui sous les ordres de Cromwell. Les Ecossais retranchés sur les hauteurs. Les Ecossais retranchés sur des hauteurs pouvoient ruiner sans combat leurs [illegible] en [illegible], une victoire plus glorieuse força le général Lesley à descendre, et à livrer bataille. Cromwell en vainqueur dès le premier choc, et cette bataille de Dunbar ruina les espérances de Charles. Il ne se trouva pas à l'action, le clergé presbytérien mécontent de sa conduite avoit rappelé ce Prince du camp, où il se faisoit aimer, et pour ainsi dire, adorer de ses soldats.

Réduit l'année suivante à prendre la fuite, le Roi passe courageusement en Angleterre; tandis que son oppresseur achève de soumettre l'Ecosse. On ne l'atten-

point, ses partisans étoient à rassembler
sans avoir aucune précaution, Cromwell
redouble d'activité, convoque les milices, les
joint à ses troupes, attaque le Roi
à Worcester, force la place et fait
un carnage affreux. L'Infortuné Char-
les se déguise et prend la fuite, il
se cache un jour entier dans un chêne,
il erre quarante jours au milieu de ses
ennemis. Personne du moins n'a la foi-
blesse de le trahir, et il trouve un vais-
seau pour gagner la France en 1651.

Fairfax général du Parlement s'é-
toit démis du Généralat, avant l'expé-
dition d'Écosse, se faisant scrupule de
violer le Covenant, cette ligue sacrée des
fanatiques de l'un et de l'autre peuple.
L'Artificieux Cromwell qui le connoissoit
inflexible dans ses vues, avoit affecté de

combattre ouvertement son projet d'ambition, de voir déguisé la simplicité sous une modération hypocrite. Revêtu du généralat, maître de l'armée ce qui réduisait toute la puissance, Cromwell attendait le moment de s'élever davantage. Bientôt la République Anglaise (c'est le nom que lui donnaient les Tyrans) se brouille avec les Hollandais, par jalousie de commerce. Le fameux acte de navigation défend aux étrangers l'importation de toutes marchandises qui n'est pas venue de leur sol ou fruit de leur ~~navigation~~ manufactures. C'était couper presque toutes les branches du commerce Hollandais en Angleterre, c'était obliger les Anglais au commerce maritime, rien n'a plus contribué à la prospérité de ce peuple.

En vain les Etats généraux s'efforcèrent d'éviter la guerre en négociant, elle fut déclarée quoiqu'ils eussent une flotte de 150

voiles, et quoique leurs fameux Amiraux Tromp et Ruyter fissent des prodiges de courage, et d'habileté, les Anglais eurent une supériorité incontestable. ils la durent principalement à la grandeur des vaisseaux construits sous le dernier règne. Etrange fatalité! que la taxe des vaisseaux si utile par l'emploi qu'en avait fait Charles I. eut servi de prétexte à la révolte, et ensuite de moyen pour rendre la faction triomphante.

Ces avantages inspirèrent de la hardiesse au Parlement, il voulut s'affranchir du joug de Cromwel. Celui ci sachant, qu'on fait une délibération contraire, accourt au Parlement suivi de 300. soldats, et insulte en ces termes l'assemblée. *Vous n'êtes plus un Parlement, fi! retirez vous, le Seigneur vous a rejetté.* Il fait sortir ensuite les membres, l'un après l'autre les traitant d'ivrogne de voleur &c. Puis il fit fermer la salle du Parlement et se retira

tems écrite. Ses propres amis de Cromwell ne l'auroient pas cru capable d'une action si prodigieusement hardie. Jamais on ne vit rien de pareil. Pour laisser à la nation une ombre imaginaire de liberté et d'autorité, il forme un autre Parlement, composé des fanatiques de la lie du peuple. Ce Parlement après avoir chanté Dieu, dans la prière, tombe en délire, jusqu'à détruire les universités et les sciences des Institutions payennes, et voulut établir la loi Mosaïque pour base de la jurisprudence en Angleterre. Enfin il se rend si méprisable, que Cromwell prend le parti de le dissoudre et le fait sans peine.

C'est alors que le Conseil militaire lui donne à vie le titre de Protecteur, un Ledage en tems de universalité, avec le droit de justice de guerre, de paix et d'alliance, et avec une armée subsistante de 30000 hommes. Le Protecteur est seulement obligé de prendre l'avis

d'une Constitution, de ~~tenir~~ convoquer le Parlement tous les trois ans, et de le tenir assemblé pendant cinq mois entiers. On ne vit donc un maître plus redoutable que les anciens Rois. Les charges publiques étoient accablantes, la nation murmuroit.

Quand le Parlement fut assemblé, il voulut soumettre à l'examen le titre militaire de Protecteur, mais Cromwell le força bientôt de reconnoître son autorité, et n'attendit pas même les cinq mois prescrits pour congédier ce Parlement en 1654.

Si le Parlement opprima l'Etat, au moins il le fit respecter au dehors. Il obligea les Hollandois de céder le vain titre de Pavillon pour lequel l'on s'étoit battu cruellement. Il ordonna l'exécution du frère de l'Ambassadeur Portugais, coupable d'un meurtre, et conclut avec son Roi un traité avantageux à l'Angleterre. Courtisé par les ministres de France et d'Espagne, il se déclara en faveur de la première couronne. Et les Anglois enlèvent la Jamaïque aux Espagnols, conquête fort

tante par la situation de cette Isle, et surtout par les plantations qui l'ont enrichie, mieux du produit de ses terres. L'Amiral Blake brûla, l'année suivante une flotte aux Espagnols malgré le feu d'un Château et de sept redoutes. Grand homme, bon citoyen, il servoit l'état sans aimer Cromwell. Nous devons combattre pour la patrie, disoit-il, en quelque main qu'elle soit tombée. Tous les partis l'estimoient également rien n'arrêta mieux le vrai mérite.

Pour cimenter sa puissance Cromwell désiroit y mettre le sceau des loix. Une administration si glorieuse lui faisoit espérer d'y venir à bout. Il convoque en 1657 un Parlement qu'il trouve docile à ses volontés, après en avoir exclus les membres suspects. Les droits de la maison des Stuarts, y sont anéantis, on propose ensuite de conférer au protecteur le titre de Roi, et la pluralité des suffrages fait passer ce

changé. On députa des Commissaires pour lui offrir la couronne, c'est ce qu'il avoit eu en vue depuis long-tems. Il refusa néanmoins, soit par crainte des conspirations, soit par déférence pour le conseil de ses amis, soit par égard aux sentimens généreux de son gendre, et de son beau-frère, résolus de quitter leurs emplois s'il acceptoit la couronne.

Le Parlement lui conserva le titre de Protecteur, y ajoutant un revenu perpétuel, et le droit de se nommer un successeur. Ce même Parlement fut aussitôt cassé, dès qu'il osa de se montrer jaloux d'un despotisme, mal déguisé.

Mais grand spectacle, qui devroit frapper les ambitieux, c'est que Cromwell, devoré par les soucis, et par les terreurs, qui enfantent la tyrannie, se voyant détesté par ses propres filles, craignant d'être assassiné par ses gardes, chargé d'une cuirasse, et de plusieurs armes défensives, n'osant coucher trois nuits dans la même

ne appartenant, ses inquiétudes lui causèrent une maladie mortelle. Il prophétisa en vain sa guérison, car ou il vouloit encore tromper les hommes ou il étoit encore trompé encore lui-même par le fanatisme. Ayant enfin désigné pour successeur Richard son fils aîné il mourut en 1658, agé de 59 ans.

Quelques traits acheveront de peindre ce personnage singulier. Dans sa suprême puissance il conserva toujours l'austérité de ses mœurs. Après avoir tout immolé à sa cruelle ambition, il fut rigide observateur de la justice. Quoique les ressorts de l'enthousiasme fussent les principaux instruments de ses desseins, il se moquoit avec les Déistes de la folie des sectaires, il méprisoit surtout les Puritains et fanatiques dont le zèle avoit été le principe de la révolution. D'un autre coté il paroissoit tolérant, et les Déistes, qu'ils nommoient Athées, vivoient tranquilles autour de lui. Leur nombre s'augmentoit toujours, puisque rien n'est plus

capable de faire des incrédules que les extravagances et les crimes, si communs alors, qu'on couvroit du nom de religion. Quand l'Esprit humain n'a point de règle, il s'écarte d'un écueil pour se jetter dans l'autre.

Richard Cromwell succéda à son Père, mais il n'avoit, ni le génie, ni la fermeté qu'exigeoit sa place. Sans intrigue, comme sans ambition, et sans fanatisme, avec un caractère doux et des mœurs simples il fut d'abord le jouet des factieux. Le Parlement qu'il assembla commençoit à lui donner des inquiétudes. L'Armée lui en donnoit davantage; quelques uns des principaux Officiers y intriguoient contre son autorité, ils lui demandèrent en tumulte la dissolution du parlement, qui leur avoit défendu les assemblées secrètes, et ayant consenti par foiblesse il se trouva sans appui.

Il abdiqua en 1659. pour vivre dans l'obscurité d'une paisible retraite. Son frère gouverneur d'Irlande se retira de même. Ainsi disparut en un moment

la famille de ces usurpateurs qui dans sa République avait régné en despote, et refusé le titre de Roi.

Règne et Abdication de la Reine Christine

Une jeune Reine passionnée pour la littérature, et les beaux arts, sacrifiant à ce goût la Couronne, fait un contraste singulier, avec l'ignorance, les moeurs farouches, le fanatisme violent, et la sanguinaire ambition de Cromwell.

Christine Reine de Suède, fille et héritière de Gustave Adolphe, conquérant de l'Allemagne, fixe pour la notre curiosité. Rassemblons donc les traits de sa vie qu'il importe de connaître.

Quand Gustave périt en 1632 à la bataille de Lutzen sa fille n'avait que six ans. La Régence de Suède confia la direction des affaires au Chancelier Oxenstiern capable de suivre de vastes pro-

jets. Des savans cultivèrent l'esprit de la jeune Prince
tandis que les Suédois par leur courage et
leur discipline, continuoient à faire trembler la
la cour impériale. Avec beaucoup de pé-
nétration et de mémoire, elle fut bientôt un
prodige. Lisant les auteurs Grecs, assurément tout
accompli ce qui auroit dû l'attacher aux devoirs
du trône, ou si elle l'apprit, rien ne fut plu-
tôt oublié.

L'illustre Grotius qui avoit été persécuté en Hollan-
de, n'ayant pas reçu en France le traitement
qu'il méritoit du Cardinal Richelieu, avoit trouvé
un asile honorable en Suède. Oxenstiern l'avoit envo-
yé en ambassade à cette même Cour où Richelieu
se faisoit juge du talent même. Ce fut une mor-
tification pour le ministre François d'autant
plus grande que Richelieu soutint fièrement
la dignité de son ministère. Christine eut pour lui la confian-
ce qu'avoit eu Oxenstiern, elle savoit surtout
apprécier en lui le mérite de savant.

Dès qu'elle fut en âge

Dès qu'elle fut en age de régner, elle montra de l'application aux affaires, mais son goût dominant l'emporta bientôt. Les lettres, les arts, en tout ce qui donne de l'éclat à la société, avoient à ses yeux un charme presque invincible. La paix de Westphalie en fut au moins un heureux effet. Oxenstiern pressoit la continuation de la guerre, les Plénipotentiaires de Suède retardoient par leur mésintelligence la conclusion du traité, mais les ordres absolus de la reine tranchèrent toutes les longueurs. On ne pourroit trop louer cette conduite si le bien de l'Europe, et particulièrement de la Suède en avoit été le véritable motif, la suite prouva le contraire. Jouir du repos pour se livrer à l'étude, et aux amusemens de son goût, c'étoit là ce que Christine avoit à cœur. Sa cour se remplit de savans dont les philosophes auroient dû rester dans la poussière de leurs cabinets. Le fameux Descartes, s'y laissa mal à propos

attirer soit par la réputation de cette Princesse, soit par la vanité de la placer au nombre de ses [illegible] disciples. Les changemens de climat, de vie, et les rigueurs du climat, achevèrent de le tuer au bout de quelques mois.

Un peuple guerrier lassé de ses victoires, et encore animé du zèle de la réforme de Luther, un Sénat célèbre par sa profonde politique, toute la nation enfin fut mécontente de voir la fille du grand Gustave Adolphe négliger les soins du gouvernement pour se livrer à une stérile philosophie, à des recherches d'érudition, à l'étude des langues savantes, à la passion des médailles, des statues, des Ballets, et des fêtes magnifiques, et ruiner les finances pour des choses superflues et pour des hommes médiocres. On pensait, et avec raison, que des goûts de cette nature, ne font pas honneur à une Souveraine, qu'autant qu'elle sait les soumettre à ses devoirs et les subordonner au bien essentiel des peuples

On désiroit ardemment que la Reine se mariât, et que du moins elle donna un héritier à la Couronne. Mais de même que la fameuse Elisabeth, elle aimoit trop sa liberté pour y consentir. Que n'imitoit elle de même Elisabeth dans les travaux du gouvernement.

Le Comte Palatin de deux Ponts, Charles Gustave cousin de Christine, étoit l'époux que le voeu public lui désignoit. Résolue de ne pas se marier, elle voulut bien le déclarer son successeur, et la Suède en fut plus tranquille. Ce Prince vivoit politiquement loin de la Cour et des affaires, dissimulant son désir de régner, s'attachant néanmoins les coeurs pour faire désirer sa domination. Christine qu'on sollicitoit encore de l'épouser, déclara en 1651 qu'elle vouloit abdiquer la Couronne. Il étoit difficile de croire sincère une telle déclaration, crainte de s'y méprendre les Sénateurs la conjurèrent de renoncer à ce projet; elle y consentit à condition, qu'il ne sera plus question de mariage. Charles Gustave, dans

une conjoncture aussi critique, se conduisit avec la même modération que le sien.

Ennuyée, plus que jamais, des soins du gouvernement, soupirant après la félicité de vivre en liberté avec les savans, éloignée de la mélancolie qu'inspirent le dégoût et la nécessité du travail, Christine revint efficacement à son projet d'abdication. En faisant l'ouverture des Etats, en 1654, elle déclara ce projet. On y consentit, après avoir un peu résisté, par bienséance. Les Etats généreux lui assignèrent un revenu, sur les domaines dont elle ne put obtenir la souveraineté; Charles Gustave ne voulut régner qu'avec tous les droits de la souveraineté, et il sut y parvenir sans se rendre suspect d'ingratitude.

Il est difficile, écrivit Christine à Chanut, ambassadeur de France, qu'un dessein mâle et vigoureux plaise à tout le monde. Je me contenterai d'un seul approbateur, je me passerai même d'en avoir un. Que j'aurai de plai-

« sie à me rappeller que j'ai fait du bien aux hommes. Pourquoi donc, disoit judicieusement M. d'Alembert, vouloit-elle cesser de leur en faire. Elle écrivit au Prince de Condé. « Jamais je ne concevrai une action, qui m'a semblé si belle, par une tache de repentir, et s'il arrivoit que vous la condamniez, je vous dirois pour toute excuse, que je n'aurois jamais quitté les biens que la fortune m'a donnés, si j'eusse prétendu à l'Empire du monde, si j'avois été aussi sûre d'y réussir ou d'y mourir que le grand Condé. »

Christine se repentit cependant, elle souhaita remonter sur le trône, comme nous le verrons bientôt. Après avoir dépouillé le Palais de tout ce qu'il renfermoit de précieux, elle partit travestie en homme. En touchant les frontières du Danemarc, elle dit: Me voilà enfin en liberté et hors des frontières de la Suède où j'espère ne

revenir jamais ceux-là qui respirent la meilleure humeur.

Elle se fit ensuite Catholique à Bruxelles, et abjura solemnellement le Luthéranisme à Inspruck. Les Catholiques en eurent beaucoup de joie, mais les Luthériens l'accusèrent de ne l'avoir fait que par des motifs humains, et pour jouir avec plus de liberté, en Italie des chefs-d'oeuvres, que ce beau pays renferme.

L'Italie ne charma cependant pas tellement Christine, qu'il ne lui prit envie de voir ou de se montrer en France; Elle fit ce voyage en. La cour de France lui rendit des grands honneurs, mais elle n'y fut pas goûtée parce qu'elle n'avoit pas le ton de galanterie qui y régnoit alors. Elle s'en dédommagea avec les gens de lettres de Paris. Mais celui qu'elle distingua le plus fut Ménage, qu'on connoit si peu de nos jours. A peine de retour à Rome elle voulut retourner en France, elle s'y déshonora par le meurtre de son grand écuyer Monaldes-

dit, dans la galerie de Fontainebleau, vraisemblablement pour une intrigue d'amour dont elle étoit jalouse. Abhorrée des François après cette action infame, qui pourtant a trouvé des apologistes, elle voulut passer en Angleterre, mais Cromwell n'approuva pas ce voyage, et elle retourna encore à Rome, et s'y livra ~~[illegible]~~ à son goût pour les arts, les sciences, principalement pour la Chymie, les médailles et les statues.

Charles X son successeur étant mort après des guerres ruineuses contre la Pologne, et le Dannemarc, elle repassa dans son ancien royaume, avec le desir d'y régner encore, mais les Suedois l'obligèrent à un second acte de renonciation. Quelques années après elle entreprit un nouveau voyage en Suède, mais elle n'y réussit pas mieux, et finit ses jours à Rome. Elle ordonna qu'on ne mit que ces mots sur son tombeau D.O. M. vixit Christina annos LXII.

Les inégalités de son humeur, de son caractère et

ses goûts, dit Mr d'Alembert. Le peu de retenue qu'elle mit dans ses actions; le peu d'avantage qu'elle tira de ses connoissances, et de son esprit pour rendre les hommes heureux, sa fierté souvent déplacée, ses discours équivoques sur la religion qu'elle avoit quittée, et sur celle qu'elle avoit embrassée, enfin pour ainsi dire sa vie errante parmi les étrangers, qui ne l'aimoient pas, tout cela justifie plus qu'elle ne l'a cru la brièveté de son épitaphe. —

Paix des Pyrénées en 1659
Et d'Oliva en 1666.
Restauration de la monarchie angloise
Mort de Mazarin —

L'affoiblissement de la maison d'Autriche donnoit à la France une supériorité qui devint désormais le principe des plus mémorables événemens. Après la mort de Ferdinand III 1657. il y eut un interrègne de quinze mois. Son fils aîné qu'il avoit fait élire Empereur des Romains

ne vivoit plus. Léopold son second fils Roi de Bohême et de Hongrie trouva un compétiteur dans Louis XIV. Quatre Electeurs destinèrent d'abord la Couronne à ce Monarque. Si Mazarin avoit réussi dans ses négociations pour un objet que seroit devenue l'Allemagne! Mais les autres Electeurs s'y opposèrent avec force, on proposa l'Electeur de Bavière, que la France offroit de soutenir, mais il refusa, sa Mère soeur de Ferdinand III. obtint de lui en faveur de la maison d'Autriche, ce sacrifice si généreux. Les factions agitèrent tellement la Diète qu'on la voyoit menacé d'un schisme.

Enfin Léopold fut élu en 1658. Les Ambassadeurs François y consentirent, mais à de très dures conditions, c'est-à-dire, qu'il ne se mêleroit pas de la guerre entre l'Espagne et la ~~[illegible]~~ France, même en qualité de Duc d'Autriche. La crainte d'éprouver encore le despotisme impérial pouvoit tout sur les esprits des princes. Elle produisit l'alliance du Rhin, par le moyen de laquelle la France gouverna presque tout l'Empire. Cependant Léopold sage et circonspect devoit acquérir peu à peu beaucoup d'autorité pendant un règne de 47 ans.

L'Espagne toujours obstinée à faire la guerre et ruinée de tous côtés, se vit enfin obligée à songer à la paix en 1658. On la conclut en 1659 et on l'appella la Paix des Pyrénées. En voici les principaux articles.

1.º L'Infante Marie Thérèse fut accordée à Louis XIV avec une dote de 500,000 écus d'or. 2.º On l'obligea de renoncer aux droits qu'elle pourroit avoir un jour sur le trône d'Espagne. 3.º Plusieurs villes furent restituées de part et d'autre, mais la France garda le Roussillon et une partie de l'Artois. 4.º Le Prince Condé est rétabli en rang et en fortune. 5.º Charles IV Duc de Lorraine est remis en possession de ses Etats à condition qu'ils seroient sans troupes, et que les fortifications de Nancy seroient démolies.

Depuis long-tems Mazarin désiroit le mariage de l'Infante, comme un objet de politique, prévoyant que les renonciations seroient vaines si le cas de la succession arrivoit. Du reste il n'y avoit pas d'apparence que l'Espagne manquoit d'héritiers.

Le traité des Pyrénées termina les guerres du Midi de l'Europe, et celui d'Oliva, l'année suivante, pacifia le Nord.

La Révolution subite d'Angleterre en faveur de la Monarchie arriva en 1660. Il est peu d'événements aussi extraordinaires.

Pendant qu'on négociait la paix des Pyrénées Charles II, fugitif et sans ressources s'était rendu à Fontarabie pour solliciter la protection des deux couronnes, on ne daigna ni l'écouter ni faire mention de lui; il n'espérait plus rien, il touchait cependant à la fin de ses malheurs.

Après l'abdication de Richard, le Conseil militaire, comme je l'ai dit ailleurs, s'empara de toute l'autorité. Il assembla un fantôme de Parlement, auquel il donna le nom de Rump, et dont il voulait couvrir sa tyrannie, mais il le chassa bientôt. Lambert jouait, par son habileté et son ardeur, le même rôle qui avait élevé Cromwell au pouvoir suprême. Mais le corps de la nation soupirait après le rétablissement de la monarchie. Un grand homme en forma le dessein en silence et l'exécuta tout-à-coup.

George Monk célèbre Général, vertueux Citoyen et Sage politique, étoit Gouverneur d'Ecosse. Il se déclara en faveur du Parlement chassé par Lambert. A cette nouvelle l'Angleterre se remue, des régimens entiers se déclarent en faveur de l'armée. Le Rump se rassemble, donne les ordres, on lui obéit, et Lambert abandonné par ses soldats ne peut se défendre. Monck arrive sans que personne pénètre ses intentions, il paroît soumis à l'assemblée, c'est par ses ordres qu'il paroît à Londres, mais bientôt il se joint à la ville contre ce Parlement odieux et méprisable et lui reproche ouvertement ses excès. Les membres exclus ayant été invités à revenir, ceux du Rump s'étant retirés couverts de honte, on convoque un Parlement libre pour remédier aux maux de l'Etat. Ainsi tout prend la tournure la plus heureuse, et le sang ne coule point.

A peine le Parlement est-il assemblé qu'un envoyé du Roi se présente. Il remet une déclaration par laquelle Charles accorde une amnistie sans autre exception que celles qu'il plairoit au Parlement

de régler, permettant une entière liberté de conscience, et s'engageant de payer aux troupes ce qui leur est dû. On pouvait alors fixer les droits respectifs de la Nation et de la Couronne, tout sembloit le demander après des discordes si meurtrières, on n'en fit rien. Ce fut que les concessions de Charles I. servirent de limites à l'autorité Royale, on se livra sans prévoyance au désir d'avoir un gouvernement légitime.

Charles II. fut proclamé et reçu avec des acclamations de joie en 1660. Doux, aimable, éclairé, à l'âge de trente ans, ce Prince pouvait se faire adorer sur le trône, l'adversité, plus propre à former les Monarques, que toute autre instruction, lui avait donné des leçons pratiques, inconnues dans la fastidieuse mollesse des Cours. Sa clémence sauva une foule de coupables que le Parlement voulait excepter de l'amnistie. Dans ce nombre, furent seulement exclus avec les juges parricides qui avoient condamnés le dernier Roi. Le supplice de vingt personnes laissa peu

espèce tant de crimes; Ils soutinrent jusqu'au bout leur fermeté, disant qu'ils avoient suivi l'impulsion de Dieu, et se crurent Martyrs.

Le Parlement assigna à la Cour un revenu de 100,000 livres Sterling. On paya et congédia les troupes. De cette armée conquérante on ne retint que 5000 hommes de quelques garnisons. C'est la première armée subsistante qu'ait eu la Monarchie, et si les Anglais la regardent comme une atteinte à la liberté ne doivent-ils pas l'attribuer à Cromwell?

Charles II. rétablit l'épiscopat même en Ecosse où le Parlement montra la même déférence qu'en Angleterre. On cassa le Covenant, on condamna ce qui avoit paru juste et saint au tems de la République. Rien de plus difficile que de tenir la balance entre des sectes toujours ennemies, toujours obstinées. Les Presbytériens éprouvèrent des rigueurs capables de les aigrir. Les semences de discorde subsistèrent donc et il en naîtra des suites funestes.

Deux défauts exposèrent Charles II à des infortunes ou à des chagrins, il aimoit les plaisirs, et n'avoit point d'économie

d'économie. Son amour extrême du plaisir ne pouvoit se concilier avec les soins du gouvernement, quels vues d'ailleurs ne devoit-il pas renfermer dans le cœur. Le manque d'économie étoit d'autant plus dangereux que les Charges de la Couronne excédoient le revenu, quel prodigue que paroit d'abord le Parlement. Aussi le Roi en 1662 après avoir dissipé la dote de sa femme Catherine de Portugal, et 200000 livres que la France lui avoit donné, vendit Dunkerque à Louis XIV pour cinq millions. Toute l'Angleterre en murmura malgré [illegible] qu'exigeoit la garnison de cette place. La France gagna beaucoup par une telle acquisition.

Mazarin ne vivoit plus, il étoit mort en 1661. Maître du Royaume comme l'avoit été Richelieu, italien le même faste après avoir débuté avec modestie, laissant à ses héritiers une fortune prodigieuse qui lui attira de justes reproches. Il avoit marié deux de ses nièces, elles étoient de la famille de Martinozzi, l'une

au Prince de Conti, l'autre au Duc de Modène. Cinq autres de ses nièces épousèrent l'une le Marquis de Meilleraye, qui fut Duc de Mazarin, l'autre le Duc de Soissons de la maison de Savoye, Père du Prince Eugène, la troisième le Duc de Vendome, depuis ~~[illegible]~~ Cardinal, la quatrième le Connétable Colonne, la dernière le Duc de Bouillon. Mancini neveu du Ministre Duc de Nevers. De tels établissements devaient paraître onéreux à la Nation. Mazarin non plus que Richelieu ne lui fit pas assez de bien pour qu'elle dût se féliciter de l'avoir enrichi lui et sa famille. Mais il serait injuste de lui refuser les éloges qu'il mérite pour les traités de Westphalie et des Pyrénées. Le titre de pacificateur est si beau! les guerres éteintes par les traités avaient occasionné tant de misère d'incendies et de massacres.

Quand on lit les lettres du Cardinal Mazarin, dans Voltaire, et les mémoires de Retz, on voit que ce

dernier dans le génie supérieur. Cependant Mazarin fut tout puissant, et Retz fut accablé. Pour faire un Ministre puissant, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens, et de la fortune. Mais être bon Mi[nistre] il faut avoir pour passion dominante l'amour du bien public. Ces réflexions semblent confirmer ce que le Chancelier Oxenstiern écrivait à son fils. Vous verrez combien la science de gouverner le monde est peu de chose. Cependant un Sully sera toujours un prodige. Quiconque assurera comme lui le bien public, eût il même quelques autres passions dominantes méritera une place parmi les grands hommes.

Louis XIV se fait respecter au dehors
Il fait fleurir son Royaume.
Affaires de l'Europe jusqu'en 1667.

On ne s'attendait pas à voir Louis XIV prendre les rênes de l'Etat, après la mort du ministre qu'il avait

laissé maître absolu. Mal élevé, ignorant, livré aux plaisirs
éloigné des affaires par l'ambition de Mazarin, ayant à peine
vu quelques idées du gouvernement dans un âge où les pas-
sions dominent et aveuglent tous les hommes, d'autant plus
susceptible de ~~[illegible]~~ foiblesse, qu'à l'âge de 22 ans il avoit
à combattre contre toutes les séductions de la grandeur,
il sembloit devoir imiter tous ces Princes qui laissant
régner sous leur nom ceux qu'ils employent, ne se
réservent que ce que le trône a de flatteur, se déchar-
gent sur autrui de ses obligations pénibles, qu'il est
malheureusement si difficile de bien remplir pour eux.
Mais ce jeune Roi avoit des sentimens fiers, et ambitieux,
l'amour de la gloire, et le goût de la domination. Quoi-
que soumis par habitude à Mazarin, il avoit porté
le joug avec une secrète impatience et dès qu'il en
fut délivré, il déclara la résolution de gouverner par
lui même, et il l'exécuta. Si le Cardinal l'avoit sou-
vent mal conduit il lui avoit au moins inspiré de la

confiance pour Colbert l'un des plus grands hommes qui ait eu l'état.

Le Surintendant des Finances Fouquet dissipateur et dépensier du bien public fut disgracié, après une fête somptueuse qu'il avait donné au Roi, dans une maison qui lui avait couté dix ou dix huit millions. Colbert, son successeur, n'eut que le titre de Controleur ~~des finances~~ général. Les finances dans ses mains devinrent une source de prospérité et de splendeur.

Avec de meilleurs principes de politique, et de morale, avec des idées plus justes sur la véritable gloire des Souverains, Louis XIV avec le secours de Colbert, aurait pu faire de sa Monarchie l'état le plus florissant s'il ne se fut attiré des guerres beaucoup moins glorieuses que nuisibles. Deux occasions occasions s'offrirent d'abord où il montra une vanité une hauteur de mauvais augure. Il se fit craindre, mais aussi haïr.

Une dispute sur le pas entre son Ambassadeur à

Londres, ce celui d'Espagne, trouvât la première occasion. Les Français ayant été insultés en pleine rue par l'Espagnol, il fallait une réparation de cet outrage. Louis menaça Philippe IV son beau Père de recommencer la guerre s'il ne reconnaissait la supériorité de sa Couronne. C'était trop pour un point d'honneur. Philippe s'humilia ne pouvant mieux faire, il rappella et punit son Ambassadeur, il envoya à Fontainebleau le Comte Fuentes, déclara en présence des Ministres étrangers, que les Ambassadeurs Espagnols ne concourront plus avec ceux de France. Ils avaient cependant disputé l'égalité à Nimègue et à Riswick.

La seconde affaire fut d'autant plus éclatante qu'elle intéressait la Cour de Rome. Le Comte de Créqui Ambassadeur de Louis XIV s'y comportait avec une fierté qui le rendait odieux. Ses domestiques prenant le ton du maître se croyaient tout permis, et quelqu'uns attaquèrent

des Soldats de la garde de Corse, principalement destinée à
soutenir les exécution de justice. Cette Soldatesque s'emporta
tire sur le Carosse de l'Ambassadeur et tue un de ses
Pages. Le Duc de Créquy part de Rome, mettant le
frère du Pape régnant, (Alexandre VII.) comme l'instigateur
des meurtriers. Le Roi demanda une satisfaction
proportionnée à l'injure, En vain le Pape crut gagner
du tems, et assoupir l'affaire. Bientôt il apprend que
des troupes françoises vont en Italie pour assiéger
Rome. Alexandre fut obligé de céder. En conséquen-
ce du traité de Pise le Cardinal de Chigi neveu du
Pape vint en France, en qualité de légat pour y
faire les satisfactions qui étoient exigées. Les Corses
furent chassés. Une pyramide fut élevée à Rome,
en mémoire de l'évènement qui venoit d'arriver. De
plus le Pape devoit rendre Castro et Ronciglione au
Duc de Parme pour y sommes payables de huit an-
nées. Il devoit aussi donner au Duc de Modène

en dédommager Pierre Corneille.

Ces coups de règne dont l'exemple avoit été auparavant si rares annonçoient ce que l'Europe avoit à craindre d'un Monarque jeune, impérieux, puissant, et capable d'exécuter les plus grandes entreprises. Il étendoit ses vues avec les tao-yeux, il vouloit dominer, et il en prenoit les moyens.

Mécontent de Charles IV. Duc de Lorraine, il fit marcher une armée contre lui, en 1663, et le força de céder à la France l'importante ville de Marsal.

On travailloit à faire alors de Dunkerque le Boulevard de la France, un port redoutable aux Anglois. 30000 hommes étoient occupés à ce grand ouvrage, que le sort des armes força, dans la suite, Louis XIV. à détruire lui même.

En même tems il donnoit des secours à l'Empereur Léopold contre les Turcs.

L'année suivante en 1664 il soutint le Portugal contre l'Espagne, et les Portugais furent vainqueurs. Dès lors les mai-

son de Bragance fut affermi sur le trône qu'on lui disputoit.

Une nouvelle guerre entre l'Angleterre et la Hollande, devoit intéresser un monarque si attentif aux mouvemens de l'Europe, et si occupé de grands desseins. Les Anglois plus par jalousie que par de bonnes raisons traiterent en la République rivale de leur Commerce. Les Communes désirant la guerre Charles II l'entreprit. Louis se déclara en faveur de la Hollande. L'Angleterre sentit bientôt qu'elle se ruinoit inutilement, et que la Hollande par ses richesses fruit de son économie pouvoit soutenir une longue guerre. Plus de 100000 hommes étoient morts de la peste à Londres. Un incendie consuma plus de treize mille maisons en cette ville étoit presque bâtie en bois. Au milieu de tant de calamités la guerre se ralentit, et on négocia à Breda. Cependant le fameux Ruyter alla brûler les vaisseaux jusque dans la Tamise. Enfin la paix fut conclue en 1667. Ce traité de Breda assura aux Anglois des

Nouvelle York, aux Hollandois l'isle de Poleron dans les Indes Orientales, et l'Acadie en Amérique aux François.

C'est l'injustice ordinaire du Peuple, surtout d'un peuple libre et turbulent, d'imputer à ceux qui gouvernent les malheurs dont ils sont les moins responsables. Edouard Hyde Comte de Clarendon Chancelier d'Angleterre Ministre vertueux, éclairé, incorruptible dans une Cour très corrompue, fut l'objet et la victime de la haine, parceque cette guerre entreprise même contre son avis n'avoit pas été heureuse. Charles II trouvant en lui l'autorité d'un sage et non les complaisances d'un flatteur, excédé de l'ennui, le voyoit avec peine et lui ota les Sceaux. Une accusation s'éleva contre lui dans le Parlement. Le principal point d'accusation étoit la vente de Dunkerque, crime imaginaire, à moins

qu'on ne fasse un crime de son conseil imprudent. Mais il faut ajouter que les circonstances justifiaient ce conseil. Clarendon banni fut obligé de quitter l'Angleterre, et se fixa en France, où il écrivit un ouvrage digne de l'immortalité, l'Histoire des dernières guerres civiles de son Pays.

En France depuis Henri IV les finances longtems dans un état affreux. Colbert les rétablit, mais on ne pouvoit le faire qu'en punissant les déprédations, et en réformant une foule d'abus autorisés. Ces nouveautés rencontrèrent des obstacles, mais le Roi parloit en maître et se faisoit obéir. Il en résulta que Colbert soulagea les peuples, et augmenta considérablement les traites. La protection accordée au commerce fut une source de richesses pour l'état. Les ports de Dunkerque et de Marseille étant francs se remplirent de vaisseaux et de marchandises. Les manufactures de glaces, de draps fins, de tapis.

soies, d'étoffes précieuses, s'élevèrent en peu de temps avec des succès rapides. L'industrie française fit des merveilles au moment où elle fut encouragée: et toutes les nations devinrent en quelques sorte ses tributaires. La Compagnie des Indes fut établie en 1664. avec les plus grands succès. La circulation de l'argent augmenta sensiblement et le commerce devint florissant.

Avec une bonne administration Louis XIV se vit d'abord en état, et d'imprimer le respect aux puissances étrangères, et de tout perfectionner dans son Royaume. Non seulement il embellit sa capitale qui fut parée d'édifices magnifiques, mais il pourvut à la sûreté des habitants par une police qui n'eut pas d'exemple ailleurs. Les grands chemins les ouvrages utiles changèrent la face des provinces. Dès l'an 1664. fut commencé le Canal de Languedoc qui joint les deux Mers séparées par des montagnes. Il est beau de dompter ainsi la nature et de l'assujettir au bonheur de la nation.

Un objet plus intéressant que tous les autres étoit l'administration de la justice. Il eut un conseil établi en 1667 pour réformer les loix. Les duels sévèrement défendus devinrent de jour en jour plus rares. Quantité d'abus manifestes furent réprimés, et s'il en resta encore un grand nombre, c'est qu'une administration gothique, née en quelque sorte du hasard, des circonstances, et de l'ancienne barbarie, presque sans principes raisonnés et uniformes, devoit être plutôt réformée entièrement, que rectifiée à quelques points particuliers.

Des établissements propres à fortifier les esprits et à leur soumettre un jour tous les préjugés, secondoient les vues du législateur. Il avoit établi en 1663 l'Académie des Inscriptions et des belles lettres. Celle des Sciences fut établie en 1666. La Société Royale de Londres l'étoit depuis six ans, mais le goût dominant des François pour les belles lettres, ne leur permit pas de l'égaler dans ce siècle, quoiqu'ils eussent quelques Physiciens, et ~~[illegible]~~ Mathématiciens estimables dans ces tems. Des pensions et des gratifications accordées aux savans, même étrangers, Huyghens déjà célèbre Louis avec

répandue dans toute l'Europe.

Les mœurs et les arts ornèrent bientôt la Cour. Les fêtes superbes réunirent les agréments de l'esprit à tout ce qu'on peut imaginer de plus séducteur; elles attirèrent des curieux de chaque pays qui en frayèrent une partie pour l'orgueil qu'ils semèrent dans le royaume. Admiré et loué dans toutes entreprises, dans toutes actions, éclatantes, et idées, Louis XIV ne sut malheureusement pas tenir le juste milieu, où il eût été digne de tous les éloges qu'on s'efforçait de lui prodiguer.

Versailles engloutissait les richesses du monarque, mais la passion de la gloire et des conquêtes devait lui coûter encore de plus énormes dépenses.

Colbert lui même ne put y suffire, qu'en s'écartant des principes d'administration sur lesquels portait le bien de l'Etat.

Conquête de la Flandre et de la Franche Comté.

Triple Alliance.

Paix d'Aix la Chapelle. — Paix de Candie.

Philippe IV était mort en 1664. Louis qui avait des titres

et sa vertu semblait précipiter la ruine de sa monarchie. Presque livré aux plaisirs et à la paresse, gouverné par ses ministres et par ses flatteurs, ne voyant et ne faisant rien par lui même, il inspira une mortelle langueur à ses sujets loin de ranimer leur courage et leur génie, et remédiant à aucun vice du gouvernement, il les rendit presque incurables, et en augmenta le nombre.

Don Louis de Haro ministre de Philippe était mort en 1661. C'était un homme de mérite qu'on ne sut pas remplacer.

Un Prince de 4 ans d'une santé faible succéda à son père. La Reine Régente Marie Anne d'Autriche, persécuta Don Juan fils du feu Roi, et seul capable de gouverner. Tout empira sous le faible gouvernement de la Régente et les ennemis de l'Etat en profitèrent.

Quoique le traité des Pyrénées porta une renonciation absolue ~~des~~ des Reines de France aux droits et aux états de leur Père Philippe IV. renonciation renouvellée par le contrat de mariage. Louis XIV. voulut cependant faire revivre ces

partie de ces droits, et s'assurer une partie de cette vaste succes-
sion. En conséquence la Cour de Versailles prétendit que
le Brabant devait revenir à Marie Thérèse comme
fille aînée du premier lit, en vertu d'une loi établie
dans les Pays Bas, par laquelle les enfans du premier
lit excluaient ceux du second. Ce droit avait lieu en effet
dans les successions des particuliers, mais regardait-il les
souverains? Subsistait-il du moins après une renoncia-
tion solennelle? Grande matière de procès que les armes
devaient décider.

Louis se disposa à porter la guerre en Flandre.
D'excellentes troupes, bien disciplinées des préparatifs immenses,
des magasins sur les frontières, deux ministres habiles, et
pleins d'émulation, un Turenne pour Général. Avec
ses avantages, Louis marchait à une conquête infaillible.
Il prend plusieurs villes de suite, presque sans se mon-
trer, et la mieux fortifiée Lille avec une garnison
de 6000 hommes, ne soutient que neuf jours de siège.

A peine le Roi se fut-il délassé des fatigues de la guerre cette campagne, qu'il alla au Cœur de l'hiver conquérir la Franche Comté province qui dépendait du Gouvernement de Flandre, ou plutôt qui se gouvernait comme une république sous la domination Espagnole, et qui était fort attachée à ses souverains, parce qu'ils la ménageaient et ne touchaient pas à ses privilèges.

Le Prince de Condé gouverneur de Bourgogne avait donné le plan de cette expédition. Mr de Louvois jaloux de Turenne le saisit avec ardeur. On employa quelques mouvemens secrets pour aider le succès des armes, on trouva des traîtres, où n'en trouve-t-on pas pour de l'argent? Condé s'empara tout à coup de Besançon et de Salins, le Roi s'empara en trois jours de Dole. En trois semaines toute la province est conquise au mois de Février.

Dans cette conquête Louis XIV montra un courage prudent, et tel que le demandaient les conjonctures.

Sa présence animoit les troupes, et les récompenses distribuées à propos inspiroient la plus vive émulation. Ainsi le Monarque portoit dans le Camp son faste et son luxe, exemple dangereux pour l'avenir. Les Généraux l'imitèrent, les Officiers imitèrent plus ou moins les Généraux et ainsi des autres.

La Cour de Madrid qui perdoit si honteusement les provinces se vit obligée de reconnoître l'indépendance du Portugal. Ainsi finit cette guerre de 26 ans aussi humiliante pour l'Espagne que celle des Provinces-Unies.

Cependant les succès de Louis alarmoient les nations. L'Angleterre surtout en craignoit les suites, et la Hollande trembloit de n'avoir plus de frontière. Ces deux puissances à peine réconciliées s'unirent par un traité qui fut conclu presqu'en un moment. La triple alliance, car la Suède y accéda, eut pour objet d'obliger Louis à faire la paix avec l'Espagne, à renoncer de nouveau aux droits de la Reine en gardant une partie de ses conquêtes.

Le fier Conquérant s'arrêtant lui même, il proposa la paix et dissimula son chagrin. On signa en conséquence le traité d'Aix la Chapelle. Louis XIV. garda la Flandre, et rendit la Franche Comté, il confirma le traité des Pyrénées, et enterra son ressentiment.

Délivrée d'une guerre si dangereuse, l'Espagne ne fut pas encore tranquille. La Régente continuoit de persécuter l'homme qu'il importoit le plus de ménager, Don Juan d'Autriche poussé à bout souleva l'Arragon et la Catalogne. Dès lors le gouvernement fut partagé entre la Régente et le Prince.

En même tems un terrible fléau désoloit les Espagnols en Amérique. Des pirates sans moeurs sans loi et sans Religion, comptant pour rien la vie au prix de la liberté, également intrépides et féroces, connus sous le nom de Boucaniers ou de Flibustiers Anglois François ensemble, s'étoient emparés de l'Isle de Tortue près de St Domingue.

Avec de simples canots ils attaquoient et prenoient des vaisseaux considérables. La haine mortelle qu'ils avoient jurée aux Espagnols les rendoit plus qu'hommes pour les vaincre. Sous la conduite d'un Anglois nommé Morgan 600 ou tout au plus 1000 flibustiers tentèrent la conquête de Porto Bello, ville forte défendue par une bonne garnison, et qui renfermoit des richesses immenses. Ils escaladèrent et prirent la citadelle. La ville se racheta pour un 100,0000 de piastres. Leur audace alla toujours en croissant, on en rapporte des traits héroïques. Mais comme ils n'avoient ni principes, ni prudence, ni gouvernement, et qu'ils se livroient à toutes sortes d'excès, ils devoient être dissipés lorsque l'Espagne sortiroit de sa honteuse léthargie.

Après le traité d'Aix la Chapelle la France continue d'acquérir autant de force que de splendeur. Son commerce s'étendit ainsi que sa marine. Colbert et Louvois travaillèrent à l'envi à la gloire du monarque, et la

France excita l'admiration et la jalousie des étrangers.

On voit encore Louis donner aux Princes Chrétiens un exemple glorieux qui ne fut point imité. Les Turcs assiégeoient Candie, une des principales possessions de Venise, le Pape Clément IX. et l'Ordre des Chevaliers de Malthe, avoient fourni quelques secours, mais trop foibles contre un empire si puissant. 7,000 Français sous les ordres du Duc de Beaufort allèrent combattre les Turcs. Le Duc de Rouannois depuis connu sous le nom de Maréchal de la Feuillade avoit déjà conduit à ses frais plus de 200 Gentilshommes. L'héroïsme de la Croisade sembloit renaître pour un objet digne de le ranimer, mais c'étoit trop tard, ou ce n'étoit pas assez. Les autres puissances demeurèrent dans l'inaction. Les secours ne purent que retarder la prise de Candie réduite aux abois. Le Duc de Beaufort y périt. On capitula après trois ans de siège.

Guerre avec la Hollande.
Louis XIV la réduit à l'extrémité.
Mouvement de l'Europe contre lui.

Louis XIV étoit irrité de cette triple alliance qui avoit suspendu le cours de ses conquêtes. Il ne pouvoit le pardonner aux Hollandois, et il vouloit se venger et conquérir. Dans le dessein de subjuguer la Hollande, il prit toutes les mesures qu'auroit exigé l'entreprise la plus hardie, alliances, préparatifs, secret profond et activité vigoureuse tout parut assurer l'exécution. Il importoit principalement de gagner le Roi d'Angleterre et on y réussit. D'un autre coté l'Empereur Léopold occupé de ses propres affaires, ne s'intéressoit pas aux Hollandois de pertes aux yeux de la France. On s'assura de tous les Princes d'Allemagne, excepté de l'Electeur de Brandebourg. On regagna la Suède. On ne craignoit pas l'Espagne. Enfin on se croyoit au moment de subjuguer une République sans défense.

Il n'y avoit aucune raison solide pour l'attaquer. Ce n'é-

tion que des pluriels et des prétextes. Une médaille où la Hollande se vantoit d'avoir assuré les loix, épuré la Religion, secouru, défendu et reconcilié les monarques, et assuré la tranquilité de l'Empire. Cette médaille orgueilleuse, ~~telle~~ comme on frappe partout étoit le principal sujet des griefs. Les Hollandois en ~~avoit~~ brisèrent le coin, Louis XIV. et Charles II. avoient pris leur résolution, et ils déclarèrent la guerre.

Pour le malheur de la République deux factions la divisoient. Jean de Witte, et son frère Corneille, avoient fait exclure formellement le jeune Prince d'Orange Guillaume III. du Stathouderat aboli en 1650. après la mort de Guillaume II. son Père. Agé de 21. ans le jeune Prince joignoit à des qualités sublimes, une ambition ardente et refléchie. Il aspiroit à la dignité de ses ancêtres. Il avoit un parti nombreux. La discorde intestine augmentoit les dangers extérieurs.

On blame Witte d'avoir négligé les troupes de terre et donnant tous ses soins à la marine. Il est certain que la Hollande étoit foible d'un coté que redoutable de l'autre. La mer sembloit être l'élément des Hollandois. Les principaux

par une invasion aussi soudaine que peu vraisemblable. Le Grand Pensionnaire Jean Witt s'étoit livré aux objets les plus importans à la République. Mais trop de sécurité devient funeste tôt ou tard. La sureté des Etats consiste à prévoir tous les dangers possibles, et à se tenir prêt contre tout évènement.

Louis XIV s'avance avec toutes ses troupes, ses meilleurs Capitaines contre un petit Etat qui ne peut lui opposer que des troupes mercenaires. Il passa le Rhin presque sans péril, le 17 Juin 1672. Le fleuve étoit bas, la Cavalerie eut peu d'espace à nager. Le Canon foudroyoit le rivage, deux Régimens qui le défendoient disparurent, et le Roi passa tranquillement avec l'Infanterie sur un pont de batteaux. Cette action brillante célébrée comme un prodige, étoit glorieuse et hardie, mais la flatterie et la renommée y ajoutèrent un éclat que l'impartialité de l'histoire affoiblit de beaucoup.

En moins de trois les Provinces d'Overyssel, d'Utrecht et de Gueldre furent conquises avec 40. places fortifiées. Cependant Ruyter combattit glorieusement les flottes Angloise et Françoise. Le Duc d'York essuya un feu si terrible qu'il fut

obligé de changer de vaisseau. Cette bataille navale livrée près de Solebay, sans rien décider, soutint cependant l'honneur du Pavillon Hollandois, cependant la république ne s'en croyoit pas moins perdue. Quelques maraudeurs parurent à une lieue de la capitale, on auroit ouvert les portes s'ils eussent été en plus grand nombre.

Les plus riches familles les plus ardentes pour la liberté se préparoient à fuir aux extrémités du monde et à s'embarquer pour la Batavia. La Hollande n'eut plus existé qu'au bout des Indes Orientales. Amsterdam le magasin et l'entrepôt des marchandises d'Europe, où 100000 hommes cultivent le commerce et les arts seroit devenu un vaste marais. Toutes les terres voisines eussent probablement manqué d'habitans comme de richesse et auroient été enfin submergées ne laissant à Louis que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier, et le plus beau monument de l'industrie humaine.

Dans une si affreuse situation Jean Witte détermina les

Etats généraux à demander la paix malgré le Prince d'Orange qu'on avoit Général et Amiral, sans lui donner de part dans le gouvernement. Les députés essuyèrent les dédains du vainqueur qui les reçut avec une hauteur insultante. On prescrit des conditions intolérables. On exige toutes les places en deçà du Rhin, les plus en force au centre de la république, le rétablissement de la religion romaine, une ambassade extraordinaire tous les ans ~~pour~~ au Roi pour le reconnoître redevable de la liberté &c. Louis enivré de ses victoires ne prévoyoit pas l'inconstance de la fortune qui pouvoit le réduire un jour à l'humiliation devant ceux qu'il opprimoit. Comment le traiteront-ils alors?

Au retour des Députés, à la nouvelle des conditions la terreur se change en désespoir, et le désespoir ranime le courage républicain. La populace furieuse oublie les services du célèbre Witt, leur impute les malheurs présens, les massacre, et les met en pièces avec cette fureur dont l'histoire ne fournit que trop d'exemples.

Mais les Magistrats s'occupent du bien public. Le jeune

Prince d'Orange créé enfin Stathouder devint la principale ressource de l'Etat. J'ai un moyen sûr, dit-il, de ne jamais voir la ruine de ma patrie, je mourrai dans le dernier retranchement. Pour écarter l'ennemi on s'expose à être submergé, on perce les digues de la mer. Amsterdam et ses alentours sont dans l'eau. L'amour de la liberté, la haine de l'oppression rendent tout possible à supporter. Guillaume ranime les Citoyens et leur annonce les secours de l'Europe, qu'ils réclament efficacement.

En effet l'Europe avoit ouvert les yeux sur l'ambition hautaine de Louis XIV. On se voyoit menacé des mêmes entreprises qui avoient fait haïr et craindre la puissance autrichienne.

L'Angleterre frémissoit du pernicieux système de son Roi. L'Electeur de Brandebourg se déclara ouvertement et promit 20,000 hommes aux Hollandois. Ils engagent Léopold à leur en donner 80,000. Le Dannemarc et presque toute l'Allemagne entre dans cette. L'Espagne suivit bientôt le même exemple.

Si le Conquérant avoit fondu sur Amsterdam lorsqu'on y étoit si épouvanté, si au lieu de disperser ses troupes dans les places conquises il avoit démoli les fortifications de l'avis de Condé et de Turenne, qui disoient que des armes valoient mieux que des garnisons pour subjuguer un païs. Enfin s'il n'avoit pas laissé à la Hollande le tems de respirer, et au Stathouder celui d'agir cette expédition eut été moins infructueuse. Une faute dans la guerre et dans la politique renverse souvent les projets les mieux concertés; aussi les fautes commises sont elles une des meilleures leçons de l'histoire.

L'Orage qui se formoit n'empêcha pas Louis de prendre en personne la ville de Mastrich place importante qui lui ouvroit une communication avec ses autres conquêtes. Mais le Général Montecuculli arrêté long-tems sur les bords du Rhin par Turenne joignit enfin les Hollandois. Le Roi

le d'Orange s'empara de Bonn. Il avait formé des Soldats en exerçant la discipline la plus rigoureuse.

Avec tant d'ennemis à combattre il était impossible de garder les trois provinces conquises, on les rançonna et on les évacua. Louis commençait à éprouver que l'ambition est bien trompeuse. Ruyter dans trois batailles navales au mois de Juin 1673 avait eu la gloire de résister aux forces maritimes de l'Angleterre et de la France. La Hollande se montrait formidable sur l'Océan comme si elle n'eut rien perdu ailleurs.

Enfin les Anglais dont le système de politique ne pouvait s'accorder avec celui de la Cour, étaient indignés de servir aux projets de Louis XIV. Ils inquiétèrent Charles II de manière à rendre la paix absolument nécessaire. Il se hâta donc de la faire, la Hollande lui promit une somme environ 100000 sterling. Louis seul profita de cette

guerre qui avoit été un grand fardeau pour la nation angloi-se. Il s'excusa auprès de Louis, conserva ses liaisons avec la France, laissa 10000. hommes à son service.

Suite de la guerre de Hollande devenue presque générale. Louis XIV. est triomphant. Il impose les conditions de la paix de Nimègue 1678.

Une entreprise si peu raisonnable, et commencée avec tant de vigueur pouvoit devenir funeste à la France. De tous ses alliés il ne lui restoit que la Suède. L'Empereur avec une grande partie de l'Empire, l'Espagne, le Dannemarc, étoient unis avec la Hollande. Cependant on avoit de grandes ressources, et dans l'autorité du Roi, et dans l'habileté des ministres et des généraux et dans l'ardeur de la Nation, accoutumée aux victoires et dans les richesses que le commerce et l'industrie répandoi-

de toutes parts. Louis XIV devint encore triomphateur, mais ces triomphes étaient une sorte de poison lent qui devait miner le corps politique.

Il alla en personne pour la seconde fois conquérir la ~~[illegible]~~ Franche Comté que le Ministère d'Espagne abandonnait presque à elle même. On y envoya trop tard du secours, les Suisses refusèrent le passage. Besançon ne résista que neuf jours de siège, et toute la province fut soumise en six semaines.

L'Empereur Léopold avait fait arrêter à Cologne, dans le temps même qu'on y négociait, le Prince Fürstenberg comme favorisant Louis XIV. Cette violence d'autant plus inexcusable que le corps germanique n'était pas encore décidé augmenta les animosités, et ne laissait aucune espérance de paix. L'Electeur Palatin à qui la France avait rendu de grands services se ligua avec l'Empereur. Autre motif de haine et de vengeance. Aussi la cruauté se mêla-t-elle aux opérations militaires.

Turenne commandoit sur le Rhin une armée de 20000 avec laquelle il fit toujours des prodiges. Il bat les Impériaux à Sintzheim. Il se jette sur le Palatinat y porte la désolation et réduit en cendre deux villes 27 villages car le ministère ordonnoit ces barbaries.

Condé avoit 47000 hommes en Flandre contre un nombre fort supérieur. Il attaque le Prince d'Orange à Senef près de Mons, et eut trois chevaux tués sous lui le champ de bataille fut couvert selon le rapport de Condé de 25000 morts quoique la victoire resta indécise. Funeste suite de l'ambition des Princes.

Les deux dernières campagnes de Turenne sont des prodiges de la science militaire. Plus de 60000 Impériaux avoient passé le Rhin, Condé n'avoit que le quart de ce nombre, il sauve cependant l'Alsace et la Lorraine, et gagne plusieurs victoires. Il dissipe ses ennemis, les oblige de repasser en Allemagne. Et tout cela en suivant l'inspiration de son génie contre les ordres du ministère.

Il passe le Rhin à son tour

Il passa le Rhin à son tour, on lui opposa Montécuculli digne d'être son émule. Pendant deux mois ils firent à l'envi des campemens admirables, prévoyant les projets l'un de l'autre jamais surpris; profitant toujours des moindres avantages. Turenne se disposoit à une bataille, il se croyoit au moment de vaincre, il fut tué d'un coup de canon à Sasbach. Le même boulet emporta le bras du marquis de St Hilaire, qui voyant son fils fondre en larmes, dit. Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme. Les François commandés par le Comte de Lorges résistèrent aux efforts de Montécuculli et firent une retraite admirable. Mais celui-ci pénétra en Alsace, il ne repassa le Rhin que devant Condé. Ce fut la dernière campagne du Prince François et du Général Autrichien.

Le Maréchal de Créqui ayant attaqué témérairement

une armée qui attaquoit Trèves fut défaite à Consarbruck. Instruit par l'expérience et l'infortune il se montra aussi prudent que courageux. Trèves où il se jetta lui quatrième on le vit résolu de périr plutôt que de capituler. Un lache et insolent Officier capitula sur la brèche, la garnison séduite voulut arracher le consentement au Maréchal; il préféra tomber au pouvoir de l'ennemi. Racheté de sa prison, il deux Campagnes en 1677 et en 1678. où il parut animé du même esprit que Turenne. Le jeune Duc de Lorraine Charles V. neveu et héritier de Charles IV. s'étant rendu maître de Philisbourg, et étant à la tête de 60,000 hommes, ne put jamais ni surprendre le Duc de Créqui, ni le forcer, ni pénétrer en Lorraine, ni l'empêcher de prendre Fribourg.

Tandis que l'Espagne combattoit pour les Hollandois en

ancien ennemi; le gouvernement continuoit à être le plus énervé de l'Europe. La Sicile accablée sous le poids du despotisme se révolta, 1674 et Messine en donna l'exemple elle même. Louis XIV y est proclamé après une victoire remportée. Charles II. majeur depuis 1675 rappelle Dom Juan, que la Régente n'avoit osé de persécuter, mais il le disgracie aussitôt, et se livre par les conseils de la Reine à Valenzuela petit intriguant d'une naissance obscure, et qui fut bientôt élevé aux premiers emplois de la Cour. Ce nouveau Ministre donne des fêtes, des spectacles, amuse et corrompt le peuple, dissipe les finances en frivolités pompeuses, néglige l'Administration dont il ignore les premiers principes.

On est réduit à demander du secours aux [illegible] des Hollandois, pour recouvrer la Sicile, Ruyter repasse la Méditerranée avec une flotte Duquesne lui livre le combat deux fois, la

seconde bataille contre le vieux Ruyter, un des plus grands hommes de son siècle, et qui de simple mousse, étoit devenu le défenseur de sa patrie.

Le mérite seul avoit aussi fait la fortune du célèbre Duquesne. Il attaqua encore une fois les Espagnols et les Hollandois. Cependant Messine fut évacuée l'année suivante. Les efforts étonnants de marine joints à tant d'autres dépenses ruineuses amenoient la France au point de ne pouvoir plus soutenir la guerre. D'ailleurs le ministère d'Espagne n'étoit plus le même. Charles II. avoit relégué sa mère dans un couvent, Valenzuela avoit été exilé aux Philippines, et Don Juan étoit devenu premier ministre.

Les grands succès de la France furent dans les Pays Bas où elle portoit principalement ses forces. Louis XIV. menoit les sièges, car il ne pouvoit manquer d'y réussir avec un Vau-

voir au tambour, et des troupes si bien pourvues et si formidables. Il prit en personne Bouchain, Valenciennes, Cambrai, Gand, Ypres. Au retour de sa campagne brillante Louis dit à Boileau et Racine ses historiographes. Je suis fâché que vous ne soyez pas venus à cette dernière campagne, vous auriez vu la guerre et votre voyage n'eut pas été long. (On étoit encore au mois de Mars) Votre Majesté répondit Racine ne nous a pas laissé le tems de faire faire nos habits. Voilà les flatteries délicates que savouroient le Monarque. Elles l'enivroient des fumées de la gloire, et déroboient à ses yeux les maux funestes.

Quelque habileté que fut le Prince d'Orange il avoit toujours senti la supériorité des armes Françoises. Il avoit levé le Siège de Mastricht en 1674. L'année suivante il voulut secourir St Omer assiégé par le Prince d'Orléans, mais il perdit et la bataille et la ville.

Louis XIV étoit victorieux partout, tandis que les Suédois ses alliés perdoient la Principauté de Verden la Poméranie et presque toutes leurs possessions en Allemagne. L'Electeur de Brandebourg et le Dannemarc dépouilloient une puissance qui avoit si long tems troublé l'Empire.

Cependant on négocioit à Nimègue, l'intérêt divisoit les ennemis. La France imposa les conditions et il fallut les accepter. Les Hollandois se détachèrent de la confédération pour leur avantage particulier. La guerre s'étoit allumée contre eux et les avoit presque détruits en une seule campagne, mais depuis 1674 ayant seulement éloigné de leurs provinces ils ne la faisoient plus qu'en qualité d'auxiliaires. Etrange révolution! ils ne perdirent rien, On leur restitua Maestricht, la seule place qui restoit à Louis de ses conquêtes.

Le l'ambitieux Prince d'Orange très opposé à la paix, n'ignorant pas qu'elle étoit conclue, se signala d'une manière odieuse

Avec toutes les troupes il attaque le maréchal de Luxembourg près de Mons. Ce digne élève de Condé est surpris mais non vaincu; il a même de l'avantage. La paix étoit signée depuis quatre jours. Quelque fruit pouvoit espérer le Prince d'Orange de la victoire en connoissant le terme du sang qu'il prodiguoit.

Dès que les Hollandais se séparèrent de leurs alliés, ~~les~~ ~~pfs~~ comme autrefois aux négociations de Westphalie, se furent procuré une paix avantageuse. L'Espagne se hâta de conclure sans se mettre en peine de l'Empire. Elle abandonna la Franche Comté, et presque toutes les villes conquises dans les Païs Bas. Nouvelle preuve de la foiblesse de cette vaste monarchie.

Il fallut quelque tems pour s'accomoder avec l'Empire, parceque la France vouloit qu'on rendît tout à la Suède. Les alliés du Nord refusoient d'y consentir, mais l'Empereur se détachant d'eux fit son traité le 5. Fevrier 1679. conforme à celui de Munster, excepté que la France eut Fribourg au lieu de Philisbourg.

dans la même année l'Electeur de Brandebourg et le Dannemarc accèderent aussi. La Suède perdit fort peu de chose, son Roi Charles XI. fut néanmoins indigné de cette perte il en conserva toujours un vif ressentiment contre Louis XIV. dont il attendoit un zèle plus généreux.

Par son traité avec Léopold Louis s'obligea à rétablir le Duc de Lorraine, mais en se réservant Nancy avec les grands chemins. Le Duc préfera rester sans Etats. mais son fils Léopold Père de François I. rentra en possession de la Lorraine par le traité de Riswik.

Louis XIV. n'use pas sagement de la fortune.

Vienne assiégée par les Turcs.

Gênes bombardée et soumise.

Mort de Colbert.

Plusieurs domaines autrefois indépendants des trois évêchés

Comté et de l'Alsace, étoient depuis longtems possédées par diffé-
rents Princes d'Allemagne. Louis veut les réunir à la Couronne.
Il établit pour cela deux chambres l'une à Metz et à Bri-
sac. Ces tribunaux prononcent les réunions, et le Roi se
fait ainsi une justice à lui même. Le Parlement de Be-
sançon réunit Montbelliard comme Fief de la Franche Comté.

On exécute l'année suivante 1681 une entreprise plus
hardie: Strasbourg étoit libre encore, ville très puissante dont
le pont sur le Rhin ouvroit l'entrée du Royaume. Louvois
avoit avoit fort à Coeur de l'assujettir. En même tems qu'il
employe auprès des Magistrats ou l'argent ou la menace, il
fait avancer 20000 hommes qui décident du succès de la
négociation. Le traité est aussitôt conclu Strasbourg capitu-
le et conserve ses privilèges. Vauban qui fortifioit une infi-
nité de places épuisa son art dans celle-ci, et certainement il
falloit de bonnes précautions pour contenir un peuple courageux

et extrêmement jaloux de sa liberté.

Ces conquêtes en pleine paix, ces confiscations sur des souverains, ne pouvoient de déplaire, et de répandre les défiances et les alarmes. Déjà l'Empereur le Roi de Suède et quelques autres princes s'associoient d'armes du Corps germanique, si l'Electeur de Brandebourg devenu plus puissant par l'acquisition de Magdebourg n'avoit alors soutenu les intérêts de la France, la guerre se seroit allumée.

La Hongrie dont la Cour de Vienne attaquoit souvent les privilèges venoit de se révolter. Le Comte Tekeli Chef des rebelles eut recours aux Turcs. Mahomet IV régnoit alors. Il avoit enlevé l'isle de Candie aux Vénitiens. L'Ukraine, la Podolie la Volhinie aux Polonois. Il leva une armée de 200000 hommes contre la maison d'Autriche. Rien n'arrêta les Turcs et Vienne fut attaquée. C'étoit une entreprise téméraire comme Tekeli la représenta inutilement. Car il avoit

fallu bientôt renoncer la conquête, ou combattre l'Europe entière.

Si le Grand Visir Cuproglu eut vu Vienne aurait succombé l'Empereur fuyait à Passau, le Comte de Staremberg gouverneur de la ville avait une garnison de 10000 hommes, les bourgeois et les étudiants suppléaient foiblement au défaut des troupes. Mais le Visir Cara Mustapha mou, voluptueux, et ignorant, ne pressa pas les opérations, ne donna point d'assaut général, voulant, peut-être, se réserver, ainsi qu'on l'a cru, les trésors, qu'il imaginait, accumulés par les Empereurs. Mais heureusement pour l'Autriche Jean Sobieski arriva avec son armée; celle de l'Empereur se joignit. On dit que les retranchements Turcs saisis d'une terreur panique firent à peine quelque résistance et laissèrent tout au vainqueur.

Croiroit-on que Léopold de retour à Vienne voulut soumettre au Cérémonial de la Cour ce généreux Prince qui venoit de le sauver. Sobieski refusa fièrement, et ce

fut pour lui une espèce de nouveau triomphe.

Avant l'irruption des Turcs en Autriche, Louis XIV faisait bloquer Luxembourg, il prétendait que le Comté d'Alost lui appartenait par le traité de Nimègue, et il le soutenait par les armes. Il suspendit un an les hostilités afin que l'Europe pût secourir l'Autriche dans ce péril extrême, mais le péril durait encore quand il les recommença. Les François s'emparèrent de Courtray et bombardèrent Luxembourg L'Empire abandonna jusqu'au terme de la trêve Strasbourg le fort de Kehl, et une partie des réunions faites par la Chambre de Metz et de Brisac. La nécessité faisait les lois on attendait l'occasion de s'en affranchir, et elle s'offrit bientôt.

Partout se signalait la puissance terrible de Louis XIV. La marine augmentait prodigieusement, plus de 100. vaisseaux de ligne pouvaient porter au loin l'épouvante. Des escadres s'exerçaient contre les pirates d'Affrique. Les Galiotes à bom-

bes qu'un François venait d'inventer, foudroyèrent Alger en 1681 et en 1684. Alger, Tunis et Tripoli s'humilièrent sous ce fléau destructeur et envoyèrent demander grâce.

Gênes fut aussi humiliée et écrasée, comme les Corsaires d'Afrique. On lui fit un crime de lui avoir vendu de la poudre, et d'avoir construit quelques galères pour l'Espagne. Elle essuya le bombardement et une partie de ses palais fut réduite en cendres. Il fallut que le Doge avec quatre principaux Sénateurs vinssent implorer la clémence du Roi. Chacun sait la réponse du Doge quand le Ministre lui demanda ce qu'il trouvait de plus étonnant à Versailles. C'est de m'y voir. La politesse du fier monarque compensait faiblement ses rigueurs.

Colbert était mort en 1680 « Homme à jamais mé-« morable, dit le Président Hénault, ses soins étaient par-« tagés entre l'économie et la prodigalité. Il économisait «

dans son Cabinet par l'esprit d'Ordre qui le caractérisoit, ce qu'il
" étoit obligé de prodiguer aux yeux de l'Europe, tant pour la
" gloire de son maître que par la nécessité de lui obéir. "
" Esprit sage, économe, éloigné des écarts du génie " La per-
te de ce Ministre est un évènement remarquable. Le Roi lui
devoit une grande partie des prospérités de son règne. Sans
lui comment auroit exécuté de si grandes choses? Triomphe de
ses ennemis, il élevé tout à la fois de superbes monumens.
La suite prouvera combien tout dépendoit de l'administration des finances.

Affaires du Jansénisme.

Démêlés de Louis XIV avec Innocent XI.

Révocation de l'Edit de Nantes.

Les affaires du Jansénisme agitèrent la France depuis la mi-
norité de Louis XIV. sans produire les violentes commotions que
l'esprit de secte avoit occasionné dans les guerres de Religion
Les Théologiens, divisés entre eux, sur les questions abstraites

de la grace, envenimèrent le zèle bien ou mal entendu des fidèles. Ils s'opiniâtrèrent les uns par préjugés, les autres par esprit de parti, plusieurs par sentiment de Religion, et ils embarrassèrent quelquefois la Cour, qui ne savoit pas comment faire cesser ces querelles, mais la vigueur du gouvernement quoique très peu éclairé sur des objets si délicats, empêcha que la fermentation ne s'allumât dans le Royaume.

Les propositions de Jansénius furent condamnées par Innocent X. et Alexandre VII. Les subterfuges des Jansénistes irritèrent les Jésuites leurs adversaires, et les partisans de ces derniers. Ils dirent que l'autorité du St Siège avoit été insultée par les rebelles. Une assemblée du Clergé en 1661 ordonna la signature d'un formule contre les Jansénistes. Le Roi alla lui même au Parlement pour ériger cette formule en loi d'Etat. Les religieuses de Port Royal refusant de la signer furent exilées hors de leur couvent. Nouveau formulaire du Pape Alexandre VII en 1665.

contre les Jansénistes, plus forte que celui du Clergé de France.

Tous les Ecclésiastiques séculiers ou réguliers, les Prélats, comme les autres, les Religieuses même sont obligés de le sous souscrire. Le Roi fait enregistrer devant lui une déclaration pour cet objet.

Mais quatre Evêques se roidirent. Déjà neuf commissaires nommés par Alexandre VII. allaient les juger quand dix neuf autres Evêques se joignirent aux quatre premiers. La Cour embarassée désire un accommodement. Clément IX. (Rospigliosi) moins décidé qu'Alexandre VII. tâcha d'adoucir les esprits, alors tout parut se calmer et les rigueurs cessèrent. Le célèbre Arnaud qui jusqu'alors avait été le principal soutien des Jansénistes fut présenté à Louis XIV. et la paix de l'Eglise fut même célébrée par une médaille 1669. Mais elle ne fut qu'apparente; les disputes du Jansénisme devaient se rallumer.

Sous le Pontificat d'Innocent XI. (Odescalchi) Louis XIV eut de

grandes démêlés avec la Cour

grande démêlé avec la Cour de Rome au sujet de la Régale et des Franchises. Par l'ancien droit de Régale les Rois de France administraient les revenus des évêchés vacants, et nommaient aux bénéfices qui en dépendaient. Quelques Eglises vers les Alpes et les Pyrénées, se prétendaient exemptes de ce droit. Un édit de 1673. déclarait que ce droit s'étendait sur tout le Royaume. Tous les Évêques se soumirent excepté ceux d'Alet et de Pamiers distingués par leurs vertus. le premier mourut bientôt, le second demeura inflexible. Innocent XI. pontife vertueux mais peut-être plus ferme que ne le permettaient les circonstances soutint les adversaires de la Régale.

Le Clergé, comme les Grands était fort soumis à la Cour et très zélé pour le Roi. Une assemblée extraordinaire reconnut le droit de Régale dans toutes les Eglises, On y écrivit une lettre au Pape. Innocent XI. très mécon-

ente répondit aux Evêques en leur faisant des reproches, et finit par annuller tout ce que l'Assemblée générale du Clergé avoit fait. Cependant plusieurs Docteurs de Sorbonne, qui furent ensuite exilés, et beaucoup d'Evêques desavouèrent l'assemblée de 1682. Ainsi ce qu'on appelloit les libertés de l'Eglise Gallicane trouvèrent en France une infinité d'obstacles. Plus Louis XIV montroit d'opiniâtreté plus Innocent résistoit, et l'on s'échauffoit de jour en jour.

Les franchises des ambassadeurs à Rome avoient une si grande étendue que non seulement leurs Palais mais encore les quartiers mettoient à couvert de la justice. Innocent XI voulut reformer cet abus. Toutes les Couronnes excepté celle de France, y consentirent. L'exemple des autres Souverains touchoit peu Louis. C'étoit à lui, disoit-il, de le donner. Le Pape abolit cependant par une bulle les franchises des quartiers. Avec peine d'excommunication pour qui voudroit les maintenir 1687.

Louis signala son ressentiment. Il envoya en Ambassade le Marquis Lavardin, qui entra à Rome dans un équipage de triomphe accompagné de près à huit cens hommes. Ayant pris possession de son quartier, il y fait la ronde, et ose y braver le Souverain Pontife. Aussitôt l'Ambassadeur est excommunié. L'Eglise Françoise de St Louis est interdite.

Un appel au Concile Général de la Bulle contre les franchises. La proposition faite en plein parlement de demander un Concile national, et de remettre en vigueur la pragmatique de Charles VII. Le mécontentement de la Cour de Rome, et celui de l'Episcopat, tout pouvoit conduire jusqu'aux dernières extrémités. Heureusement Louis XIV. autant qu'il étoit fier et vif sur le temporel, autant il étoit réservé sur ce qui appartenoit au Spirituel. Il se contenta de faire saisir Avignon en 1688. La brouillerie finit en 1693

sous le pontificat d'Innocent XII. Ce nouveau Pape donna des bulles aux Evêques nommés par le Roi, après que chacun d'eux lui eut témoigné, par des lettres, sa douleur, et son désaveu formel, de tout ce que la fameuse assemblée du Clergé avoit fait en 1682.

Depuis long-tems le Clergé et les Jésuites se flattoient d'extirper du Royaume, les Calvinistes toujours tolérés, mais sans force dangereuse, et aussi tranquilles qu'on les avoit vu turbulens. Car rien alors n'étoit plus facile, que de les contenir dans le devoir, puisqu'ils y trouvoient leur propre avantage. La Cour chercha d'abord à les convertir, puis on leur enleva peu à peu les libertés dont ils jouissoient, enfin on usa de plus de rigueur. Il eut quelques mouvemens populaires, et le zèle des Protestans se ranima.

Le grand Colbert, en homme d'Etat, pensoit que comme citoyens ils pouvoient être utile comme les autres, et

que la persécution ne pouvait produire que du mal. M.r le Marquis de Louvois dont le principe était que tout devait trembler ou plier sous la puissance du Roi employa les violences contre eux. Après des coups d'autorité le Monarque révoque l'Edit de Nantes donné par Henri IV. et confirmé par Louis XIII. La persécution redouble. Les Calvinistes ne virent dans plus leur patrie qu'avec horreur, La haine le fanatisme les entrainèrent malgré les menaces les peines et toutes sortes de précautions. Plus de 100000 s'enfuirent emportant des sommes inestimables, outre l'industrie et les manufactures utiles au Royaume. Le Nord de l'Allemagne, la Hollande, et l'Angleterre, leur tendirent les bras. Tous y répandirent leurs sentiments de haine contre Louis XIV. et ceux qui ne portèrent pas les arts et les talens chez l'étranger, y portèrent un courage et une soif de vengeance, qu'ils n'avaient

que trop lieu de signaler dans les combats. Le commerce s'en ressentit aussi car une partie des marchandises qu'on venoit acheter en France, se fabriqua dès-lors en divers pays par les 4000 réfugiés François.

Tels furent les effets de la révocation de l'édit de Nantes. Les Panégyristes l'ont célébré, ils ont supposé l'hérésie détruite, mais le nombre des Calvinistes est encore très grand.

La Reine Christine pensoit juste en écrivant à Bevou: Je considère aujourd'hui la France comme une malade à qui l'on coupe pied et jambe, pour la guérir d'un mal que la patience et la douceur auroient entièrement guéri.

Victor Amédée Prince de Savoy pressé par Louis XIV pour modèle défendit aux protestans l'exercice public de leur religion sous peine de mort. Les Vaudois se révoltèrent, on en tua 3000, et on en fit prisonniers 10000. Le reste se sauva. Il ne tarda guère à les rappeller et à leur rendre leurs priviléges.

Dans le même tems un zèle aveugle de religion préparoit la catastrophe des Stuarts, qui sera bientôt suivie d'une guerre générale contre Louis XIV. L'Angleterre est surtout digne de fixer les regards lorsqu'elle fournira de ces grandes scènes où se déploye l'énergie du caractère national.

Fin du règne de Charles II.
Fausse conspiration papiste.
Charles casse plusieurs Parlemens et se rend absolu.

Charles II. avoit été forcé, comme nous l'avons vu à faire la paix de Hollande en 1674. Mais ses liaisons avec la France, ses projets de gouvernement absolu, son penchant pour les Catholiques, et le Catholicisme de son frère le Duc d'Yorck, héritier présomptif de la Couronne causoit une fermentation dangereuse.

On auroit voulu que Charles s'unit aux Confédérés contre

la puissance formidable de Louis XIV. l'intérêt de l'Etat le demandoit, le parlement offrit des subsides abondans. On fut trompé par quelques démonstrations de zèle que donna le Roi. mais son indolence et ses plaisirs le tinrent enchainé. Les promesses de la France firent leur effet ordinaire et Louis couronna ses triomphes par le traité de Nimègue. Le chagrin qu'on en eut n'étoit le seul motif de murmures et d'animosité. Le Duc de Lauderdale gouvernoit tyranniquement l'Ecosse, et commettoit des injustices criantes, il n'épargnoit personne et persécutoit surtout les presbytériens. Toutes les nouvelles et les plaintes de ce Royaume, n'étoient que trop capables de remuer l'Angleterre, où les esprits s'agitoient par la défiance. Dans un état de fermentation et de crise, le peuple crédule, saisit avidement les chimères qui s'accordent avec ses préjugés. Un fantôme inventé de conspiration Papiste, enfanta des

trouble presqu'incroyable. Le plus vil imposteur fut regardé comme certain ce que le bon sens devoit voir comme absurde. Cet homme infame Oates accusé de parjure dans sa jeunesse s'étoit fait catholique et étoit entré chez les Jésuites de St Omer qui le renvoyèrent bientôt. Le ressentiment, la misère, la scélératesse, lui inspirèrent une résolution digne de lui. Il se porta pour accusateur déclarant que son changement de religion étoit une feinte, qu'il s'étoit proposé de découvrir les secrets des Jésuites, et des Papistes, et qu'il en étoit venu à bout. Sur quoi il révéla l'étrange mystère dont on peut juger par une simple exposition des impostures imaginées par cet homme. Le Pape selon cet imposteur, se portant Souverain de l'Angleterre, a confié aux Jésuites l'exercice de sa souveraineté. Leur Général en conséquence avoit disposé des principaux emplois par des Patentes munies de son

tiens. Cinquante Jésuites ont délibéré unanimement de faire assassiner le Roi. Le Père de la Chaise confesseur de Louis XIV. a consigné 10000 livres sterling pour ce Régicide. Ils doivent offrir la Couronne au Duc d'York, mais s'il ne la reçoit pas comme un don du Pape, Sa mort est résolue. Ces religieux, disoit-il encore sont les véritables auteurs du grand incendie de Londres en 1666. Ils y ont gagné des sommes immenses. Ils méditent un nouvel incendie au pillage affreux. Ils en ont déjà formé le plan. Pour établir le papisme ils se préparent à tout détruire.

Sur ces dépositions inventées par le scélérat Oates, quoique dénuées de toute apparence de vérité, l'esprit de vertige s'empara de toute la nation. On arrêta le Secrétaire de la Duchesse d'York, et on trouva dans ses papiers une correspondance fort indiscrète avec le Père de la Chaise, quelques expressions ambiguës qu'on envenima, et quoique ces lettres

ne prouvant qu'un zèle imprudent de Catholiques, elle parurent aux yeux de la nation une preuve certaine du complot. L'assassinat du Juge de paix qui avait reçu ~~la~~ déposition de l'accusateur fortifia les préjugés et augmenta les alarmes. On tend les chaînes de Londres comme dans un extrême péril la ville entière est agitée de plus sinistres mouvements.

Charles II avait trop de lumières pour ne pas voir la fausseté de la conspiration; mais il ne pouvait dissiper l'erreur ni résister au torrent. Danby, son premier Ministre, dénonça l'affaire au Parlement même. Celui-ci après avoir entendu Oates déclara que les Jésuites tramaient un projet infernal contre la Religion et l'État. On donna à l'imposteur un logement dans le palais de Whitehall avec une pension de 120000 livres sterling. Un autre scélérat pour mériter une pareille récompense vient jouer le même role, et ajoute de nouvelles absurdités. Ces deux faux témoins sont crus comme

du Oracle.

Le Parlement ne garde plus de mesure. Il établit un Test (un serment) où le Papisme est taxé d'Idolatrie. Chose étrange que les loix d'une nation chrétienne mettent les Catholiques au rang des Payens. Quiconque ne se soumettra pas au Test est exclus du Parlement. Le Duc d'York plaidant par protestations de tenir sa religion secrète n'obtient qu'à la pluralité une exception en sa faveur. Ensuite Danby est accusé d'avoir vendu la paix à la France. Une de ses lettres écrites pendant les négociations d'Utrecht semble le prouver. mais le Roi y avoit mis ces mots de sa propre main. Cette lettre est écrite par mon ordre. Les secrets du Ministre auroient encore accru l'inquiétude ombrageuse des Communes si Charles n'eut cassé le Parlement dont il avoit reçu ~~d'ailleurs~~ auparavant tant de service.

Un second Parlement en 1679 suit les traces du premier. On renouvelle l'accusation contre le Ministre quoique muni d'un pardon géné

ent du Roi. On soutint que le pardon de la Couronne ne peut jamais garantir d'une accusation des Communes. On déclare que si l'accusé ne paroîtroit il sera jugé coupable. Danby compa-roit, on le fait mettre en prison. Ce n'est encore qu'un prélude des entreprises du Parlement.

En vain le Roi pour affoiblir la haine que le caractère et la religion de son frère excitoient l'engage à s'absenter du Royaume. En vain il introduisit dans son conseil les princi-paux du parti populaire, pour regagner l'affection du peu-ple. Le Comte Shaftesbury, auparavant Chancelier, mais devenu le plus perfide et le plus dangereux ennemi du Roi, fut élu Président de ce Conseil, et il n'en fut que mieux emporté con-tre la maison du Roi. Charles voyant qu'on vouloit ex-clure de la succession le Duc d'York s'efforça de parer le coup. Il offre de limiter extrêmement la prérogative de ma-nière que la religion de ce Prince ne puisse faire au-cun ombrage. Ces offres et ces instances n'empêchent pas que

le Duc, par un Bill des Communes, ne soit déclaré exclus de la succession.

Le fameux acte d'habeas corpus contre les emprisonnemens arbitraires, est l'ouvrage de ce Parlement. Tout prisonnier doit être produit, à sa propre réquisition, devant une Cour de justice. Il doit être accusé et jugé au terme que la loi prescrit, et si les Juges lui rendent la liberté, il ne peut être emprisonné pour la même cause. Le Bill passa. C'est un des principaux fondemens de la liberté Anglaise.

Ne pouvant arrêter les démarches hardies du Parlement Charles prend le parti de le dissoudre. Il n'en est guère plus tranquille. Les Presbytériens d'Ecosse avoient assassiné l'Archevêque Primat de St André, ils se révoltent ensuite et prennent les armes. La fermentation augmente aussi de plus en plus en Angleterre. Les Torys et les Whigs noms célèbres depuis divisent toute la nation. Ceux opposés à la

Cour demandera qu'on assemble au plutôt un Parlement. Celui-ci témoigne un profond respect pour les volontés du Souverain. Les Whigs l'emportent, et obtiennent la convocation d'un troisième Parlement, qui débute par des violences contre les Toris, sans respecter même l'acte d'habeas corpus tant il est vrai que quand on n'a qu'un faux zèle de liberté, on aime toujours à devenir oppresseur.

Le Secrétaire de la Duchesse d'Yorck et cinq Jésuites avoient été condamnés à mort pour la prétendue conspiration papiste, sur laquelle on ne voulait souffrir ni doute ni justification. Cinq Pairs catholiques accusés du même crime attendoient en prison le même jugement. Le plus âgé le Vicomte de Strafford vieillard vertueux et sans reproche tombe sous les coups de l'injustice. Quoique ses accusateurs fussent indignes de crédit, quoique leurs dépositions fussent obscures la Chambre Haute, elle même, le condamne. Il mourut en héros, protes-

lui sont inconnues. Le peuple en fut tellement frappé que l'illusion s'évanouit tout à coup. Du moins on cessa de procédures si odieuses.

Le besoin d'argent rendit Charles trop flexible pour que les Communes ne poussassent leur arrogance. Elles voulurent que le Bill d'exclusion porté contre le Duc d'York passât en loi de Royaume. Elles déclarèrent qu'autrement elles n'accorderaient aucun subside. Alors il fallut casser le Parlement. Charles en convoqua un troisième à Oxford, espérant que l'esprit de sédition de Londres n'y dominerait pas. Ses espérances sont trompées. On insiste sur le Bill d'exclusion, on rejette même un expédient que les plus fameux républicains devaient trouver à leur goût, c'était de bannir pour toujours le Duc d'York qui pourrait avoir le titre de Roi sans le moindre pouvoir, le plus proche parent eut régné avec le titre de Régent. Le Parlement redoutable fut aussi dissous comme les autres 1681.

Résolu dès-lors de ne jamais

Résolu dès lors de ne jamais. Charles suivit le système d'Elizabeth système d'économie si avantageux à la Couronne. Il diminua par là les dépenses et augmenta considérablement ses moyens, il rend son autorité respectable à mesure que ses besoins diminuent. En un mot il devint absolu dans tout Royaume. Sa douceur et sa ~~bonté~~ grâce naturelle pouvaient le faire adorer, malheureusement il se livra à son penchant pour le despotisme; ou plutôt il se laissa gouverner par le Duc d'York qui semait partout la ~~despotisme~~ terreur. Londres est dépouillée de ses privilèges, l'Ecosse gémit sous les lois d'une cruelle Inquisition. Le frère du Roi est plus maître et plus terrible que le Roi même. De là la mort d'un fameux Poète. Charles est dépourvu de Parlement qui ne veut pas que le Duc d'York lui succède et résolu de le faire régner d'avance.

Une conjuration contre la Cour tramée par le Comte

Shaftsbury dans laquelle entroit le Duc de Montmouth fils du Roi et plusieurs grands Seigneurs, auroit pu bouleverser l'Etat, si l'infortuné Shaftsbury outré de quelques retardemens ne se fut retiré en Holande, les autres furent trahis. Le Lord Howard obtint son pardon en accusant ses complices. Le Lord Russel l'idole du peuple périt sur un échafaud avec le plus grand courage. Sidney qui par son vaste génie, et ses principes de liberté avoit brillé dans les tems de la République subit le même sort avec la même constance, il se félicita de mourir pour une cause qu'il avoit toujours défendue comme la meilleure. On fit grace au Duc de Montmouth, mais ayant rétracté son aveu il fut contraint de quitter la cour 1683.

Le Roi jusqu'à sa mort jouit d'une autorité absolue. Le Duc d'Yorck sans prêter le serment du Test reprit la charge de Grand Amiral. La Doctrine de l'obéissance passive, et de la non résistance furent établies sur les ruines des prin.

ique parlementaire. Jusqu'où le pouvoir Royal se seroit étendu s'il eut passé par des mains plus habiles que celles de Charles II. Ce Prince aimable, plein d'esprit, mais imprudent et corrompu par la mollesse mourut en 1685 dans la 49 année de sa vie. Il avoit paru vivre en Déiste et il se montra Catholique, en recevant le St Sacrement. Son frère fut couronné sous le nom de Jacques II.

Jacques s'attire la haine des Anglois
Guillaume Prince d'Orange le détrône.
La Constitution Angloise est fixée.

Jacques II. avoit des vertus du courage, beaucoup moins d'esprit que son frère mais une capacité suffisante, il eut pu être un des plus grands Rois de l'Europe, s'il eut respecté les loix et ménagé les préjugés de sa patrie. Un malheureux goût pour

l'autorité arbitraire, un zèle inconsidéré pour l'Eglise Romaine l'avoi[ent]
exposé à la haine de la Nation. Au lieu de régler sa conduite sur l'expérience il se laissa entraîner par les principes, en quatre ans de règne il fit tant de fautes, qu'on peut l'appeller l'Artisan de ses infortunes.

Cependant les premiers discours et démarches n'annonçoient qu'un gouvernement équitable. Tout respiroit d'abord la confiance et la joie, et les Cœurs sembloient voler au devant de lui. Une prudence médiocre auroit écarté les sujets de troubles. Mais ces préventions favorables se dissipèrent bientôt. Il mécontenta en favorisant les Jésuites, et en levant des droits sans acte parlementaire, quoique le Parlement étoit convoqué alors selon l'usage. Les Toris y dominoient. Jacques pouvoit donc tout espérer. Il renouvella dans sa harangue la promesse de maintenir les loix et la Religion protestante. Il fit entendre cependant, qu'étant un mauvais in-

dir, qu'il pourroit bien se passer du parlement, s'il le trouvoit avare de subsides. On ne laissa de lui assurer le revenu dont avoit Charles II de 1200000 livres sterling.

Le Duc de Montmouth se révolte contre le Roi son Oncle, qu'il ne qualifie dans un manifeste de Tyran et d'usurpateur Papiste. Le parlement déclare le Duc coupable de haute trahison, et accorde au Roi 40000 livres sterling pour étouffer la révolte. Cette preuve de zèle de zèle fut suivie de la défaite de Montmouth, il fut pris et exécuté comme criminel de lèse majesté. Jaques perdit une occasion de se rendre cher par la clémence. Le plus grand mal fut de se rendre odieux par des barbaries. Sous prétexte de punir les coupables un Colonel Kirke, mais principalement le Chef de Justice Jefferies se baignèrent dans le sang. Des femmes mêmes de distinction furent condamnées au supplice pour avoir logé les fuyards. Jefferies chargé de l'exécution publique

fut nommé Chancelier.

Cependant tout paroissoit tranquille et soumis. Le Parlement d'Ecosse respire plutôt la servitude que l'indépendance, en actes reconnoissant le pouvoir absolu du Roi et tout conforme à ses volontés. Le Parlement accorde un subside plus fort que le Roi ne l'a demandé quoiqu'il ne dispense du Test établi sous le dernier règne contre la Religion Catholique. Mais cette dispense que les Communes n'osent soumettre à leur examen, les Pairs entreprennent de l'examiner. Jacques ne peut souffrir une ombre d'opposition, il proroge le Parlement.

Alors se réveillent les inquiétudes sur le papisme fondées sur les démarches du Roi. Tandis que la révocation de l'Édit de Nantes et les clameurs des François réfugiés excitent les implacables ennemis du Catholicisme. Jacques établit un Tribunal arbitraire, où l'Evêque de Londres est suspendu. Contre les privilèges il veut y établir des Catholiques. Il envoye un Ambassadeur

extraordinaire à Rome, et reçoit un Nonce du Pape. Enfin les changemens subits, et opérés d'une manière si imprudente, tous si multipliés qu'Innocent XI. blâme l'excès de son zèle et en prévoit les funestes conséquences.

Six Evêques Protestans s'excusent de publier l'acte de tolérance. Aussitôt on les envoye en prison, le peuple annonce sur leur passage plutôt de respect et de douleur de même que les Soldats qui les conduisent. Leur procès est instruit et malgré l'ascendant de la Cour, ils sont absous par les Juges. La joie publique éclate sans crainte, marque sensible d'une fermentation prête à embraser le Royaume. De nouveaux abus de pouvoir la rendirent encore plus violente en 1687.

Jacques avoit deux filles, Marie mariée à Guillaume prince d'Orange, et la seconde Anne mariée au prince George de Dannemarc. Une révolution pouvoit élever Guillaume

sur le trône d'Angleterre. Sa ambitieuse et profonde politique paroissoit occupée de toute autre étude, et ne voulant pas des affaires de Jacques, lui témoignoit un attachement extrême, et s'occupoit d'ailleurs des moyens d'humilier Louis XIV en cimentant la célèbre ligue d'Augsbourg dont nous parlerons bientôt. Mais il n'en n'étoit pas moins occupé des mécontentements des Anglois qui réclamoient déjà son secours. La naissance d'un héritier étoit un motif de plus pour rompre avec un beau-père qu'il n'aimoit pas. Il désapprouvoit sa conduite, il perdoit l'espérance de lui succéder, tout l'invitoit à prendre un parti violent, et sa prudence en assura le succès. Le Roi s'étoit rendu odieux à tous les partis par un certain d'un mauvais gouvernement. Les Torys, les Evêques, si dévoués par leurs principes à la Cour, pensoient presque comme les Whigs, les Anglicans et les Presbytériens oublioient leurs querelles religieuses pour se tirer la fin d'une oppression commune

Guillaume le Stathouder tout, — les ministres lui gagnoient une quantité de partisans tandis qu'il faisoit d'immenses préparatifs de guerre. Ce qui étonne le plus c'est que le secret resta inviolable. L'armement du Stathouder sembloit menacer la France, et il étoit naturel de l'attribuer à la ligue d'Ausbourg.

Cependant le Comte d'Avaux Ambassadeur de France à la Haye, devina le mystère, et en donna avis. Louis prévient Jacques offre de faire une diversion dans les pays Bas. Jacques ne croit rien, rejette fièrement les secours nécessaires et reste endormi au bord du précipice. Aveuglement inconcevable dans un tems où la flotte Angloise et l'armée de terre étoient disposés à la révolte. Arrivent enfin de Hollande des nouvelles que Guillaume est prêt à faire une invasion. Interdit alors, tremblant, et pusillanime le Roi rétracte ses ordonnances, et s'efforce de réparer les

-tantes, mais il n'était plus. Guillaume dans un manifeste retrace les griefs des Anglais annonce qu'il se propose de venir avec des troupes garantir la nation, de consulter avec le Roi étant obsédé, ne pouvoir convoquer un parlement libre qui assure la liberté de la nation.

Guillaume part avec une flotte de 500 vaisseaux environ y avec ~~4~~ quatorze mille hommes. Ce prince est-il débarqué qu'une quantité de Seigneurs viennent le joindre. Churchill depuis duc de Marlborough ~~[illegible]~~ favori de Jacques et son Lieutenant Général ne manque de le trahir.

Le Prince de Danemarc son gendre et la Princesse Anne sa fille suivent l'extraordinaire exemple. Il perd courage, se défie de tout, casse le Parlement, et prend la fuite sans même tenter la fortune. On l'arrête, le Prince d'Orange lui refuse une entrevue et on l'envoye prisonnier à Rochester près de la Mer. Comme un tel prisonnier ne pouvoit que l'embarrasser beau-

contre il facilita son évasion en France.

Par cette entreprise contre un Souverain son Beau Père choquoit la nature, et le droit de gens, plus Guillaume, d'ailleurs ami de la liberté, eut soin d'éviter le reproche d'usurpation. Le Parlement est convoqué et s'assemble seulement comme Convention, parceque le nom de Parlement suppose une convocation du Roi. Les Communes déclarent « Que Jacques « II. s'étant efforcé de renverser la constitution du Royaume « en rompant le contrat original entre le Roi et le peu- « peuple, ayant violé les loix fondamentales et s'étant évadé « du Royaume, a abdiqué le gouvernement, et qu'ainsi le « trône est vacant ». Après de vives disputes dans la Chambre haute sur la réalité du contrat national, sur la violation de ce contrat, enfin sur la vacance du trône, la déclaration des Communes fut reçue en son entier. Le fameux acte

est l'une des plus mémorables de l'Histoire.

On délibéra ensuite si on nommera un Roi ou un Régent. C'est alors que le Prince d'Orange dévoila son ambition. Il déclara à quelques Seigneurs qu'il ne se mêlera plus des affaires du Royaume, soit qu'on nomme un régent, ou qu'on assigne la Couronne à la Princesse Marie sa femme fille aînée de Jacques II. En un mot il n'a qu'une dignité précaire attachée à la tête d'une autre personne. Le Parlement ne pouvoit plus reculer. Les deux filles de Jacques s'accordent avec le Prince Hollandois on statue que la Couronne sera possédée par Marie et Guillaume conjointement, que Guillaume aura seul l'administration, que la Princesse Anne succédera après leur mort et sa postérité après celle de Marie.

Une déclaration jointe à ce reglement fixe les droits de la nation, et restreint la prérogative Royale. En voici les ar-

tide spécifié. Le Roi ne peut suspendre les loix ni l'exécution des loix sans l'aveu du parlement. Il ne peut ériger de cour de Religion, ni aucune autre cour. Il ne peut faire aucune levée d'argent que le parlement ne l'ait accordée, ni d'une autre manière ni pour un autre tems qu'il ne l'a accordé. Il ne peut lever ni entretenir une armée sans le consentement du parlement. Les sujets sont en droit d'offrir aux Rois des pétitions, et on ne peut ni les emprisonner ni les poursuivre pour cela. Les sujets protestans peuvent avoir des armes pour leur défense de la manière qu'il est permis par les loix. Les Elections doivent être libres, et les débats du parlement ne doivent être examinés que dans le parlement. On ne doit exiger ni des cautionnemens excessifs, ni imposer des amendes exorbitantes ni infliger des peines trop dures. Les Juris dans les procès de Haute Trahison doivent être montrés des

Pour remédier aux abus il est nécessaire de convoquer souvent le Parlement. Aux anciens sermens on a substitué un nouveau qui porte « Qu'aucun Prince, Prélat, Etat, ou Souverain étranger n'a, ni ne peut avoir, aucune jurisdiction, pouvoir, supériorité, prééminence, autorité ecclésiastique, ou spirituelle sur le Royaume »

La Constitution Anglaise fut fixée de la sorte par l'assemblée Nationale. Vraisemblablement le pouvoir de la Couronne eut été restreint davantage, si les troupes de Guillaume n'eussent inspiré de la crainte, et que son adresse n'eut influé dans les délibérations. Un Roi Maître de convoquer, proroger, dissoudre le parlement, de refuser son consentement aux Bills, qui ne peuvent avoir force de loi sans son consentement. Un Roi maître des places du Conseil, des grandes charges et de tous les principaux emplois dont on faisoit monter le revenu à plus de trois millions Sterling, sans y comprendre celui des bénéfices. Un Roi

Roi qui a par conséquent des moyens immenses de s'attacher les hommes susceptibles de lui servir. Un Roi qui possède le droit de paix et de guerre, l'administration de la justice, l'administration générale de l'État sans être comptable à personne. La puissance d'un tel Roi ne devrait-elle pas faire ombrage, à un peuple naturellement, si jaloux d'une extrême liberté. Mais la puissance Royale trouve un grand contrepoids dans la nécessité de recourir au Parlement pour les subsides. Dans un esprit de liberté toujours attentif aux démarches du Roi toujours prêt à le censurer avec hardiesse. Dans l'empire des lois infiniment chères et respectables à un peuple fier qui en fait dépendre son bonheur. Dans l'opinion publique capable de mettre en mouvement toutes les parties de l'État si on a l'imprudence de la heurter. Dans l'énergie du Caractère élevé, et l'esprit profond de ces Insulaires. Enfin dans le Souvenir même de ces Révolutions qui ont ébranlé, plus d'une fois le trône.

Guillaume plus Roi en Hollande qu'en Angleterre éprouva tout le tems de son règne combien les Anglois étoient difficiles à gouverner et gouvernés. D'abord on ne lui accorda un revenu que pour un tems limité. On fixa l'entretien de sa maison. En on régla que le reste des deniers publics seroient soumis à l'inspection du Parlement. En un mot, il eut lieu de se repentir d'avoir ambitionné une Couronne qui n'étoit pour lui qu'une source de dégoûts.

Nous allons voir Louis XIV. en guerre faire les plus grands efforts pour rétablir Jacques II. Mais ce Prince ne parait qu'un homme sans courage sans prudence. Et la France même témoin de ses malheurs l'en jugea digne, ~~[illegible]~~ Duc d'York il sembla capable de régner, Roi il sembla perdre tout le mérite du Duc d'York.

Suitte du règne de Louis XIV.

Suite du règne de Louis XIV.

Depuis la guerre de 1689

Jusqu'aux Congrès d'Utrecht en 1712.

Ligue d'Ausbourg contre Louis XIV.

Il soutient la guerre avec succès contre presque toute l'Europe.

De tous les ennemis que s'était attiré Louis XIV aucun n'était plus à craindre, par ses talens et sa haine contre le Roi de France que le fameux Guillaume d'Orange, qu'on avait méprisé légèrement parcequ'il n'avait pas été heureux à la guerre. A force d'exagérer l'ambition de Louis XIV. de le peindre comme aspirant à la Monarchie universelle, d'insister sur ses démeslés, et d'en faire appréhender la suite. Il attirait depuis long-tems une guerre qui devait embraser l'Europe par la ligue d'Ausbourg en 1686 conferée à Venise. L'année suivante le Prince d'Orange réunit les Confédérés de la dernière guerre pour le main-

tion des traités de Nimègue et de Münster. Innocent XI la secondait sans être d'intelligence avec un prince hérétique; les brouilleries s'envenimaient tous les jours avec la France et la Cour de Rome.

Louis voulut procurer l'Electorat de Cologne au Cardinal de Furstemberg, Evêque de Strasbourg entièrement dévoué à ses intérêts. On vint à bout de le faire élire Coadjuteur malgré les protestations de plusieurs Chanoines, mais Innocent XI déclara l'élection nulle. Un Prince de Bavière âgé de 17 ans déjà Evêque de Ratisbonne et muni d'un bref de dispense, est préféré au Cardinal avec un bref de dispense avec l'approbation presque de l'Empire. Ce motif de guerre s'en joignit encore un autre. On réclamoit au nom les droits réels ou prétendus de la Duchesse d'Orléans princesse Palatine, sur la succession du prince palatin son frère. Enfin l'Empire avoit refusé de changer la trêve de Ratisbonne en paix perpétuelle. Il n'en falloit pas tant pour animer Louis XIV pour armer déjà irrité de la ligue d'Augsbourg

impatiens de prévenir ses desseins. Il rompit la trêve et attaqua l'Allemagne.

L'Empereur Léopold se trouvait déjà dans une situation plus avantageuse. Bude avait été reprise sur les Turcs en 1686. Défaits à Mohacz par le Duc de Lorraine et l'Electeur de Bavière ils avaient perdu l'Esclavonie. Les Etats de Hongrie venaient d'abroger l'ancienne loi qui permettait de déposer le Souverain en cas de violation des privilèges. Ils venaient de reconnaître la Couronne héréditaire dans la ligne masculine d'Autriche, et de consentir à recevoir les garnisons impériales. Ce que l'Empereur avait confirmé les privilèges des Hongrois et incorporé à ce Royaume les conquêtes ultérieures sur les Turcs. Enfin son fils aîné Joseph était déjà couronné Roi de Hongrie. Il fallait cependant continuer la guerre de ce côté, diversion favorable à Louis XIV. Tandis que les Impériaux forçaient Belgarde et subjuguaient la Servie, une armée de 10000 hommes sous les ordres du Dauphin portait l'effroi dans l'Empire. En [illegible]

jusq. la Westphalie et vers la contrée de Ratisbourg. Mayence, Manheim, Spire, Worms, et Trèves, sont bientôt entre les bras des François, le Palatinat livré aux flammes 1689. Plus de quarante villes et une infinité de villages brûlés, tout ce beau pays ravagé. Sont d'affreux monuments de ce qu'on appelle le droit de guerre, ou plutôt de la dureté inflexible de Louvois, qui avait déterminé Louis à donner cet ordre cruel.

Ce fut alors que Louis XIV signala sa magnificence envers Jacques II et parut aussi grand que ce Prince détrôné paroissoit petit depuis sa chute. Une forte escadre transporta ce malheureux Roi en Irlande, de nouveaux secours arrivèrent promptement. Il trouva les Irlandois disposés à le servir. Il reçut avec des acclamations à Dublin. Mais plus les Catholiques lui témoignèrent de zèle moins il ménagea les Protestans. Le premier échec fut la ville Londonderry où la religion protestante dominoit. Il fut obligé de lever le siège de cette place après y avoir perdu neuf mille hommes. L'année suivante le célèbre Tourville vice Amiral

de Louis XIV. remporte une victoire complette sur la flotte Angloise et Hollandoise, réunie à la hauteur de Dieppe.

Guillaume passe en Irlande, Jacques veut courir les risques d'une bataille, Les deux armées chacune de 40000 hommes sont en présence, la rivière de Boyne entre deux. Jacques fut vaincu, mais il ne le dût qu'aux François, il se montra peu dans une occasion où il importoit si fort de donner l'exemple, tandis que Guillaume se conduisit en Héros. La France vit bientôt reparoître Jacques moins digne que jamais des sacrifices qu'elle lui faisoit.

En deux campagnes l'Irlande fut entièrement subjuguée par les généraux de Guillaume. Quoique Louis eut envoyé trois mille hommes et des provisions immense à Limmerick cette place essentielle capitula. Et une amnistie générale accordée aux Irlandois avec une entière liberté de conscience, étoit le moyen de les attacher au nouveau gouvernement. Cependant douze

mille prosélites de la permission de retour. La France devint leur patrie.

Déja Louis avoit contre lui l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, presque toute l'Italie liguée avec l'Empereur, et une grande partie de l'Empire. Mais telles étoient la vigueur et les ressources du Gouvernement qu'il conserva encore dans cette guerre la supériorité de ses armes.

Cependant la France n'acquit que de la gloire et se ruina pour de vains triomphes. Louis ne put s'aveugler de la sorte puisqu'en 1694 il offrit la paix et la restitution de ses conquêtes. Soit défiance de son ambition, soit haine, les ennemis refusèrent, ce qu'ils acceptèrent en 1697. Le Marquis de Louvois, et le Maréchal de Luxembourg étoient morts, perte difficile à réparer dès que la guerre ne finissoit pas. Le premier trop dur, ami de la violence, excelloit cependant dans quelques parties du ministère. Le second malgré l'envie qui le poursuivoit remplaçoit glorieusement les Condé et des Turenne. Guillaume III souvent

battu, ne pour cette raison trop peu estimé en France, quoiqu'il suit admirablement se retirer d'une défaite, prouva bien que le succès des armes ne dépend pas toujours de l'habileté d'un Général. On avoit regardé comme un prodige la prise de Namur par Louis XIV. en présence de vingt cinq mille hommes commandés par Guillaume, on avoit à ce sujet couvert ce Prince de ridicule. Il reprit cependant Namur malgré de plus grands obstacles

Les espérances de Jacques II. furent presque éteintes dès l'année ~~16~~ 1692 depuis la fameuse journée de la Hogue. Deux grandes escadres Françoises devoient se réunir pour une descente en Angleterre. Tourville avec 40 vaisseaux fut attaqué par les ennemis qui en avoit près de 100. Il soutint avant de succomber un combat de 10 heures. Les François poursuivis de jour en jours perdirent 14. grands vaisseaux et l'Empire de la Mer dont ils jouissoient depuis deux ans. Tourville est il sauvé, demanda le Roi, pour des vaisseaux on peut en trouver, mais on en

trouvé que un Officier comme lui. C'était une des meilleures qualités de Louis de savoir honorer le mérite, et exciter le zèle de ses serviteurs.

Les ravages de la guerre s'étendirent jusqu'aux extrémités du monde. Les Hollandais enlevèrent Pondichéri à la France. Les Anglais ravagèrent St Domingue. Les Français ravagèrent la Jamaïque. Duguay Trouin, et Jean Bart ruinaient le commerce des ennemis qui ruinaient celui de la France.

Une division éclatante s'était élevée dans l'Empire au sujet du neuvième Electorat, créé par Léopold, en faveur du Duc de Brunswick Lunebourg & Hanovre. L'Empereur lui en avait donné l'investiture les princes avaient protesté, et même avaient formé une ligue à Ratisbonne. Si Léopold n'eut suspendu l'année suivante 1693 les effets de l'investiture, une grande partie de l'Allemagne aurait tourné vraisemblablement les armes contre lui au lieu de combattre la France. Ce neuvième Electorat fut le

sujet de troubles jusqu'à Joseph II. sous lequel les Etats y consentirent en 1608. On ne doit pas s'étonner que la guerre se fit si mollement de ce côté là, les Allemands agissoient peu et souvent portoient ailleurs les plus grandes forces.

Paix de Riswick
nécessaire à Louis XIV quoique toujours vainqueur
Paix de Carlowitz
où les Turcs reçurent la loi.

On ne soutenoit la guerre qu'à force d'impôts, et d'expédiens ruineux pour la France. L'opiniâtreté des ennemis éloignoit la ~~guerre~~ paix qu'ils auroient dû eux même désirer avec plus d'ardeur. Il falloit détacher de leur Confédération quelques uns de ses membres, il falloit diviser ceux qu'on trouvoit inébranlables tant qu'ils étoient réunis. La politique souple et artificieuse de Victor Amédée Duc de Savoye se plia fort entière aux vues de

la France. La défection de ce prince déconcerta d'autant plus la grande alliance, que Louis avoit encore quatre armées sur pied et que le Duc de Vendôme avoit pris Barcelone après avoir battu les Espagnols. On négocioit à Ryswick près de la Haye, la Suède était médiatrice. Les conditions paraissoient humiliantes pour Louis XIV quoiqu'il les eut proposé ~~en~~ vainqueur et conquérant.

Ce Prince restitua à l'Espagne tout ce qu'elle avoit perdu. Il reconnoit pour Roi d'Angleterre ce Guillaume son ennemi personnel qu'on traitoit en France d'usurpateur, et dont l'ambition avoit occasionné un si terrible embrasement. Il s'en tient avec les Hollandais aux traités de Munster et de Nimègue. Il rend à l'Empire Kehl et Philisbourg, et à l'Empereur Brisac Fribourg. Il consent à raser les forts au delà du Rhin. Il abandonne les réunions faites en Alsace, en exigeant néanmoins que dans les lieux où ils ont été réunis au domaine

de la Couronne la religion catholique demeure sur le pied où elle se trouve. Les protestans ont beaucoup de peine à y consentir.

Enfin ~~[illegible]~~ Louis rétablit le Duc de Lorraine Léopold fils de Charles V. mais en démantelant ses places ses places. Un petit Souverain à ne considérer que la puissance, Léopold est cependant un grand ~~Souverain~~ Prince aux yeux de l'humanité et de la sagesse. Tout occupé du bonheur de ses sujets il leur fit oublier les maux de la guerre, les maux que l'absence du souverain avoit entraînés. Il leur procura les arts, les sciences, les lumières, tous les biens de la Nature, et d'une société douce et paisible. Son illustre Maison depuis 700 ans de souveraineté et de gloire, n'avoit produit aucun Personnage si digne d'éloge. Ces belles paroles qu'on cite de lui et qu'on aime à citer <u>Je quitterois demain la souveraineté si je ne pouvois</u> <u>faire du bien</u> étonne l'expression de ses sentimens. Sentimens que devroit imprimer le pouvoir souverain

à quiconque en est sorti.

La paix de Risswick comparée à celle de Nimègue excita les murmures d'une Nation orgueilleuse de tant de ~~triomphes~~ victoires et indignée de voir le fruit de ses victoires sacrifié aux vaincus. Quelques uns exaltèrent la modération du Monarque, d'autres s'imaginèrent faussement que la politique lui frayoit par là une route à la Succession d'Espagne, mais on sent aujourd'hui, que détrompé des chimères de l'orgueil Louis sacrifia au bien réel de ses Etats et de ses sujets.

Depuis le Siège de Vienne Léopold avec les secours des Polonois des Russes et des Vénitiens avoit une supériorité constante sur les Turcs. Le Duc de Savoie Eugène, si redoutable par la suite à la France, les avoit défaits à la bataille de Zentha où ils perdirent 20000 hommes. Le Sultan Mustapha régnoit alors. On le déposa après le traité de Carlowitz qui attira la haine et le mépris des peuples.

Cette paix de Carlowitz est une époque mémorable soit par l'abais-

[illegible] des ennemis du nom Chrétien fut par les paix rendue à toute l'Europe. Par ce traité la Porte céda la Transylvanie. Elle en fit une principauté indépendante sous la protection des Turcs. A l'égard de la Pologne la Porte rendit Kaminiec et renonça à toutes ses prétentions sur la Podolie et l'Ukraine. Le Niester entre la Podolie et la Moldavie servit de limites aux deux États. Les Turcs céderent aussi à Venise toute la Morée et quelques îles. Venise a perdu la Morée par le traité de Passarowitz et la Cour de Vienne y a gagné le Bannat de Temeswar et une partie de la Valachie.

Le Czar Pierre I. ne fit qu'une trève de deux ans. On lui céda cependant Asoph, les Palus Méotides, aujourd'hui la Mer de ~~Sambach~~ Zabache, possession importante, qui pouvoit livrer l'Empire de la Mer noire.

Traité de partage pour la succession d'Espagne.
Testament et mort de Charles II.
Philippe V lui succède.
Et la guerre commence en Italie.

La succession de Charles II. Prince également foible de corps et d'esprit, prêt à mourir sans enfans, étoit un grand objet de [illegible] inquiétude et de manège politique. Le droit du sang ne portoit que sur la maison de France ou d'Autriche. Le système d'équilibre qui s'affermissoit de jour en jour en Europe s'opposoit trop à l'agrandissement excessif d'une puissance pour qu'il possible de réunir tant d'États sur la même déjà en possession d'autres couronnes. Mais comment prévenir les guerres qu'on prévoyoit.

Il en étoit de Charles comme d'un malheureux vieillard qui meurt sans enfans, et qu'on assiège de tout côté pour arracher de lui un mot favorable. On faisoit jouer toutes

sortes de ressorts pour s'emparer de son esprit, et pour éloigner certaines personnes en possession de sa confiance. D'un autre côté on partageoit la Monarchie à l'insu du Monarque.

Guillaume et l'Angleterre toujours attentifs à la balance de l'Europe avoit imaginé ou adopté un projet des plus étranges pour maintenir l'équilibre dont il étoit si jaloux. Selon lui on devoit donner au Prince Electoral de Bavière petit neveu de Charles l'Espagne et ce qu'elle possédoit en Amérique. Au Dauphin le Royaume des deux Siciles, et la Province de Guipuscoa, Final et d'autres villes. A l'Archiduc Charles second fils de l'Empereur le Duché de Milan. Louis XIV. renonçoit à la succession mais en acquéroit des Etats considérables. La Cour de Madrid fut très indignée, et devoit l'être d'un traité si contraire à l'ordre naturel, elle craignoit surtout un démembrement de la Monarchie. Charles résolut cependant de donner un successeur de sa maison, par un testament en faveur du jeune Duc de Ba-

vière qui mourut quelques après à Bruxelles

Les intrigues les inquiétudes renaissoient, un nouveau traité partage de partage en se la France. On assignoit à l'Archiduc Charles l'Espagne et les Indes orientales qu'on avoit donné au jeune Bavarrois. On donnoit le Milanois au Duc de Lorraine, et on ajoutoit la Lorraine au partage du Dauphin. Ainsi l'on disposoit pour la seconde fois de la succession d'un Monarque vivant.

Si l'Empereur avoit consenti à ce traité, son fils eut été Roi d'Espagne, il refusa croyant avoir toute la succession et ce refus lui fera tout perdre. Il est vrai que Charles II extrêmement irrité de ce nouveau partage fixa son choix sur l'Archiduc Charles. La Cour de Vienne qui ne pouvoit assez le ménager lui donna mille dégouts. Le Roi d'Espagne lui demanda dix mille et l'Empereur les refusa. L'Archiduc parla des Espagnols en termes injurieux qui sont rapportés. Au contraire le Marquis de Harcourt

le Marquis de Harcourt Ambassadeur de France à Madrid, se fit aimer dissipa les préventions contre les François, et conduisit si habilement les choses, que l'idée d'avoir un Roi de cette Nation n'effraya plus une Nation étrangère.

Cependant le foible Charles II. se raccomoda avec l'Empereur qui rappella son Ambassadeur. Louis XIV. rappella de son côté le Marquis de Harcourt, et envoya des troupes sur les frontières d'Espagne. On se vit à la veille d'une guerre.

Le Premier Ministre le Cardinal Porto-carrero fut d'avis avec le Conseil d'Etat de préferer la maison de France à celle d'Autriche. Le Monarque moribond donna en conséquence, la Monarchie au Duc d'Anjou second fils du Dauphin. En cas de défaut des princes de France l'Archiduc Charles puiné de l'Empereur, à condition que l'Empire ne pourroit se joindre à la Couronne d'Espagne. Enfin un duc de Savoye au dé-

jours de ce Prince. Charles II mourut agé de 39 ans.

Il est certain que la maison de France avoit elle le droit du sang. Louis XIV parent au même degré que Leopold étoit fils d'une ainée, et le Dauphin étoit petit-fils de Philippe IV dont les enfans de Leopold ne descendoient pas. Il est certain que la renonciation de Marie Thérèse femme de Louis, ayant surtout pour objet d'empêcher la réunion des deux Couronnes perdoit de sa force dès que le Testament obvioit à cette réunion. Il paroit certain aussi que les suffrages des Espagnols devoient être de quelque. On y fit un peu d'égard. Enfin il étoit faux que le Marquis de Harcourt eut inspiré le Testament, puisqu'il n'étoit plus en Espagne depuis six mois et que toutes les apparences y étoient contre.

Tel fut l'étonnement de l'Europe à la vue d'un Bourbon héritier de la Monarchie Espagnole, que l'Empereur lui-même parut d'abord tranquille.

Le Duc d'Anjou, sous le nom de Philippe V. alla prendre possession de son Royaume. *Il n'y plus de Pyrenées* lui dit Louis quand il le quitta.

Le Pape, le Duc de Savoye, les Puissances du Nord, le Portugal même, l'Angleterre même et la Hollande le reconnurent. Louis en jouissoit, toujours fier de sa puissance il ne connoissoit pas encore les coups de la fortune.

Léopold alléguoit contre le testament de Charles II des pactes faits entre Charles Quint, et son frère Ferdinand I. pour assurer aux deux branches d'Autriche une succession réciproque. Il alléguoit le testament de Philippe IV qui substituoit à Charles les enfans de Léopold, comme si les pactes de famille et la volonté arbitraire du souverain devoient anéantir les droits de la Nation. D'ailleurs le droit de tester qu'avoit Philippe IV. Charles II l'avoit aussi. Et son testament étoit conforme aux lois du Royaume. Et le consentement des Espagnols y ajout-

tion il fut un sceau inviolable.

Comme les Etats de l'Espagne en Italie pouvoient être envisagés sous un autre aspect, l'Angleterre et la Hollande se liguèrent avec l'Empereur pour les détacher de la grande succession. Nous verrons les alliés étendre leur vues, à mesure que leurs armes seront plus heureuse.

Avant que ces puissances maritimes se déclarent la guerre commença en Italie. Le Prince Eugène commandoit l'armée Impériale de 30000 hommes. Il pénètre par le Trentin quoique Venise fut neutre. Le célèbre Catinat ne s'étoit pas opposé à ce passage, d'ailleurs il étoit mal obéi par les Officiers Généraux il recula devant l'ennemi et le Milanez fut en danger. On envoya le Maréchal Villeroi remplacer Catinat. C'étoit un Courtisan à la place d'un Général. Villeroi choqua par sa fierté le Duc de Savoye déjà disposé peut-être à trahir la France. Il attaqua imprudemment le Prince Eugène et se battit à Chiari, malgré les efforts du Duc qui s'exposoit à tous les

la périls malgré ceux de Catinat qui cherchoit la mort dans une action dont il avoit prevu les suites funestes.

Ainsi commencèrent les succès que le Prince Eugène devoit cau-ser à la France sa patrie. Il étoit fils du Prince de Sois-sons, de la Maison de Savoye, Gouverneur de Champagne, et d'une Mancini fille de Mazarin. Trop dédaigné dans la Cour dans sa jeunesse il alla servir l'Empereur contre les Turcs et quitta pour toujours la France. Louis parut le mépriser et les Cour-tisans en parlèrent avec le dernier mépris. Mais Eugène se montra bientôt un des plus grands hommes de son Siècle. Il humi-lia Louis pour prix de ses hauteurs et fit trembler la France.

Louis donne le titre de Roi au fils de Jacques II.

Le Roi Guillaume arme l'Angleterre et la Hollande.

Mort de Guillaume — Guerre générale.

On ne voyoit ou voyoit encore qu'une étincelle quand Louis four-nit aux alliés de l'Empereur le prétexte de la rupture générale.

Jacques II venoit de mourir à St Germain. Louis XIV donna le titre de Roi à son fils après être convenu avec le Conseil de ne pas faire cette démarche périlleuse. Les Anglois indépendamment de ce motif auroient pu prendre les armes mais leur animosité eût été moins vive et moins opiniâtre, ils eussent vraisemblablement moins fait d'efforts, et moins sacrifié leurs vrais intérêts à une haine furieuse. Ils contrarioient, ils inquiétoient Guillaume; ils ne témoignèrent plus dès ce moment que de l'ardeur à le servir. En vain le Roi de France protesta qu'il s'en tiendroit fidèlement au traité de Ryswick. On se croyoit insulté; la Nation poussoit les hauts cris; et Guillaume profitoit admirablement des conjonctures. Les Communes s'engagent à entretenir 40000 hommes, en demandant qu'on ne finisse la guerre qu'après une réparation éclatante de l'outrage. Elles portent contre le Prétendant, Jacques III, un Bill *d'atteinder* ou de proscription qui le dévoue au supplice.

Guillaume infirme, mourant même toujours, faisoit d'immenses préparatifs et se disposoit de commencer la guerre en personne. Une chute de cheval lui donna la fièvre. Il mourut âgé de 52 ans.

Le Comte Churchill depuis Malborough que Guillaume avoit envoyé en Hollande comme général et négociateur, homme supérieur dans les deux genres fait honneur à son choix. Il partagea avec le Prince Eugène la gloire d'accabler la France.

Guillaume ne laissoit point d'enfans. Sa femme Marie étoit morte; Anne sœur de Marie, et épouse du Prince de Dannemarc fut reine avec plaisir selon l'ordre de succession établi par le parlement. Agée de 37 ans, vertueuse, prudente, aimant sa patrie les soins du Gouvernement elle se montra digne de l'amour et de la vénération de son peuple.

On se flattoit vainement en France que la mort du redoutable Guillaume changeroit le système de politique. Rien ne changea. Malborough affermit les Hollandois dans la grande ligue contre Louis. La guerre fut déclarée par Louis.

Plus Louis avoit de confiance plus il étoit exposé aux revers. Les
finances se trouvoient entre les mains de Chamillard ancien Conseil-
ler du Parlement honnête mais sans talens, et il devint aussi
Ministre de guerre. ~~souvent cette~~ La discipline militaire dont
Louvois étoit l'âme languissoit depuis la mort et ressoit
de jour en jour. Le Roi sur le déclin de l'âge n'inspiroit plus
l'ardeur et l'activité qui avoit fait naître tant de prodiges.
Il vouloit tout régler dans son Cabinet, et les Généraux
devoient suivre ses ordres plutôt que de prendre conseil de
leur génie et des circonstances. Enfin ni le Gouvernement ni
le Ministère, ni les troupes ni l'Etat de la Nation ne répon-
doient aux belles années du règne. Les ennemis au contrai-
re avoient deux grands Généraux non moins grands politiques,
Maîtres des opérations de la campagne, gouvernans dans le
conseil de leur Souverain, disposant des trésors de l'Angleter-
re et de la Hollande, et ce qu'il faut surtout observer

agissoient avec une parfaite harmonie. Eugène et Malbourough on auroit eu besoin contre eux de Turenne et de Condé qui ne fussent point assujetis eux aux bornés de Chamillard.

En Italie Eugène ~~avoit~~ étoit déja près de Cremone et le Maréchal de ~~Créq~~ Villeroi ne craint rien. Il fait entrer des troupes dans la ville par un égout au mois de Février et dans la nuit, et y entre bientôt lui même. Villeroi s'éveille au bruit de la mousqueterie, sort de la maison et est fait prisonnier. Si un Régiment François n'eut été par hasard sous les armes, pour une revue Cremone succomboit infailliblement tant les mesures du prince Eugène étoient bien prises. Ce régiment résista, la garnison a le tems de se reconnoître et l'ennemi se retire enfin.

On envoya le Duc de Vendome petit fils de Henri IV remplacer Villeroi. Plein de courage et de génie, admirable dans l'action, ayant d'ailleurs très peu de conduite, ~~mais~~ ayant peu de soin

de la discipline militaire adoré d'ailleurs de ses Soldats qui le croyoient invincible sous ces ordres. Vendôme combattit avec plus de gloire que d'utilité. Il est vainqueur toutefois qu'il ne fut plus opposé au Prince Eugène. Le jeune Duc de Bourgogne dirigé par le Maréchal Boufflers ne réussit point en Flandres. Malbourough qui avoit appris sous Turenne l'art de la guerre, qui avoit le sang-froid l'habileté de ce Héros avança toujours sans risquer une bataille. Il prit Venlo, Ruremonde, Liège. On avoit déchiré la Réputation des armes Françoises. Elle se soutint au moins au commencement. Léopold avoit engagé dans l'alliance les Cercles d'Autriche, de Souabe, de Franconie, du Haut Rhin, du Bas Rhin; il avoit gagné principalement Frédéric Electeur de Brandebourg en faveur duquel il avoit érigé le Duché de Prusse en Royaume. Le Prince de Bade célèbre par ses exploits contre les Turcs commandoit l'armée Impériale. Déjà maître de Landau il faisoit craindre pour l'Alsace. Catinat s'y trouvoit alors à

ne crut pas pouvoir l'attaquer. Le Marquis de Villars lieutenant général plus auda-
cieux, grand homme de guerre, mauvais ~~général~~ courtisan, résolu d'ar-
racher les récompenses à force d'actions éclatantes, obtient la
permission de combattre les Impériaux il les vainquit et obtint le
bâton de Maréchal. S'étant joint l'année suivante à l'Electeur
de Bavière il le força en quelque sorte d'attaquer à Hochstet près
du Danube une armée de 20000 qui allait renforcer le prince
de Bade. Les Impériaux furent vaincus. L'Electeur s'empara d'Aus-
bourg Vienne se vit en danger. Le Maréchal de Villars rem-
porta une victoire sur le prince de Hesse. Il écrivit à Louis
Votre armée Sire a plus d'étendarts et de drapeaux qu'elle n'a
perdu de simples soldats. Il enleva Landau à l'ennemi.

Mais les succès de la France s'évanouirent entièrement. Le Duc
de Savoie inconstant, intéressé change tout à coup de parti comme
dans la dernière guerre. Il abandonne les deux couronnes et se rend

à l'Empereur, qui lui promit le Montferrat, Alexandrie, Valence, &c. tandis qu'il faisait le neutre. On fut instruit de sa trahison, et Vendôme eut le tems de désarmer cinq mille hommes de ses troupes encore unis à l'armée françoise. Le Duc avait été très peu ménagé d'ailleurs que n'eut il fait pour s'aggrandir.

Pierre II. Roi de Portugal frère d'Alphonse IV qu'il avait détrôné depuis long-tems traitait de même le Roi d'Espagne pour avoir un démembrement de ce royaume, qu'on lui promettait avant que d'y avoir mis le pied. L'Empereur et son fils aîné Joseph Roi des Romains résolurent de céder leurs droits sur la Monarchie Françoise à l'Archiduc Charles. Charles passa en Angleterre et en Hollande où se faisaient les armemens. Une autre source d'infortune fut le rappel du Maréchal Villars, sa fierté, son génie libre, ennemi de la souplesse choquant l'Electeur de Bavière, ce Prince demanda impérieusement un autre g-

ment quoique l'on ne put en espérer un succès. Villars fait pour les grandes expéditions est affecté à combattre les montagnards des Cévennes, pauvres montagnards qui donnaient de l'inquiétude. C'était une suite de la révocation de l'Édit de Nantes, que le fanatisme reprit son ancienne fureur, ces enfants des révoltés. Quelques ministres réfugiés vinrent allumer le zèle de la fer-vez yeux. Il s'éleva tout à coup des prophètes et des prophétesses, on gratifiait ainsi ceux dont les extravagances mirent tout en combustion. Se délivrer de la tyrannie, gagner la palme du Martyre voilà ce que prétendaient ces rebelles connus sous le nom de Camisards. Leur cri était. Point d'impôts liberté de conscience. Plus on en faisait mourir dans les supplices plus les autres montraient d'acharnement. Les secours qu'ils espéraient des alliés surtout du Duc de Savoye entretenaient leur audace. D'affreuses montagnes d'où ils se précipitaient

vinrent des bêtes féroces, étoit un asyle où on ne pouvoit guère les forcer, tandis que les ennemis du dehors occupoient les troupes. Le Maréchal de Montrevel les avoit inutilement poursuivis. Villars crut mieux faire en traitant avec un de leurs Chefs. Cependant les séditieux se relevèrent quand Villars retourna à la tête des armées. Le Maréchal Berwick les réduisit et en extermina le plus grand nombre. Combien de fois Louis n'eut-il pas lieu de reconnoître qu'en inspirant tant de haine à une partie de ses sujets par un zèle persécuteur, il s'étoit fait beaucoup de mal, sans faire du bien à la Religion.

Malheurs de la France et de l'Espagne, depuis 1704 jusqu'en 1710.

Les différens théâtres de la guerre, l'Italie même où Vendôme avoit des succès changèrent la face de l'Europe. Aux plus brillantes prospérités succédèrent les plus grands malheurs. De

toutes les leçons que l'histoire fournit aux Princes ambitieux. Il n'en est peut être plus propre à dissiper l'ivresse de la fortune.

On se croyoit au moment de détrôner l'Empereur, Passau étoit entre les mains de l'Electeur de Bavière. Les François et les Bavarois pouvoient former le siège de Vienne, et Léopold avoit à combattre les Hongrois qui se plaignant de nouvelles oppressions s'étoient révoltés sous la conduite du Prince Ragotzy. Mais Villars manquoit à l'Allemagne. Malborough après avoir pris Bonn et Limbourg s'avance rapidement pour soutenir l'Empereur. Villeroi délivré de sa prison commandoit l'armée de ~~l'Empereur~~ Flandre. Il suit Malborough mais bientôt le perd de vue. L'Anglois force des retranchemens près de Donawert s'en rend maître et passe le Danube. Le Prince Eugène se joint à lui leur armée étoit d'environ 52. hommes contre 60

Dans les plaines où Villars avoit battu les Impériaux en 1703, se donna la fameuse bataille de Blenheim, qui fut suivie des plus grands désastres. Les Maréchaux de Tallard et de Marsin commandoient l'armée avec l'Electeur Ils commirent de grandes fautes, puisque Villars perdit l'avantage du feu des Canons. La supériorité des Généraux ennemis étoit seule un assez mauvais augure.

Malborough enfonce l'aile de Tallard celui-ci ayant la vue foible se jette dans un escadron ennemi et y demeure prisonnier. Alors Eugène qu'on avoit repoussé trois fois renverse tout de l'autre côté l'Electeur et Marsin se retirent sans penser à un corps de douze mille hommes des meilleures troupes de France, renfermés dans le village de Blenheim, ils sont réduits par leur position à se rendre sans combat. Le Danube et le Champ de bataille sont couverts de morts. On rassemble à peine 20000 hommes après la déroute. On perd tout d'un coup cent lieues de pays. La Bavière est en proie aux Autrichiens tandis que l'Electeur se sauve à

se sauve à Bruxelles

se trouve à Bruxelles. L'Alsace est attaquée. Landau et Sarrebruck sont pris par les Impériaux. Malbourough s'empare de Trèves.

Au milieu de ces triomphes mourut l'Empereur Léopold en 1705. Prince foible, toujours gouverné, et voulant paroître absolu. Ses Ministres l'avoient presque rendu le Maître des forces de l'Empire; ils représentoient Louis XIV. comme un ennemi redoutable et odieux. De là vint l'association des Cercles, et les armées de 60000 hommes sur les bords du Rhin.

Joseph I. fils de Léopold, sut en profiter d'autant mieux qu'il avoit un génie entreprenant, capable d'agir par lui-même. Il proscrivit d'abord les deux électeurs dépouillés de Bavière et de Cologne. Il donna à Malbourough une principauté d'Allemagne. La Reine Anne et le Parlement d'Angleterre lui prodiguoient les récompenses les plus flatteuses.

Déjà Philippe V. chanceloit sur le trône d'Espagne, quoique le gros de la Nation étoit pour lui. il y avoit deux certaines provinces

beaucoup de traitres et de factieux. Des intrigues agitoient la Cour. Le Cardinal Porto Carrero, et d'autres principaux membres du Conseil étoient disgraciés. La princesse des Ursins qui jouissoit de la plus grande faveur changeoit à son gré le Ministère. Cette femme impérieuse eut longtems trop d'influence dans les affaires d'Espagne. On eut sujet de s'en plaindre. Mais le Roi étoit bon et vertueux.

L'Angleterre et la Hollande firent des efforts incroyables en faveur de l'Archiduc, qu'on appelloit plaisamment. Charles par la grace des hérétiques Roi Catholique. En Espagne et Portugal la haine pour les protestans étoit si violente, que de telles protections devoient rendre odieux le parti qu'il soutenoit cependant peu s'en fallut qu'ils ne le fissent triompher. Les Anglois surtout se signalèrent.

Après avoir conduit l'Archiduc en Portugal en 1704 ils prirent Gibraltar, qu'on ne leur a jamais pu enlever depuis. L'année suivante ils soumirent les provinces de Valence et Catalogne

Deux tentatives infructueuses des François contre Gibraltar, et contre Barcelone, ruinèrent presque entièrement cette formidable marine Françoise que Louis avoit établie. On avoit encore des espérances, elles s'évanouirent.

Villeroi possédoit toujours la confiance du Monarque dont il étoit digne à tout autre titre qu'à celui de Général. Il se flatta d'effacer en Flandre avec une armée de 80000 hommes les taches de sa réputation. Contre l'avis des Officiers Généraux, il voulut risquer une bataille et en fit les dispositions contre les principes de la science militaire. Cette bataille de Ramillies fut une déroute honteuse pour les François. Malborough les dissipa en une demi heure. On perdit vingt mille hommes, et la Flandre Espagnole. Louis est admirable sans doute d'avoir épargné les reproches à Villeroi. <u>Mr le Maréchal</u>, lui dit-il en le revoyant <u>on n'est heureux à notre âge</u>. Mais la nation n'en gémissoit pas moins des désastres occasionnés par le mauvais choix de la faveur.

On auroit dû laisser Vendôme en Italie puisqu'il y faisoit une glorieuse guerre difficile. Il avoit repoussé le Prince Eugène à la bataille de Cassano près de l'Adda 1705. Il venoit de remporter une victoire complette à Calcinato sur un autre Général. Enfin il avoit forcé Eugène de se retirer jusqu'au Trentin pour y attendre des secours. On se disposoit à porter le dernier coup au Prince de Savoye par la prise de la capitale du Piémont. Sur ces entrefaites on destine Vendôme pour remplacer Villars dans les Païs Bas. Le Duc de la Feuillade que le Ministre Chamillard son beau père vouloit élever aux plus grands honneurs étoit chargé du Siège de Turin. Nouveau choix de former nouvelle source de maux. Pour faire connoître le Duc de la Feuillade il suffit de savoir que le Maréchal Vauban lui ayant offert de venir diriger comme Ingénieur le Siège de Turin il le refusa dédaigneusement. Aussi par la manière dont il attaqua il fit croire qu'il ne vouloit pas prendre la ville. Le Siège n'avançoit pas d'après des attaques mal combinées. Le Duc

de Savoye sortir enfin de la ville et s'échapper. Eugène venoit à son secours, il eut le temps de forcer tous les obstacles. La présence même de Vendome déjà nommé pour la Campagne de Flandres, eut peut être plus négligemment qu'à l'ordinaire parce qu'il devoit partir. Eugène passe l'Adige et le Pô.

Le Duc d'Orléans à qui Vendome laissoit le commandement de l'armée, allant joindre la Feuillade près devant Turin n'agissoit que pour empêcher la jonction des Autrichiens avec le Duc de Savoye près d'Asti. Si le Duc d'Orléans avoit été le maître on eut marché à l'ennemi plutôt que de l'attendre dans les lignes. Un ordre de la Cour dont le Maréchal étoit chargé fit tomber contre son propre sentiment l'avis du Prince. Pour obéir aux ordres de la Cour on s'expose aux derniers malheurs. En deux heures les lignes de François sont forcées, bagages, munitions, caisses militaires tout est au pouvoir de l'ennemi.

Marsin blessé mourut. Le Duc d'Orléans aussi blessé se retire à Pignerol. On perdit 20000 hommes et tout ce qu'on avoit en Italie. le Milanois, les Modenois, le Mantouan, et même le Royaume de Naples. Le Comte de Médavi deux jours après la défaite de Turin remporte une victoire complette à Castiglione sur le Prince de Hesse, victoire inutile, on capitula pour sauver ses troupes victorieuses. Une première faute avoit entrainé toutes ces pertes.

Les affaires de l'Espagne ne furent pas moins désastreuses. Le siège de Barcelone fut marqué de circonstances désastreuses comme celui de Turin. On se croyoit au moment de prendre la place quand le Comte de Toulouse Grand Amiral se retira devant une escadre Anglaise. Suivant une éclipse de soleil dont les Espagnols furent effrayés comme dans des siècles d'ignorance. Le Maréchal Tessé leva promptement le siège. On laissa aux Anglais des provisions immenses

et la terreur se répandit dans toutes les provinces. Ils pénétrèrent jusqu'à Madrid y firent proclamer l'Archiduc. On crut en France que Philippe devoit se retirer en Amérique. Ce fut un projet du fameux Vauban. Mais qu'auroit-il fait sans marine.

Il restoit une ressource dans la vertu des Castillans fidèles aux Rois et indignés qu'on les voulût soumettre à un autre prince. Enthousiastes du mérite et du courage de leur jeune Prince ils déployèrent tout le zèle d'un peuple intrépide qu'anime le désespoir, ils se signalèrent par des coups si hardis que la Capitale fut bientôt délivrée. Philippe y rentra et fut reçu avec des transports de joie. Chacun s'empressa de lui prodiguer des secours. Le Maréchal Berwick défit les ennemis à Almanza près de Valence en 1707 leur Général étoit le Comte de Ruvigni François devenu pair d'Angleterre sous le titre de Comte Galloway. Voyant les efforts des Castillans il écrivit à Londres que toute

les puissances de l'Europe ne pouvoient détrôner un Prince si chéri de ses sujets. Le Duc d'Orléans venoit de commander en Espagne, il profita de la victoire d'Almanza pour réduire l'Arragon, Valence. Il prit Lérida ~~la~~ en Catalogne que le Grand Condé n'avoit pu prendre autrefois.

Ces événemens ranimoient l'espérance. Le Maréchal Villars venoit de mettre la Franconie et la Souabe à contribution. C'étoit une espèce de prodige qu'après tant de défaites la France ne fut pas entamée. Mais le Duc de Savoye et Eugène y pénétrèrent enfin. Ils assiégèrent Toulon qu'une flotte Angloise bombardoit en même tems. Si elle eut été prise la Provence et le Dauphiné tomboient aux mains de l'ennemi. Mais la disette, les maladies, des secours venus à propos firent lever le siège. On étoit cependant menacé de nouveaux malheurs. Une tentative en-

Ecosse en faveur du prétendant n'eut pas de succès. Le Chevalier de Forbin sauva la flotte malgré les Anglais et les vents contraires. Louis espéroit davantage de la campagne de Flandre, son petit fils le Duc de Bourgogne célèbre par les vertus que lui avoit inspiré l'aimable Fénelon, y commandoit une armée de cent mille hommes, et Vendôme servoit sous ce Prince. La prise de Gand et d'Ypres conquêtes d'autant plus faciles qu'on y entretenoit des intelligences secrètes semblent présager de plus grands succès. Mais malheureusement le Duc de Bourgogne et Vendôme ne s'accordèrent pas. La différence de caractère et de principes, rompit l'union dont ils avoient besoin pour réussir. Eugène et Malborough étroitement unis profitèrent des fautes que cette mésintelligence devoit occasionner. Ils mirent en déroute l'armée françoise à Oudenarde. Ils assiégèrent Lille entreprise téméraire mais que l'évène-

mérite justifia la belle défense du Maréchal de Boufflers pendant plus de quatre mois, un service qui n'augmenta la gloire des vainqueurs. Ils s'emparèrent enfin de Gand et de Bruges. Paris trembla avec raison: car des Officiers au service de la Hollande la plupart des François réfugiés, s'avancèrent jusqu'à Versailles, ils avoient enlevé le Grand Ecuyer le prenant pour le Dauphin. L'année 1709. mit le comble aux calamités. Clément XI. (Albani) favorable à la France, voyant l'Etat ecclésiastique menacé par les Impériaux, fut contraint de reconnoître l'Archiduc pour Roi des Espagnols, son suffrage étoit important dans l'opinion des Espagnols qui détestoient les hérétiques dont ce Prince tiroit toute sa force. Les Anglois enlevèrent la Sardaigne à l'Espagne, et la donnèrent à l'Empereur. Ils avoit pris aussi Porto Mahon. Les Maures s'étoient emparés d'Oran sur la côte d'Afrique. Ainsi la Monarchie Espagnole tomboit en ruine de tous côtés. Ce tems de pertes

se joignirent les fléaux de la Nature. Un hiver affreux ne laissa aucune espérance de récolte. La France étoit incapable de faire de nouveaux efforts. Louis demanda la paix sans pouvoir se flatter de l'obtenir à des conditions supportables, il cherchoit néanmoins à convaincre ses peuples qu'il continuoit la guerre malgré lui. En effet le Marquis de Torcy principal ministre du Roi qui va négocier en personne à la Haye y essuye les hauteurs du Grand Heinsius ami de Malborough et Eugène, dans le dessein d'accabler la France. On fut révolté de leurs propositions. Ils exigeoient que Louis XIV se joignit pour détrôner son petit fils. Qu'il renonça à la souveraineté de l'Alsace, et qu'il céda dix villes de Flandre aux Hollandois. Etc. Ces propositions étoient en effet dilatoires pour Louis. Il exposa aux yeux du public par une lettre circulaire l'injustice des ennemis, et la nécessité de se défendre contre eux. L'indignation

et l'honneur secondaient ces sentiments des maux qu'on souffrait.
Villars eut 70000 hommes sous ses ordres en Flandre, Boufflers
quoique son ancien voulut bien obtenir de servir sous lui.
générosité plus glorieuse que le commandement en chef

On venait de prendre Tournay. Eugène et Malborough avec
environ 80000 hommes attaquent pour Mons, les François vou-
lant s'y opposer et sont attaqués. C'est la bataille Malplaquet,
elle l'emporte sur les autres par l'opiniâtreté des combattans et par
le sang répandu. Le soldat François avait manqué de pain
la veille, il jette celui qu'on lui distribue pour se livrer
à son ardeur guerrière. L'aile gauche composée de Hollandois est
taillée en pièces, mais Malborough gagne du terrain, Villars
est blessé en courant s'opposer à ses progrès. On perd le Champ
de bataille, mais la retraite se fait en bon ordre dirigée par
Boufflers. La perte des François fut de 8000 hommes

celle des alliés de 20000. cependant ils prirent Mons. L'opinion influa prodigieusement sur les succès de la guerre. Un champ de bataille perdu abbattoit le courage des François qui restoient plus forts.

De l'autre coté le Duc de Savoye menaçoit d'une invasion. Il avoit passé les Alpes, pris Annecy, et devoit s'avancer jusqu'en Bourgogne où les Impériaux devoient le joindre. Après avoir déjà pénétré en Franche Comté il échoua par la défaite de Merci à Rumersheim. Le Comte du Bourg depuis Maréchal de France, eut la gloire de le vaincre, et de rassurer ces parties du Royaume. Mais la guerre ne finissoit à quoi devoit on s'attendre. Louis sera encore obliger de s'abaisser sous le poids de l'infortune

Suite de la guerre — Mort de l'Empereur Joseph.

Disgrâce de Malbourough — Préliminaires de la paix.

Louis XIV ce Conquérant terrible qui en 1672. avoit subjugué toute la Hollande, et qui, en leur refusant des conditions tolérables leur avoit inspiré le courage du désespoir, se trouve réduit à demander aux mêmes Hollandois une paix humiliante persuadé qu'il ne sauroit l'obtenir que par leur moyen. Il leur offrit une barrière dans laquelle étoit compris Tournai et Lille. Il offroit de rendre Strasbourg et Brisac, de combler le port de Dunkerque, de reconnoître l'Archiduc, pour Roi d'Espagne, et de ne donner aucun secours à Philippe V. &c. On peut juger de l'épuisement du Royaume, et de la situation de la Nation.

Si le bien général l'eut emporté sur les passions particulières, il n'y avoit pas à balancer. Les alliés ne souffroient-ils pas? ne s'épuisoient-ils pas? Étoient-ils assurés de vaincre toujours? Un revers de fortune pouvoit leur enlever les grands avanta-

ge qu'un traité de paix leur assurerait solidement. Mais l'ambition d'Eugène et de Marlborough voulait prolonger la guerre, et l'orgueil du Grand Pensionnaire Heinsius se plaisait à écraser Louis XIV. La Hollande n'avait plus de Stathouder depuis la mort de Guillaume. Le pensionnaire Heinsius moins ambitieux que Guillaume suivait cependant le même plan de politique par rapport à la France, et se livrait aux mouvements que lui inspiraient les deux Généraux. Les Ambassadeurs de France eurent comme par grâce dans la petite ville Gertruydemberg (car on ne daigna pas les admettre aux conférences avec les autres plénipotentiaires) voyant leurs propositions rejetées avec mépris, s'abaissèrent jusqu'à promettre des secours d'argent contre Philippe. Les ennemis poussèrent la barbarie jusqu'à exiger que Louis armât contre son petit fils qu'il l'obligeât à le détrôner seul dans l'espace de deux mois. Sans quoi ils

refusoient de traiter. C'étoit rendre la paix impossible, et se rendre aux yeux du genre humain seuls coupables d'une guerre injuste.

Pour comble de maux la fortune nourrissoit leur arrogance. Ils prirent Douay, Bethune, St Venant, Aire. Les barrières de la France tomboient l'une après l'autre. La misère inspiroit partout le désespoir. Un nouvel édit de finance imposa le dixième des revenus, et cet impôt, malheureusement nécessaire, fut enregistré sans obstacle.

En Espagne on commençoit à perdre toute espérance. Après la victoire d'Almanza en 1707 suivie d'une autre en 1709. Philippe pensa se voir encore sur le point d'être chassé de son Royaume Louis avoit rappellé ses troupes pour se défendre lui même. Les Espagnols furent encore battus à Saragosse, en Catalogne par le Comte Staremberg célèbre general Allemand. Philippe abandonna derechef Madrid, et l'Archiduc y entra et s'y fit de nouveau proclamer. Mais la tristesse publique.

proclamer. Mais la tristesse peinte sur le visage des Castillans ornoit leur fidélité au Souverain légitime. On n'avoit demandé un seul homme à la Cour de France, le fameux Vendôme qui ne servoit plus depuis la triste campagne de Lille. Jamais général ne sut mieux inspirer l'enthousiasme, dès qu'il arriva en Espagne on crut avoir trouvé un Sauveur. Les Grands délibéroient sur le rang qu'on lui donnera. Tout rang m'est bon, je ne Je ne viens pas pour vous disputer le pas mais pour sauver votre Roi. Bientôt il eut une armée de braves, le zèle de la Nation sembla faire l'impossible. Bientôt l'Archiduc sort de Madrid. Vendôme y ayant reconduit le Roi court aux ennemis entourés, assiége dans Brihuega le Général Anglois Stanhope et le fait prisonnier avec cinq mille hommes. Il remporte le lendemain à Villa-Viciosa une victoire décisive sur Staremberg. Philippe se montre glorieusement dans cette journée, il avoit été

blamé ainsi que l'Ingratitude de ne pas ménager les troupes par sa princesse. Le Comte de Peterborough disait après la bataille d'Almanza On est bien bon de se battre pour eux.

L'Empereur Joseph dont le bonheur s'était constamment soutenu, qui avait demembré à son profit une partie de la Monarchie Espagnole, qui avait arbitrairement des Etats de l'Electeur de Baviere, qui triomphait de l'humiliation du Roi de France, qui venait encore de dompter les rebelles Hongrois, mourut agé de 33 ans au comble des prospérités humaines. Son frère Charles VI. qu'on s'efforçait d'élever sur le trône d'Espagne, était son héritier. Il fut élu Empereur après un Interrègne de six mois. La paix devait être le fruit de cet événement imprévu. Elle se préparait depuis long-tems en Angleterre. Des intrigues de Cour y servirent l'humanité. Elles sont trop remarquables pour n'être pas observées. Rien ne prouve mieux combien la misère, la faiblesse

les petites choses influent sur le sort des familles et des Etats.

Il y avoit toujours entre les Whigs et les Torys une opposition d'autant plus vive, que les prétextes de religion se joignoient à la politique pour les diviser. Car les premiers etoient pour les presbytériens, et les autres pour l'Episcopat. Malbourough tenoit aux Whigs cette faction dominante persécutrice même, ennemie de la paix elle entroit dans les vues du Général qui fondoit sur la guerre son crédit et son immense fortune. La soif de l'or, indigne d'un si grand homme, ne contribuoit moins que celle de l'honneur, à le rendre l'ennemi irréconciliable des Bourbons. Sa femme gouvernoit la Reine Anne. Le Grand Trésorier Godolphin etoit son ami et beau Père d'une de ses filles. Le Comte de Sunderland secrétaire d'Etat son Gendre ne lui etoit pas moins dévoué. Ainsi il pouvoit disposer de tout tems que la Cour ne changeroit pas.

Mais la Duchesse Malborough fière jusqu'à l'insolence oublia qu'on doit ménager la faveur avec adresse pour se mettre à l'abri des disgraces. Elle fit trop sentir à la Reine l'ascendant qu'elle avoit sur son esprit, elle lui donna tant de dégouts qu'en 1708. une autre favorite Milady Masham, sa parente et sa créature étoit déjà une rivale prête à la supplanter. Dès lors on forma des Cabales contre le Duc, les Torys se ranimèrent. Harley depuis Comte d'Oxford Secrétaire d'Etat, et fameux Saint Jean depuis Comte de Bolinbroke formèrent le plan d'une révolution. Telle étoit le foible de la Reine pour la Duchesse que celle-ci en modérant son humeur altière auroit encore pu se maintenir longtems. Elle se rendit enfin insupportable par ses humeurs par ses vivacités. La nouvelle favorite qu'elle insultoit saisit l'occasion de se venger. Bientôt les Chefs des Whigs furent congédiés, et le Ministère changea de face. Il falloit changer aussi le Gou-

humeur. On fit paroître le Docteur Sacheverell qui en 1709 avoit déclamé contre les principes et le gouvernement des Whigs et dont la multitude avoit écouté les Sermons avec une sorte d'avidité et d'enthousiasme qui avoit été très favorable aux Torys. On donna à ce Docteur un bénéfice. Comme il étoit l'idole du peuple et du Clergé il fit décider toutes les Elections sur les Torys. Sans ce petit moyen la révolution n'auroit peut être pas eu lieu, tant il est vrai que le peuple est le même partout.

Dès que les Toris furent les plus forts ils devinrent comme les Whigs insolens et persécuteurs. Ils se déchaînèrent contre les anciens Ministres et contre Malbourough. Ses grands services et actions de ce Général étoient offusqués par les lueurs de l'esprit de parti. On ne parloit que de son insatiable avidité, on lui imputoit les choses les plus odieuses, on insultoit

à ses talens on mettoit en problême jusqu'à son courage. Cependant la Cour n'osoit pas lui ôter le commandement. Tant que la guerre duroit il étoit sûr de garder beaucoup de pouvoir. Quelques dispositions qu'eut la Reine pour la paix, les préjugés de la Nation contre la France, l'orgueil de la victoire y mettoit des obstacles.

Mais l'Empereur étant mort ~~l'Angleterre d~~ et l'Archiduc heritier de ses Etats, l'Angleterre devoit suivre un autre Systême. Elle s'épuisoit pour la cause d'autrui en supportant le poids de la guerre, la Hollande et la maison d'Autriche en recueilloient les avantages. N'étoit-il pas tems de finir les calamités de l'Europe? N'étoit ce pas ce que l'Angleterre pouvoit exécuter de plus glorieux? Ses engagemens avec les alliés genoient la Reine et ses Ministres. On avoit déja entamé avec la Cour de Versailles une négociation

par le moyen d'un Prêtre inconnu nommé Gaultier qui assura Louis que si l'on vouloit la paix pourroit se faire, sans l'entremise de la Hollande. Le Poète Prior fut employé dans cette négociation. Ce qui est rare on agissoit de part et d'autre avec sincérité.

On continuoit cependant la guerre. Malbourough fit encore trembler la France. Il força les lignes du Maréchal du Maréchal Villars qui s'étendoit de Montreuil à Valenciennes. Il tenta le Siège de Bouchain, entreprise hardie où il réussit, il n'avoit presque plus d'obstacles jusqu'à Paris. Heureusement les vues pacifiques de la Cour de Londres enchaînèrent l'ambition de ce Général. Malgré l'Empereur et les Etats Généraux on signa enfin les préliminaires de la paix, par lesquels on assuroit une barrière aux Anglois, la démolition de Dunkerque &c.

Malbourough fut dépouillé de ses charges, mais il conserva

ses richesses acquises pendant la guerre. Accusé de péculat, il auroit peut être été la victime des Torys, si la Reine par une sage modération, n'eut fait traîner en longueur ce procès trop odieux. En vain Eugène se rendit à Londres dans l'espérance de croiser le Ministère, il reçut des honneurs, et perdit ses espérances. Du moins il fit éclater son estime pour le héros disgracié. Dinant un jour chez le Comte Oxford, l'Auteur de la révolution, et ce Ministre lui disant qu'il se félicitoit d'avoir chez lui le plus grand Général. *Si je le suis c'est à vous que je le dois*, répondit Eugène. Malbourough ne pouvoit être ni mieux loué ni mieux vengé.

Ce fut pour les Hollandois une juste punition de voir l'Angleterre sur le point de les abandonner. On leur déclara au nom de la Reine que s'ils différoient de concourir préliminaires on prendroit ce retardement pour un refus. Ils consentirent alors à ouvrir des Conférences à Utrecht,

où nous verrons une paix que toutes les Nations devoient desirer ardemment.

Négociations d'Utrecht
Victoires de la France
Fin de la guerre.

Le Congrès d'Utrecht s'ouvrit au mois de Janvier 1712. on ne répondit pas d'abord aux espérances de France. Quelque désir de la paix qu'eut la Reine Anne, elle vouloit autant que possible satisfaire les Alliés, dont les sentimens n'étoient rien moins que pacifiques. L'Empereur Charles VI. s'opposoit à tout démembrement de la Monarchie Espagnole. Les Hollandois ne bornoient pas leurs prétentions à la barrière qu'ils exigeoient. On les avoit vu négocier de mauvaise foi, ne s'expliquant sur l'objet de leurs demandes, se réservant de demander selon les conjonctures, et voulant que la France se mit presque à leur discrétion

D'un autre côté les Plénipotentiaires d'Angleterre réservés et timides par la crainte du changement si commun chez eux (crainte d'autant mieux fondée qu'on prévoyoit un nouveau règne) loin de s'ouvrir à ceux de France parloient encore en ennemis.

A tant de causes de lenteurs se joignit un obstacle imprévu dont le principe étoit désolant pour Louis XIV. Il avoit perdu en 1711 le Dauphin son fils unique. Le Duc de Bourgogne second Dauphin mourut aussi agé de 30 ans. Prince digne de tous les regrets puisqu'on attendoit de lui le règne d'un Sage. La Dauphine, sa femme, Princesse accomplie, l'avoit devancé de six jours. Peu de jours après expira le Duc de Bretagne leur fils aîné. Le Duc d'Anjou (Louis XV) étoit menacé d'une mort prochaine. Le droit de succession à la Couronne de France pouvoit bientôt au Roi d'Espagne Philippe V second fils du premier Dauphin. Et par un acharnement

de malheurs l'union des deux Couronnes, objet des allarmes de l'Europe ne devenoit plus impossible. C'est ce qui obligea la Reine Anne à demander comme une condition de la paix que Philippe V. renonçât purement et simplement à la Couronne de France et transmît ses droits au Duc de Berri son frère cadet. Dans le Conseil de Versailles on jugea que cette rénonciation seroit nulle par les loix fondamentales du Royaume, et on eut la bonne foi de le declarer, et de le prouver par des raisons assez foibles. Mais l'Angleterre n'en fut pas satisfaite et y répondit avec sagesse.

Enfin la nécessité plus forte exhorta Louis et Philippe à cette démarche. L'Angleterre proposa encore une alternative. Ou que Philippe fît la rénonciation, ou qu'il cédât l'Espagne au Duc de Savoye, et qu'il prît en échange ses Etats avec le Montferrat le Mantouan, le Royaume de Naples et de Sicile. Que ces états pourroient être réunis à la couronne de France si Philippe ou-

ses descendans y parviendroient, excepté la Sicile qui alors en seroit détachée pour la maison d'Autriche.

Louis XIV. préféroit cette dernière résolution. Il écrivoit au Roi d'Espagne. « Je regarderois comme le plus grand bonheur de ma vie si vous preniez la résolution de vous rapprocher de moi, et de conserver des droits que vous regretterez un jour inutilement si vous les abandonnez. »

Mais Philippe allégua ce qu'il devoit à sa gloire et au zèle de ses sujets. Il consentit à la renonciation et l'on convint d'une suspension d'armes. Les Anglois voulurent qu'on remit Dunkerque jusqu'à la conclusion de la paix, on le fit car une confiance mutuelle régnoit entre les deux Cours et parce qu'on étoit pressé de conclure.

Cependant la Hollande avoit redoublé ses efforts pour la première campagne. Eugène prit le Quesnoi, il proposa au Duc Ormond, général de l'armée angloise de livrer une bataille

C'est alors que la suspension d'armes entre la France et l'Angleterre fut déclarée, le Duc se retira donc mais la plupart des troupes étrangères qui étoient à la solde de la Reine refusèrent de le suivre. Encore supérieur pour le nombre Eugène forma le Siège de Landrecy. La France étoit aux abois on délibéra si le Roi quitteroit Versailles. Il se montra résolu en cas de nouveaux malheurs, de convoquer toute la Noblesse de la mener à l'ennemi, et de mourir lui même en combattant. Ce Monarque plus grand dans ses malheurs que dans ses triomphes intéresse les Cœurs sensibles après avoir long-tems ébloui les yeux.

Il étoit tems que les ennemis éprouvassent à leur tour combien on s'aveugle en comptant sur la fortune. Un Curé et un Magistrat de Douay, imaginèrent les premiers qu'il seroit aisé d'attaquer deux postes essentiels du Prince Eugène dont les lignes s'étendoient extrêmement et dont le Camp se

trouvoit fort éloignée. Une idée venue au hasard peut faire éclore de grands projets. Sur l'avis qu'en eurent les Maréchaux de Villars et de Montesquiou fut tracé un plan qui sauva la France mieux que n'avoit pu le craindre s'il ne réussissoit pas. Villars feint de vouloir attaquer Eugène, et l'armée va fondre sur Denain où le Duc d'Albemarle étoit retranché. Il force les retranchemens, fait prisonniers le Général avec toutes ses troupes. Il emporte brusquement les differens postes le long de la Scarpe. Il se rend Maître en trois de Marchiennes le dépôt des Magasins de l'ennemi. Eugène lève aussitôt le siège de Landrecy, on lui reprend St-Amand Douay le Quesnoi et Bouchain. Eugène se retire ayant perdu une bataille une grande partie de son armée dont quatre bataillons restèrent prisonniers. La supériorité se trouva du coté de la France, et les ennemis de la paix sont punis de leur imprudence et de leur vaine ambition.

Alors se fait solemnellement la renonciation de Philippe V.

La Cour de Londres avoit demandé que les Etats généraux de la France les ratifiassent. Mais dit Mr. de Torcy dans ses Mémoires " l'Autorité que les étrangers attribuent aux Etats, le Roi changea cette clause " Il promit seulement qu'il accepteroit les renonciation du Roi son " petit fils, qu'il les feroit publier et enrégistrer dans tous les " " parlemens du royaume de la manière la plus solemnelle " Effectivement depuis 1614 on connoissoit plus d'assemblée nationale. Le Duc de Berry frère de Philippe V. renonça aussi à la Couronne d'Espagne, en cas qu'il parvint à celle de France le Duc d'Orléans aussi. La meilleure garantie de ces renonciations étoit la vigilance de l'Europe pour l'équilibre.

Les Cortès autrefois si puissans en Espagne, mais pour lors aussi nuls que les Etats généraux en France, confirmèrent la renonciation de Philippe V. Elles firent plus, elles changèrent l'ordre de succession en faveur de la ligne masculine de Philippe V. au lieu que les filles héritoient autrefois de la Monarchie Espagnole passé

cablement aux Princes plus éloignés. On régla que la ligne masculine auroit désormais la préférance; sans cela les Princes descendans de Philippe auroient pu voir la couronne passer en des maisons étrangères par mariage, et la rénonciation auroient tourné à leur préjudice. Un objet si important étoit digne de l'assemblée des Cortès.

Tout obstacle étant levé du côté de la Cour de Londres. Les Hollandois changèrent de ton, et demandèrent humblement à rentrer les conférences. L'Abbé de Polignac second Plénipotentiaire de Louis écrivit alors „Nous ferons la figure que les Hollandois„ „auroient à Gertruydenberg et ils feront la nôtre, c'est une re„ „vanche complette„ Le Comte de Sinzendorf Ministre de l'Empereur sentoit vivement sa dépendance. Consternés de la dernière campagne il falloit que les Etats Généraux suivissent les mouvemens de l'Angleterre, quelque efforts que fît la Cour de Vienne pour les retenir. Enfin la paix fut signée à Utrecht conformement aux préliminaires dont Louis étoit convenu

préliminaires de la paix dont Louis étoit convenu. Voici les principaux articles.

1. La France s'oblige à ne pas souffrir sur ses terres le Prétendant et à ne pas reconnoître les droits des Stuarts. Elle garantit l'ordre de succession établi par la maison de Hanovre; le parlement avoit déclaré que si la Reine mouroit sans enfans la Couronne passeroit à la Princesse Sophie fille de l'Electeur Palatin Fréderic V. petite fille de Jacques I. et Mère de George I. Electeur de Hanovre qui régna en vertu de cet acte. On a compté 45 personnes que le droit de la naissance auroit pu faire passer avant lui, mais les Anglois n'avoient consulté que leur haine pour la ligne Catholique. On céda à l'Angleterre la Baye de Hudson, les îles de St Christophe et de Terre Neuve, l'Acadie ou nouvelle Ecosse. Acquisitions importantes. On devoit combler le port et démolir les fortifications de Dunkerque, et promettre de ne jamais

les reparer. L'Espagne cède aux Anglois Gibraltar, Minorque, et l'Assiento, et le commerce des Nègres pour trente ans.

2. La France s'engage de remettre les Pais Bas Espagnols aux Etats Généraux pour la maison d'Autriche qui les possedera en toute souveraineté. Aucune place de ces Provinces ne pourra appartenir à la Couronne de France ni à aucun Prince du sang. Les Hollandois auront garnisons dans les places destinées à la barrière / selon un traité qu'ils avoient conclu avec l'Angleterre. On ajoute aux places dont il s'agit Tournay Ypres et Menin, mais on échange ou restitue à la France Lille Aire Bethune et St Venant. 3 Le Duc de Savoye est reconnu pour héritier de la Monarchie Espagnole au défaut de la postérité masculine de Philippe V. Le sommet des Alpes servira de limites entre la France et ses Etats. L'Espagne lui cède le Royaume de Sicile sous clause de reversion au

defaut d'héritiers mâles. On voit par là que Victor Amédée gagnoit beaucoup à sa défection.

4. L'Electeur de Bavière gardera le Luxembourg et le Comté de Namur jusqu'à ce qu'il soit dédommagé de ses pertes (Philippe V. lui avoit donné la Souveraineté des Païs Bas dont il ne conservoit que cette partie) On lui accorde aussi le Royaume de Sardaigne. Le rétablissement de ce Prince et de son frère l'Electeur de Cologne fut toujours des principaux objets de la générosité du Roi de France.

5 Outre les Païs Bas on laisse à la maison d'Autriche, le Royaume de Naples et le Milanez. Sont abandonnés à l'Empereur Landau Kehl et Brisac. L'Electeur de Brandebourg est reconnu Roi de Prusse et on lui cède la Gueldre Espagnole.

6. Le Portugal fut compris dans la paix générale. Toutes les puissances reconnurent Philippe V. Il ne perdit

que des Etats dont la possession étoit plus funeste qu'avantageu-se à l'Espagne parcequ'ils étoient trop séparés.

En acquiesçant à la paix d'Utrecht l'Empereur Charles VI auroit gagné des avantages certains, et auroit heureusement terminé une guerre qui ensanglantoit l'Europe depuis treize ans. Il se flatta d'arracher de nouvelles concessions sans le secours de l'Angleterre et de la Hollande. Espérance téméraire. Villars prit Landau passa le Rhin défit le Général Vaubonne se rendit maître de Fribourg et força ainsi l'Empereur à la paix. Il eut la gloire de la conclure à Rastadt avec le Prince Eugène.

Par ce traité la France conserva Landau, et les frontières furent les mêmes qu'après le traité de Ryswick. Charles VI eut de la Monarchie Espagnole ce qu'on lui avoit cédé à Utrecht. Il rétablit les Electeurs de Cologne et de Bavière dans leurs Etats. Ni lui ni l'Empire ne reconnu-

rent le Roi d'Espagne qui de son côté se reconnut pour l'Empereur, mais les droits n'en étaient pas moins fixés. Le traité fut signé à Bade.

Il ne restait qu'à soumettre que la Catalogne opiniâtrement rebelle au Roi. Privée de tout secours elle osa se livrer à l'enthousiasme de la liberté. Louis envoya des troupes et une escadre. Barcelone assiégée par terre et par mer se défend à fureur enfin Berwick la force à capituler. Tranquille possesseur de son Royaume Philippe V avait une espèce de soumission aveugle pour la Princesse des Ursins, qui avait gouverné la Reine Marie Louise de Savoye. Elle venait de mourir le bruit courut que la Princesse lui succéderait. Cependant d'après les rapports trompeurs du Cardinal Alberoni ecclésiastique florentin détermina le Roi à épouser Elisabeth Farnèse Princesse de Parme de Plaisance et de Toscane. Alberoni la dépeignit comme un esprit simple et facile à se laisser dominer rien n'était plus

Farnese. Et quand Elisabeth vint de passer en France que la Princesse des Ursins ayant tenu quelques propos elle la fit chasser et changea tout le Ministère. Alberoni gouverna bientôt, génie vaste et audacieux il forma des projets immenses qui entraînèrent sa ruine dans la suite.

Mort de la Reine Anne
Affaires d'Angleterre.
Fin de Louis le Grand.

Si l'esprit de faction n'étouffoit pas les sentimens de la nature, et ceux de la raison, on eût célébré partout la Reine Anne comme la bienfaitrice du genre humain. Elle avoit terminé une guerre où les Princes étoient armés contre les Princes, où l'intérêt particulier de quelques Princes livroit au fer et aux flammes les plus contrées de l'Europe, où l'ambition de quelques Généraux sacrifioit sans nécessité la fortune et le sang des peuples. Elle avoit eu tous les égards possibles pour ses alliés,

quoiqu'ils n'eussent pas fourni leur contingent, quoiqu'ils s'obstinassent contre des mesures équitables. Elle avoit glorieusement déchargé le Royaume du fardeau d'une guerre ruineuse qui n'intéressoit que la puissance Autrichienne. Elle avoit obtenu l'approbation du Parlement, où les Communes se plaignirent même, que l'Etat eut été chargé de dix neuf millions de sterling pendant cette guerre. Enfin on ne devoit qu'applaudir au grand ouvrage qui couronnoit la gloire de son règne. Cependant les Whigs se récrioient contre la paix avec une furieuse licence. Les satyres les libelles inondoient la Nation. On semoit des bruits les plus propres à enflammer les têtes. On dit que la Reine veut mettre le Prétendant son frère sur le trône que le Papisme regnera, que les loix sont menacés et la Constitution est en péril. Ces rumeurs agitèrent le Parlement, malgré les représentations de la Reine on publia une récompense de cinq mille pour qui saisiroit le Prétendant s'il entreprenoit de faire une descente dans

le Royaume. Il s'étoit retiré en Lorraine.

Anne dévorée de chagrins et d'infirmités mourut âgée de 50 ans. C'étoit une Princesse remplie de bonté d'un esprit médiocre, un peuple mais aimant tendrement ses peuples et pratiquant la justice. Le règne d'Anne fut une suite non interrompue de prospérités qu'elle dut à ses Ministres et à ses Généraux. Elle exécuta en 1706 un projet inutilement tenté par Guillaume, la réunion de l'Ecosse et de l'Angleterre en un seul Royaume de la Grande Bretagne. L'indocilité des Ecossois l'antipathie des deux peuples rendoient le projet à exécuter. On y parvint pourtant et on conclut le traité dont les articles sont. 1. Que tous les sujets de la Grande Bretagne auroient les mêmes privilèges et loix. 2. Que le sera représenté par un même Parlement, dans lequel entreront 16 Pairs d'Ecosse et 45 Députés à la Chambre des Communes. 3. Que tous les Pairs auront les mêmes prérogatives que ceux d'Angleterre, excepté le droit de séance au Parlement. Cette

exception fut attaquée, comme contraire à la loi fondamentale de la Pairie, et à ses droits [illegible]. L'Eglise presbytérienne d'Ecosse fournissoit matière aux disputes car l'antipathie n'étoit pas éteinte. On exagéroit les inconvéniens, on atténuoit les avantages. Mais aujourd'hui que la fermentation est dissipée ce qui paroissoit un monstre n'est plus rien.

Telles étoient préventions causées par le zèle imprudent des [illegible] qui dans la crainte de voir un Catholique sur le trone ont préféroit un Prince étranger à un Anglois. La Princesse Sophie morte l'Electeur de Hanovre son fils fut reconnu sous le nom de George I. C'étoit un grand inconvénient que le Roi d'Angleterre eut comme Prince de l'Empire des intérêts plus qu'indifférens à ce Royaume. Mais on ne pensoit qu'à se délivrer d'une maison Catholique et à bannir l'idée du Papisme. Agé de 54. distingué par son mérite George I. devoit ce semble tenir la balance entre les Whigs et les Torys. Soit qu'il jugea

la chose, impossible ou que son inclination le portât contre les Stuarts, les Whigs d'abord lui confièrent. Malborough fut rétabli dans le commandement militaire. Bolingbroke perdit sa place de Ministre. Un parlement composé au gré de la Cour, (qui ne négligea les moyens de corruption) après avoir fixé à sept cent mille livres sterling le revenu ordinaire de la Cour, se montra bientôt persécuteur des Torys. Le Duc d'Ormond, Bolingbroke, Oxford furent accusés de haute trahison. Les deux premiers s'étant réfugiés en France, et ne comparaissant pas on porta contre eux les Bills d'attainder. Oxford disgracié depuis par la Reine Anne resta deux ans prisonnier avant que d'être absous. Il étoit impossible que ces rigueurs n'enfantassent de nouveaux troubles. Les Jacobites ou les partisans du prétendant [illegible] révolte. On étoit exposé à de nouveaux, dont les Citoyens illustres étoient souvent les victimes, c'est ce qui inspira un projet hardi, mais fort utile

à l'autorité royale, ce que George vit réussir au delà de ses espérances. Comme le Parlement d'alors étoit docile on proposa d'en prolonger la durée à sept ans. Les prétextes spécieux l'emportèrent sur les bonnes raisons, le Bill passa en loi. Ainsi la triennalité du Parlement opposée sous Guillaume III aux entreprises du Roi par le Parlement, fut détruite par l'influence de la Cour. On a fait depuis des efforts pour la rétablir et on fera peut être encore inutilement.

Louis XIV survécut peu à la Reine Anne cependant il essuya encore la fierté Angloise. Ayant démoli Dunkerque ainsi qu'il s'étoit obligé, il faisoit à Mardick un port comparable à celui qu'on perdoit. L'Ambassadeur Anglois s'en plaignit avec hauteur. Pour éviter une rupture on abandonna l'ouvrage.

Si Louis commit de grandes fautes ~~pendant son règne en [illegible]~~, il les avoua par une parole mémorable adressée à son successeur. Tâchez de conserver la paix avec vos voisins, J'ai trop aimé la guerre, ne m'imitez

en cela ainsi que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. Prenez conseil en toutes choses et cherchez à reconnoître le meilleur pour le suivre toujours. Soulagez le plutôt que vous pourrez vos peuples, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi même. Il l'exhorta à ne jamais oublier Dieu, puissant motif de ne jamais oublier aux Souverains ce qu'ils doivent à leurs peuples. Il conserva jusqu'au dernier moment le courage qui caractérise les âmes fortes. Pourquoi pleurez vous, dit il à ses domestiques, m'avez vous cru immortel? Il mourut le 1. Septembre 1715. dans sa 78 année laissant l'Etat chargé de deux milliards de dettes. Les malheurs qu'on éprouvoit long tems, les impôts, la misère publique firent oublier les belles années de son règne, et le sentiment qu'il méritoit à plusieurs titres. Sa Mère lui avoit dit dans sa jeunesse Ressemblez à votre Grand Père et non pas à votre Père. Louis en ayant demandé la raison, C'est, dit elle qu'on a pleuré à la mort de

Henri IV. ce qu'on a vu à celle de Louis XIII.

En général la mort de Louis XIV causa plus de joie que de douleur. Mais les arts, les lettres, les sciences, l'urbanité, les agrémens de la vie, les lois civiles, le bon ordre, la tranquillité intérieure, la perfection en plusieurs genres, enfin une partie des avantages dont on jouissoit devoient immortaliser son nom.

Précis du règne de Louis XV.

Louis XV. troisième fils du Duc de Bourgogne et de Marie Adélaïde de Savoye petit fils du Grand Dauphin n'avoit que cinq ans et demi lorsqu'il monta sur le trône. Philippe Duc d'Orléans neveu de Louis XIV fut déclaré Régent par le Parlement, le Duc du Maine Surintendant de l'Education du Roi, et le Duc de Villeroi fut son Gouverneur.

Le Régent donna tous ses soins à trouver des ressources pour décharger l'Etat de dettes, mais l'union de la France avec l'Espagne fut rompue. Philippe conclut alors la quadruple alliance entre l'Empereur, la France, l'Angleterre et la Hollande. Albéroni premier Ministre de Philippe forma le projet d'exciter une guerre en France et d'ôter la régence au Duc d'Orléans pour la donner au Roi d'Espagne, il faisoit filer des troupes dégui-

tées dans le Royaume et soulevoit la Bretagne. La conspiration de la Duchesse, du Cardinal Polignac, et de plusieurs autres étoit prête d'éclater lorsqu'on la découvrit. Berwick entra en Espagne s'empara de plusieurs villes et força Philippe à accepter les ~~propositions~~ conditions de paix depuis proposées par la quadruple alliance. On céda la Sicile à l'Empereur la Sardaigne au Duc de Savoie, et le Cardinal Alberoni fut livré aux troupes françaises qui le reconduisirent aux frontières d'Italie.

Un Ecossois nommé Jean Law ou Lass avoit rangé le plan d'une compagnie qui payeroit en billets les dettes de l'Etat. On lui donna des lettres Patentes pour l'établissement d'une Banque générale avec de grands privilèges. On portoit son argent dans la banque pour avoir des billets, et la confiance dans le papier étoit

si grande que tout le monde s'empressoit pour en avoir. Law fabriqua tant de billets qu'il y en eut pour plus de six milliards. Ils tombèrent peu à peu en discrédit, et en 1721 ils perdirent jusqu'à 80 pour cent. Le Parlement qui s'opposait à ces innovations fut exilé à Pontoise, et Jean Law chargé de l'exécration publique fut obligé de quitter la France. Il mourut à Vienne en 1728. dans la plus grande indigence, après avoir été puissamment riche et Ministre d'Etat, car il avoit obtenu du Régent la place importante de Contrôleur des finances.

Tandis que la France étoit bouleversée par le pernicieux système de cet aventurier la Provence fut désolée par la peste et Marseille perdit plus de la moitié de ses habitans.

Louis XV fut sacré à Rheims en 1722. et l'année suivante ayant atteint sa quatorzième année il se rendit au Parlement et fut déclaré majeur.

fut déclaré majeur. Le Duc d'Orleans prit alors le titre de premier Ministre, il mourut la même année agé de 50 ans. Le Duc de Bourbon Condé lui succeda dans le Ministere. Le Cardinal Fleury s'étoit demis en 1715 s'étoit demis de son Evêché de Fréjus. Ayant été nommé Précepteur de Louis XIV. il forma son élève aux affaires à la probité, et conserva l'estime générale par sa douceur, et son amour pour l'ordre et la paix. En 1725. on le vit à la tête des affaires. La même année le Duc d'Orleans épousa au nom de Louis XIV. à Strasbourg la fille unique de Stanislas Leczinski élu Roi de Pologne en 1704.

Tout étoit paisible quand la mort d'Auguste II. Roi de Pologne et Electeur de Saxe replongea l'Europe dans la guerre. Stanislas Leczinski fut appellé une seconde fois sur le trône de sa patrie, mais Frederic Auguste de Saxe fils du Roi defunt, soutenu par l'Empereur Charles VI. et la Czarine Anne l'emporta.

Alors Louis XV. s'unit avec l'Espagne et la Sardaigne le Maréchal de Berwick s'empara du fort de Kehl. Villar finit glorieusement sa carrière après avoir pris Milan, et le Maréchal Coigny lui succeda. Les Espagnols s'emparerent la même des Royaumes de Naples et de Sicile et le Comte de Mercy ayant attaqué les alliés près de Parme leur était superieur et leur Général resterent sur le champ de bataille. Ils ne furent pas plus heureux devant Guastal. Et le Marquis de Maillebois ~~[illegible]~~ s'empara de Modene. La France triomphoit aussi sur le Rhin, mais en 1735. on signa à Vienne les préliminaires de la paix. Don Carlos fils du Roi d'Espagne fut reconnu Roi de Naples et de Sicile, et on assigna au Roi de Lorraine l'héritage des Médicis, les Duchés de Parme et de Plaisance. Le Roi de Sardaigne obtint le Navarrois le Tortonois et les fiefs des Langhes. L'Empereur garda le Milanois et le Mantouan.

Le Roi Stanislas Leszczinski renonça à la Couronne de Pologne, obtint la Lorraine et le Barrois qui devoit revenir après sa mort à la Couronne de France. L'Empereur Charles VI. mourut 1740. Marie Thérèse sa fille unique épouse de François de Lorraine Duc de Toscane fut héritière de tous ses Etats. Charles Albert Electeur de Bavière demandoit la succession en vertu du testament de Ferdinand I. frère de Charles Quint et beau Père d'Albert V. Duc de Bavière. Frederic II. Roi de Prusse s'empara alors de la Silésie sur laquelle il avoit des droits.

La France unie par un traité particulier avec le Duc de Bavière se vit obligée de se déclarer en sa faveur. On lui envoya des troupes et de l'argent. Il s'empara de Passau, et porta l'allarme à trois lieues de Vienne. Marie Thérèse s'étoit jettée dans les bras des Hongrois qui ~~firent~~ versant des larmes firent serment de la défendre. En même elle

agissoit dans l'Empire et négocioit avec le Roi de Sardaigne Les provinces fut fournissoient des Soldats. L'Angleterre et la Hollande de l'argent.

Le Comte Maurice de Saxe auquel la Russie avoit enlevé le Duché de Courlande étoit à la tête de l'armée de ~~France~~. Il attaqua Prague et la prit par escalade 25 9bre 1714.

L'Electeur de Bavière couronné Archiduc d'Autriche à Lintz se fit couronner Roi de Bohême à Prague, de delà il alla à Francfort recevoir la couronne Impériale, sous le nom de Charles VII. Mais bientôt la mésintelligence se mit entre les François les Prussiens les Saxons et les Bavarois. Le Grand Duc de Toscane, et le Comte de Kevenhuller firent des progrès. Dans l'espace de cinq mois les Autrichiens s'entrèrent ~~s'emparèrent~~ dans la Bavière l'évacuèrent, et puis y rentrèrent et y ~~se~~ commirent toute sorte de désordres. On apprit alors que par le traité de Breslau la Reine avoit fait sa

paix avec la Cour de Saxe, en lui cédant la Silésie et le Comté de Glatz. Déjà la disette se faisoit sentir dans le Camp des alliés et dans la ville de Prague qui fut investie de 60000 Autrichiens. Le Maréchal de Belle Isle sortit secrettement à la faveur de la nuit avec 13000 hommes qu'il mena à Egra. Mr de Chevert menaça de mettre le feu à la ville si on ne lui accordoit les honneurs de la guerre, il les obtint et se retira à Egra.

Le Cardinal Fleury mourut au milieu de ces désastres, et Louis prit la résolution de gouverner par lui même.

Le Roi de Sardaigne changea de parti et s'engagea de conserver le Milanois à la Reine de Hongrie. Cette défection occupa inutilement quarante mille François et autant d'Espagnols en Italie. Une flotte Angloise menaça Naples et força Don Carlos de rappeller ses troupes.

Le Prince Charles de Lorraine força les François à a-

d'abandonner tous leurs postes après avoir repris l'Autriche et la Bohême, il se trouva encore Maître de la Bavière. Le Maréchal en arrivé avec 40000. en trouva l'armée ennemie composée d'Anglais de Hanovriens d'Autrichiens campée sur la rive gauche du Rhin entre Etingen et Aschaffenbourg. le Roi d'Angleterre George II. venoit d'y arriver. le Maréchal disposa tellement les troupes que les ennemis pouvoient être forcés de se rendre prisonniers mais le Duc de Grammont son neveu Colonel des gardes attaqua avec douze mille hommes quarante mille ennemis, qui se retirèrent, en perdant l'avantage de sa position il fut mis en déroute George II. dîna sur le Champ de bataille mais ne sut pas profiter de sa victoire.

Dès le commencement de l'année l'escadre combinée de François et d'Anglo Espagnol, attaqua près de Toulon celle des François qui fut obligée de se retirer. L'Infant Don Philippe et le Prince de Conti, passèrent le Var, et tout le Comté de Ni-

et se rendir. On emporta Ville-Franche, et Montalban on pénétra jusqu'à la ville Château Dauphin on y perdit près de deux mille hommes, mais il n'attaqua pas aucun Piémontois. On s'empara des barricades qui étoient des retranchemens entre deux Montagnes qui s'élevoient jusqu'aux nues On assiégea Coni où l'armée combinée battit le Roi de Sardaigne qui l'avoit attaqué. Il se seroit rendu mais la saison déjà fort avancée obligea l'Infant et le Comte de repasser les Alpes avec leurs troupes déjà bien affoiblies. Louis XV. avoit déclaré la guerre au Roi d'Angleterre et à la Reine de Hongrie et la même année il avoit pris le commandement de l'armée de Flandres. Les villes de Courtrai Menin, Ypres, Furne, furent soumises. Au milieu de ses progrès on apprit que le Prince Charles de Lorraine, à la tête de 60000 hommes étoit entré en Alsace. Alors le Roi fit partir le Comte de Harcourt à la tête d'un

armée et le suivit bientôt avec vingt six bataillons, et vingt trois escadrons, laissant en Flandre le Maréchal de Saxe avec 40000 hommes pour conserver les conquêtes.

Louis XV. tomba malade la même année à Metz d'une fièvre putride. La consternation se répandit dans tout le Royaume, les Eglises s'ouvrirent en pleine nuit, et les sanglots interrompirent les prières. La convalescence du Roi suivit de près et le Courier qui en apporta la nouvelle dans la Capitale y fut mené en triomphe par le peuple qui fit éclater son amour par ses transports d'allégresse <u>Vive Louis le Bien aimé</u>

Pendant ces allarmes Mr. de Noailles obligea le Prince Charles à repasser le Rhin. Les François les Bavarois entrèrent en Allemagne s'emparèrent de l'Autriche intérieure repoussèrent les Autrichiens de la Bavière, et mirent le siège devant Fribourg 30 Septembre. Le Roi encore foible s'y le 10 Octobre,

et le 1. Novembre il fut maître de la place.

On crut que la mort de l'Empereur Charles VII. décédé à Munich le 20. Janvier 1745 ramenerait le calme. Mais la guerre continua. Son fils Maximilien chassé aussitôt de sa Capitale fut forcé de renoncer à l'alliance de la France. Le Maréchal de Maillebois partit pour l'Italie et le Prince de Conti fut chargé de la guerre sur le ~~Italie~~ Mein, et le Roi qui venait de marier le Dauphin avec la seconde Infante d'Espagne partit pour la Flandre avec ce Prince 10 Mai 1745.

Le Maréchal de Saxe à la tête de cent six bataillons et de cent soixante et douze escadrons, assiégeait Tournay la plus forte place de la Barrière. L'Armée des ennemis d'environ cent soixante mille hommes sous le Commandement du Duc Kumberland fils de George II. s'avança vers le village de Fontenoy à une lieue de Tournay. Louis XV laissa une dix huit mille hommes pour continuer le siège, passa l'Escaut et les deux armées se trouvèrent en présence dans la plaine de

Fontenoi, ~~[illegible]~~ des deux cotés on fit des prodiges de valeur. L'Infanterie anglaise avançoit avec un feu roulant, qui renversoit tous les Corps qui se présentoient devant elle. Le succès fut incertain pendant quelque. Le Maréchal de Saxe envoya dire au Roi qu'il le conjuroit de repasser la ~~Rivière~~ Escaut avec le Dauphin, et qu'il feroit ce qu'il pourroit de son coté pour remédier au désordre. Oh! je suis sûr qu'il fera ce qu'il pourra, dit le Roi, et moi je resterai où je suis. Enfin Louis fit avancer quatre canons, et les troupes de sa maison. La Colonne formidable des Anglois fut attaquée de front et par les deux flancs en sept minutes cette énorme masse fut ouverte de tous coté, l'armée françoise se retira sans désordre laissa sept mille hommes surt le champ de bataille, et on fit encore près de deux mille prisonniers. On perdit environ trois mille cinq cens, autant françois ~~forces~~ de blessés. La suite de cette

bataille fut prise de la ville et de la Citadelle de Tournay et plusieurs autres villes importantes.

Le Roi de Prusse allié de France triomphoit en même tems à Friedberg en basse Silésie et Marie Thérèse au milieu de tant de pertes, et malgré les protestations du Roi de Prusse eut la gloire de voir son époux couronné Empereur, à Francfort sous le nom de François I. Les Prussiens battirent alors les Saxons. Leur Monarque entra à Dresde et en tira de fortes contributions, et fit sa paix avec l'Impératrice.

En Italie l'Infant Don Carlos et Maillebois, à la tête de 70000 hommes se rendirent Maître. Et en 1746 du Mont-ferrat de Parme de Plaisance et de presque tout le Milanez. Mais l'Impératrice, désormais en paix du côté de la Prusse fit marcher des troupes en Italie, tandis que les Piémontais avançoient de leur côté. Don Philip-

évacua Milan. Parme Guastalle et Valence furent reprises.
Le Maréchal de Maillebois perdit à la bataille de
Plaisance 8000 hommes, et 4000 furent prisonniers. Philippe
V étoit mort au mois de Juin de cette. Dégouté du trô-
ne il l'avoit abdiqué pour son fils Don Louis, et l'a-
voit repris à la mort de ce Prince. — Ferdinand VI.
fils et successeur de Philippe V. rappella les troupes d'Italie
Les François accablés en Italie triomphoient dans les Païs
Bas, prenoient des villes, et tiroient plus de trente mille
prisonniers. La bataille de Rocoux ou de Liège où
le Prince de Saxe avec cent vingt mille ~~[illegible]~~ combattit
quatre vingt mille hommes, fit répandre inutilement du sang
Personne ne perdit du terrain et l'on se sépara pour attendre
le Printems.

Dès le mois Juin le Prince Charles Edouard protégé par la
France aborda en Angleterre n'ayant avec lui que sept Offi

cire et des armes. Des Montagnards et quelques Seigneurs s'attachèrent à lui. Il prit Perth et d'Edimbourg où il fut déclaré Régent des trois royaumes pendant qu'on mettoit sa tête à prix. Trois[?] il triompha de ses ennemis, enfin abandonné réduit à la dernière extrémité manquant du nécessaire il fut obligé d'errer pendant six mois d'Isle en Isle se cachant dans des marais des cavernes déguisé en paysan et même en femme. Dix sept Officiers quatre Lords et plus de cinquante de ses partisans furent exécutés. Enfin deux frégates de France le trouvèrent sur la côte occidentale d'Ecosse. Il échappa aux flottes Angloises et débarqua au port de St Pol de Léon en Bretagne. Les Anglois par le traité de paix qui suivit la guerre obligèrent Louis de le faire arrêter et le conduire hors de France. Cela fut le dernier coup dont la fortune accabla la malheureuse famille des Stuarts.

Gênes fut assiégée. Louis XV la secourut en troupes et en argent.
Le courage des Génois secondé de celui des François conduits
conduits par le Maréchal Boufflers remportèrent l'avantage
dans tous les petits combats qui se donnèrent hors de
la ville. Le Duc de Boufflers mourut et fut remplacé par
celui de Richelieu qui força les Autrichiens et les Pié-
montois d'abandonner leur entreprise sur Gênes. Le Maré-
chal Belle Isle prit Nice. On résolut de pénétrer en
Italie par le Col d'Exil, à vingt deux lieues de Nice, et
à trois de Suze. Le chevalier Belle Isle qui se chargea
de forcer les retranchemens y perdit la vie avec plus
de 3500. hommes, et beaucoup d'Officiers après avoir don-
né des marques de la plus grande valeur.

Louis XV. victorieux en Flandre, étoit le seul souverain
qui désiroit la paix mais ne pouvant l'obtenir il envo-
ya ses troupes dans la Flandre Hollandoise. Alors la

peuple de cette province demanderent Guillaume Friso Prince de la maison d'Orange pour Stadhouder et Amiral Général.

Cependant les François poursuivirent leurs conquêtes. Le principal objet du Maréchal de Saxe, étoit de prendre Mastricht ou de pouvoir l'assiéger qu'en donnant une bataille. Il attaqua donc et défit les alliés à Lawfeldt, mais ils ne furent pas assez complettement mis en déroute, pour que l'objet, le Siège de Mastricht put être rempli. On assiégea donc Berg-Op-Zoom place fameuse et reputée pour imprenable. Cependant le célèbre Löwendahl l'a pris d'assaut après trois semaines de tranchée et le Roi le fit Maréchal.

La campagne suivante 1748. fut commencée par le siège de Mastricht, le Maréchal de Saxe feignant de vouloir attaquer Breda ou Luxembourg trompa les ennemis, et Mas-

triche se trouva investie sans pouvoir être secourue. Les Hollandois ne furent contraints, et Louis offroit toujours la paix, toutes les Nations en avoit besoin. Les préliminaires en furent signés à Aix la Chapelle on rendit en consignance Mastricht, et l'armistice en fut publié à la tête des armées. Toutes les conquêtes furent rendues. Louis assuroit les deux Siciles à Don Carlos. Parme Plaisance Guastalle à Don Philippe, au Duc de Modène, la conservation de ses Etats, à Genes tous ses droits. Le Roi de Prusse garda la Silésie. Le Roi de Sardaigne une partie du Milanez, et François de Lorraine Grand Duc de Toscane époux de Marie Thérèse fut reconnu Empereur. Après cette paix l'Europe se trouva partagée entre deux grands partis pour soutenir l'équilibre. D'un côté l'Impératrice Reine de Hongrie et une partie de l'Allemagne la Russie l'Angleterre la Hollande la Sardaigne, et de l'autre la France l'Espagne.

la France, l'Espagne, les deux Siciles la Prusse et la Suède.

Tandis que Louis XV avoit eu succès en Flandre l'Espagne à la France faisoit de grandes pertes dans le Continent de l'Amérique. Les Anglois en une année gagnèrent trois millions de livres sterling. Ils avoient plus de deux cent soixante vaisseaux et les François n'en avoient que trente cinq. Mr d'Anville envoyé en 1745 avec quatorze vaisseaux pour reprendre Louisbourg que les Anglois avoient enlevé la même année, vit sa flotte dispersée par la tempête. Une partie périt et l'autre fut prise. Au combat de Finisterre on perdit six vaisseaux et ceux de la Compagnie des Indes. Pertes estimées à plus de vingt millions de livres. De six vaisseaux qui restoient sept furent encore pris 1747.

La s'alluma aussi dans les Indes, Mahé de Bourdonnaye Gouverneur des Isles de Bourbon et de Maurice

s'empara de Madras qu'il rançonna fortement et en tira outre une pagode qui valut neuf millions de francs. Dupleix Gouverneur de Pondichéry jaloux de la Bourdonnaye cassa la capitulation et brula une partie de la ville. Il calomnia le vainqueur de Madras qui de retour à Paris fut mis à la Bastille. Il mourut en 1761 au moment d'être justifié. Dupleix se signala en 1748 par la belle défense qu'il fit dans Pondichéry assiégé par les Anglois.

Pendant le calme que traité d'Aix la Chapelle procuroit à l'Europe Louis créa une noblesse militaire pour tous qui seroient parvenus au grade d'Officiers Généraux, mais pour les Capitaines dont les Pere ou Ayeul auroient servi dans les troupes. Il fonda en 1751 une école militaire pour cinq cents Gentilshommes. Ce règne est célèbre par l'érection de plusieurs édifices superbes, consacrés à la religion et à

l'humanité, et par les routes ouvertes dans tout le Royaume pour la facilité du commerce.

La paix fut encore trouver l'esprit d'invasion armer encore toute l'Europe. Au milieu de la paix l'Amiral Anglois Boscawen attaqua sur le banc de Terre Neuve les vaisseaux du Roi l'Alcide et le Lys et s'en empara. Louis irrité de ces infractions se prépara à la vengeance.

Il arriva dans le cours de l'année 1755 les plus affreux malheurs dans le Portugal. Lisbonne fut en partie renversée par un tremblement de terre, et il y périt plus de trente mille personnes. La ville de Setubal fut aussi presque détruite. La Mer s'élevant au dessus de la Chaussée de Cadix enleva tout ce qui se trouvoit sur le Chemin. La terre s'ouvrit près de Maroc et engloutit une peuplade d'Arabes. Les villes de Fez et de Miquenez furent encore plus maltraitées que Lisbonne.

Les Rois d'Angleterre et de Prusse conclurent le traité d'alliance défensive. La France et l'Autriche s'unirent après trois cents ans de guerre et de discorde. On feignit de menacer les côtes des Anglois qui craignant une invasion ne songèrent pas à l'Isle de Minorque. Le Maréchal Richelieu y descendit s'empara de Port de Mahon, et le fort de St Philippe, qu'on regardoit comme imprenable se rendit après deux mois de siège. Ensuite M. de la Galissonière mit en déroute une flotte Angloise qui venoit au secours de Mahon. Et l'Amiral Byng fut en punition de cette défaite arquebusé en Angleterre.

La Reine de Hongrie, alliée de la France de la Russie et de la Suède se préparoit à reprendre la Silésie. Le Roi de Prusse la prévint et s'empara de la Saxe où il trouva de quoi soutenir la guerre. Il attaqua les Autrichiens à Lowositz à l'entrée de la Bohême. La victoire fut indécise mais treize mille Saxons bloqués dans le Camp de Pirna fu

rent obligés de se rendre prisonniers. Le Roi de Pologne ayant perdu son Electorat, son armée demanda demanda des passe-ports à l'ennemi pour retourner à Varsovie.

Depuis long-tems l'intérieur de la France étoit troublé par des disputes entre la jurisdiction séculière, et la puissance ecclé-siastique. En 1713 le Pape Clément publia une bulle. Elle ex-cita une guerre de plume entre les Molinistes et les Janse-nistes. Quelques membres du Clergé résolurent d'exiger des mou-rants des billets de Confession, il falloit qu'il fussent signés de Prêtres adhérens à la Bulle, sans quoi ils refusoient les Sacrements. Le Parlement sévit contre les Curés qui refusoient cette consolation aux mourans. Le Roi défendit au Parlement de se mêler des affaires concernant les Sacrements, et exhorta le Clergé à ne point user de rigueur, ni l'un ni l'autre n'obeit. Le Parlement fut exilé à Pontoise en 1753, il y resta

plus un an. Et l'Archevêque de Paris fut aussi exilé en 1745. Plusieurs Evêques furent punis pour refus de Sacremens. Enfin en 1746. Le Roi imposa silence, et ordonna que toutes les querelles passées fussent ensevelies dans l'oubli.

La même année un fanatique nommé Robert-François Damien blessa le Roi au côté droit, dans la Cour même de Versailles, et au moment où le Roi entouré de Seigneurs montoit en carosse. Heureusement la blessure ne fut pas mortelle, et l'assassin fut arrêté sur le champ. La Grande Chambre du Parlement instruisit son procès. Malgré les tortures les plus cruelles, qu'il supporta avec une intrépidité étonnante, il ne fut pas possible de lui arracher le moindre aveu qui eut pu faire penser qu'il avoit des complices. Ce misérable avoua que de venir à cet attentat s'étoit fait saigner et avoit pris de l'opium plusieurs jours de suite, allumé et hors de lui, il avoit le sang le cœur et la tête dans la plus grande effervescence. Il pé-

testa que s'il avoit été sujet aussi opiniatrement qu'il le deman-
doit il n'auroit pas commis ce Crime. Enfin après lui avoir
fait inutilement subir les plus horribles tourmens, il fut
condamné à mourir du même supplice que les Assassins de Henri IV.

Tandis que les Prusses venoient au secours de l'Autriche, le
Prince de Soubise s'empara de Cleves de Wesel et de Hesse. Le
Maréchal d'Estrée qui le remplaça gagna la bataille d'Has-
tembeck, près de Hameln, s'empara de l'Electorat de Ha-
novre et défit le Duc de Cumberland. Des intrigues de
Cour lui otèrent le commandement. Le Maréchal de Richelieu
qui lui succéda poussa les ennemis jusqu'à Stade, où ils au-
roient été obligés de se rendre si on n'avoit eu la foibles-
se de leur permettre de se retirer. Le Roi de Prusse Frédé-
ric battit les Autrichiens près de Prague, il bloqua cette,
mais bientôt il l'abandonna pour attaquer le Général Daun
Il y perdit plus de vingt mille hommes.

Le Général Haddick surpris surprit Berlin, et lui fit payer une rançon de huit cent mille livres. Les Russes entrèrent alors en Prusse, les Suédois attaquèrent la Poméranie. Frédéric attaqué par tant d'ennemis résolut de mourir les armes à la main. L'Armée du Prince Soubise, jointe à celle des Cercles commandée par le Prince Hilbourg-Hausen marche près de Rosbach et de Mersbourg dans la Misnie vers les Prussiens qui sembloient être sous leurs tentes. Mais tout à coup, les tentes s'abaissent. Une artillerie bien servie dissipe la cavalerie françoise. Les Allemands prennent la fuite, les François se retirent et cette étrange journée change la face des affaires. Le vainqueur vole en Silésie où les Autrichiens avoient défaits ses troupes, et pris Schweidnitz et Breslau, il les bat à Lissa, et reprend les deux villes. Les Hanovriens malgré la capitulation de Closter-seven reprirent les armes, et forcèrent Richelieu de retrograder.

Le Prince Ferdinand de Brunswick gagna le 23 Juin 1758 la bataille de Crevelt entre Cleves et Cologne sur les François commandés par le Comte St Germain. Mais en revanche le 25 Juillet le Duc de Broglie défit huit mille Hanovriens, le Prince de Soubise les battit aussi Lutzelbourg près de Cassel. Le Maréchal Daun remporta une victoire complette en Luzace sur les Prussiens.

Les Anglois avoient tentés plusieurs descentes en Bretagne, enfin ils y réussirent à Cherbourg, où ils démolirent les jettées, emportèrent les Cloches et plusieurs Canons. Ils ne furent pas si heureux un mois après à St Cast près de St Malo. Les François les accablirent et de treize mille à peine en il s'en embarqua trois mille.

Louis XV dans cette année établit l'Ordre du mérite, en faveur des Officiers nés dans les Pais Protestans, et qui ne pouvoient avoir celui de St Louis.

Les Anglois toujours supérieurs sur Mer venoient de bombarder le Havre de Grace, mais sans effet. Il furent plus heureux du coté de Lagos dans l'Algarve, ils eurent l'avantage sur la flotte de Mr de la Clue et ils prirent à la France ses possessions sur la côte du Sénégal. Peu après ils s'emparerent de Quebec, et l'année suivante ils prirent le ~~Sénégal~~ Canada. Les François hasarderent une bataille mais ils furent battus et perdirent en un jour quinze cents lieues de pais. Le 20 Novembre de cette année sortit une escadre de Brest sous les ordres du Maréchal Conflans, mais elle fut dispersée ou prise en partie ou perdue dans la Vase de la Villaine.

La fortune n'étoit pas favorable aux François en Allemagne. Mr de Broglie prit Minden. Mais Ferdinand de Brunswick battit le Maréchal de Contades sous la même ville. Les Russiens à leur tour furent défaits par les Prusses à Crossen, et à Francfort sur l'Oder, les Autrichiens les chasserent

de Leipzig, et les batteries à Meissen près de Torgau. Le Général Laudon défit le 23 Juin 1760 dix huit mille Prussiens. On le força de lever le siège de Dresde, et les Russes entrèrent à Berlin. Mais le 3 de Novembre, la sanglante bataille de Torgau rendit la supériorité au Roi de Prusse. Le 10. de Juillet Broglie gagna la bataille de Corbach sur trente mille Hanovriens, et dans le mois d'Octobre le Marquis de Castries les battit à Rheinberg sur le Bas Rhin. Les Anglois assiégèrent Pondichéri par terre et par mer, le Conseil n'ayant plus de ressource força le Comte de Lally Irlandois à capituler. Il étoit Lieutenant Général, et avoit succédé à Dupleix. La ville fut livrée aux vainqueurs qui rasèrent les fortifications, les magasins, et transportèrent le général ~~Lally~~ avec deux mille prisonniers en Angleterre. La conduite de Lally lui avoit attiré des ennemis. Il fut accusé d'avoir trahi les intérêts du Roi, et de la Compagnie des Indes.

Il fut aussi accusé d'abus d'autorité, de vexations, et d'exactions. On lui fit le procès à Paris, et il fut condamné en 1768 à perdre la tête. Il étoit furieux de sa condamnation, il fut conduit sur la place de Grève un bâillon à la bouche, et décapité.

Mars 1761.

La France perdit le 21. Mars Mr le Duc de Bourgogne fils aîné de Mr le Dauphin. On fut d'autant plus touché de cette perte que le jeune Prince avoit les plus heureuses dispositions, et donnoit les plus grandes espérances.

Le fameux Maréchal de Broglie triomphoit toujours en Allemagne. Il mit en déroute le Prince de Brunswick près de Grumberg le força de passer la Fulde d'évacuer la Hesse, et de lever le siège de Cassel, mais les Anglois s'emparèrent de Belle Isle quelque tems après.

Le 15 Aoust de la même année les Rois de France et d'Espagne firent un traité ou Pacte de famille dans

lequel étoit compris le Roi des deux Siciles, et l'Infant Duc de Parme, pour se garantir réciproquement leurs Etats.
Dans le mois de 7bre les François s'emparerent d'Embden de Diepholt, pénétrerent jusqu'à la Haye et brulèrent les magasins ennemis.

Le Général Laudon prit par escalade Schweidnitz en Silésie mais deux après les Prussiens la reconquirent.

Dès le mois de Janvier de cette année la guerre fut déclaré entre l'Angleterre et l'Espagne, l'Infant Don Carlos devenu Roi par la mort de son frère le Roi d'Espagne, tenta d'entrer en Portugal mais il fut toujours repoussé par les Hanovriens, et les Anglois qui étoient venus au secours de leurs alliés. Les François perdirent la Martinique, la Guadeloupe, St Grenade, St Lucie et St Vincent et toutes les Antilles tombèrent au pou-

rie des Anglois qui s'emparerent aussi de la Havane. Les Espagnols perdirent plus de 80,000,000. Les Anglois leur enleverent les Philippines et Manille.

Le Roi de Prusse s'affoiblissoit en combattant. Il étoit retranché sous Breslau, quand la mort d'Elisabeth Impératrice de Russie, vint donner une nouvelle face aux affaires. Le Duc de Holstein Gottorp son neveu et son successeur sous le nom de Pierre III. devint l'allié devint l'allié de Frédéric, mais voulant détrôner sa femme Catherine d'Anhalt, il fut lui même détrôné par Catherine et mourut dans une prison. Catherine fut proclamée Impératrice, on peut la regarder comme la fondatrice après Pierre du vaste Empire de Russie. La nouvelle Czarine rappella aussitôt les troupes Russes qui étoient entrées dans le Mecklenbourg, et celles qui étoient jointes aux Prussiens.

Louis XIV. réunit dans le cours de cette année les premi-

pauté de Dombes à la Couronne, et donna en échange au Comte d'Eu les terres provenant de la succession du Maréchal Belle Isle.

Un différend survenu entre l'Espagne et le Portugal pour l'échange de quelques possessions dans le Paraguay y causa quelques révolte. On en accusa les Jésuites. Ces griefs joints à quelques autres les fit chasser de Portugal. En même tems le Père de la Valette chef des Missions à la Guadeloupe fit une banqueroute de trois millions. Le Parlement de Paris condamna les Jésuites à payer solidairement les Créanciers. Ce procès conduisit à examiner leur Constitution. On prétendit qu'elles étoient incompatibles avec les loix. On leur ôta en conséquence leurs Colléges et leurs biens. Le Roi par un Edit au mois 10bre 1774 abolit cet Ordre dans tous ses Etats. Cette société subit le même sort et plus rigoureux encore en Espagne dans les deux Siècles et

le Duché de Parme. Enfin le Pape Clément les supprima entièrement par son bref du 16 Août 1775. Toutes les Puissances s'y sont conformés à l'exception de la Prusse et de la Russie, qui d'ailleurs, n'étant pas Catholiques ne se sont pas soumis à l'autorité du St Siège. Ainsi l'on ne peut regarder l'existence des les Jésuites comme véritablement légale, à moins qu'elle n'y soit tolérée ou pour mieux dire approuvée par le Pape.

Le 3 9bre 1763 la paix fut conclue par un traité signé Fontainebleau. La France perdoit le Canada la Louisiane, il ne lui resta de tant de possessions que la Guadeloupe, la Martinique, et une partie de St Domingue et la Cayenne en Amérique. La petite Isle de Gorée sur les côtes d'Afrique. Pondichéri l'Isle de Bourbon, et celle de France dans les Indes Orientales. On rendit Port Mahon aux Anglois qui rendirent Belle Isle. Mais ces pertes furent en quelque sorte compensées par la Lorraine.

conséquence par la ~~terre~~ Lorraine qui resta à la France par la mort de Stanislas Leczinski 1766. Et par l'acquisition de l'Isle de Corse que les Génois fatigués d'une guerre de quarante ans contre les rebelles cédèrent à Louis XV.

La fin de l'année causa un grand deuil à la France le Dauphin mourut âgé de 36 ans. Il a épousé en seconde noce Marie Joseph de Saxe, dont il laissa trois Princes. 1. Le Duc de Berri depuis Dauphin qui a regné sous le nom de Louis XVI. et qui avoit épousé en 1770 l'Archiduchesse Marie Antoinette Soeur de l'Empereur Joseph II. 2. Le Comte de Provence marié avec Marie-Joseph Louise de Savoye. Troisièmement le Comte d'Artois qui a épousé Marie Thérèse de Savoye Soeur de la Comtesse de Provence. Le Dauphin laissa aussi deux filles.

La Reine de France mourut en 1768. C'étoit une Princesse remplie de vertus et de religion.

L'Isle de Corse fut totalement réduite par les François et forcé de recevoir la loi 1769.

Louis XV mourut le 10 Mai 1774. agé de 64 ans après avoir régné 54. et son petit fils Louis Auguste lui succéda sous le nom de Louis XVI.

Précis du règne de Louis XVI.

Louis XVI. monta sur le trône en 1774. agé de 20 ans Peu exercé aux affaires incapable de les conduire dans des circonstances orageuses, le jeune Roi rappella le Comte Maurepas disgracié depuis 23 ans affoibli par l'age, amolli par le repos, il n'étoit plus en état de conduire les affaires à la tête desquels le Roi le plaça.

Un des premiers actes du nouveau règne fut le rétablissement du Parlement dont les continuelles contradictions avoient forcé Louis XV. à le dissoudre. Louis XVI. profitant d'une circonstance si favorable auroit du au moins resserrer l'autorité de ce corps dans des limites plus serrées Mais Maurepas évitant la fatigue des négociations préféra le rétablir sur l'ancien pied. Ce rétablissement, l'abolissement de la taxe du Joyeux avènement, et d'au-

tre Edits bienfaisants, firent espérer un Gouvernement doux et modéré.

Louis s'attacha au choix des Ministres, dont la plupart jouissoient de l'estime publique; mais quelques uns étoient attachés à ces systèmes nouveaux qui couvroient tant d'erreurs sous le beau nom de Philosophie. Louis XV. avoit éloigné ces livres dangereux et leurs Auteurs, Louis XVI. se laissa persuader et les rappella. Les systèmes d'égalité puisés dans leurs ouvrages, l'exemple des Américains qui formoient alors leur République, que les François protégeoient étoient propres à jetter dans les ames de profondes racines, et à inspirer le goût de la liberté.

Quoique plusieurs François eussent passé la Mer pour discipliner les Américains, quoique les Marchands leur eussent fourni les Marchandises qu'ils ne pou-

vinces plus tirées de l'Angleterre, c'étoit encore sans la participation du Roi. En 1777 les Etats Unis de l'Amérique secouèrent toute dépendance de l'Angleterre. Le célèbre Docteur Franklin vint à Paris, et fut d'abord accueilli comme un savant distingué, et bientôt il prit le caractère d'Ambassadeur des Etats Unis d'Amérique, négocia et conclut un traité avec la France, par lequel elle reconnoissoit l'indépendance des Provinces Unies, et s'allioit avec eux. Ce traité étoit notifié à l'Angleterre et la guerre commença.

L'Espagne qui avoit sujet de se plaindre de l'Angleterre s'unit à la France et accéda au traité avec les Etats Unis d'Amérique. Une flotte de soixante six vaisseaux de guerre et une armée prête à s'embarquer allarmèrent l'Angleterre, mais cette flotte et cette armée demeurèrent dans une inaction dont on n'a pu encore approfondir les causes, mais qu'on attribue par les suites à une trahison bien payée par l'An-

gleterre la guerre dura cependant cinq mois, avec des succès et de revers très variés

Les puissances du Nord pour se garantir de la piraterie des Anglois formèrent la neutralité armée qui avoit pour but de protéger leur commerce. Les entreprises des Anglois contre la Hollande qui l'avoient forcé à une guerre ouverte l'empêchèrent d'entrer dans la neutralité armée.

Le Ministère changea alors en Angleterre, on engagea le Roi et le Parlement à reconnoitre l'Indépendance des Etats Unis, et à faire la paix par la médiation de l'Empereur. Les négociations furent entamées à Paris, et le traité fut conclu en 1783 avec la France, l'Espagne et l'année suivante avec la Hollande. Le traité avec l'Espagne contenoit des fixations de limites, des restitutions réciproques, et des conventions relatives au commerce.

Le traité de la France ne réalisoit pas les espéran

ne de la nation. En Amérique que la France assuroit à l'Angleterre la possession de Terre Neuve, et des Isles jacentes à l'exception de deux qui devoient leur rester. Les limites pour la pêche des deux nations furent fixées d'une manière un peu moins desavantageuse pour la France, qu'en 1763. Enfin la restitution réciproque de plusieurs Isles. — En Affrique l'Angleterre cédoit à la France, la rivière de Sénégal avec ses possessions consistant en quatre forts. La France assuroit à l'Angleterre la possession de St Jean sur la Gambie. En Asie l'Angleterre restitua les possessions sur la côte d'Orissa et de Bengale, permit d'entourer Chandernagor d'un fossé, rendit Pondichéri, Mahé, et permit aux sujets de la France de commercer dans les Indes. En Europe l'Angleterre annulla tous les articles relatifs à la dégradation de Dunkerque depuis le traité d'Utrecht, et on s'occupa

plus de établissement des fortifications.

Le traité de commerce négocié pendant deux ans fut conclu en 1786. La France y eut beaucoup moins d'avantage que l'Angleterre. Car cette dernière n'accordoit l'entrée aux marchandises servant au luxe et à l'usage des Riches seuls, et par conséquent d'une moindre exportation, et au contraire la France accordoit l'entrée aux marchandises d'Angleterre dont tout le monde à besoin, et dont par conséquent l'exportation est plus considérable, l'avantage tourna donc du côté des Anglois par quoi encore ce traité fit tort aux manufactures Françoises.

Le mauvais état de finances en France va nous occuper actuellement. Le grand desir du Roi étoit de les remettre, et de combler un grand deficit en diminuant les dépenses exorbitantes de la Cour. Il avoit manifesté ses intentions dans l'Edit de l'abolition de Joyaux

Arimanes. Mais trop faible pour agir avec vigueur son exemple sa noble simplicité ne rabattirent en rien le faste ruineux des Courtisans.

Parmi les Intendants des finances il faut remarquer Mr Necker Genevois, qui attaché à une maison de banque de Paris avoit en peu de tems une fortune immense. Ses écrits qui respiroient la liberté, dont le plus fameux, son Compte rendu lui avoit attiré une réputation brillante. Chargé de l'administration des finances ses magnifiques promesses aboutirent à suivre l'exemple de ses prédécesseurs en faisant de nouveaux emprunts. Ses plans étoient souvent contrariés par le Conseil d'Etat dans lequel il ne pouvoit ni entrer ni se justifier n'étant pas Catholique. Il donna sa démission après avoir donné l'idée des assemblées nationales provinciales où il faisoit des impôts une espèce de marché, par lequel la Cour demandoit plus

qu'elle ne pouvoit obtenir, et l'assemblée offroit moins qu'on ne pouvoit accorder, et enfin on convenoit de l'impot proposé. Mr de Calonne succeda à Mr de Necker, mais il augmenta les dettes de l'Etat, et le deficit montant très haut, il le mit sur le compte de Necker qui voulant se défendre fut exilé. Mr de Calonne suggéra au Roi de tenir une Assemblée de Notables du Royaume 1787. auxquels il proposa un impot sur le timbre et un autre sur les biens fonciers. L'Assemblée étoit composée des principaux membres du Clergé et de la Noblesse qui possédant d'immenses biens fonciers virent avec indignation ces plans, et firent connoître leur mauvaise volonté d'une manière si marquée que Calonne s'enfuit.

Loménie de Brienne Archevêque de Toulouse nommé Chef du Conseil des finances revint au plan de Calonne et l'Assemblée se sépara sans avoir rien fait. Et le Par-

lement avant que d'enregistrer un nouvel impôt demanda une information touchant l'état présent des finances, et voulut connoître leur malversations commises dans leurs administration. Cet arrêté fut cassé par le Conseil et le Parlement exilé à Troyes. On le rappella bientôt et on fit promettre à ses Chefs d'engager le reste du Parlement à consentir à l'Edit proposé. Pour en assurer l'enregistrement le Roi tint un lit de justice. alors deux conseillers clercs Fréteau et Sabatier, soutenus par le Duc d'Orléans, déclamèrent non seulement contre l'Edit mais encore contre la forme de l'enregistrement. Louis indigné exila les deux Conseillers, et confina le Duc dans un Château mais bientôt il les rappella tous deux.

Cette prompte indulgence rassura le Parlement qui portoit toujours de nouvelles difficultés à l'enregistrement de l'impôt.

Louis commençoit déjà à se repentir d'avoir rétabli ce corps

Il adopta en 1788 le plan de Brienne c'est à dire d'ôter au Parlement toute autorité. Une telle entreprise exigeait beaucoup de prudence et un grand secret. Mais Desprémenil membre du Parlement prévint en prodiguant l'or à connoître ce secret, et découvrit au Parlement un édit portant la création d'un nouveau Corps composé de Pairs Princes et Maréchaux et en un mot de ce qu'il y avait de plus illustre dans la Nation, sur le modèle des Cours plénières de Charlemagne. La levée des impôts et l'enregistrement des Edits n'appartiendroient qu'à ce Corps. D'autres restrictions du pouvoir Parlementaire équivaloient la cassation prononcée jadis une auparavant par Louis XV. Contre ce danger si imminent le Parlement prit des mesures indirectes. Pressé d'enregistrer les nouveaux impôts il répondit que cette dernière décision appartenait aux Etats Généraux dont il demanda la convocation. Dans une déclaration que le Parlement

rendit. Il inséra ce décret en insinuant que les Ministres ne vouloient casser les Magistrats que parceque ceux ci s'opposoient aux impots onéreux. Pour prévenir le changement le Parlement fixoit dans la même déclaration la constitution de France, disant que c'étoit une Monarchie où les ~~Cour~~ loix étoient stables, que la Couronne y étoit héréditaire aux males, que l'imposition des impots appartenoit aux Etats Généraux, que la Magistrature étoit inamovible et devoit veiller à la sureté des principes établis, qu'elle ne reconnoitroit aucun Corps pour représenter la Cour des Pairs.

Brienne irrité de voir voulut faire arrêter tout de suite Desprémenil et Monsabert, coupables aux yeux du Ministre d'être les dénonciateurs. Ceux ci s'étoient réfugiés dans la Salle du Parlement où leurs confrères les avoient joints ils furent arrêtés de nuit par des Soldats.

Le 8 Mai le Roi tint un lit de justice pour l'enregistre-

ment des Edits travaillés dans le secret. Les Pairs les Officiers
y furent appellés et formèrent une espèce de Cour plénière mais
ce n'en fut, pour ainsi dire que le fantome. Le Parle-
ment usa de protestations ordinaires, l'opinion publique se pro-
nonça fortement, et Brienne devenu premier Ministre ne se
voyant ni assez de force ni assez de fermeté pour la combattre,
suspendit d'abord l'établissement des Cours plénières, jusqu'à la
tenue des Etats Généraux. Il donna ensuite sa démission sous
prétexte d'aller à Rome recevoir le Chapeau de Cardinal,
et conseilla dit-on au Roi de rappeller Necker.

La joie que causa cette démission dans tout ce qui tenoit
au Parlement est difficile à dépeindre, mais en passant au
peuple elle se changea en fureur, on brula en effigie l'ex-
Ministre Brienne. On voulut piller la maison de son frère.
Le Commandant du guet ayant mené des troupes pour
s'y opposer plusieurs de gens du peuple furent tués,

leur firent se porter sur le Commandant du guet à sa maison

les soldats les repoussèrent et en tuèrent un plus grand nombre

parceque ils étoient plus opiniâtres. Le Parlement prit des informations et donna

le tort aux Chefs du militaire, et comme le Commandant

du guet auroit pu succomber à ces ~~informations~~ imputations l'éloigna

de Paris. Cette espèce de satisfaction accordée au peuple étoit

propre à encourager son insolence, et ni la Cour ni le Par-

lement ne prévirent alors les inconvéniens de l'impunité.

Dans l'enregistrement de l'Edit pour la tenue des Etats

Generaux le Parlement ajouta cette clause <u>Qu'ils seroient tenus</u>

<u>selon la forme observée en 1614.</u> Or cette forme étoit. On dis-

tinguoit les Trois Classes du Clergé, de la Noblesse et du

Tiers-Etat. Le nombre des députés étoit égal dans cha-

que ordre qui délibéroit à part. Lorsque les avis de deux

Ordres s'accordoient le troisième devoit y accéder aussi.

Or naturellement les privilèges et les intérêts du Clergé

et de la Noblesse

et de la Noblesse étant à peu près les mêmes le Tiers état succomboit toujours, et il s'en suivoit des ~~intérêts~~ résultats contraires au peuple.

Mr de Necker rétabli dans l'administration poursuivit le plan de Mr de Calonne et de Brienne qui étoit de faire contribuer les privilégiés également avec le Tiers à la charge des impots, et dans le cas où l'on opineroit par tête de donner au Tiers une double représentation. Le Roi ne voulant pas prendre sur lui la décision convoqua une seconde assemblée de Notables, qui se partagea en cinq chambres dont une seule présidée par Monsieur se déclara pour la double représentation du Tiers Etats. Cette opinion étoit tellement celle du public que le Parlement même n'osa s'y opposer directement. Mais on ne décida rien dans l'Assemblée des Notables, et le Roi les congédia le 12 9bre

Bientôt parut un Edit qui fixoit la manière dont

seroit tenue les Etats Généraux. Le nombre des Députés du Tiers Etats devoit être égal à celui des deux Ordres réunis. Cet Edit ouvrage de Necker lui attira la bienveillance du peuple. — Les deux Ordres privilégiés s'opposèrent d'abord à cet Edit, mais on y céda ensuite partout excepté en Bretagne, où les Nobles et le Haut Clergé ne nommèrent pas de Députés, mais les Curés ne suivirent pas cet exemple. Bientôt se formèrent sur le modèle de celles d'Angleterre ces assemblées qui devinrent si dangereuses en France, ces Clubs où l'on agitoit les Affaires, et où l'on disputoit sur l'autorité Royale, et sur la part qu'on pouvoit y donner au peuple, et dont le premier fut le Club breton. Pour être admis dans ces espèces d'Associations il falloit donner des preuves de Patriotisme, et de zèle pour le peuple ou pour les opinions de l'Assemblée. Alors aussi se propagèrent ces dénomination d'aristocrates et de

Democratie.

La populace se souleva encore à Paris elle pilla les maisons du Manufacturier Reveillon qu'elle accusa avoir ~~voulu~~ souhaité la famine afin de faire travailler ses ouvriers sans relache. Des écrits injurieux rejetterent cette calomnie sur la Cour, mais personne ne s'arreta sur cette calomnie, les soupçons retomba generalement sur le Prince d'Orléans, avec d'autant plus de vraisemblance qu'il commencoit déja à manifester ses dangereux projets.

Les Etats Generaux s'assemblerent à Versailles le 5 Mai 1789. Le choix des hommes la plupart estimés et méritant de l'être, sembloit promettre beaucoup pour le bonheur de la France, le discours du Roi fut reçu et applaudi generalement. Ceux du Garde des Sceaux et du Ministre des finances n'eurent pas moins de succès. Après ces discours les Ordres devoient se séparer pour

délibérer, chacun dans la Chambre qui lui étoit assignée; le Tiers resta dans la ~~chambre~~ salle commune, ce qui n'étoit pas indifférent puisque cela donnoit au tiers l'apparence d'admettre et de recevoir les deux autres Ordres.

Il s'éleva une grande dispute sur la manière de vérifier les pouvoirs des ~~membres~~ Députés. La Noblesse ~~vérifia~~ et le Clergé vouloient que chaque Ordre vérifiât séparément les siens. Le Tiers, tout au contraire, excité par le Comte Mirabeau qu'on croyoit l'organe du Prince d'Orléans, exigeoit que cette opération fut faite en commun afin de pouvoir par là plutôt aisément de voter par tête. Les deux Ordres s'y opposèrent fortement le Tiers se montra inflexible, et ne fut pas touché du sacrifice que fit alors le Clergé et la Noblesse de quelques privilèges pécuniaires, sacrifice qui pour n'avoir pas été fait à tems ne servit alors de rien. Mr de Bailli élu Président en

l'adresse d'amener les deux Ordres au plan du Tiers. On chan-
gea alors le nom d'Etats Généraux, en celui d'assemblée
Nationale, ce qui fut d'une grande conséquence car les
formes du pouvoir des Etats Généraux étoient fixées, au
lieu qu'il n'y en avoit pas pour une assemblée
générale instituée tout nouvellement.

Afin d'assurer sa permanence l'Assemblée déclara que
les impots levés illégalement continueroient jusqu'au jour de
la séparation de l'Assemblée, après laquelle l'Assemblée
décrète que tout impot qui n'aura pas été librement ac-
cordé par elle cessera. Cet acte n'échappa point à la
Cour, elle crut en prévenir les suites en faisant fermer
la Salle de l'assemblée, sous prétexte de préparatifs pour
la séance que devoit tenir le Roi. Les membres ayant
trouvé la Salle fermée résolurent de se transporter dans
un Jeu de paume qui seul pouvoit les contenir, et là

ceux qui avoient été appellés pour fixer la Constitution et opérer la régénération de l'Etat. L'Assemblée se tiendroit où elle pourroit et exigea du membre qu'ils jurassent de ne pas se séparer, jusqu'à ce que ces objets fussent établis et affermis. D'après l'exemple du Président tous jurèrent d'observer la déclaration.

Le Roi quelques jours après ouvrit la séance. Son discours émut les Auditeurs, mais déplut au tiers, elle annulla la délibération qui avoit changé le nom d'Etats Généraux en celui d'Assemblée Nationale, les engageoit cependant à délibérer sur les Affaires d'une commune importance, dont il excepta une nouvelle Constitution et confirma les privilèges et les droits des deux premiers Ordres. Ensuite le Roi s'engage à ne lever aucun impôt sans le consentement de la Nation, à convoquer les Etats Généraux et les Assemblées Provinciales à des époques fixes, et conserve en son entier l'institution de l'armée et de la police. Tous arrangemens

doit être pris du consentement de tous les Ordres, et ne pou-
voit avoir force de loi sans le consentement spécial du
Roi, qui demanda que chaque Ordre se retira dans la
Chambre qui étoit destinée, le Tiers resta encore dans la
Salle Commune, et lorsqu'on l'eut sommé d'obéir au
Roi Mirabeau répondit au nom de tout l'Ordre qu'il
n'y avoit que la force qui put l'en faire sortir.

Cependant le Tiers étoit consterné de la déclaration du
Roi, Mirabeau ne laissa pas échapper à l'attention de
cet ordre l'absence de Necker à la séance du Roi.

La déclaration du Roi s'étant répandue dans les Provin-
ces, ceux qui ne connoissoient ni la cabale ni l'intrigue,
et qui avoient pour but le bonheur de la France la trou-
vèrent pleine de sagesse.

La division pour la vérification des pouvoirs continuoit en-
core, le Roi entreprit de faire accéder la Noblesse à la vo-
lonté du Tiers sur cet article. En vain Mr de Luxem-

bourg tacha d'exposer au Roi le danger d'une telle deman-
de pour le trône, et prouver que la Noblesse défendoit
la cause de sa Majesté, le Roi fut inflexible sur la résolu-
tion qu'il avoit prise que la Noblesse se réunit au Tiers,
enfin pour terminer toute résistance il finit par dire, *Je
le lui ordonne comme son Roi je le veux.* Les deux Ordres
adérèrent donc. Le seul Archevêque de Paris résolut de res-
ter fidèle à ses engagemens, mais enfin il se rendit aus-
si aux sollicitations du Roi, et de sa famille.

L'audace du Tiers augmentoit de jour en jour. Lorsque Mi-
rabeau avoit déclaré qu'il n'y avoit que la force qui pût
obliger le Tiers de quitter la Salle, une voix s'éleva et déclara
qu'il falloit s'en tenir aux derniers arrêtés quoique dé-
clarés nuls par le Roi. Aussitôt paroit un décret unani-
me pour y persister. Mirabeau exalte l'heureuse liberté
de l'Assemblée. *Achevons*, s'écria-t-il, *notre ouvrage décla-
rons inviolable la personne d'un Député.* Ce conseil passa

avec enthousiasme (quelques uns s'y opposèrent pourtant) on fait un Décret sur le champ. En outre par ce mot de liberté Mirabeau flatte encore tout Paris. On vante les vertus de cet antidote contre les maux du peuple. Dans les Assemblées ou Clubs où l'on agitoit des affaires de l'état quelques Soldats s'y glissent, les Officiers craints qu'ils ne perdissent toute idée de subordination les consignent dans leurs Casernes, le peuple s'ameute et les remet en liberté. Cependant les coupables desiroient leur grace. Ils sollicitent le Tiers d'intercéder auprès du Roi en leur faveur, l'Orateur qui en fut chargé joignit adroitement quelques menaces aux prières. La Cour ne voulant pas refuser ni rien accorder à la mutinerie du Tiers, prit le parti de le faire aussi solliciter par l'Archevêque de Paris auquel elle accorda tout.

Cependant la Cour ne pouvoit oublier la mauvaise impression qu'avoit fait l'absence de Necker à la séance du Roi, en

son influence sur l'Assemblée Nationale. Le Roi lui fit signifier de sortir du Royaume dans 24 heures. Tous ses amis partagèrent sa disgrace. Cette nouvelle allarmante rendit comme furieux les Parisiens. Les Orateurs tâchèrent de les aigrir encore. C'est à vous qu'on en veut, c'est pour détruire Paris que sont placées des troupes entre cette ville et Versailles. Le nombre de ces troupes celui des Canons est exagéré. Les frénétiques promenèrent les bustes de Necker, et du Duc d'Orléans en criant. Nous n'avons qu'un seul protecteur et on nous l'enlève. Ils passent par une place où étoit avec son régiment le Général Lambesc qui fait faire une décharge à ses Soldats blessent par mégarde des bourgeois pacifiques. Aussitôt se fait un soulèvement Général on ne doute plus que c'est à la vie des Parisiens qu'on en veut, on enlève les armes aux Invalides aux Marchands qui en vendoient. Les bureaux d'entrées sont détruits, mais ce qui prouve l'excès du désordre, on se porte avec la même rage contre la maison de St Lazarre remplie d'ecclésiastiques devoués à l'instruction, et au soulagement du peuple.

Des députés de l'Assemblée tachent de calmer cette populace irritée mais tandis qu'on délibère la Bastille est assiégée et prise, et la plupart de ceux qui y étoient sont massacrés.

Bailli dont la présidence à l'Assemblée avoit expiré fut nommé Maire de Paris, et Mr de la Fayette qui avoit combattu pour la liberté en Amérique fut nommé Commandant de la milice Parisienne; qui s'étoit formée en un seul jour car tout courut aux armes même les Marchands, les gens agés, et ceux qui étoient à peine adolescens. Cette milice prit d'abord la cocarde verte, puis la rejetta comme couleurs du Duc d'Artois qu'elle n'aimoit, et prit la tricolore (celle du Duc d'Orleans) que tous les hommes généralement et les femmes même furent contraintes de porter. Cet événement subit fut étonnamment imité dans toutes les Provinces. La fureur de la populace s'y étendoit aussi, les scènes affreuses régnoient partout. Les Chateaux étoient en proye aux flammes et au pillage. On en vouloit aux aristocrates de la famine qui se faisoit sentir. On croit

trouver la cause des horreurs qui se commettoient dans la mai-
son du Duc d'Orléans contre la Reine, et dans le désir qu'il
avoit de détrôner le Roi ou au moins de s'emparer de toute
son autorité. Il soudoyoit la populace et employa une par-
tie de son bien pour y réussir, en quoi il étoit soutenu par
l'Angleterre toujours attentive à fomenter et à entretenir les
troubles en France.

La Cour fut effrayée en apprenant coup sur coup les fu-
nestes nouvelles du désordre universel. L'Assemblée enivrée de
la disgrace de Necker continua tranquillement à travailler
à la Constitution, qu'elle supposoit n'avoir pas existé depuis
onze cens ans que subsistoit la Monarchie. Enfin on ne
voyoit d'autre remède aux troubles toujours croissans dans
la capitale que le rappel de Necker, et la présence du Roi
à Paris. Louis se détermina à faire ce voyage sans égards
aux sollicitations de la Reine et de ses frères. Le Roi aimoit le
peuple et croyoit de l'attacher par des preuves d'affection,

il ne craignoit rien pour lui et tout pour les autres; il con-
seilla au Duc d'Artois son frère de sortir du Royaume. Ce
fut là la première émigration depuis si fort en vogue
il fut suivi d'un grand nombre de personnes qui vouloient
se donner une grande importance, et qui auroient pu pour la
plupart rester dans le Royaume.

Le Roi fut assez bien accueilli à Paris cependant les Gar-
des du Corps furent arrêtés. Il donna aux Parisiens des preu-
ves de bonté, confirma ceux qu'ils avoient mis en place les
assura qu'il avoit déjà rappelé Necker, reçut la Cocarde natio-
nale, et entendit crier le peuple, et ce fut pour la derniè-
re fois Vive le Roi. Les Orléanistes auroient bien désiré ne
pas laisser repartir le Roi pour Versailles. Foulon qui occu-
poit la place de Necker agé de 80 ans et son gendre
Intendant de Paris, malheureuses victimes de la fureur de
la populace furent pendus. Necker fut reçu avec des trans-
ports de joie. Il obtint la liberté du Commandant

de la Generalité destiné à périr, mais on le renferma de nouveau. Quand Necker avoit quitté le Royaume le Ministère avoit changé, il changea encore à son retour, la plupart des Ministres furent pris dans l'Assemblée constituante, et déclarerent qu'ils n'acceptoient les charges que de son consentement, et qu'ils seroient constamment dévoués à ses maximes.

Ce n'étoit pas seulement à Paris que régnoient les désordres et les cruautés, tout cela étoit imité dans les autres villes et dans les campagnes. Les impôts n'étoient payés qu'à moitié. L'Assemblée résolut de mettre fin à l'anarchie qui empiroient toujours, elle s'assembla le soir du 4 Août et ne se sépara que le lendemain matin. Un des membres l'exhorta à assurer le bonheur et la tranquillité de l'Etat, à défendre la sûreté et la propriété de ses habitans. Un autre conclut qu'il falloit rétablir toutes les prestations et redevances accoutumées. Quelques membres de

la Noblesse ayant offert de sacrifier leurs privilèges les autres furent contraints d'y consentir, il en fut de même du Clergé, et cette assemblée qui avoit commencé par vouloir rétablir les anciennes prestations et redevances finit par les abolir toutes. On y statua aussi qu'il n'y auroit plus de distinction dans le Royaume, que tous s'honoreroient du nom de Citoyens François. Qu'on chanteroit le Te Deum, et que le Roi seroit prié d'y assister. Necker exigea des emprunts et on lui accorda le don patriotique qui étoit le quart du revenu d'un chacun. On assura à chaque Député dix huit livres par jour, et par là on retint les Députés pauvres qui étoient en grand nombre, et dont l'absence auroit forcé l'assemblée à se dissoudre.

Louis XVI. consentit à quelques articles statués par l'Assemblée Nationale, exigeant pour d'autres un plus mûr examen, et certaines précautions d'autant plus sages qu'elles étoient

indispensable, mais enfin cédant aux vives instances du parti démocrate il y donna son consentement. Désormais on appella le consentement du Roi *sanction* et quand le Roi refusoit il le signifioit par le mot *Veto* jusqu'alors usage pris des Diètes de Pologne. On s'accordoit généralement que le Roi avoit droit de sanction, mais il n'en étoit pas de même du Veto qu'on résolut de rendre suspensif, fixant la suspension à l'Assemblée qui suivroit la première demande de la sanction. Les discussions sur le Veto s'étendoit dans tout Paris on le faisoit envisager comme une marque de despotisme ajoutant que le Roi étoit prêt à le sanctionner s'il n'en étoit pas empêché par la Noblesse et le Clergé, et on en concluoit qu'il falloit engager le Roi à se transporter à Paris.

Le Roi n'avoit pas apposé sa sanction à la suspension de Veto, ni au premier Chapitre de la Constitution intitulé *les Droits de l'homme* plein de maximes anarchiques contraires à l'ordre et à la félicité publique. Ces retards mécontentèrent

le coté gauche

le coté gauche de l'Assemblée, c'est à dire le parti Républicain dont l'influence surpassoit celle du coté droit ou Monarchique, mécontentement qui fut encore accru par l'inquiétude de voir le Roi retenir son ancienne garde avec celle qui étoit venue la remplacer. Les Gardes du Corps donnèrent alors une fête au régiment de Flandres qui venoit d'arriver. On exigea que la Reine s'y rendit avec le Dauphin, le Roi qui revenoit de la Chasse l'accompagna, les Dames spectatrices dans les Galleries descendirent dans la Salle, et bientôt la fête devenue générale se changea en un Bal superbe. Le lendemain la fête recommença et les têtes étant échauffées par le vin, non seulement on jura fidelité au Roi et à sa famille, mais encore on invectiva ceux qui étoient du parti contraire et même l'Assemblée nationale. Ils foulèrent aux pieds la cocarde tricolore et reprirent l'ancienne.

L'Assemblée qui siégeoit à coté affecta la plus grande tranquilité

tèrent en pressant le Roi de donner la sanction au premier chapitre de la Constitution et à la suspension du Veto mais elle envoyoit des émissaires à Paris, pour y faire part des propos tenus dans cette ~~salle~~ assemblée. Ils ajoutèrent que les aristocrates étoient décidés à s'emparer du Roi et à le conduire hors du Royaume, à lever une armée qui investiroit Paris et feroit mourir de faim ses habitans, que le moyen de prévenir tant de malheurs étoit d'obliger le Roi à s'établir à Paris où sa présence seule empecheroit la famine de s'étendre. L'Effet fut tel qu'on le desiroit on réussit à ameuter la populace.

Le 5 Octobre parurent des rassemblemens de femmes échevelés, dont ~~les~~ quelqu'unes avoient l'air de Bacchantes auxquels se joignirent des hommes terribles les uns armés de massue les autres déguisés en femmes. Elles voulurent ~~tous~~ porter leurs fureurs contre l'Hôtel de ville, où les assi-

ses en promettant de les satisfaire. La Fayette qu'elle vou-
loient forcer de les mener à Versailles n'osoit le faire sans
l'avis du Conseil de la Commune, qui y ayant consenti a-
jouta l'ordre de les diriger et de les protéger. On se mit
en marche, mais un épais brouillard qui amena une gros-
se pluye força cette troupe à son entrée à Versailles à chercher des asyles jusque dans
les les Eglises et dans la salle de l'Assemblée. La Fa-
yette qui avoit pris des mesures pour prévenir autant
que possible la confusion, s'étoit retiré pour prendre quel-
que repos et fut alors que le désordre commença. D'a-
bord on massacra les Gardes du Corps qui s'étoient opposés
à l'entrée de ces forcenés dans le Chateau. La Reine mena-
cée du plus grand danger s'étoit enfuie à peine vêtue dans
l'appartement du Roi, où se réunit toute la famille.
Des députés de l'assemblée nationale qui ne trouvoient pas suf-
fisante l'accession du Roi pour ratifier le Chapitre des droits

de l'homme, ayant été consultés déclarerent que le moyen le plus propre d'appaiser cette multitude, étoit d'accorder la Sanction, et le Roi l'agréant ayant fait le calme reparoître pour un moment, mais il fut bien court. On exigea encore du Roi la promesse de fixer son séjour à Paris; il y consentit à condition d'être accompagné de sa femme et de ses enfans. Alors la joie se manifesta par les cris d'allégresse de Vive le Roi la Reine et le Dauphin.

Il partit alors accompagné de cette troupe unie avec les gardes du corps avec lesquels on s'étoit réconcilié, et auxquels on avoit donné la cocarde tricolore. D'autres troupes militaires de chariots chargés de farine et de provisions enlevés au magazin marchoient confusément ensemble. Les femmes chantoient en entrant à Paris, rassuroient les habitans en leur disant qu'ils ne devroient plus craindre la famine puisqu'elles leur apportoient de la farine. Au reste l'ensemble de cette marche qui devoit

former le spectacle touchant d'une fête civique avoit plutôt l'aspect grotesque et effrayant d'une Saturnale.

Le Roi fut harangué en termes magnifiques à l'Hôtel de ville. Pressé de déclarer s'il fixeroit son séjour à Paris il répondit d'une manière ambigue mais bientôt il céda au vœu général, s'occupa ensuite des moyens d'appaiser la famine, et s'attacha à ramener pour le moment les Parisiens. Ces hommes atroces qui avoient excité les Parisiens au massacre de Versailles voyant leurs dispositions si changées retournèrent dans leurs provinces méridionales d'où on les avoit fait venir. On ne pouvoit plus douter qu'ils n'eussent été appellés par le Duc d'Orléans, on l'avoit vu animer le massacre de Paris. Son but étoit de faire périr la Reine, de forcer le Roi à le nommer Lieutenant Général du Royaume, et à se démettre de toute l'autorité. Le Roi qui n'ignoroit pas ses intentions se contenta de le faire partir

sous un prétexte honorable pour l'Angleterre. Cette magnanimité caractérise Louis XVI mais la suite et les malheurs de ce Prince prouvent qu'elle est déplacée.

Comme le Parlement étoit vacant le Châtelet fut investi du droit de reconnoître les crimes de lèze majesté.

L'Assemblée arrêtée par la crainte de voir tout le peuple se soulever fut long-tems à délibérer si elle devoit se transférer à Paris, plusieurs de ses membres s'évadèrent sous plusieurs prétextes. Elle prit enfin son parti et se transporta à Paris le 19 Octobre. Elle continua son travail de la Constitution dont chaque article fut un sujet d'angoisses pour le Roi, elles l'accompagnèrent désormais jusqu'à la fin de cet infortuné Prince.

Le conseil de la Commune ayant reconnu l'autorité de l'Assemblée, la pria de le revêtir d'une force capable de se faire respecter du peuple dont il craignoit les émeutes. On établit donc qu'en cas d'attroupement, jugé dangereux, on tireroit le

canon d'allarme, et qu'on suspendroit un drap rouge qui signifieroit au peuple l'ordre de se retirer, que s'il n'obéissoit pas à la troisième fois, on chargeroit par les troupes, on créa aussi un Comité de recherches chargé de découvrir les gens suspects.

L'Assemblée continuoit de diviser le Royaume en départements districts municipalités, on effaça jusqu'aux noms des limites de provinces, afin qu'il n'y ayant plus ni Normands ni Bourguignons tous frères sous le nom de Français. On statua en outre l'inscription civique qui obligeoit chaque Citoyen à s'inscrire dans les régistres des Impositions, ouverts dans chaque districts, sans distinction de rang et de condition, ce qui tendoit à abolir les deux Ordres privilégiés.

L'Ordre du Clergé fut le premier ses biens furent confisqués au profit des finances qui languissoient dans un état affreux. On publia les besoins de l'Etat et aussitôt on vint à la barre une foule d'hommes et de femmes sacrifiant au trésor public leur bijoux et ornemens précieux.

les vacances du Parlement étoient très favorables à l'Assemblée; mais elles étoient sur le point d'expirer, la crainte de voir ce corps s'opposer aux desseins de l'assemblée nationale la détermina à prolonger les vacances jusqu'aux rétablissement d'un nouvel ordre, le Roi consentit, il souffrit encore que ceux des membres du Parlement qui s'y étoient opposés fussent cités et réprimandés à la barre. Il s'en suivit que les Magistrats soutenus par le Roi laissèrent dépérir la justice. Le manque de subordination passoit jusqu'à l'armée, quelqu'uns des Officiers ayant voulu remédier à ces abus furent massacrés.

Des troubles de cette espèce empêchoient souvent la perception des impots. Les finances dépérissoient chaque jour les offrandes gratuites faites à la Barre avoient été d'une foible ressource. Afin de retirer promptement des sommes prémières des biens confisqués aux Ecclésiastiques, on en facilita la vente et les mettant à bas prix et en créant des assignats qui avoient le cours et la valeur de la monnoye.

La noblesse fut atteinte à son tour; on abolit tous ses privilèges, on vendit et on confisqua les biens de ceux qui étoient sortis du Royaume. Le Conseil de la Commune semble avoir provoqué cette décision par le supplice du Comte de Farras. Le comité des recherches l'avoit dénoncé comme coupable de conspirer contre l'Assemblée nationale. Monsieur fut soupçonné d'être du complot, il vint à l'Hôtel de ville, et se justifia au grand contentement des Auditeurs. Mais le malheureux Farras dont la mort étoit sollicitée par le peuple à grands cris qui se plaignoit qui se plaignoit qu'on vouloit le sauver parcequ'il étoit noble, Farras ayant confondu ses accusateurs fut cependant condamné à mort. Parceque, lui dit-on votre vie est un sacrifice que vous devez à la liberté et à la tranquillité publique. Il conserva sa fermeté jusqu'au dernier moment, et protesta qu'il mouroit innocent. Il est vrai-

semblable que l'Assemblée nationale avoit fait périr Favras seule-
ment pour intimider ceux qui oseroient s'opposer à ses desseins.
Les membres du Parlement avoient manifesté le desir de se
rassembler pour remédier aux désordres, ils furent cités à la barre
et flétris.

Le Roi eut encore l'imprudence de permettre qu'on publiât
le livre rouge contenant le bordereau de ceux qui étoient pen-
sionnés par la Cour. Le choix de plusieurs personnes ne faisoient
pas honneur aux prédécesseurs de Louis XVI. quoique le Roi
avoit obtenu que les observations ne remonteroient pas au delà
de son règne. Cette précaution n'empêcha pas de rendre odieuse
les prodigalités du Roi qui dissipoient le trésor.

Une alliance offensive et défensive existoit entre la France
et l'Espagne. Cette dernière inquiétée par les anglois leur décla-
ra la guerre. Louis XVI. arma et en donna avis à l'Assem-
blée. On agita la question si le droit de la paix et de la

guerre appartenoit au Roi ou à l'Assemblée. Les Orateurs déployoient toute leur éloquence pour l'attribuer à cette dernière, et enfin on décréta que le droit de guerre et de paix appartiendroit à l'assemblée, et que le Roi sanctionneroit seulement les déclarations de guerre. Les qualifications de Comte, Marquis, Duc, furent abolies même pour la famille régnante, et le titre de majesté pour les Souverains.

On donna au Clergé une nouvelle constitution qui non seulement le privoit des privilèges mais encore l'avilissoit aux yeux du peuple. Tous ses membres furent forcés d'y accéder.

Le 14 Juillet fut célébré la fête de la Fédération, avec une pompeuse magnificence. Après les Cérémonies religieuses et autres moins importantes, le Roi s'engagea par serment à observer et faire observer les loix statuées par l'assemblée nationale. Les Chefs militaires jurèrent sur l'Autel de la patrie, élevé à cet effet, de verser jusqu'à la dernière goutte

de leur sang pour la défense de la Constitution (qui est toute par eux altérée) et les troupes jurèrent de même. Ce fut un des jours les plus fameux de la révolution. C'est de s'attacher davantage Paris rappella le Duc d'Orléans. Cependant les procédures sur les massacres de Versailles où lui et le Comte de Mirabeau étoient fort impliqués, continuoient devant le Chatelet. Le rapporteur étant entré dans la chambre de l'assemblée dit: Nous venons après six mois de recherches déchirer le voile qui couvroit les attentats commis dans le Palais de nos Rois. Mais on n'étoit guère disposé à accorder des satisfactions sur ces attentats. Mirabeau se défendit avec véhémence, et non seulement lui, et le Duc Orléans, furent déclarés innocens, mais encore on ota au Chatelet la connoissance des crimes révolutionnaires.

La plupart des Ministres donnèrent leur démission. Necker en donna l'exemple. On le vit partir sans regret. Il eut

tinua de se rendre célèbre par ses écrits.
Les nouveaux Ministres favorisèrent l'Assemblée nationale. On engagea Louis à renvoyer ses gardes fidèles, et à en prendre d'autres qui furent plutôt des Geoliers pour lui. Des jeunes gens de la Cour formèrent un complot pour délivrer la Cour rassemblèrent toutes sortes d'armes, mais cette entreprise téméraire et mal concertée fut découverte, on s'en plaignit au Roi qui pour soustraire les jeunes gens leur conseilla de se retirer. On les insulta et on les appella Chevaliers du poignard. Cependant le Roi désiroit sortir de cette espèce de prison de même que Monsieur mais leur dessein ayant transpiré la populace s'ameuta et obligea Monsieur de promettre de ne pas quitter Paris. On laissa cependant partir les Tantes du Roi quelques personnes qui lui étoient attachés partirent aussi ce qui lui étoit d'autant plus pénible que le mépris

lequel on exposoit sa religion lui causoit des dangers imminens. Les Prêtres séculiers persécutés et maltraités étoient obligés de fuir. On créa une Assemblée électorale qui nomma de nouveaux Pasteurs, et donna au Diocèse de Paris un nouvel Archevêque du vivant de l'ancien. Les couvens furent cassés. Comme on voulut on avoit insulté les Religieux et les Religieuses.

L'Assemblée cassa et abolit tous les Parlemens, afin d'entretenir le désordre et l'agitation du peuple. Un duel entre un Républicain et un Royaliste où le premier fut tué, irrita la populace qui pilla la maison du vainqueur les Gardes ne purent ou ne voulurent s'y opposer.

C'est ici le lieu de faire observer le Club des Jacobins et celui des Aristocrates. Tandis que le dernier ne pouvoit prendre aucune consistance l'autre acquéroit toujours plus de force et avoit l'adresse de faire recevoir ses décisions par l'Assemblée et celle d'aveugler des hommes foibles et crédules par des

furent ridicules.

L'Eglise de St Geneviève fut destinée à recevoir les cendres des hommes distingués en tout genre. Le frontispice portoit Aux grands hommes la patrie reconnoissante. Mirabeau y reçut le premier les honneurs funèbres; on crut sur fondement qu'il fut empoisonné. On employa tout ce qui put relever l'éclat de la pompe de son enterrement.

Le Roi avoit si peu de liberté que voulant un jour se promener à St Cloud avec sa famille, une foule de soldats de milice et de peuple lui barrerent le chemin. En vain le Commandant de milice ordonna au peuple de se retirer, le Roi fut obligé de monter dans ses appartements. Le Commandant voyant le manque de subordination voulut se retirer, mais il se laissa fléchir par les prières du Conseil et de l'Etat Major. Louis XVI voyant ses chagrins s'accroître prit le parti de sanctionner tous les Actes de l'Assemblée, quoiqu'il fût en secret une

protestation en secret contre toute sanction obtenue par violence.

Les Emigrés répandus dans les Cours étrangères les engageoient à une coalition elles s'y prêtoient mais vraisemblablement moins dans la vue de raffermir Louis sur le trône que dans celle de leur propre avantage. Quoique Louis tachât de désarmer les puissances coalisées, on ne crut point à ses efforts. On répandoit surtout des sarcasmes si violens contre la Reine que le Roi craignit pour sa vie. Tous ces motifs firent enfin prendre à Louis la résolution de prendre la fuite. Il s'évada avec sa femme sa Sœur, ses enfans et leur gouvernante, et dirigea sa route vers Montmédi, petite ville de frontière, mais arrivés à Varennes qui n'en étoit pas fort éloigné, ils se virent arrettés et ramenés à Paris dans un déplorable état d'ignominie. On doubla la garde des Tuilleries, on ferma les portes du jardin, et dès lors ce palais se changea en une véritable prison. Mais Monsieur échappa heureusement

L'Assemblée aussitôt après.

L'Assemblée aussitôt après le retour du Roi discuta ces deux question 1. Louis XVI doit il être mis en cause 2. Son évasion est-elle un délit? On pouvoit dèslors déclarer la déchéance du Roi, mais on se contenta de suspendre son pouvoir exécutif jusqu'à ce qu'il sanctionna la Constitution.

Le parti républicain fut irrité d'une suspension qui laissoit des ressources au Roi. Nouvelle émeute au Champ de Mars, on crioit avec une fureur fanatique. Plus de Roi plus d'assemblée de Bourbon, plus d'Assemblée nationale, qu'on en crée une autre. Le maire de Paris fut chargé de faire retirer cette troupe, fut d'abord insulté par les séditieux mais les ayant chargé ils se retirèrent.

L'Assemblée nationale sentit tout de suite son danger en effet le vœu d'en créer une autre s'accomplissoit. Toutes les provinces se ~~mirent~~ disposoient à nommer des députés pour former l'Assemblée législative à la place de la constituante, elle ci se hâta d'achever la Constitution qui fut

sanctionnée par le Roi. A cette occasion le Roi et la Reine avec le Dauphin parurent dans la Salle de l'Assemblée et y furent très applaudis. On publia cette Constitution avec des cérémonies capables d'attirer l'attention et le respect du peuple. Le jour se manifesta comme au jour de la Fédération, et une superbe illumination termina la fête.

L'Assemblée Nationale se sépara laissant encore en charge de nouvelles disputes à celle qui la suivit. Quelques-uns de ses membres se retirèrent chez eux avec dessein de ne plus se mêler d'affaires publiques, d'autres s'associèrent à des Clubs, afin de dominer toujours l'Assemblée future quoique n'étant pas membres.

A la première séance de l'Assemblée Législative, tous les Députés en commençant par le Président jurèrent d'observer la Constitution qui fut tirée des Archives avec cérémonie par six vieillards. On régla que quand le Roi viendroit à l'Assemblée le Président siégeroit sur la même ligne et dans un fauteuil semblable au sien, et qu'on ne donneroit plus au

Roi d'autre titre que celui de Roi des François.

Ce fut dans ce temps que commença la guerre civile, un rassemblement considérable connu sous le nom de Camp de Jalès avoit été dispersé, survint aussitôt après la guerre de la Vendée dans le Poitou la Saintonge et le Maine &c. On leur donna le nom de Chouans. les Anglois leur donnoient des secours trop petits pour les faire triompher, mais assez considérables pour les soutenir contre les efforts du nouveau gouvernement, pour désoler le pays et le rendre malheureux.

Sous l'apparence de la tolérance ou persécutoit qui étoient attachés au vrai culte. Ils grossissoient le nombre des mécontens, et l'Assemblée législative en profitoit pour opprimer le Clergé, et ses décrets l'accusoient d'avoir causé la guerre.

Les préparatifs des Puissances excités par les Emigrés alarmoient l'Assemblée législative, elle força le Roi de rendre un décret par lequel il ordonnoit aux émigrés de rentrer dans le Royaume sous peine de mort. Il pressa particulièrement ses frères. Et tandis qu'on assuroit tous qu'il étoit

parfaitement libre, il est forcé par la Sentinelle de rentrer dans son appartement dont il vouloit sortir.

On régla que désormais les Gardes du Roi seroient pris parmis les Gardes Nationaux. Le Ministre tacha d'en choisir qui pussent s'affectionner au Roi. L'Assemblée obligea le Roi à renvoyer ce Ministre.

Les rigueurs contre le Clergé augmentoient toujours et en forçoient un grand nombre de sortir du Royaume.

Le Club dans le Couvent des Feuillans acquéroit une force qui le rendoit redoutable à ses ennemis. L'Assemblée législative trouva moyen de le supprimer, et de conserver celui des Jacobins sans s'attirer le blame une partialité ouverte. Les écrits contraires aux Jacobins étoient défendus tandis qu'on répandoit les leurs avec un soin extrême; leurs libelles licencieux accoutumoient le peuple à l'oubli de tous principes.

Les Soldats Suisses coupables de s'être soulevés avoient été
soulevés
renvoyés aux Galères, le peuple demanda leur grace à l'As-

semblée qui en accordant leur délivrance s'arrogea le droit de délivrer les Galériens. Le bonnet rouge signe de l'ignominie de ces coupables fut aussitôt adopté, sans cette marque de Patriotisme, et d'autres de ce genre on ne pouvoit se montrer qu'en courant risque de vie. Les assemblées populaires alors se voyent st réglées selon l'avis de la Commune qui par le moyen des Orateurs les faisoient mouvoir à son gré, et l'Assemblée étoit toujours contrainte de faire passer ses décisions. Un décret en 1792 déclara les frères du Roi le Prince Condé et d'autres personnages illustres en état d'accusation. On transféra à Orléans les Commissaires chargés de les juger, afin que ce Tribunal ne fut pas inquiété par la populace de Paris. Le Roi opposa son veto au décret contre ses frères. L'Assemblée le força encore de changer son Ministère ceux qui furent choisis assurèrent l'Assemblée de leur dévouement. Les marchandises coloniales de-

vraiment nécessairement très chère car le commerce souffroit beaucoup de ces troubles. La populace outrée de cette cherté se jetta sur les boutiques et les pilla. La municipalité chargée de la police ne s'y opposa que foiblement, ainsi qu'à l'incendie de la prison de la Force qui effa dû que les criminels renfermés se fussent évadés.

Un Ministre trop attaché à la lettre de la Constitution et dont les formalités faisoient naître mille difficultés fut accusé de vouloir faire sentir les vices de la Constitution; l'Assemblée demanda son renvoi et Louis ne put le sauver qu'en sanctionnant le décret contre ses frères. Louis vit encore sa garde renforcée sous prétexte qu'il avoit voulu fuir.

Un député proposa de détruire les clubs et autres rassemblements ce qui fut rejetté. En fixant par le décret du Maximum les marchandises à un prix très bas, la municipalité sembloit approuver le pillage des boutiques car on venoit arracher

par force ce que les Marchands ne pouvoient vendre au prix fixé. Afin de ne pas s'exposer au manque des choses les plus nécessaires on révoqua le maximum.

Le Roi se vit de nouveau contraint de renvoyer les Ministres qui s'étoient attachés à sa personne, et d'en prendre auxquels ils n'osoit se fier, Il est aussi obligé de changer les Ministres des Cours étrangères. Un édit défendit aux Prêtres de porter l'habit de leur État.

On accusa la Reine de tenir un Club Autrichien aux Tuilleries le Roi en fut indigné et le Juge de paix chargé de découvrir les auteurs de cette calomnie est assassiné

Louis XVI. est forcé de congédier sa garde en revanche il se défait de ses Ministres. Et l'Assemblée qui les lui avoit donnés déclare qu'ils emportent les regrets de la Nation, et rend un décret fulminant contre les frères du Roi et les Prêtres réfractaires à la Constitution. Louis y oppose son veto. Le 21. Juin les Jacobins attaquent les Tuilleries, pour soutenir leur demande. Le

Roi leur fait ouvrir les portes, et leur parle avec douceur, il les appaise et les dissipe. Jerome Petion alors Maire de Paris, véritable moteur de cette premiere attaque entre chez le Roi, et répond insolemment aux reproches de Louis.

La faction des Jacobins se trouva embarassée. Louis déclara que jamais la force ne l'engageroit à sanctionner les décrets de l'Assemblée contraires à sa conscience. Vingt mille habitans de Paris, et le Général au nom des troupes se plaignirent de l'Assemblée, de l'émeute du 21 Juin. Le Maire Petion fut suspendu, mais rien n'étoit capable de l'~~arrêter~~ abattre ainsi que sa faction qui eut soin de répandre des écrits alarmans. Selon eux, les ennemis du dehors avoient déja pénétré dans le Royaume. Un Orateur rejeta sur Louis tous les malheurs, et termina son discours en l'apostrophant ainsi: „Homme que le seul amour du despo„tisme rend sensible, vous n'êtes plus rien pour cette Cons„titution que vous violez impunément, pour ce peuple que„

"ple que vous trahissez si lâchement" Ce qui manifestoit l'in-
tention où étoient les Jacobins de violer à l'égard du Roi
cette Constitution qu'ils avoient juré d'observer, et dont le prin-
cipal article étoit le maintien de la monarchie. Un autre
Orateur proposa de convoquer une Convention nationale pour
juger le Monarque. L'Assemblée législative reçoit avec
indifférence cette proposition, mais Lamourette Evêque de Lyon
par un discours sage engagea les membres à se réunir
et à n'avoir en vue que le bien de la Monarchie; tous
le promirent avec serment, mais ce moment fut court et
passager. On convint unanimement d'une nouvelle fédéra-
tion où Constitution sauvegarde de sa Couronne est encore jurée
sur l'Autel de la Patrie

~~[illegible]~~ la suspension du maire est levée Pétion reprend
son dessein mais pour y parvenir plus sûrement, il appelle
des brigands connus sous le nom de Marseillois, puisque

c'est à Marseille qu'ils se faisoient surtout redouter. Ils furent accueillis et logés dans tout le faubourg de St Marceau. L'une de leurs enseignes portoit A bas le Tyran, une autre La sanction ou la mort. Enfin le Maire de Pétion sûr de l'impunité osa demander à l'Assemblée la déchéance du Roi, et sa demande ne fut ni accueillie ni rejettée.

Les Jacobins prirent des mesures pour assurer une seconde attaque des Tuilleries et toujours sous le prétexte que le Roi vouloit fuir. Cette seconde attaque fut fixée au 10 Août qui décida le sort du malheureux Louis XVI. Les mesures qu'on prit pour s'emparer de sa personne n'échappèrent pas au Monarque. Au défaut des gardes envoyés il rassembla les compagnies Suisses à l'attachement desquels il pût se fier, ses appartemens se remplirent d'une Noblesse dévouée et prête à périr pour le Roi. La Garde Nationale fut placée par Pétion au Carousel, et aux avenues du Chateau. Louis la passa en

rirent en rendant des marques de respect et tacha de modérer le zèle de la Noblesse afin de ne pas donner de d'ombrage à ses surveillans.

Mais la perte du monarque étoit arrêtée, les Marseillois furent renforcés par les Brestois brigands par eux, échappés pour la plupart aux Galères) suivis d'une populace nombreuse ils s'annoncèrent par des cris affreux ils furent repoussés, étonnés de la résistance ils auroient été mis en déroute par une décharge, le Général en avoit l'Ordre signé du Maire Petion mais voulant prendre de nouvelles informations de la municipalité il fut massacré. La Garde se voyant sans Chef laissa passer la populace, tandis que le Roi délibère sur le parti qu'il doit prendre, le Maire et le Procureur Syndic appellés au Chateau déclarent que la plus grande partie de la Garde nationale étant pour les insurgés la Noblesse et les Suisses ne sauroient sauver le Roi et que le plus sur moyen étoit

de se retirer dans la Salle de l'Assemblée, le Roi eut l'imprudence d'y consentir la Reine s'y opposa, le Procureur Syndic lui dit. Voulez vous Madame voir périr votre epoux vos enfans, vous même et en un mot tout ce qui vous est cher. La Reine ne resista plus. La Noblesse jura qu'elle escorteroit le Roi; le Procureur Syndic lui dit. Vous voulez donc le faire tuer La Reine se tournant vers cette Noblesse, dit d'un ton affectueux. Restez en ajouta, peut-être provoqueroit le contraire Nous retournerons bientôt. Les Suisses se preparoient à quitter le Chateau, on les attaqua ils se défendirent avec un grand courage, le massacre devint affreux, L'Assemblée sollicita le Roi de le faire cesser, il ordonna aux Suisses de ne se servir de leurs armes que pour se défendre et d'épargner les rebelles; Ces braves fidèles à cet ordre furent presque tous massacrés, et les femmes en signalant leur cruauté contr'eux se montrerent plus féroces que les hommes.

La conduite de Pétion fut suspecte. Lorsqu'il avoit été appellé au Chateau il avoit donné l'ordre de charger les rebelles, mais on lui attribue d'autres ordres secrets pour faire tuer le Commandant. Il eut l'adresse d'échapper du Chateau où l'on conseilloit au Roi de le retenir en otage, et sut enfin par une modération affectée abuser les crédules.

Le Roi étant entré dans la Salle de l'Assemblée fut prié d'en sortir. Car, disoit-on il génoit les délibérations. Il fut donc placé dans une tribune. On donna ce jour même ce fameux décret dont les premiers articles sont conçus en ces termes. 1. Le peuple François est invité à former une Convention nationale. 2. Le Chef du pouvoir exécutif est provisoirement suspendu de ses fonctions jusqu'à ce que la Convention nationale ait prononcé sur les mesures qu'elle croira devoir arretter pour assurer la souveraineté du peuple et le règne de l'égalité et de la liberté

suivant ensuite les lois pour l'exercice de la police et du
gouvernement pendant sa suspension. On assigna d'abord à
Louis le Palais du Luxembourg, mais ses amis trop mul-
tipliés faisoient craindre une évasion, lui et sa famille
furent enfermés au Temple. Pendant cinq mois qu'il y
fut détenu agité d'~~[illegible]~~ inquiétudes et de pressentiments sinistres
Louis n'éprouva qu'un martyre continuel. On doit encore le
plaindre davantage s'il avoit été informé de ce qui se pas-
soit pendant ce tems, en effet les pillages, les incendies, les
meurtres, et les massacres les plus affreux remplissoient Paris et
la France, de sang et de carnage. Les Inquisitions pour
découvrir les Royalistes, connues, sous le nom, de visites domicili-
res troubloient le repos des familles. En un mot tout ce
que la frénésie peut inventer de plus noir remplissoit tout
le monde de terreur. La municipalité s'accusa à l'As-
semblée de ses grandes mesures qu'elle disoit être nécessaires

pour le salut de la Patrie. On enleva aussi les bijoux de la Couronne.

L'Assemblée législative ne s'opposoit pas à ces excès, elle étoit sur le point d'expirer. La Convention nationale composée de soixante onze membres des plus furieux républicains étoit formée elle envoya à l'Assemblée législative, qui lui dirent.
„ Citoyens la Convention nationale est constituée, nous avons de
„ sa part annoncer qu'elle va se rendre ici et commencer
„ ses séances„ Les législateurs se retirent en conséquence. Petion fut à la tête de cette Convention, qui dit sa première séance le 9. Octobre abolit la Royauté, établit la République, régla qu'on ne se nommeroit plus que Citoyen et Citoyenne, et arrêta de plus que la Convention auroit pour garde une armée levée dans les départemens.

Le Roi de Prusse étoit entré en France, et croyoit toucher au moment de délivrer Louis XVI. mais il s'arrêta au mo-

lieu de sa course. On attribue sa retraite à une lettre qu'on avoit arrêté à Louis en lui persuadant que si son libérateur approchoit de Paris, le peuple furieux le massacreroit.

On avoit transporté le Roi dans la Grosse Tour du Temple. Un décret ordonna de ne plus l'appeller que Louis Capet. Un Orateur demanda que Louis soit promptement jugé. Ce coup contre la Monarchie étoit si contraire à la Constitution si solemnellement jurée, qu'on établit un Comité pour la changer.

Le 10 Novembre fut formée la Commission pour juger Louis XVI. Il comparut à la barre, et sans autre preuve sur aucun griefs il répondit avec justesse discernement, et calme. On lui accorda des Avocats le 16. on déclara tous les individus de la famille des Bourbons expulsés du territoire de la République, le Duc d'Orléans qui avoit pris le nom d'Egalité demanda à être excepté on remit à lui répondre après le procès du Roi. Le 26 Louis comparut à la barre avec

ses trois défenseurs.

avec ses trois défenseurs, quand ils eurent cessé de parler le Roi ajouta quelques mots se plaignant surtout de ce qu'on l'accusoit d'avoir voulu répandre le sang du Peuple, il s'exprima avec tant de douceur et de vérité, qu'une partie de l'Assemblée auroit suspendu le jugement, mais les membres les plus outrés usèrent même de menaces pour faire poursuivre les procédures les plus iniques.

Vers le milieu du mois de Janvier 1793. on agita ces trois questions. 1. Louis est-il coupable? Oui. 2. Quelque soit la décision sera-t-elle soumise à la ratification du peuple? Non. 3. Quelle peine Louis a-t-il encourue. La mort. Le 20 Janvier la sentence fut prononcée et le lendemain matin Louis reçut les Sacremens, chargea son Valet de Chambre de ses adieux pour sa femme, sa soeur, et ses enfans, et poursuivit avec calme le chemin depuis sa prison jusqu'au lieu du supplice, et monta sur l'Echaf-

faut en présence d'une immense foule et d'une garde formida-
ble, pour réprimer les mouvements qui pouroient se livrer
en faveur. Il prononça ces mots. François je meurs innocent
Je pardonne à mes ennemis. Je désire que ma mort....
Un roulement de tambour empêcha d'entendre davantage
Louis quitta son habit et s'abandonna au bourreau. Sa
tomba et la foule consternée se retira en silence.

Louis XVI. étoit agé de 38 ans et en avoit régné 18.
Loin d'être un Tyran il fut bon humain désirant sincé-
rement de rendre son peuple heureux. Il se flatta jusqu'au
dernier moment que sa bonté reconnue prévaudroit contre
la méchanceté de ses ennemis. il crut même le 10 Aout
triompher de la populace par sa défiance ce qui le déter-
mina à ne pas employer la force de la Garde Na-
tionale qui penchoit pour lui, cette imprudence causa sa
mort. Il étoit religieux bon Mari, bon Père, bon Maître

il avoit des connoissances, mais il etoit timide irrésolu et manquoit surtout du courage d'intrepidité qui plait surtout aux François.

